LIBER
AMICORVM
ROMAIN
ROLLAND

LIBER AMICORUM
ROMAIN ROLLAND

LIBER AMICORVM ROMAIN ROLLAND

ROMAIN
ROLLAND

SEXAGENARIO
EX INNUMERABILIBUS
AMICIS PAUCISSIMI
GRATES AGUNT

★

HUNC LIBRUM
CURAVERUNT EDENDUM
MAXIM GORKI
GEORGES DUHAMEL
STEFAN ZWEIG

★

IMPRIMENDUM
EMIL RONIGER

JANE ADDAMS

MY DEAR ROMAIN ROLLAND

It is hard to convey to you the sense of rescue which your challenge to war brought to many of us in the United States throughout the dark years of violence and denial.

The United States was an eager participant in the admiration for the valor of France which swept the entire world in 1914. While we shared this, it was difficult for some of us to accept all the assumptions upon which this enthusiasm rested, buttressed as it was by war propaganda and nationalistic passion.

It was the greater joy therefore to hear from French lips the message which revealed the «other France» no less gallant and which also brought to light a goodly company scattered throughout the earth whom war passions had not engulfed.

Your clarion message pierced through the sense of division and isolation which had come to seem an insurmountable barrier between ourselves and our fellow men.

You asserted a fellowship for all who would, to partake of and thus made us free citizens of a new world.

Writing, if I may, for the many members of The Women's International League, I will venture to add a word of gratitude for your sympathy with our organization and for the moral support conveyed to us from time to time through

your sister, our valued colleague; and may I further express our appreciation of the «winged words», which you have several times written for our Geneva publications.

Our gratitude is merged in that abundant flow coming to you from all directions. I have met your friends and disciples in India, in Mexico, in China, wherever men are striving to live in comity with all other men and where the desire for universal Peace torments them like an unappeased thirst.

With every possible good wish for your birthday, I beg to remain, dear Romain Rolland,

Devotedly yours

Jane Addams

ALAIN

Ces pages sont plutôt d'un lecteur que d'un ami; je ne puis prétendre à ce beau titre. Je me fais une grande idée de l'amitié, mais je connais aussi les conditions de toute amitié, dont quelques-unes sont petites, sans qu'on puisse jamais les mépriser. J'ai rencontré Romain Rolland avant la guerre, deux ou trois fois, toujours par hasard, et on peut même dire dans la foule. Il m'arrive d'être familier et même brutal, surtout quand un vif sentiment me possède. Lui est poli et réservé; la force ne se devine qu'à un pli des lèvres, qui exprime aisément le mépris. Bref nos natures ne purent s'accrocher. C'était trop tard ou trop tôt. Dans la suite, comme avant ces rares entrevues, je ne possédais de lui que ses œuvres, et cela suffit. Du moins j'ai regardé avidement cette forme si bien dessinée. Le front élevé et architectural, les cheveux fins et dorés, le nez imposant, plein de force et de finesse, la bouche enfantine, et le bas du visage subordonné, mais d'un dessin net. Tout cela me donna beaucoup à deviner, et encore maintenant. Les œuvres me sont plus transparentes. Tout l'homme y est. Si j'avais entendu un peu de sa musique à lui, je saurais tout. Il faut faire avec ce qu'on a.

I

Au grand poème de *Jean-Christophe* je dois plus d'une pensée, et des heures belles. N'entendez point, si j'ai loué

ici quelques parties, que je veuille faire des réserves sur le reste. L'épisode du bâton retrouvé et de la fille aveugle m'a toujours donné l'idée de la perfection. De même la dernière vue de Louisa à sa fenêtre. Je n'ai point fini de penser à Antoinette. Entre les sommeils de l'*Aube* et la dernière journée où Christophe, selon son nom, porte l'enfant Dieu, je ne puis choisir. Cette dernière image enferme toutes les autres, à la manière de ces heureux ornements, qui sont des pensées. Il y a du bonheur dans ce nom de Christophe, Porte-Christ, et l'auteur l'a d'abord senti; deux vers latins le font entendre. Mais ce puissant symbole allait bien au delà de tout projet. Tout s'est donc développé et a pris forme par ce contour. Telle est la loi du grand style, que chaque détail est pris dans la forme totale, et y ressemble, comme la grande musique l'explique bien. Le porche sauve les saints.

Maintenant qu'y a-t-il dans l'idée? La force du Porte-Christ est ce que l'on voit d'abord; ce que j'entends ainsi, c'est que l'esprit veut des serviteurs forts, et qu'il n'y aura rien au monde qui mérite d'être dit grand et nouveau que par les forts. Le génie est une force comme le fleuve ou la mer, ou bien il n'est rien. D'où ce musicien sauvage qui ne veut point de maître. Tels furent les Titans, ou les anciens dieux, dieux de boue et de sang, comme parle Hegel. Et de là on formerait un paganisme où le vrai dieu serait le plus puissant, cette Vie-Sans-Tête qui marche dans *Liluli*. Vie orageuse. Mais l'orage ne fait rien. Dans l'ancien mythe, le Porte-Christ trouve enfin son maître, et c'est un petit enfant qu'il faut porter. D'où j'ai entrevu, tout en suivant le poète, que l'esprit ne compte point parmi les forces, ou, pour parler en théologien, que la puissance n'est peut-être point un attribut de Dieu. Ce sont des idées qu'on ne peut déve-

lopper, mais on peut les dire. Et l'occasion de cette belle conversation en esprit s'étant offerte, je puis bien me risquer jusque là. Il faut savoir que c'est toujours la force qui fait et qui triomphe, mais que la victoire aussi est un faux-dieu. Christophe se prenait là jusqu'au jour où il prit le faible et lourd enfant sur ses épaules. Pour autrement parler, l'amour est trop chargé de colère pour rien résoudre. Il faut donc que la force pose les armes. Me voilà à la guerre, par-dessus de longues étendues de réflexion.

II

Un grand silence, cela est permis dans cette conversation que je disais. J'ai souvenir aussi comme d'un long silence de l'esprit occidental avant que les Forces se missent en convulsion. Sans savoir comment, avec des millions d'autres, je me trouvai séparé de tout l'humain, l'esprit occupé à servir, sans aucune nouvelle réelle d'aucun monde. Si ce n'est pourtant qu'un rude canonnier revint les yeux mouillés de larmes un jour qu'il avait vu à loisir des prisonniers; il leur avait donné son tabac, tout ce qu'il pouvait donner. «Ce sont des hommes comme nous, me dit-il.» Ce message précéda de peu celui de Jean-Christophe; ils sont liés dans ma mémoire. Le lendemain même, il me semble, nous pûmes lire des parties de cet Appel aux Peuples assassinés, qui devait faire quelque bruit dans le monde. Citations à dessein mutilées, mêlées d'injures perfides. Or tous sans exception, tous aussitôt, nous reconnûmes le cri de l'homme. Le capitaine lui-même, un homme dur, me dit le soir en posant le doigt sur ces lignes: «Enfin, voici que l'homme parle.» On sait que ce fut partout ainsi, tout le long du fossé sanglant. J'ai relu, depuis, bien des fois ces pages célèbres; j'ai retrouvé mon premier enthousiasme,

le même. C'est donc comme pour les belles statues; le moindre fragment est encore assez beau. J'ai toujours cru que ce qui était réel, et non point ombres vaines, dans mon pays, avait reçu ces pages comme une charte et avait juré là-dessus comme moi-même. L'état présent des choses fait voir que j'en jugeais bien. Seulement tous ces faibles, médiocres, timides, subalternes, qui croyaient avoir saisi le gouvernement des pensées, firent d'abord et longtemps une apparence brumeuse et impénétrable. Je pris pour néant cette opinion de ventres froids; je marchai contre et ne rencontrai rien. Le brouillard peut faire qu'on se casse le cou, mais cela ne fait pas que le brouillard soit quelque chose. La privation n'est rien, comme dit l'autre.

Il est de l'essence de la politique, si l'on peut dire, de ne faire voir que des apparences. L'homme le plus fort, soit qu'il veuille juger, soit qu'il veuille changer, a besoin de temps pour se former à ce jeu d'ombres. Je ne pense pas que Romain Rolland s'y soit jamais essayé, et ce n'est point son affaire. Mais, comme dit Stendhal, si vous n'y voulez point regarder, il ne faut point non plus en vouloir juger. Et chacun sait que le grand est dupe du petit, s'il ne se baisse point assez pour le voir. Je crois que notre Christophe s'est cru exilé dans le moment où il était roi d'opinion. Ces décrets, qui conduisent tout, restent longtemps cachés; il faut du temps pour les traduire dans le langage politique.

Remarquez comme Léviathan a la tête petite. Quand il serait fait d'hommes à forte tête, comme il est pour le principal, il ne faut pas croire que la sagesse des parties circule aisément dans le tout. On sait que la raison commune se traduit péniblement dans la raison d'état. Léviathan est une sorte de sauvage, qui ne pense guère que ses actions. C'est

pourquoi les idées collectives, en chaque nouvelle situation, sont marquées d'enfance. Ceux qui attendaient une prompte revanche ont pu sentir que la moindre impatience, circulant en ce grand corps, nous jetait d'une guerre à une autre. D'où souvent le sage regarde ailleurs et méprise. Mais qui méprise est dupe ici. Le secret est, je suppose, de penser pour tous sans cesser de penser pour soi. Obéir, attendre, tel est le lot du patient Esope, aujourd'hui fantassin et électeur.

Maintenant on commence à apercevoir des changements lents, petits, et suffisants. C'est là-dessus que l'on fondera la paix, comme d'un homme en colère à un homme rafraîchi il n'y a pas grande différence. Cependant l'apparence politique, qui déforme tout, nous jette aux yeux de nouveaux paradoxes, et d'étonnants retours de fortune. C'est ce qui me permet de dire que nous aurions fait de Romain Rolland un président de République s'il l'eût voulu. Il peut plaire de jeter le soleil aux yeux des sots, comme fait l'écolier, par un petit mouvement du miroir. Mais ce jeu ne change rien; et les choses ne vont pas moins où nous voulons qu'elles aillent par l'Homme qui est resté que par l'Homme revenu ou par l'Homme nouveau. Le sage est peut-être plus puissant à son poste d'homme, et plus près de tous en solitude. Je l'aurais voulu seulement plus près et dedans. Car, de haut et de loin vu, le monde politique est fantastique, peut-être. De toute façon, il faut s'arranger de ce qui est. «Il est parti, parti, mes yeux l'ont vu, l'ont vu.» Ainsi disent les Gallipoulets.

III

Me voilà à *Liluli.* J'y serais venu tout droit; car sur cette étonnante comédie, j'écrirais bien un gros volume de commentaires. Seulement, à ne louer qu'une œuvre, on laisserait

croire qu'on ne juge point les autres à leur valeur; et cela n'est point. Mais enfin me voilà hors de ces pensées trop sérieuses qui serrent le cœur. Quand on jouera *Liluli* aux Français, nous serons tout à fait assurés de nous-mêmes. Ne me regardez point, ombres timides, comme lorsque je vous annonçais le retour de Caillaux. *Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe* tient bien l'affiche, il me semble. L'impossible est donc surmonté.

«Mon fils, disait le lord, vous tendez vos filets trop haut.» Il est profondément vrai que ces bonshommes, qui ont semblé si longtemps nous mener, échappent à force de n'être rien. Sur cette défaite de l'Entendement, qui cherche vainement objet, le Génie Comique fait son entrée. Il ne faut que lui laisser la place de quatre chaises. L'Esprit va créer. Voici qu'entrent les causes premières. Guillot le songeur, qui ne voit rien, Argus Santeuil, qui voit tout, et ces Pédagogues, qui d'histoire font tout, et ces enfants, qui font chanson de tout. Quatre causes, ainsi qu'en Aristote. Je vous fais grâce des Commentaires; ce sont causes secondes. Voici l'Apparence-Reine, et les éléments subordonnés. Je n'analyse point. L'œuvre dira toujours mieux. Ce que je remarque, c'est que la plus folle fantaisie, la moins substantielle, est ce qui saisit le mieux la sottise, qui n'est rien. Ainsi chacun a son paquet; et l'on rit parce que ce n'est rien. Mais, attention. Les éléments sont quelque chose, en sorte que c'est un chaos véritable et lourd qui s'écroule à la fin sur le rien. Donc la leçon finale est bien qu'il faut pourtant être politique un peu. J'admire cette force comique qui arrive à l'idée par le mouvement et ne la manque jamais. Chacun a rencontré, au temps de la guerre, quelques-unes de ces colères grimaçantes qui arrivaient, par la honte qu'on en avait, à produire sou-

vent le même effet que la peur. Or Descartes aimerait à dire qu'il n'y a que le rapport extérieur, et la chaîne des choses absolument mécaniques, qui rendent compte assez des passions. Toutefois à les vouloir faire tenir dans une âme, il les compose encore; ainsi il n'a pas saisi nos pensées les plus basses, qui ne sont plus du tout des pensées. Mais les Cerveaux-Enchaînés disent tout là-dessus, et comme il faut. La déesse Opinion ne fait qu'un bruit terrible. Polonius, décoré devant et derrière, est donc l'homme de la situation. Remarquez qu'une satire politique ira peut-être jusque là, non pas plus loin, opposant à ces ridicules Importances l'homme réel, qui travaille et qui nous nourrit tous. Mais le Génie Comique, comme fait le peintre, règle chaque partie sur le tout et ce juste balancement des formes éclaire à cru ce que personne encore n'a osé dire. L'entrée de Maître-Dieu est une grande chose, et neuve, et hardie. Mais il est une hardiesse qui aurait coûté davantage à l'ami de Colas Breugnon, si le Mouvement Comique n'avait, avant même la pensée, deshabillé aussi le prolétaire. Je l'ai vu pour la première fois en *Liluli*; je l'ai retrouvé plus d'une fois depuis, tel qu'il se montre en cette scène du Pont, des Diplomates et Gras, et des ouvriers, scène nue et forte, où l'on voit Colas successivement nier, se moquer, céder et applaudir, selon les lois cachées de l'humeur, naturellement puissante dans l'homme qui n'agit que pour nourrir sa vie. Ce mouvement, qui se fie trop à lui-même et qui se pense lui-même, c'est encore une sorte d'Importance qui cherche un maître. Parmi les causes secondes de la guerre, il faut certainement regarder à cette frivolité à visage sérieux et à cette inconstance essentielle. J'ai lu dans plus d'un regard ami cette franchise non composée qui est ce qu'il y a peut-être de plus trompeur. Encore une fois, il n'est pas

difficile de démêler une idée, et puis une autre. Mais la proportion dans le mélange, c'est l'Oeuvre d'Art qui nous la donne.

Alain

DANS *la Révolte*, reproche est fait aux amis inconnus de l'artiste, à ceux que son œuvre seule, au loin, lui a attachés, de ne pas oser manifester leur amitié. C'est qu'ils n'y songent même pas. L'amitié est échange entre égaux; eux ils ont tout reçu et n'ont rien à donner. L'admiration les exalte, le vrai culte les retient.

Amis, cependant, oui, au sens le plus profond peut-être, au sens d'aimés; car c'est pour eux, pour ces frères hommes qui attendent aide et lumière, que tout vrai artiste soutient jusqu'au terme sa création. Et ce sont eux aussi, ces inconnus renaissant à chaque génération, qui, à travers les siècles, illuminés par lui, l'envelopperont de leur simple ferveur.

Nous, dont la jeunesse, comme celle de tant d'autres, s'est découverte et s'est créée en *Jean Christophe;* nous qui, comme tant d'autres, avons été arrachés au gouffre de la guerre par la sublime révolte du Cœur Humain, sauvant l'Esprit de la mêlée – acceptons donc le privilège de joindre ici notre témoignage: le témoignage de ceux qui ont tout pris sans rien donner, le témoignage de cette humanité sans visage, qui se sent unie pour l'éternité à Romain Rolland parce qu'elle le porte en elle comme elle porte Beethoven ou Tolstoï.

Jeanne et Michel Alexandre

PAUL AMANN

SPIRALFLÜGE

In den Ruinenfeldern alteuropäischer Idealität, seitlich von Mauerresten, zu Füßen von Katakomben bedroht, entfaltet Romain Rollands jugendliche Seele im ersten Anlauf weite Schwingen, scheucht, unempfindlich gegen eigenen Schmerz, aus scharfborstigen Trümmern geisternden Schattenspuk, der nicht mehr Geist und Kraft sein will: wer nennt heut auch nur noch die Namen der Gespenster eines dekadenten fin de siècle? Im fliegenden Sturm hatte der Kämpfer erfahren, daß die Höhe sein Reich war, daß er in diese Welt nur von oben her zu wirken vermochte, in weltweiten Kreisen hoch überm Winkelwerk kleinlicher Gassen. Als aber seine beschwingte Seele von ihrem zweiten Rundflug zu freudiger Ruhe niedergleitet, erkennt der Pilot noch vor dem Landen eine Verwandlung der Welt, daß sie nun nicht mehr in müßigem Geiste erstickt, sondern allen Geist austreibt und „ihre Fäuste hart macht" zu einem tobenden Wahnsinn, dessen augenlose Fratze der zur Rast Gleitende eben noch, vielleicht als Einziger, erkennt. Wie tief die Wohltat des Geistes, der die Ungeheuer, die uns zermalmen, nennt, umreißt, begrenzt! Und nochmals, mit ergrauendem Haar, tapfer leuchtenden Auges steigt er zum Erkundungsfluge empor, um das Labyrinth unserer Seele nun auch vom geheimeren Bereich der Frau, von den Müttern her, zu durchleuchten, einmal,

zweimal zog er seine kletternde Spirale – was hat es zu bedeuten, daß uns, da er zur dritten Höhenkehre ansetzt, ein leises Wörtchen zugeraunt wird: der Seher, der Freund, wird sechzig Jahre alt. Der silberne Flüsterlaut paßt gut zum leichten Silber seiner Schläfen und unsere Liebe darf nun ungehemmt Verehrung seines Alters und Bewunderung seiner Jugend werden!

Paul Amann

CARLOS AMÉRICO AMAYA

ROMAIN ROLLAND

Y LA JUVENTUD DE AMÉRICA

DICE Bernard Shaw, en su admirable *Santa Juana*, que las gentes estaban cansadas de sentirse llamar imbéciles cada vez que Sócrates abría la boca. En efecto, pareciera que el riente filósofo de Atenas hubiese cultivado de preferencia y deliberadamente la indisposición con sus conciudadanos. Pero no fué así. Sócrates no hizo mas que poner en tela de juicio las verdades consagradas por el hábito, someter a examen los usos y costumbres ambientes, criticar los vicios y señalar los errores colectivos, y ésto, claro está, es cosa que siempre ha sublevado y seguirá irritando a las gentes que tolerarán jamás a aquellos que quieran introducir «dioses extraños a la ciudad».

Sin embargo Sócrates pensaría para sí, que su acticud, al enseñarl a los atenienses que había que «pensar bien para vivir bien» – en esta sencilla máxima radica toda la revolución socrática – debía provocar el agradecimiento de sus compatriotas; y hasta tal punto debió creer que los hombres de su pueblo le estaban reconocidos por el ejercicio de su magisterio, que en su defensa ante los jueces, no solo ni siquiera hizo alusión al odio y la rabia que se había descarcado sobre él, pidiendo a gritos la máxima pena de su muerte, sino que solicitó ser alimentado por cuenta del Estado. Pero Sócrates debió pagar con su vida la libertad de su espíritu;

y lo que hoy nos queda de él, como una llama de luz que no apagan los fuertes huracanes de la historia, es una lección perenne y renovada de actitud moral, de conducta ética.

Sócrates no ha muerto: se aloja secretamente en el corazón de unos cuantos hombres que no han domesticado su conciencia.

Por eso hoy, que se nos invita a testimoniar públicamente nuestro afecto a Romain Rolland, nos hemos sentido impelidos a evocar la figura espiritual del maestro antiguo, que proyecta sobre la época contemporánea, a través de Rolland, el ejemplo de su virtud ciudadana. Ciertamente no sabríamos encontrar, en los tiempos que corren, otro espíritu capaz de resistir el paralelo con el maestro de la antiguedad sino existiera el fuerte y rebelde espíritu de Romain Rolland.

Hay, en la vida de Rolland, por encima de los valores estéticos de su obra, algo que tiene mucho, muchísimo más valor y significación para la juventud de América, y este algo es su vida misma, su conciencia libre, su conciencia dueña de sí misma.

La moral no se enseña por tratados, ni se forma el carácter con recetas! Pensar que nos educamos distinguiendo la moral universitaria de la cátedra, de la otra moral para la acción para la vida, es sencillamente criminal! Sin embargo esto no es más que la constatación de una verdad de *hecho*. Cómo no ha de apasionarnos Romain Rolland cuando en él la vida se ha ajustado al pensamiento; cuando en él lo que *debe ser*, del imperativo categórico, no está en oposición de lo que *es*?

Estamos cansados ya de moralistas retóricos y de revolucionarios cuyas vidas son una constante claudicación de sus ideales. No queremos escuchar más a los falsos reformadores del mundo que no han comenzado a reformarse a

sí mismos; repudiamos enérgicamente a todos los profesionales de las ideas que prostituyen la conciencia pública al prostituirse. Condenamos a los mercaderes del espíritu, para alzar la voz proclamando nuestra pasión, nuestra fé y nuestro más entrañable amor a la vida y la obra de Romain Rolland, que es el más alto ejemplo de austeridad de caracter, de honradez intelectual, de conciencia libre y de sacrificio por el progreso de la humanidad, que ofrecen los tiempos actuales a las jóvenes generaciones del mundo.

Carlos Américo Amaya

C. F. ANDREWS

ROLLAND AND TAGORE

A REMINISCENCE

It was through the poet Rabindranath Tagore that my friendship with Romain Rolland had its origin. Therefore, in this short article, I would wish to describe from my own personal recollections how the deeply intimate relation of spiritual fellowship between Tagore and Rolland developed during the war in Europe and has continued ever since.

For many years I had been living for the most part in retirement as a disciple of Rabindranath Tagore at Santiniketan. Long before I had met the poet personally in 1912, I had worshipped his genius from afar, but had not been able to visit his Asram. But from 1913 onwards, it was the greatest joy and privilege of my life to be his daily companion in Santiniketan itself. This privilege has been quite unbroken ever since, with the exception of a long journey which he took to Europe and America in 1920/1921, during which time I remained behind at Santiniketan in order to carry out his work in his absence. His letters to me during that period of foreign travel were very frequent, and I have published them in a book in India called *Letters from Abroad.* They will soon be republished in Europe under the new name of *Letters to a Friend.*

It was in the month of May, in the year 1914, when the first great mental agony came to the poet on account of

some impending disaster to humanity, which his own spirit vaguely felt to be almost immediately imminent. After a time of acute suffering, which was like the suffering of death, his first premonition passed away; but again, in the latter part of June, in that very same year, and during the early part of July, this sense of immediate disaster increased with him. He wrote at this time, in Bengali, one of the most striking of his short poems, called *The Destroyer*. This poem he translated for me into English and read it over to me aloud one night, telling me that he had been almost overwhelmed in spirit with the thought of some imminent destruction. It contains the following lines:

"Is it the Destroyer who comes?
For the boisterous sea of tears heaves in the flood-tide of pain.
The lamp is blown out and the house is desolate.
The storm-winds scream through your doors, the walls are rocking, and the call comes from the land of dimness beyond your ken.
Hide not your face in terror: tears are in vain; Your door-chains have snapped.
Run out for your voyage to the end of all joys and sorrows,
Let your steps be the steps of a desperate dance.
Sing 'Victory to Life in Death'.
Accept your destiny, oh Bride.
Put on your red robe to follow, through the darkness the torchlight of the Bridegroom."

This poem was written before we had even heard the faintest rumour of war; for in our retreat of Santiniketan we are wont to get but little news from the outside world.

In August, the desolating struggle between France and

Germany began. All through the early days of the war, Rabindranath's own suffering was intense. He went away into solitude and wrote Bengali poems dealing with the subjects of the world's disaster. One was called *The Trumpet*; another was called the *Oarsman*. In the latter he pictures the iniquity of the world as now come to the full. The cup of evil has actually brimmed over. There is no turning back along the old courses. Humanity has to face the storms ahead, on its voyage to the undiscovered shore. It runs as follows:

"All the black evils in the world have overflowed their banks;
Yet, oarsmen, take your places with the blessing of sorrow in your souls!
Whom do you blame, brothers? Bow your heads down!
The sin has been yours and ours.
The heat growing in the heart of God for ages –
The cowardice of the weak, the arrogance of the strong, the greed of fat prosperity, the rancour of the wronged pride of race, and insult to man
Has burst God's peace, raging in storm
Like a ripe pod let the tempest break its heart into pieces, scattering thunders.
Stop your bluster of dispraise and of self praise
And with the calm of silent prayer on your foreheads sail to that unnamed shore."

It was during these early days of the War, when the whole race of mankind appeared to be involved in a cataclysm of death, that the poet Rabindranath conceived the idea of a centre of world fellowship and culture at Santiniketan, where peace and brotherhood alone should reign. Like a

child in the womb, this idea was conceived. It was first shapeless and vague. It changed its form and outline from time to time as it grew in the darkness of his own mind, but the great project had been quickened and its ultimate birth was sure in the fullness of time.

At first, the Indian poet was absorbed in the contemplation of the great Buddha-land of Asia, where religion, culture, literature and art had flourished for thousands of years, beginning from India and spreading to South Eastern Asia, China and Japan. The poet pictured the Renaissance of this ancient world-culture. He saw Okakura's dream fulfilled, and harmony restored between all the countries of the Far East. This should bring back to humanity the light of a new dawn, just when the sun of the West had sunk and the horizon of the West had become dark with the darkness of night. Such was his first vision of the redemption of the world, after the War, through the rising of the East.

In the year 1915, Rabindranath Tagore attempted to set out to China and Japan. He had proposed to take me with him on this journey, but it was not possible to accomplish his purpose. However, in May 1916, he actually set sail from Calcutta and started on his eventful voyage.

Then it seemed as if all the gods of the upper air were bent upon obstructing the poet's purpose. The ship, called the "Tosa Maru", in which he sailed, was caught in a hurricane in the Bay of Bengal, and it was very nearly wrecked at the very outset of this voyage to the Far East. It is easy for me still to picture him as he slept through the very height of that cyclone. So calm was he in his inner spirit and unaffected by all the things that were going on in the turbulent external world! His own life purpose filled his mind.

On his arrival in Japan he was received by the multitude with enthusiasm and applause. It was, – as Browning has described the advent of another hero, – "roses, roses all the way". But soon after this, when the poet saw the beautiful civilisation of Japan being destroyed by the fierce nationalism and militarism, that had been learnt from the West, and by an industrial system of capitalism which reproduced all the worst features of the West, he delivered, in the Imperial University of Tokio, a lecture denouncing nationalism just at the very height of the war-fever in Japan. This was too much for the Japanese Government of those days, and the poet very soon after this was silently but very effectively boycotted. Though nothing was done, which was at all lacking in courtesy, it was clearly shown to him that his lectures against nationalism had given deep offense. I was with him during this painful time. The newspapers denounced him as a poet of a defeated nation, and in reply he wrote one of the most beautiful of his Bengali poems, which runs as follows:

"My Master has bid me, while I sing at the roadside, to sing the song of Defeat, for that is the Bride whom he woos in secret. She has put on the dark veil hiding her face from the crowd, but the jewel glows on her breast in the dark.

She is forsaken of the day, and God's night is waiting for her with its lamps lighted and its flowers wet with dew...

But the stars are singing the love-song of the Eternal to a face sweet with shame and suffering.

The door has been opened in the lonely chamber, the call has sounded, and the heart of the darkness throbs with awe because of the coming tryst."

The lectures that were thus delivered in Tokio very soon reached Europe. The spiritual personality of Tagore, which was revealed in the midst of this war-fever in Japan, through these lectures, at once appealed with sympathetic poignant force to Romain Rolland himself. Through his sister, he translated them into French and published them with an introduction of his own in the very centre of Europe in the midst of the struggle of nations. He declared that a new voice had arisen in the East proclaiming peace and good-will to mankind, and called upon Europe to listen to it with humility and awe.

I have always felt that it was from this striking incident in Japan and from reading these lectures on nationalism that the spiritual kinship between Rabindranath Tagore and Romain Rolland was cemented and established. They were both of them at that time regarded as among those who were "defeated". They shared together the joy of a common suffering in the service of man.

During his visit to Europe after the war, which I have mentioned above, these two supreme artists in literature and life, met face to face and held communion together. Since then, letters have passed between them and the genial ties of friendship have grown every year stronger and stronger. It was my good fortune, when visiting Europe in 1923, to meet Romain Rolland himself and his sister. For many unforgettable hours, we talked long together not only about the poet of Santiniketan, but also about Mahatma Gandhi and his ideals.

Once more, the poet went to the Far East in 1924. This time, the war-fever was over; and China and Japan were ready to welcome the Poet in a way that was impossible in

the year 1916. In Europe also, the welcome given to him was that of one, who had delivered his message truly and bravely at an infinite cost of suffering and sacrifice. In Central Europe especially his name had become a household word. His own ideal at Santiniketan had widened also and his thoughts embraced, in their range, the whole world.

On his journey to South America, where he went last year in order to cement his own fellowship with the Latin races, he sought again to meet Romain Rolland. But Rabindranath Tagore was very ill, and the longed-for meeting could not take place. During the present year, again he has twice been on the very point of setting out to Europe to stay with his friend at Villeneuve and also to take rest there under medical advice. But the doctors have forbidden his departure.

It is not possible for me to carry the story still further, but I have ever felt that the personal relationship between these two supreme literary geniuses of the West and East, which it has been my privilege to witness, has been enhanced and sublimated through their spiritual unity as pure and ardent lovers of humanity, who have risen above the lower barriers and boundaries of nationalism into the broader realm of the ultimate brotherhood of mankind.

C. F. Andrews

RENÉ ARCOS

J'AI eu bien des fois l'occasion et la joie d'exprimer publiquement l'affectueuse vénération que je voue, depuis longtemps déjà, à Romain Rolland. Et c'est avec une ferveur encore accrue que j'accours aujourd'hui à ce rendez-vous collectif auquel vous avez bien voulu me convier.

Il est aisé ici d'être bref car je ne vois qu'un mot pour qualifier un tel homme; il est *l'Unique*. Unique par son courage qui inspirera les légendes futures, unique par la richesse de son esprit et sa lucidité incomparable, par sa droiture et sa noblesse, unique encore et surtout par sa bonté infinie qu'accompagne une générosité dont je n'ai pas connu d'autre exemple. Si tant de lourdes brutes militaires n'avaient pas souillé à jamais le divin nom de héros, à qui aimerait-on l'appliquer sinon à lui, l'intact entre les purs, le vaillant et le sans reproche? Héros, semblable à celui de Carlyle, peinant à retourner de fond en comble la nuit millénaire pour en faire jaillir «... Une vérité à n'importe quel prix! Une vérité même vêtue du feu d'enfer!»

Il a suffi à plus d'un de l'avoir approché une seule fois pour retrouver leur confiance dans la destinée de l'homme. C'est qu'aucune rencontre humaine ne peut être plus émouvante et – malgré tant de pessimisme trop justifié – aussi exaltante.

J'ai appris, avec les années, à aimer les hommes plus encore pour eux-mêmes que pour leurs œuvres. Les œuvres dignes de durer ont à leur disposition l'éternité, elles peuvent bien attendre un peu. C'est à l'homme vivant, à la partie la plus périssable de l'être que va toute ma tendresse, désespérément.

Vieil ami! Le visage de vos soixante ans, ce visage fugitif, qu'il m'est cher! Je le regarde et, si loin de lui pourtant, j'en retrouve un à un tous les traits. Il m'émeut jusqu'aux larmes!

René Arcos

MARGUERITE AUDOUX

ROMAIN ROLLAND est tout amour et tout courage.

Marguerite Audoux

MICHEL BABITS

LA COURONNE D'UN PETIT PEUPLE

HOMMAGE A ROMAIN ROLLAND

Un petit peuple lointain, quelle couronne peut-il tresser à Romain Rolland?

Je me rappelle encore l'époque où j'ai lu la première étude écrite sur lui, en hongrois; ce fut au milieu de la guerre, dans une revue hongroise rédigèe en langue française, tout près d'un grand article «de guerre», francophobe, sanguinaire, belliqueux. L'auteur de la petite étude mit tout le fascicule sous enveloppe et l'expédia à l'adresse du grand écrivain. La réponse fut prompte et surprenante: Romain Rolland – accusé d'antipatriotisme dans sa patrie – refusa les éloges d'un organe qui avait outragé sa nation et qui semblait vouloir se servir de son noble pacifisme dans l'intérêt d'un nationalisme étranger.

C'est ainsi que le geste du vrai patriote se confond avec celui du vrai pacifiste, – du pacifiste qui abhorre toute politique nationaliste et se tient constamment au-dessus des nations, – «au-dessus del a mêlée».

Faudrait-il donc enrubanner de nos couleurs nationales ce laurier que nous offrons à un tel homme? La justice que, dans sa détresse, un petit peuple déchiré peut espérer de l'esprit de la Paix – est certainement un fier présent; mais l'homme qui aide à préparer l'avènement de la Justice n'attend pas sa récompense des nations. Sa lutte, c'est la

lutte de l'Homme et non point celle des peuples; et bien que l'intérêt de l'Homme soit aussi celui des peuples, les peuples ne peuvent pas encore le comprendre. Le Peuple est sorti du Troupeau et ne s'en est pas dégagé entièrement; et l'humanisation du Troupeau, voilà le sens et le but de la lutte. Une fois ce but atteint, les peuples pourront dignement célébrer les pionniers de la Justice; en attendant, une telle fête ne serait encore illuminée que par les torches de *Liluli*, de l'illusion.

En attendant, c'est les hommes qui s'inclinent devant Celui qui lutte pour l'Homme; et l'homme hongrois, parmi tant d'autres, ni pire ni moindre que les autres. Le frère salue son grand Frère; car *homme* et *poète* dans son peuple, il lutte aussi, et contre le même fléau; et ce fléau du troupeau sévit peut-être plus fort parmi les petits peuples, que parmi les grandes nations. Le poète, dit-on, est le fruit et comme le trésor de sa nation: car la langue, matière de son art, est l'essence même de la nation. Mais art et langue, ne seraient-ils pas comme des vitraux précieux par lesquels on voit surgir l'Homme, au-delà des Nations? Quel art a jamais atteint un tel poli, une telle transparence et une telle pureté cristalline dans ce genre que, précisément, l'art français? Lequel s'est voué plus complètement, depuis tant de siècles et sans arrêt, à devenir le porte-parole de notre Humanité? Romain Rolland est l'héritier de ces magnifiques traditions: moins il reste infidèle aux grandes idées de l'Humanité et plus il s'attache fidèlement aux traditions de son peuple.

Cet art dit-on, est grand dans sa simplicité; car le Style ressemble à ces femmes romaines, dont la gloire consiste, surtout, à ne faire point parler d'elles. Peu de maîtres de la prose contemporaine sont aussi difficiles à analyser que Ro-

main Rolland – à moins que ce ne soit dans une étude, telle que les siennes, sur les grands représentants de l'Esprit Humain, dans lesquelles, à travers l'Artiste, il fixe son regard constamment sur l'Homme. Le Style de Romain Rolland est transparent comme le clair visage d'un brave homme, sa langue est le simple instrument d'une grande mission humaine.

Et autant cette langue est simple, autant cette mission est claire; elle est droite, impérieuse, logique; c'est pourquoi ce monde trop illogique ne la veut encore comprendre. Mais la Logique est puissante: du plus profond de l'esprit humain, elle surgit comme une secrète Harmonie, née du Chaos. Ces liens tendres et mystérieux entre la Logique et la Musique se manifestent surtout en *Jean Christophe*, qui est en même temps la synthèse des esprits allemand et français: car le Français tend vers la Logique et l'Allemand tend vers la Musique. Personne n'a si bien senti cette unité rayonnante de l'esprit que Romain Rolland, – dans l'arc-en-ciel des génies nationaux: puisque dans son propre génie, il sent rayonner l'unité dans une diversité multicolore. – C'est au nom de cette unité humaine, que doivent le saluer tous les hommes de toutes nations, – tous ceux, qui ont enfin trouvé la grande fraternité universelle, dans tous les peuples, dans tous les arts et dans toutes les missions humaines . . .

Michel Babits

Romain Rolland, mir dichterisch so lieb, menschlich so wert, nicht bloß Verheißung, sondern selber durch sein bloßes Dasein schon Gewähr einer das Gewölk dieser Zeit durchbrechenden reineren Menschenart, ist mir persönlich noch viel mehr: was ich von Jugend auf ahnungsvoll suchte, ließ mich seine Geistesart zum erstenmal mit Augen in Vollendung sehen. Mir fiel in jungen Jahren schon auf, daß Goethe, wenn er von den Franzosen sprach, sie gern Neufranken hieß. So stark war in diesem Rheinfranken noch das Gefühl lebendig, das ihn in dem unruhigen Nachbarn nur einen Bruder erkennen ließ, der dem angestammten Sinn gern entlaufen wäre, doch ohne jemals den unbequemen Verwandten völlig verleugnen zu können: sie blieben Franken, wenn auch nicht mehr völlig von der alten Art. Ich dachte gar nicht mehr an das Goethewort, aber als ich dann vor nun bald vierzig Jahren zum erstenmal nach Paris kam, entsann ich mich seiner sogleich: denn in der Meinung, ein fremdes Volk kennen zu lernen, fand ich mich dort zu meiner größten Überraschung unter meinesgleichen, wenn auch meinesgleichen in einer anderen Tonart. Es war wirklich, wie wenn ich nicht aus einer Nation in eine andere, sondern einfach aus einem Stamm in einen anderen geraten wäre. Das traf doch auch zu: ich Oberösterreicher, also bayrischen

Stammes, wenn auch mit fränkischen Tropfen im Blut, war zu Neufranken gekommen. Am stärksten ließ mich damals Maurice Barrès, der unvergeßliche, diese nahe Verwandtschaft spüren; daß ich mich selber völlig verstehen, die geheimsten Winke meiner Unruhe mir deuten, den Weg in mein Geheimnis finden lernte, dies ihm vor allem zu verdanken muß ich immer von neuem freudig bekennen. Rien ne m'importe qui ne va pas fouiller en moi très profond, réveiller mes morts, éveiller mes futurs! In jene Schichten unseres inneren Daseins abzusteigen und einzudringen, wo das Eigenwort unseres irdischen Sonderfalls verstummt und sich nur noch die uns bewirkende Kraft vernehmen läßt: der Stammessaft, der sich in uns in ein Bild von ihm verwandelt. Untreue gegen ihn, noch so leise, macht uns zunichte. So sehr unser Stolz verlangt, aus uns ein Unikum werden zu lassen, wir bleiben immer nur ein Duplikat der Stammesgestalt. Gerade Goethe, der weiteste von allen Deutschen, hat dies am stärksten gefühlt, er wurde denn auch die höchste Gestalt der den Franken aufgetragenen Eigenart: aus seiner Macht, auf die Stimmen der Toten zu hören, erwuchs ihm die Kraft, Leben zu wecken. Neben Barrès weiß ich in Frankreich nur noch zwei, die mit so reinem Gehör demütig das Gebot ihres Stammes auffangen und in seiner Erfüllung den Sinn ihres Daseins vollenden: Marcel Proust, aufgeschreckt durch einen inneren fremden Beisatz, aber eben darum nur noch desto leidenschaftlicher, und in seiner bewundernswerten inneren Sicherheit unseren herzlich verehrten Romain Rolland.

Hermann Bahr

TRIPTYQUE

I

JE revois un jour d'été
au-dessus du lac qui vibre
parmi les feuilles du verger.

Vous avez poussé la chaise
sous cette mobile lisière
tressée de soleil et d'ombre.

Mil neuf cent dix-huit: c'est l'heure
la plus pantelante du meurtre,
le De Profundis d'Europe.

Lorsqu' Amour blessé s'affole
comme un pauvre oiseau perdu
sous quelque nef bombardée.

(C'est l'heure de Pierre et Luce)

Il n'est plus d'espoir au monde
et votre regard le sait
où passent des éclairs durs
tels que d'un glaive d'archange.

Et votre regard le sait.

Mais votre lèvre serrée
ne dira jamais le mot.

A ce pli de lèvre aiguë
on sent que la volonté
recrée de la foi avec
la substance du désespoir.

II

Mais vous vous êtes levé,
(l'après-midi fraîchissait)
nous montons la pente d'herbe.

Le lac a ces mêmes éclairs
qui ont traversé vos yeux.

Parmi la nuit prestigieuse
des arbres d'après quatre heures
le feu des rayons obliques
suscite des astres de fruits.

Il y a des poules rondes
qui gloussent dans l'herbe heureuse
Il y a de petits enfants
qui jouent avec le soleil
et les ombres folles des feuilles.

Et vous humiliez vers eux
cette taille haute avec
ce geste qui est à vous
de grâce dans la gravité.

Et je songe à d'autres mains
posées sur des fronts d'enfants.
Et je songe à d'autres lèvres
qui disaient: «Laissez venir
à moi les petits enfants».

Et quelque chose a passé
qui réconcilie l'esprit
avec la hideur du monde.

III

J'ai vu et j'attesterai.

Ils ont eu beau dire tous,
ce ne furent pas des mots.

Ce fut d'abord la pensée
ardente comme une passion
et ce dur regard lucide
du libre esprit au vol d'aigle.

Mais ce fut bien plus encore.

Mais il y eut autre chose
que cet incisif regard
cruel à force de clarté.

Il y eut cette autre chose
que j'attesterai ici:

J'ai vu, vous aviez des larmes
lorsque vous parliez du monde
et de sa grande pitié.

L. Charles Baudouin

. . . Je vois, à l'arrière-plan du paysage, un homme affublé d'un uniforme, assis sur un talus pelé, en train de lire, à l'écart des autres et comme en cachette, des mots électriques: «*Jeunesse héroique du monde . . .*» – des mots qui l'emportent à mille lieues de la ferme en ruine où il cantonne – des mots qui bannissent cette odeur d'urine et de rat, de sueur et de cuir que tout ici exhale – des mots qui le font revivre.

. . . Je vois, au premier plan, des yeux bleus aigus dans un visage blond, maigre et lumineux. Ce ne sont plus des mots imprimés qui font ma conquête: c'est l'accent d'une voix, le magnétisme d'une présence, la trempe d'une volonté et la pudique tendresse d'un échange.

. . . M'éloignant du tableau, je vois le camarade et le combattant comme deux forces d'aplomb et s'équilibrant, posées l'une et l'autre sur des épaules un peu voûtées qui couronnent une taille droite et mince.

Camarade dont tout un peuple de correspondants connaît l'accueil ou l'écriture – qui n'a jamais laissé sans réponse aucune lettre ayant le son pur d'une âme – qui sabre de son écriture violente une feuille de papier à lettre, la plie, la glisse dans une enveloppe, pendant que les autres dorment, hésitent ou font l'économie d'un geste ou dictent une réponse à leur dactylo.

Combattant qui n'a pas en vue la paix, délices des Pères Tranquilles – mobilisé à vie – militant qui ne cèderait pas pour une pension de maréchal sa place *au cœur* de la mêlée, et qui pourrait dire, comme le poète à son jeune camarade retour de la guerre:

Your mission is fulfilled – but I, more warlike,
Myself and this contentious soul of mine,

. . . .

Here marching, ever marching on, a war fight out, aye, here,
To fiercer, weightier battles give expression.

Vétéran si cher, à la «jeunesse héroïque du monde . . .», et si odieux aux veules vieillards de l'arrière!

Léon Bazalgette

GABRIEL BELOT

Ecrire sur le doux ami Romain Rolland, serait de ma part bien osé, si son amour universel ne me soulevait en une claire apothéose de simplicité fraternelle . . .

Que dire de ce grand écrivain méditatif et passionné? Sinon qu'il est avant tout *un homme*: montée radieuse, cathédrale de foi dans une vie meilleure . . . Que dire de ce toujours jeune vieux compaing comme il s'est nommé lui-même dans une dédicace adressée à mon affection?

D'autres, et des meilleurs avant et après moi ont eu et auront une plume bien autrement précieuse pour chanter sa gloire et la lumineuse vie qui rayonne en chacune de ses œuvres –, qu'il me suffise de dire avec la confusion d'un ami vrai, la sensible et si intuitive harmonie qui règne en ses phrases musicales: émotives et génératrices de vie semblables à du Beethoven réincarné . . . et, qu'il me suffise de situer en modeste Imagier que je suis, un point d'histoire, non pour signaler mes gravures, mais pour montrer sinon toute la grandeur de Romain Rolland, du moins les symboles éclatants représentatifs de sa noble et si courageuse personnalité.

En mai 1917, une censure implacable, armée de ciseaux féroces, venait de saigner à blanc un magnifique article de Romain Rolland, chaque phrase vêtue de vérité fut inexo-

rablement retranchée du monde des vivants –, il ne restait plus pour représenter la pensée active, que des embryons de phrases blessées se traînant en boitant! – C'est alors que mes gravures sur bois se mirent à fleurir avec respect sur ce champ de carnage, comblant les vides avec des sujets d'apaisement: Arc-en-ciel, arbres, soleils irradiants! – l'article passa, – la censure ignora pour les gravures la manœuvre des ciseaux et depuis, il m'est impossible de penser à Romain Rolland et à sa haute pensée humaine: Alouette du *Buisson ardent* sans l'associer à l'arc tracé dans le ciel après l'orage, faisant devant mes yeux son demi-cercle bénisseur, annonciateur de Paix . . .

Romain Rolland, Arc-en-ciel humain, rêve de lumière et de bonté, du fond de mon âme passionnée je vous salue fraternellement. Avec respect et calme, mes yeux fixés vers vos yeux clairs je vous regarde et vous souhaite longue vie! – Longue vie? – Que dis-je, il y a beaucoup mieux, puisque vous aurez l'Eternité . . .

Gabriel Belot

FERNAND BENOIT

PIERRE ET LUCE À SANTINIKÉTAN

Le printemps, fleurette par fleurette et gazouil après gazouil, s'éveillait sous les manguiers de l'asram (ermitage sylvestre où Tagore a créé son institution). Sans doute fallait-il encore bien des rasades de rosée pour que ces yeux clignotants d'oiselets secouassent, dûment lavés, leur brève sieste hivernale; et que la fraîche brise du nord berçât un temps encore les clochettes, pour que, de leurs cœurs odorants jaillissent les senteurs de Phâlgoun.

Aux abords du temple de fer moussu aux verrières coloriées, les blanches rosaces veloutées du Chéfâli étoilaient le gazon comme à l'ordinaire. Les bokouls s'endimanchaient avec une lenteur sûre, mais sage. En revanche, le champak déjà s'affolait, et les Kaminis, affairés, se couvraient en hâte de papillotes. Tout au long des nuits lunaires, un doël insaisissable répétait sans se lasser sa roulade anxieuse, insistante comme une question. Un beau matin, le Kôkil, coucou indien et grand maître de cérémonies, s'assit sur la cime d'un manguier et, d'un trille sonore, déclara l'ouverture d'une nouvelle session de printemps.

Une file de basses maisons blanches coiffées de tuiles rouges ou de chaume, s'accusait à travers les verdures aérées du bosquet de manguiers. D'autres constructions, agrestes, irrégulières, coquettes, surgissaient de divers côtés. Des

groupes d'enfants en sortaient, vêtus, les garçonnets de souples gazes blanches, les fillettes, d'étoffes roses, ou jaunes, ou mauves, ou blanches bordées du large liseré de couleur. Ils se rendaient, foulant sans bruit de leurs pieds nus le fin gravier de l'avenue, à leurs classes respectives, les uns au pied d'un grand arbre, d'autres sous un pavillon de chaume, d'autres sous une vérandah voisine, d'autres au beau milieu de l'avenue, à même le gravier brun. Arrivés à destination (leur présence subite effrayait ou plutôt émoustillait des couples de minuscules écureuils gris au dos bandelé de raies noires, qui, aussitôt s'évanouissaient, décochés en bonds éperdus dans le feuillage, ou filaient le long des troncs lisses, droits comme fusées) – les enfants déroulaient à leurs pieds le confortable rectangle de paille tressée, ou le carreau de drap rouge qui servent de siéges aux écoliers de ces parages. Le magister arrivait placidement, accueilli par un salut de mains jointes, prenait sa place au milieu du groupe sur la même façon de siège, et la leçon commençait, les syllabes claires de la langue bengalie, ou peut-être les flexions sanscrites, ou encore, hélas, les articulations moins bénévoles de l'idiome anglo-saxon, se mêlant aux gazouillis des oiseaux installés à l'étage supérieur.

Ayant suivi de leur habituel pas nonchalant, mais cette fois curieusement attentifs à l'étrange beauté d'un tout nouveau monde, la route de Bolpour déjà noyée de soleil en ce mois de février, Pierre et Luce débouchèrent soudain sous les frondaisons torses du bosquet de manguiers. Lui, c'était toujours l'adolescent «de nature délicate, au cœur tendre, au corps frêle . . .» Elle, en dépit de l'écroulement du pilier de St. Gervais, avait toujours «le délicat profil sous l'ombre du chapeau, la boucle blonde sur la joue un peu maigre, . . .

la ligne fine du nez et de la bouche retroussée, et la bouche entrouverte qui palpitait encore de la course pressée . . .»

Trois jeunes gens les y attendaient, assis à la turque sur un long banc de pierre grise incurvé en forme d'arc, au cœur du bosquet. Jitendranath, lui-même un adolescent fin et un peu frêle, comme Pierre, coupait à l'aide d'un canif les pages d'un volume de petit format récemment arrivé de France. Syed Moudjtabah, à la crinière léonine, aux yeux alertes, à la lèvre intelligente, voire sarcastique, considérait avec surprise et quelque amusement, dans le même ouvrage dont il coupait tranquillement les feuillets du plat de la main, une illustration vaguement cubiste qu'il interprétait à ses camarades avec plus d'humour que d'indulgence. Soudjit, le troisième, tout en rajustant sur ses épaules les plis harmonieux d'un vaste châle vert sombre, s'essayait à lire le début de l'histoire avant que la leçon commençât.

– Pi – erre s'en – gouffra . . s'engouffra dans le Métro. Foule broutale – Brutale!

– Foule brutale et fiévrouse . . .

– Fiévreuse, foule brutale et fiévreuse . . . répétez!

Et le jeune homme répétait, fixant de plus près sur le texte ses beaux yeux où luisait, comme luit dans les yeux des Indiens de tout âge, cette flamme douce qui semble refléter les méditations ancestrales, répétait patiemment les syllabes étrangères qu'il s'appliquait à articuler avec tout son scrupule et toute sa gravité de jeune Brahmane.

– Je voudrais, dit le professeur, vous donner une idée de ce qu'étaient ces deux enfants, ce petit Parisien de 1918 et cette petite Parisienne. Représentez-vous Pierre sous les traits d'un jeune homme imberbe, un peu grand, élancé, comme qui dirait Jiten . . .

Oh! oh! fit Jiten.

Quant à Luce, je n'ose chercher ici même des comparaisons . . . Pourtant, figurez-vous la finesse gracieuse d'Amitâ, jointe à l'indépendance de Srimati, jointe à l'espièglerie de . . .

Le professeur stoppa sur cette pente dangereuse, un peu inquiété par un feu croisé de sourires, et se mit à couper à son tour les pages de son exemplaire du petit livre, tandis que les adolescents bavardaient.

C'est alors que Pierre et Luce, ces deux autres adolescents fleuris dans un climat lointain à une heure indicible d'angoisse et de violence, parurent dans la clairière du bois de manguiers. Ils s'avancèrent avec aisance, se tenant par la main, et s'assirent au milieu du groupe. Et malgré la tuerie de St. Gervais où leurs corps avaient été broyés, où leurs âmes, enfin unies dans l'extase différée, s'étaient envolées, Pierre et Luce souriaient et parlaient!

– Je crois que nous sommes au complet; si nous commencions la lecture? dit le professeur, ôtant de son nez des besicles de verre fumé sous lesquelles il essayait en vain de dissimuler des prunelles d'une couleur hélas peu asiatique.

– Nous ne sommes pas au complet, déclara Syed sans sourciller; il manque Ganesh!

– Ganesh?

Oui, Hari Das Babou, expliquèrent en s'esclaffant Jitendranath et Soudjit. Chut! le voici!

Un petit homme, qui évoluait d'un pas rapide quoique incertain sous les manguiers, et jetait de ça et de là des regards inquiets, finit par découvrir le groupe, le rejoignit au pas de course, s'assit en s'excusant, et ouvrit le «Harzreise» de Heine qu'il avait apporté par mégarde, croyant se

rendre à une classe d'allemand. C'était Hari Das Babou en personne que, sans malice, les étudiants ses confrères avaient surnommé Ganesh à cause d'une certaine étude du légendaire dieu-à-trompe qu'il avait entreprise, qu'il poursuivait à grand renfort d'encyclopédies, de planches explicatives et de çastras poudreux, et qui, s'allongeant de semestre en semestre, menaçait d'éclipser finalement en longueur et peut-être en profondeur le Mahâbhârata lui-même.

La leçon commença, le professeur décrivant, dans un langage simplifié à dessein les dessous complexes de cette Europe naufragée dans le meurtre, de cette Europe dont toutes les forces vives, arts, mysticités, raison, avaient travaillé, pendant des siècles, à préparer avec fanatisme et raffinement le vaste suicide mutuel. Nul lieu ne semblait mieux approprié à une méditation de cette sorte que les ombrages paisibles de Santinikétan où, pendant vingt années, a retenti la voix pure et chaude du Poète de l'harmonie et de la sagesse, du chantre de l'«Hymne aux mains jointes», du solennel et suave Ghitàndjâli!

– «Allez donc oublier le dogme de la Patrie, disait à son tour le Poète d'Occident. La nouvelle religion faisait rétrograder à l'Ancien Testament. Elle ne se contentait pas des dévotions des lèvres et d'innocentes pratiques, hygiéniques, ridicules, comme la confession, le maigre du vendredi, le repos du dimanche . . . Elle voulait tout, elle ne se satisfaisait pas de moins: l'homme tout entier, son corps, son sang, sa vie et sa pensée. Son sang surtout. Depuis les Aztèques du Mexique, jamais la divinité ne s'était autant gorgée!» . . .

«Quel est le sens du monde et de ses déchirements pour un adolescent, disait-il encore à ces adolescents, plus capa-

bles que tous les autres, peut-être, de le comprendre. En quoi l'adolescent, s'il est sincère, peut-il s'intéresser à la grossière mêlée des nations affrontées comme des béliers stupides au-dessus d'un abîme où ils vont tous rouler? . . . La route était pourtant assez large pour tous. Pourquoi donc cette rage de se détruire soi-même? Pourquoi ces patries d'orgueil, ces Etats de rapine, ces peuples auxquels on apprend le meurtre comme un devoir! Mais pourquoi la tuerie partout entre les êtres? Ce monde qui s'entremange? Pourquoi le cauchemar de cette chaîne monstrueuse et sans fin de la vie, dont chacun des anneaux enfonce la mâchoire dans la nuque de l'autre, se repaît de sa chair, jouit de sa douleur et vit de sa mort? Pourquoi la lutte et pourquoi la douleur? Pourquoi la mort? Pourquoi la vie? Pourquoi? Pourquoi? . . .»

Soudain, l'un des jeunes Indiens, interrompant sa lecture, s'exclama à mi-voix: «Gouroudeb Âchtchen! Eï dikhé âchtchen!» («Voici Gouroudev! – nom familier du poète Tagore à Santinikétan – Il vient de ce côté!»)

Les têtes se tournèrent vers un coin de l'asram qu'indiquait Soudjit. Un grand vieillard à barbe blanche et à la longue chevelure argentée tombant sur les épaules, était apparu à l'autre bout de l'avenue. Ses pieds nus étaient chaussées de sandales qu'il traînait lentement sur le gravier. Il était vêtu d'une vaste robe flottante de soie beige. A pas très lents, il avançait, les mains derrière le dos, statue de sérénité et de silence aux yeux perdus dans un rêve intérieur.

Il contourna le bosquet de manguiers sans se laisser distraire de sa souriante rêverie, et disparut derrière un pan de mur, lentement, comme il avait passé.

– Il a composé deux nouvelles chansons hier soir, dit Soudjit. Il va chez Dino Babou, les lui apprendre.

Cette apparition ne fut pas la moindre des merveilles que Pierre et Luce virent ce jour-là.

* * *

Trois mois torrides ont passé. Phâlgoun, le premier mois de printemps a fait place à Srâbon, le premier mois des pluies. Les manguiers ont fleuri. Puis leur senteur suave, qui enveloppait l'asram, s'est dissipée dans la fournaise de l'été bengali. Chaque jour, quand la brise de l'aube a soufflé les dernières étoiles, Sourya surgit, orange fauve posée sur un horizon molletonné de poussière et de vapeur. Il jette un oeil lassé sur l'étendue des dunes brunes que troue, de distance en distance, une touffe de palmiers. Seul, l'asram est un repaire de fraîcheur. Des essaims de corbeaux croassent. La jungle bleuâtre, qui va se perdant au loin, est surmontée d'extravagants châteaux de nuages bleus, verts, ocre, bruns, gris, mauves. Vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, un orage équatorial casse les reins à ce ciel, s'abat sur l'asram, précédé d'une nappe de poussière qui sort en chuintant des jungles environnantes. L'orage ulule comme une horde de chacals célestes, et finit par se résoudre en une ondée diluvienne. – Alors, des cahutes de l'asram, d'autres hordes folles d'hommes et d'enfants aux corps bronzés, en vêtements sommaires, jaillissent, s'élancent, jubilants, dans la pluie qui fouette les rizières craquelées et les routes. Les rivières, qui n'étaient que des routes de sable, sont bientôt débordées. Dans les nues, Parvanya éclate d'un rire de tonnerre. Sur les étangs à l'orée des villages, les lotus blancs et rouges sont épanouis, tasses de jade pourpre ou de nacre laiteuse disposées sur un plateau de laque verte pour une collation des dieux. Enfin l'ondée cesse. Et derrière ce rideau

de perles qu'une main puissante vient d'écarter, déjà s'incurve immense, drapé de guingois sur le corps ondoyant du ciel immense, comme un sâri de parade, l'arc d'Indra!

Nous retrouvons Pierre et Luce sous la vérandah de la bibliothèque de l'asram, au pied d'une colonne massive, à l'abri d'un lourd pilier tors qui supporte un des coins de la terrasse de l'Ecole d'Art, à Santinikétan. Des ondées fréquentes ont trempé le bosquet de manguiers, et nos quatre jeunes Bengalis, Syed, Jiten, Soudjit et Hari Babou y eussent été à la merci de douches subites. Aussi la classe a-t-elle élu domicile sous les arches de la Bibliothèque. Elle y achève avec zèle la lecture de sa moderne «Idylle sous la Terreur». C'est vers la fin d'une matinée de juin. D'autres groupes d'enfants et de fillettes sont campés ça et là sous d'autres vérandahs. D'un monumental cube de pierre brun-grisâtre à fenêtres ogivales, l'Ecole de Musique, jaillissent par moments des bribes de chansons modulées par des voix juvéniles, que scande en sourdine une mélopée de timbale et de gong. Parfois le miaulement mélodieux d'une vinâ ou le sanglot d'un asradj s'y joignent. Un des jeunes gens, tout en lisant son texte, tient à ses narines une petite touffe de gondho-râdj – roi des senteurs – fleur blanche à la senteur puissante. Un autre s'évente le visage d'un éventail fait d'une palme.

«A ce moment, Luce venait de baiser d'un regard passionné son cher petit compagnon, – les yeux à demi-clos et les lèvres entrouvertes, il paraissait perdu dans une extase de bonheur, et il levait la tête par un élan de joie reconnaissante vers cette force suprême qu'on cherche instinctivement en haut . . . Dans le même instant, le gros pilier auquel ils étaient adossés tomba sur eux.»

– Le gros pilier, une colonne massive et pesante comme celle-ci, mais d'un style bien différent, paraphrase le professeur, tomba sur eux. Représentez-vous ce qu'il en serait de nous si, subitement, pour une cause quelconque, un pilier de cette dimension s'effondrait sur nous. Rassurez-vous, il n'y a pas de canons, allemands ou français du moins, dans ce pays-ci. Et les deux enfants . . .

La voix du professeur est interrompue par une salve de coups de cloche; une cloche de bronze au timbre clair, ballante sous une sorte de portique chinois en bois rouge, au coin du bosquet de manguiers. Aussitôt une troupe de bambins aux torses d'ambre ou de bronze, qui attendaient ce signal filent, à la débandade, le long des vérandahs, débouchent sous l'avant-toit de la bibliothèque. Les uns portent des vaisseaux ou des plateaux de cuivre qu'ils frappent comme des gongs: les autres agitent leurs essuie-mains comme des étendards. Ce petit monde truculent se rend avec sa batterie d'instruments improvisés au puits général où vont s'opérer les ablutions préliminaires au déjeûner. Leur irruption réveille en sursaut deux honnêtes chiens qui, étalés sur le carreau dans la sphère d'influence de la classe de français, y savouraient le repos des consciences pures. Et comme, l'histoire finie, les livres se ferment à regret aux mains de jeunes gens qui font mine de se retirer, le professeur, tirant de sa poche une feuille de papier bleu pâle couverte d'une écriture fine, les arrête d'un mot.

– Je vous avais promis une surprise. La voici. J'avais écrit il y a quelques mois à l'auteur de *Pierre et Luce* que quelques jeunes Indiens lisaient avec moi son oeuvre sous les manguiers de Santinikétan. Je lui dépeignais combien il comptait de fervents, notoires ou secrets, sous ce ciel de

l'Inde; et je tentais de l'allécher, de l'attirer jusqu'ici, lui promettant qu'il serait accueilli parmi nous comme on l'est dans sa propre famille, dans sa propre patrie. Il a répondu ceci:

«Je vous envie le bonheur des années que vous passez auprès du grand Aède, du Maître de la sagesse harmonieuse. Croyez que je ne désire rien tant que de venir m'asseoir dans le cercle de ses disciples aimants sous le dôme des arbres de Santinikétan . . . Dites à vos étudiants que je ferai tout le possible pour leur porter le salut fraternel d'un Européen qui se sent de leur famille. Les patries nationales ne me sont plus que des provinces de la même grande Patrie, que nous devons contribuer à fonder.»

Et sans qu'aucun mot superflu ne ponctue ces paroles lapidaires et profondes, le petit groupe, lentement, se disperse.

Fernand Benoit

FERDINANDO BERNINI

In un momento della guerra quando una buca impastata di sangue e di fango conteneva la mia angoscia umana (non era, no, paura per la vita), m'è giunta inaspettata la voce di Romain Rolland. Gli avevo mandato dall' interno del paese un mio libretto, senza dirgli nulla di me. Ma Egli comprese anche quello che io non dicevo.

La Sua era voce non d'imprecazione disperata ma di pacata tristezza e di conforto. O fratello! Egli mi seguì ancora negli anni dolorosi del dopo-guerra. Egli è presente al mio spirito oggi che l'aurora non si vede.

Talvolta io ripeto sommessamente il Suo nome e vedo il volto che non ho mai visto. O fratello! Sia te il bene per tutto il bene che m'hai fatto!

Ferdinando Bernini

ROMAIN ROLLAND ET TOLSTOI

Depuis 1885, les nouvelles œuvres de Tolstoï commencèrent à se répandre en Europe en traductions diverses. Elles suscitèrent un tourbillon d'idées dans la jeunesse qui, surtout en France, est toujours plus sensible aux appels des grands hommes.

Au mois d'avril de 1887, Tolstoï reçut une lettre d'un jeune étudiant français, élève de l'Ecole Normale à Paris, lui demandant d'éclaircir le sens de la vie, lui posant des questions sur la vie et sur la mort, sur l'art et la science et à propos de ses conseils sur le travail manuel.

Ce jeune étudiant, âgé de 21 ans était Romain Rolland. La lettre était vivante, l'auteur était avide de trouver les solutions de plusieurs questions vitales:

«Je suis poussé, disait-il, par un devoir ardent de savoir comment vivre, et de vous seul je puis attendre une réponse.»

«Je suis tourmenté, continuait-il, par cette idée de la mort, que je trouve presque à chaque page de vos romans.»

Il a lu avec enthousiasme la nouvelle de Tolstoï *Ivan Iliitch* qui a remué ses pensées. Et il fait une objection à Tolstoï: L'oubli de soi-même? Il est d'accord que c'est une condition essentielle d'une vie morale. Mais par quel procédé? Tolstoï propose le travail manuel et Romain Rolland

lui propose de le remplacer par l'art, dont il se déclare être enthousiaste et qui, selon lui, peut absorber la conscience humaine. Il sait que Tolstoï oppose aux occupations artistiques la misère humaine. Et de nouvelles questions surgissent : pourquoi prolonger la vie humaine ? Et les enfants faut-il les élever ; ils souffriront également de tous les maux de l'humanité ? Enfin il s'excuse de sa longue lettre et conclut : «Je vous sais si bon, que je suis sûr que vous ne vous en fâcherez pas et que vous daignerez éclaircir les doutes d'un jeune Français, qui vous admire et qui vous aime profondément.»

Cette remarquable lettre, ce cri sincère, jailli d'une jeune âme ardente, arrivait au moment où Tolstoï était absorbé par son livre *De la Vie* qu'il terminait et qui parut la même année.

Et la lettre de Romain Rolland resta temporairement sans réponse.

Mais le jeune étudiant ne céda pas. Il attendait avec patience et au bout de six mois renouvela sa demande.

C'était l'automne. Je demeurais aux environs de Moscou, chez mon ami Tchertkoff et fréquentais souvent la capitale. Je ne manquais pas, chaque fois que je venais à Moscou, de me faire le grand plaisir d'aller voir Tolstoï, dans sa maison de Khamovniki. C'étaient aussi des visites d'affaires, parce que nous travaillions alors ensemble pour les éditions populaires de Possrédnik. Il y avait toujours un tas de questions à éclaircir : rédactions, épreuves, illustrations, relations avec les collaborateurs etc. Je me rappelle une de ces visites, où je rencontrai Tolstoï en proie à une grande émotion. Il vint à ma rencontre, me disant qu'il avait une bonne nouvelle : une lettre d'un jeune étudiant français s'adressant à

lui déjà pour la deuxième fois, partageant nos idées et demandant conseil. La lettre étant si remarquable, il avait l'intention de lui répondre sérieusement. La seconde lettre de Romain Rolland était un résumé de la première avec quelques nouvelles pensées.

Romain Rolland lui parle de l'indifférence de son entourage envers les questions morales, indifférence à laquelle lui ne peut s'associer. Il exprime sa sympathie pour les «simples» et de nouveau il demande à Tolstoï par quel procédé on peut sortir de soi-même. Est-ce le travail manuel qui peut le préparer à cet idéal, et comment? Il craint aussi que la science et l'art, auxquels il a consacré ses jeunes forces ne lui laissent le regret éternel de leur abandon. «Je crois, dit-il, que nous sommes des parcelles infimes de la grande âme du monde et que le Bien, c'est de nous sacrifier aux autres.»

«Monsieur, dites-moi, continue Romain Rolland, je vous en conjure, si, en toute sincérité, depuis que vous avez trouvé la vérité vous êtes toujours *heureux* de l'avoir?» Et encore plus loin il dit: «Répondez-moi, Monsieur, je vous en prie; j'ai tant besoin de conseil! Autour de moi, nul directeur moral.» Et il termine la lettre en renouvelant sa prière: «Répondez-moi surtout, si votre bonne parole est pour le peuple russe seul, ou pour nous tous, pour nous, Français, pour tous ceux qui souffrent et désespèrent. – Un de vos humbles et fervents disciples, Romain Rolland, Elève de l'Ecole Normale supérieure.»

Tolstoï lui répondit par une longue lettre, aujourd' hui universellement connue et commençant par ces paroles émouvantes. «J'ai reçu votre première lettre, elle m'a touché le cœur. Je l'ai lue les larmes aux yeux.»

L'importance que Tolstoï attacha à la lettre de Romain Rolland suscita dans notre cercle une grande estime pour lui, estime qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Cette même importance nous l'avons transportée également sur la lettre de Tolstoï à Romain Rolland, d'autant plus que cette lettre résumait pour nous les deux grandes œuvres qu'il venait de terminer: en 1886 la grande critique de la vie sociale contemporaine sous le titre *Que devons-nous donc faire?* et en 1887 l'exposition de ses principes philosophiques sous le titre *De la Vie*.

Tolstoï m'a donné la copie de sa lettre expédiée à sa destination.

En lisant cette lettre, j'ai été frappé de la force et de la clarté avec lesquelles les principes les plus importants y ont été exposés.

Avec l'autorisation de Tolstoï, j'ai traduit cette lettre en russe. Tolstoï relut ma traduction et l'approuva sommairement; il ne voulait pas s'aventurer à la corriger, «parce que, disait-il, cela m'amènerait à écrire un nouveau livre». Si brulantes fûrent les idées qui y étaient exposées.

La rumeur d'un nouvel écrit de Tolstoï s'étant déjà répandue dans la presse, plusieurs éditeurs me l'ont demandé. J'ai résolu de le donner à la Revue hebdomadaire *Nedelia* (Semaine) publiée par un écrivain assez connu, Paul Gaïdebouroff qui exprimait ouvertement ses sympathies pour Tolstoï. La lettre a été publiée sous la forme d'un article de Tolstoï, intitulé: *Le travail manuel et l'activité intellectuelle* avec sous-titre: *Lettre à un Français*. Cet article a été reproduit dans les œuvres complètes de Tolstoï et dans des brochures à part en une quantité innombrable.

Les grands principes exposés dans cette lettre ont fait sans

doute autant de bien à la grande masse des lecteurs qu'à celui à qui elle était adressée.

«La vocation d'un prophète, dit Tolstoï dans cette lettre, est une vocation haute et noble. Mais nous savons ce que sont les prêtres qui se croient prophètes, uniquement parce que c'est leur avantage et qu'ils ont la possibilité de se faire passer pour tels.»

«Un prophète n'est pas celui qui reçoit l'éducation d'un prophète, mais celui qui a la conviction intime de ce qu'il est et doit être et ne peut pas ne pas être. Cette conviction est rare et ne peut être prouvée que par les sacrifices qu'un homme fait à sa vocation.»

En exposant ses pensées sur la vraie science et le vrai art, qui doivent servir pour le Bien de l'humanité, Tolstoï donne une détermination précise du Bien et du Mal, du Beau et du Laid. «*Tout ce qui réunit les hommes est le Bien et le Beau, tout ce qui les sépare est le Mal et le Laid.*» Tous ces principes s'expriment sans doute dans la loi d'amour entre les hommes. Tolstoï dit à la fin de la lettre: «Je suis un être humain, et la raison me donne la loi du bonheur de tous les êtres. *Il faut que je suive la loi de ma raison et que j'aime les autres plus que je m'aime moi-même.*» C'est souligné dans l'original. On voit que Tolstoï dépasse ici la loi évangélique: «Aime ton prochain comme toi-même» et ordonne de «d'aimer plus que soi-même».

Nous pensons que cette lettre a été bien accueillie par celui à qui elle était adressée, car les relations des deux grands hommes ne s'arrêtèrent pas là.

Ces relations n'ont pas pris une extension extérieure et sentimentale, mais l'élève et le maître restèrent en communication. Dix ans plus tard, en 1897 Romain Rolland écrivit à Tolstoï pour la troisième fois:

«Cher et grand ami lointain, dont l'exemple et les fortes paroles m'ont donné si souvent du courage à vivre, vous ne vous souvenez certainement pas qu'il y a une dizaine d'années (j'étais encore presque enfant), j'eus recours à vous dans une cruelle crise morale et que vous m'avez répondu avec une affectueuse bonté.» Quelques lignes après il résume très bien son échange de lettres avec Tolstoï; il dit:

«Quand je pris conseil de vous autrefois, j'étais préoccupé de l'antagonisme que vous sembliez établir entre l'art et le bien. L'art était ma vie, ma religion; je lui devais mes joies les plus pures et les plus innocentes et je puisais en lui mes meilleures forces pour lutter contre le mal. Se pouvait-il qu'il fût contraire à l'amour des autres, au dévouement? – vous demandai-je, et vous m'avez répondu, que vous ne combattiez pas l'art, mais les artistes d'aujourd'hui, que vous ne défendiez pas à ceux qui avaient de la musique dans le cœur, de la laisser chanter, mais que vous ne vouliez pas qu'on en fît pour soi-même métier et marchandise.»

Et Romain Rolland jure que jamais l'art n'était pour lui un objet de profit. Il envoie à Tolstoï les épreuves de son premier drame *Saint Louis* et il se plaint de l'égoïsme brutal du paysan français.

«Il n'a plus de Dieu, sa vie est vide. Il faut que Dieu renaisse en lui et qu'il goûte de nouveau l'ardeur de se donner, la volupté de se sacrifier pour une cause plus haute, cette joie qui lui fit accomplir tant de grandes choses dans le passé.»

Dans la conclusion de cette lettre, assez longue, il dit: «Je ne rêve rien tant que de faire un peu de bien aux hommes, et de les arracher au néant qui les tue.»

«Le pire de tous les maux, cette pensée que tout n'est

rien, que tout effort est inutile, cette meurtrière pensée du néant, qui a rongé tant de vies, tant de vies autour de moi.»

Cette lettre est parvenue à l'adresse de Tolstoï à Moscou, en son absence. Pendant le mois de Janvier 1897 Tolstoï demeurait chez son ami, le comte Olsoufief aux environs de Moscou. De là il se rendit à Petersbourg pour dire adieu à ses amis, qui partaient pour l'exil, à cause de leur participation au mouvement des Douchobortsi du Caucase.

C'était justement à la fin du mois de Janvier où Tolstoï était en voyage que la lettre de Romain Rolland pouvait arriver à Moscou. Après le départ de ses amis, un certain vide se produisit autour de Tolstoï et sa correspondance en souffrit. Je m'explique par ces événements le fait que cette remarquable lettre est restée sans réponse. Du reste ce ne sont que mes suppositions.

Quatre années s'écoulèrent. Un évènement grave vint troubler la vie russe, événement qui eut une répercussion mondiale. Une commune des Douchobortsi, sectaires antimilitaristes, au nombre de 8000 émigra au Canada. Tolstoï prenait une part active à ce mouvement. Il le soutenait de ses conseils et de ses sympathies, procurant son aide matérielle à l'émigration en y consacrant les honoraires considérables reçus pour son nouveau roman *Résurrection*. Chose curieuse, Tolstoï prit pour prétexte la nécessité d'avoir une somme d'argent pour aider les Douchobortsi et ce n'est que dans ce but qu'il termina son chef-d'œuvre.

Le roman et les articles que Tolstoï écrivit à propos de ces événements, remuèrent l'opinion publique en Europe et Romain Rolland, si sensible aux souffrances humaines, ne put rester indifférent.

Et voilà qu'il écrit sa quatrième lettre à Tolstoï au mois d'août de l'année 1901.

Cette lettre était l'expression de son admiration pour les écrits de Tolstoï publiés les trois dernières années du siècle passé, surtout de ceux qui ont été consacrés à la cause des Douchobortsi. Ce groupe héroïque brûla ses armes et organisa dans la Transcaucasie une grande commune pacifique. Ils furent cruellement persécutés par les autorités russes. Ce sont justement ces souffrances qui les décidèrent à quitter la Russie. Romain Rolland s'intéressait beaucoup à la vie de ces héros et voulait collaborer à répandre la vérité sur leur sort. Il faisait encore à Tolstoï dans cette lettre un tendre reproche d'avoir l'habitude de s'appuyer dans ses écrits sur l'écriture sainte pour justifier sa pensée. C'était une erreur. Tolstoï n'employait les textes évangéliques que comme expressions précises, originales de sa pensée. Il serait bien intéressant de voir la réponse de Tolstoï à cette objection mais, malheureusement, la lettre lui parvint juste au moment où, gravement malade, il fut transporté en Crimée et plusieurs lettres de cette époque restèrent ainsi sans réponse.

Romain Rolland exprime à la fin de cette lettre son grand regret que les circonstances de sa vie ne lui aient pas permis d'aller voir Tolstoï et de lui parler. Nous ne pouvons qu'ajouter notre regret au sien que cette rencontre n'ait pas eu lieu.

La cinquième et dernière lettre de Romain Rolland à Tolstoï date du 27 août 1906. Dans cette lettre Romain Rolland exprime l'impression qu'il ressentit à la lecture des mémoires biographiques sur la Vie et les Oeuvres de Tolstoï que l'auteur de ces pages publia dans la suite en français et en d'autres langues.

Romain Rolland envoie à Tolstoï son livre sur Michel-

Ange, en disant que ce génie a traversé dans sa vie des troubles, des doutes et des souffrances, pareils à ceux de Tolstoï.

Dans les archives, où j'ai trouvé cette lettre, elle est notée comme ayant eu une réponse. J'ignore si cette réponse émanait de Tolstoï lui-même ou de son secrétaire. Je n'ai plus trouvé dans les archives de traces de leurs relations postérieures.

Cinq ans plus tard, le monde vit et sentit le témoignage sublime de Romain Rolland adressé à la mémoire de Tolstoï après sa mort. En 1911, parut son admirable travail: *La Vie de Tolstoï*, qui exprime tout l'amour et toute la compréhension du grand contemporain pour l'œuvre de Tolstoï. En laissant de côté quelques petites erreurs provenant sans doute du manque de matériaux, je trouve ce livre un des meilleurs écrits sur Tolstoï dans toute la littérature tolstoïenne, pourtant très abondante.

La grande qualité de cet ouvrage, c'est la sincerité du sentiment avec laquelle l'auteur s'exprime et analyse cette grande vie.

L'ami de Romain Rolland, le poète Pierre Jean Jouve a raison en disant de ce livre: *La Vie de Tolstoï* presque tout entière est un hymne à l'amour et à la libre «pensée fraternelle, autour de la figure du prophète d'Jasnaïa».

Pour nous, après la mort de Tolstoï, au milieu de ce désert d'amour et de raison, au milieu de ces convulsions de la débauche et de la haine, que présente notre monde européen, Romain Rolland est notre grand espoir.

Paul Birukoff

Je m'associe de tout cœur à l'idée d'un témoignage public au grand Romain Rolland. C'est de tout cœur que j'envoie mon adhésion et mes vœux pour l'artiste, le penseur, le prophète et . . . l'ami dévoué et fidèle.

Romain Rolland, l'un des très rares êtres qui surent conserver une vision claire, juste et humaine pendant les années de folie qui suivirent 1914! Méconnu et bafoué par l'ignorance, la sottise, la mauvaise foi, l'éternelle stupidité des hommes, au moment où la tourmente semblait avoir détruit tout vestige de raison, et tout espoir aussi . . . il est resté droit et fidèle à l'Esprit de l'Europe et l'Humanité. Ce grand Visionnaire ne sera reconnu que beaucoup plus tard, lorsque les hommes auront, si les hommes ont jamais, la sagessc d'organiser normalement, logiquement, honnêtement, la vie de notre Planète. Utopie, disent les uns! Mais que d'Utopies ont été réalisées. – Sa présence parmi nous est une sauvegarde; elle nous permet de croire encore à un Avenir d'une civilisation qui s'est reniée; et si sa grande voix était écoutée les hommes auraient moins de haine et d'aveuglement.

Puisse cette lumière nous être conservée longtemps et voir croître peu à peu sa lente mais sûre influence.

Ernest Bloch

L'HOMME QUI VEILLE POUR NOUS

Lorsque la personne de Romain Rolland se dresse devant nous, notre œil s'émeut de l'abondance des aspects qui lui apparaissent. Le musicien, l'historien, le romancier, le dramaturge, le critique d'art, l'essayiste, le moraliste, le politique, le poète, trouvent leur pâture dans cette prodigieuse activité. A l'ubiquisme intellectuel, les plus avertis ajoutent encore l'ami infatigable, le correspondant fidèle et généreux, le cœur tendre, vite alarmé, le conseiller secret de tant d'âmes en déroute, l'esprit à la fois le plus actuel et le plus inactuel de tous les esprits vivants. La correspondance de Romain Rolland et ses carnets offriront un jour le miroir complet de notre époque. Nous ne vivrons pas assez pour jouir de cette révélation. Elle prépare à nos enfants une surprise pathétique. Ils verront s'y refléter tout ce que notre monde a eu de plus haut et de plus bas. Car il n'est plus aujourd'hui d'individualité un peu marquante, d'idée originale, de système neuf, qui n'aient occasion de s'offrir à l'examen de ce regard bleu, si tendre et si impitoyable, de cette conscience brûlante et glaciale. Chacun, à son insu, y aura imprimé sa trace. Et cette image, à peine déformée quelquefois par la passion, sera produite devant l'histoire comme une déposition capitale.

On apprendra plus tard quel rôle aura joué le solitaire de

Villeneuve, dans sa maisonnette – simple dépendance d'un hôtel. Les orientaux ont coutume de distinguer deux Europe, la nôtre et *«celle de Romain Rolland»*; un homme qui a vécu des années en Egypte nous l'apprend. Des Américains du Sud, cherchant un arbitre pour des conflits séculaires entre deux Républiques, se tournent vers lui. Des voyageurs nous écrivent que les livres les plus lus, en Europe centrale, orientale, sont les siens, qu'il n'est pas de si petite ville où son œuvre ne soit connue et suivie. Et l'on ne sait ce qu'on doit admirer davantage, de la dévotion qui monte de partout vers cet homme, ou du rude bon sens, de l'ironie aigüe, de la clairvoyance et de la justesse d'esprit avec lesquelles il sait en rabrouer les excès, en détourner les dangers.

Aussi bien, ce mouvement dont il est devenu spontanément, involontairement, le centre, révèle-t-il une autre face de sa personnalité, la moins fréquemment discernée et nommée, et pourtant la plus profonde, peut-être, – étant celle par où il réverbère l'angoisse de notre époque.

* * *

Si je disais que la guerre s'est inscrite par un coude brusque dans le développement spontané de Romain Rolland, tous nos souvenirs protesteraient. Car tout crie l'unité dans cet édifice.

Et pourtant, si je cherche à expliquer Romain Rolland comme ferait un critique littéraire, et comme j'expliquerais tel écrivain réputé de France et d'Angleterre, par les seules lois de sa croissance esthétique, sans donner au choc moral de la guerre une importance de premier ordre, je m'interdis

l'intelligence des formes et des directions prises par son activité et par son rayonnement.

Disons alors que sa personne offrait à ce choc une surface particulièrement sensible.

Avant 1914, il incarnait à merveille la grande bourgeoisie française libérale, son souci de haute culture, sa politesse, son affinement, son rationalisme passionné, son christianisme tolérant. L'idéalisme de Romain Rolland repose sur les trois piliers fondamentaux de la pensée laïque française du XIX[e] siècle: *liberté*, *honneur*, *patrie*. Etant lui, il en ajoutait un quatrième: *l'art*.

Par son besoin de liberté, il s'unissait aux efforts les plus anciens de cette bourgeoisie, tels qu'ils n'ont cessé de se manifester depuis les *Communes* du Moyen-Age jusqu'à la Révolution de 1830 et l'Affaire Dreyfus.

Par son culte de l'honneur, il s'inscrivait dans la lignée de Vigny et acceptait en héritage l'immense capital de pessimisme que l'agonie des religions léguait aux âmes fières.

Patriote, il l'était à la grande façon des Encyclopédistes, des Conventionnels, de Lamartine et de Michelet, de tous ceux pour qui la patrie fut le tremplin d'où l'on s'élance vers l'humanité.

Vint la guerre. Elle a brisé successivement chacun de ces supports, et, les brisant, a révélé à tous les yeux de quoi ils étaient faits.

La patrie? Une idole jalouse, intolérante, simple couverture jetée sur les combinaisons de la politique et de la finance.

L'honneur? Un mot sonore, grâce auquel on faisait mourir stoïquement, face à face, pour des motifs identiques, les enfants d'une même civilisation; – une force creuse, im-

mobile, sans efficacité contre le réalisme cynique d'un monde gouverné par l'intérêt.

La liberté? Résidu d'une grande chose morte. Aujourd'hui peureusement rétractée autour de quelques droits médiocres et paresseux, elle n'alimente plus, sous les noms d'individualisme et de libéralisme, qu'une sorte d'anarchisme de petits bourgeois, composé d'avarice, de méfiance et du refus de se soumettre aux servitudes nécessaires.

L'art? Une fille, qui danse indifféremment pour le tyran et pour le héros.

Cette quadruple fracture, Romain Rolland l'a symbolisée dans une œuvre: *Liluli*.

* * *

Tout l'effort de Romain Rolland, depuis 1914, pourrait se définir la recherche d'une base nouvelle d'action, d'une raison nouvelle de vivre.

D'aucuns ont trouvé cette base et cette raison dans le communisme. Et Lénine éprouvait une immense admiration pour Romain Rolland.

Mais celui-ci n'a jamais été marxiste. Chacun des mouvements qui l'ont porté vers la Révolution russe a été contrarié par un hérissement qui l'en a aussitôt écarté. Certes il a bataillé pour elle tant qu'elle a été en danger, et on peut tenir pour assuré qu'il fera de même, le cas échéant.

Toutefois il paraît l'avoir trouvée beaucoup trop occidentale pour sauver l'occident. Le bolchévisme ne pouvait triompher qu'en transformant une doctrine en acte, une idéologie en gouvernement, un idéal en opportunisme. Rome ne voit pas les choses tout à fait du même regard que Jérusalem, et il n'y a lieu ni de s'en plaindre ni d'en triompher.

Mais Romain Rolland ne se résigna pas à troquer raison d'état pour raison d'état, cynisme pour cynisme, tyran pour tyran.

Son art avait refusé de danser devant les maréchaux. Il refusa pareillement de danser devant les prolétaires.

Les hommes de parti l'en ont blâmé. Les hommes de patrie l'avaient déjà condamné.

Il approuvait qu'on arrachât la puissance à une classe qui en mésusait. Mais l'objet de ses méditations n'était plus là. Il avait dépassé la Politique, laissé l'Economique derrière soi.

Aux hommes nouveaux, il ne croyait pas qu'une Révolution sociale suffît à donner de nouveaux motifs de vivre. Surtout après qu'elle serait faite.

D'ailleurs, tandis que la Révolution russe se renforçait et s'installait, par ce mélange d'audace, de vertu, de génie, de souplesse et d'habileté qu'exigent toutes les œuvres temporelles, l'occident s'enfonçait de plus en plus dans l'optimisme terre-à-terre et confortable qui est devenu son idéal et sa marque.

⋆ ⋆ ⋆

En France, l'heure héroïque du combat pour la laïcité n'est plus qu'un souvenir. Tout en continuant le jeu des petites vexations quotidiennes, – aliment de la politique de clocher, – catholiques et libres-penseurs glissent de compagnie vers le relâchement intellectuel et moral. La «stricte observance» a pris fin, dans l'un et l'autre camp. Saint-Alphonse de Liguori ne triomphe pas seulement dans l'Eglise. Le coup qui a terrassé les derniers gallicans du clergé a son exacte contrepartie dans la maison rivale.

Il y a toujours eu, en France, un courant souterrain

d'âmes exigeantes, courageuses, indomptables, fières, un peu sombres. Elles sont minorité. Mais l'histoire française ne se fait ni ne se comprend sans elles. Le calvinisme, le jansénisme, le gallicanisme, la Convention y ont puisé leurs principales forces. Romain Rolland les a peintes admirablement dans certaines parties de *Jean-Christophe.*

Pendant la guerre, cette élite morale a trouvé l'emploi de ses énergies dans le sacrifice dont elle est toujours avide. C'est elle qui a fourni les plus beaux exemples des vertus silencieuses, des vrais grands héroïsmes, au front comme à l'arrière, dans la famille comme dans la cité.

Aussi est-ce cette élite qui a été le plus rudement touchée par la mort, les conditions nouvelles de la vie, les désillusions morales de l'après-guerre.

Décimée, ruinée, ulcérée, elle s'est retirée, elle se tait.

Trouvant la place libre, l'autre courant en profite et nous submerge. Je désigne ici la «moyenne observance», les mœurs douces, l'ironie indulgente, le scepticisme intelligent, le goût de tout comprendre, la facilité à tout admettre, l'esthéticisme aimable, autre face du caractère français.

On fait avec cela d'agréables réunions mondaines, on ne refait pas un monde. Les élégances et le bien dire sont d'on prix inestimable lorsque la société n'est pas en péril. Notre civilisation menace ruine.

Avant la guerre, on pouvait se contenter d'être un artiste excellent, un citoyen libre, un homme d'honneur. Aujourd'hui la place est au révolutionnaire et au saint.

Les purs marxistes professent qu'à changer seulement l'atmosphère de la société par la Révolution, la renaissance morale doit s'en suivre par voie de conséquence certaine.

Romain Rolland ne le croit pas. A tort ou à raison, ce

n'est pas ici le lieu d'en discourir. A ses yeux, la Révolution sociale manque son but si elle ne s'accompagne, si elle n'est précédée d'une réforme morale profonde. Avec des âmes avilies on risque de n'édifier qu'un régime chancelant.

Rolland est donc un homme de la nouvelle *Pré-Réforme* européenne. Il l'était déjà, en puissance, lorsqu'il écrivait sa *Vie de Tolstoï*. Mais, je le répète, le christianisme tolstoïen comme le stoïcisme michelangesque se sont montrés inégaux à son attente. Le monde bouleversé veut de plus grandes vertus et de plus neuves. Aussi Romain Rolland se tourne-t-il vers toutes les sources actuelles de religiosité qu'il y a au monde, par exemple celles dont Gandhi est le symbole.

Ce chrétien en vacance de christianisme, ce cornélien désabusé est en quête d'une voie de salut.

Mais «*tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé*». Romain Rolland n'exerce une attraction si vive que parce qu'il est en lui-même, dans sa personne, un fait religieux.

Ce que tant d'hommes viennent lui demander, ce ne sont pas uniquement des leçons d'art ni des préceptes de morale, comme on en demandait à Emerson, à Maeterlinck, Anatole France; c'est l'image vivante et le réconfort de sa propre douleur.

* * *

Faisons un pas de plus.

Entre une grande religion qui s'en va et une religion nouvelle qui vient (la véritable expression serait peut-être: *une religion plus ancienne qui revient*), l'intelligence et l'art flottent sans soutien, sans soubassement, sans but ni justification.

J'appelle *héros* celui qui ressent avec force et vivacité, dans sa chair et dans son esprit, cet écartèlement et ce vide. Et le plus grand héros est celui qui, à la face du monde, en souffre et l'exprime le plus grandement.

Nous sommes entrés dans une époque où les questions sur le pourquoi de l'existence, la légitimité de l'action, la conduite de la vie ont brusquement rejeté toutes les autres dans l'ombre. Que cela nous plaise ou non, nous venons de pénétrer dans une ère religieuse.

Tandis que beaucoup d'hommes en sont encore à prendre conscience de cet aspect nouveau de notre histoire, à s'y accommoder, à y accommoder leurs discours, Romain Rolland, dès 1914, le premier parmi les grands Européens, a vécu ce moment de la conscience du monde.

Il l'a incarné, – jusqu'à un certain point sans le vouloir, sans le savoir. Dans ses troubles et ses déchirements, des millions d'esprits se sont reconnus, des millions de troubles et de déchirements se sont projetés.

Si la France et l'Occident sont actuellement des peuples sans frein, sans loi, sans guide, sans direction, il y a quelque part, au cœur de cet Occident, un homme qui paye pour eux, une pensée qui, – pareille à la prière des Chartreux s'élevant à l'heure où la terre s'abandonne sans défense au sommeil, – veille et souffre pour nous.

Jean-Richard Bloch

JOHAN BOJER

CHER ROMAIN ROLLAND

Vous êtes l'un des rares noms de notre époque qui appartiennent à l'humanité entière. Que d'écrivains célèbres furent de grands artistes mais de petits caractères! Votre renommée à vous ne s'applique pas seulement à vos œuvres, mais encore à vous-même.

Nous avons vu, pendant la guerre, sombrer dans un nationalisme exaspéré la plupart des esprits universels; mais vous avez eu assez de courage et d'impartialité pour considérer les choses sous de plus vastes perspectives. Le monde ne l'oubliera pas.

En art, qui recherche le nouveau n'atteint souvent que l'artificiel. Aspirant toujours au naturel, vous ne cessez pas de paraître nouveau.

Tandis que, de nos jours, une foule de prophètes gémissent sur l'avenir de l'humanité, vous poursuivez tranquillement votre tâche d'artiste et de travailleur, en contact avec la vie contemporaine, en pleine compréhension du passé, confiant dans l'avenir. – Qui ne deviendrait optimiste en lisant un de vos livres? Les aspects sombres des choses, il est vrai, ne vous échappent point, mais vous prouvez que, même dans les œuvres les plus graves, l'art peut garder son sourire. Votre goût du parfait se reconnaît dans vos images, votre style, vos compositions. La lumière domine dans les

symphonies de couleurs que sont vos peintures de caractères. De vos écrits monte un arome qui nous pénètre et nous réjouit tous.

Je m'incline en toute reconnaissance devant votre œuvre et davantage encore devant la personnalité que révèlent votre art et votre vie.

Johan Bojer

F. J. BONJEAN

HOMMAGE

C'ETAIT – hélas! toujours loin de ma table – comme un éclair, puis une brusque fièvre. Tout se déroulait, s'enchaînait; idées, images nouaient leur ronde. Mais, sitôt devant ma feuille, il me semblait avoir été le jouet de fantômes. J'écrivais quand même, un peu au hasard, presque n'importe quoi, sachant que nous ne disposons guère d'autres moyens magiques pour rappeler à nous ces capricieux, ces impondérables. Car, je vous le demande, qu'adviendrait-il des secrets qui sont notre humble richesse s'il fallait consentir, dans les moments où l'on est presque soi-même, à frayer avec d'autres êtres que des fantômes? Vivre, aimer, créer, n'est-ce pas consentir à devenir soi-même fantôme? O vous qui niez cela, vous n'avez pas vécu. Et vous ne le comprendrez que si, à votre tour, un jour, le feu vous dévore. J'alignais donc, créature de chair et d'os, des mots dont les gais lutins juchés sur mes doigts et sur ma plume devaient bien rire. Et soudain, je perdais courage. Ce que j'avais à dire me semblait extraordinairement plus fluide, plus léger, plus immatériel, plus poétique – ou, si vous préférez, plus vrai, – que ce qui transparaissait sous mes râtures. Et, en même temps, écrasant. Un massif altier, que je n'avais pas la force de gravir. Le vieil instinct montagnard me soufflait qu'on ne grimpe pas perpendiculairement aux crêtes. Où

donc était le sentier? Le sentier qui s'insinue, modeste, dans un repli invisible de la montagne, qui a l'air de redescendre, de tourner le dos à la cime, qui fait l'école buissonnière, le traître de sentier qui s'amuse à se perdre dans les pâturages, qu'on finit par retrouver grimé, méconnaissable, austère dans sa robe de cailloutis, et qui redevient si gamin, si facétieux qu'on est sur le point de se fâcher et de lui demander des comptes juste au moment où il néglige de vous prévenir qu'il a triomphé de la géante ... Ce matin encore, je suis revenu à mes grimoires et je n'en ai senti que plus cruellement la témérité de mon entreprise. Songez-donc: n'avais-je pas caressé le projet de parler, en homme libre, de la liberté! Et de quelle liberté! Approchez-vous, aussi doucement que vous le pourrez, d'un buisson plein d'oiseaux: l'un de ceux-ci s'envolera, et toute la bande suivra, avec un grand bruit d'éventail qu'on referme. Semblable à ce buisson eussent dû être les mots d'un poète qui se risque à célébrer la liberté. Semblables encore à un arbre qui laisse tomber, dès qu'on le secoue, une pluie de fruits, sans pour cela cesser de paraître plier sous la charge. Béni soit mon échec! Par lui, j'ai compris plus profondément et pour ainsi dire à mes dépens le mérite et le rang de qui s'en va menant sa fière quête parmi les landes et les forêts de notre propre rêve. Et me voici une fois encore peinant à redevenir vraiment moi-même, fantôme parmi des fantômes. Il me faut d'abord écarter la troupe de ces figurants qui encombrent constamment la scène où se joue le drame de notre réalité. Scène où les spectateurs se joignent volontiers aux acteurs. Que le jeune premier me fasse grâce de quelques petites choses. Que le traître disparaisse dans la coulisse, ne fût-ce que le temps de choisir un autre masque. Que le chœur jette sur d'autres

épaules que les miennes l'un de ces harnais qu'il tient tout prêts, et dont il possède un si riche assortiment. Et surtout, mon brave souffleur, tais-toi! Il ne s'agit plus de mettre son originalité dans le geste ou l'intonation. En butte à vos prestiges, beaux enjôleurs, je n'ai qu'une envie: fuir à l'extrémité de la terre. Il ne me convient pas plus d'être séduit que de séduire. J'ai besoin, pour me sentir vivant, d'écarter la vie. Il y a un instant, celle-ci palpitait sous mes yeux, voyante, bariolée, semblable à un jeu de cartes étalé pour une réussite; il m'a suffi de ramasser les cartes en paquet et de les pousser dans un coin. Ai-je réussi à faire en moi assez de silence pour me rendre moins indigne d'enfourcher l'étalon de feu? Hélas! Mon être de chair se refuse à me délivrer tout à fait. On marche sur ma tête, on ébranle l'escalier de bois qui me semble faire partie de mon propre dos; je vibre et bourdonne avec toute la maison; voici des pas sur le gravier qui me piétinent. Et par la fenêtre m'arrive la plainte de l'océan qui, doucement, sans répit, secoue sur moi ses chaînes. Quelle que soit la vitesse à laquelle ton avion brûle les méridiens, ô pilote! il te manque, pour te sentir un dieu, de t'affranchir du bruit formidable du moteur. De même, ô poète, tu ne te perçois jamais autant solidaire des choses qu'au moment où tu oscilles entre tes infirmités d'homme et les prérogatives dont tu es fier. Pardonne-moi, Rolland! Pour dire de toi, Prince de nos plus chers fantômes, ce que j'eusse voulu dire, je n'ai point réussi encore à me rendre assez libre. Mais tu n'es point de ceux dont la jalouse autonomie humilie et décourage. Il en est de toi comme de la liberté elle-même: dès que je veux être libre, je commence à respirer un air plus vif. Les mille voix du long poème épique de ta parole et de ta vie nous le crient,

que l'affranchissement semble la grande loi de l'Esprit. Que la vie ne sait pas donner d'autre conseil. Qu'au malade, à l'infirme, au moribond aussi bien qu'à l'athlète, qu'à l'enfant comme à l'homme fait, elle ne cesse de chuchoter: affranchis-toi. Et que les arts et les religions et tous les systèmes n'ont pas d'autre fin. Soit que tu te révoltes, soit que tu te résignes, nous dit-elle, que tu cherches le bonheur pour toi-même ou pour ceux que tu chéris, que certaines souffrances t'épouvantent ou bien qu'elles te fascinent, que tu édifies, que tu protèges ou que tu détruises, que tu cultives en toi le noble ou le vil, – tous les moyens me sont bons, toutes les voies praticables. Qu'importe si, de chaque leçon d'indépendance, l'homme semble tirer, par sa paresse, dix leçons de servitude? La vie n'est, en dernier ressort, que l'habitude de vivre. De même pour la pensée, forme aussi routinière que possible de l'action. Mais dans le cachot de l'habitude naît et grandit le Rêve, seul capable de donner à l'homme le sentiment profond et le goût de la liberté. Alors l'âme croit entrevoir le mystère, l'organisation fédérale de *l'être*. Les milliards d'habitudes dont la somme forme la vie sont là comme la troupe des servantes au grand cœur pour permettre au maître de s'évader, un court moment, de l'habitude, de tenter d'enrichir le visible et l'invisible d'une qualité nouvelle, de donner au Réel son plus jeune visage. Ton privilège, ô Rolland! est de nous rappeler qu'il appartient aux seuls êtres assoiffés de liberté de connaître un tourment quasi divin. Est-il né l'homme assez intrépide pour ne pas trembler et suer d'angoisse quand, du haut de crêtes étincelantes, ses yeux ont une fois pensé entrevoir, entre leurs cils serrés, les abîmes insondables de la liberté? S'affranchir! Entreprise hasardeuse, longue, téméraire, qui n'est point une

aventure, mais la seule, la véritable Aventure. Tout enfant, Groza ne peut supporter de voir rossignol en cage ni chien à l'attache. Quoi qu'il doive lui en coûter, il ouvre la cage, jette la chaîne dans le puits. Ce n'est pas une circonstance extérieure à sa volonté qui le contraindra à «*partir en haïdoucie*». L'occasion ne se présente pas, il la crée. Il est, il sera libre, parce que son premier geste spontané aura été de libérer. Et pourtant, le destin d'un Groza ... Bien humble transposition de ce que peut être, au spirituel, le destin de haïdouc! Combien plus dur, plus amer, plus aride votre chemin, ô Haïdoucs dont la grande voix nous semble parfois irréelle tant elle vient de loin et de haut! Une conspiration aux ramifications innombrables se forme et se reforme sans trêve contre vous. Vous vous tournez vers vos amis de toujours, vos soutiens naturels; et les voici soudain aux gages de la Potéra. Pour qui veut servir l'Esprit en servant le siècle, le siècle tout entier se fait police. Car aux yeux des faux prophètes, il existe un crime plus grand que celui de ne pas penser comme eux, et c'est celui de penser comme eux. Vous le savez aussi, ô Téméraires, que la Révolte a ses officiels, son académisme, ses poncifs, sa veulerie, veulerie inséparable de l'immonde et arriviste violence, aux cent mille visages, et que votre premier geste doit être de vous insurger contre les pharisiens de la liberté. Mais cela n'est rien encore. C'est au cours de sa longue lutte contre l'Illusion que l'âme héroïque doit se dépenser jusqu'à l'accablement, à l'usure totale des forces, jusqu'àu désespoir. Il lui semble, chaque soir, qu'il lui sera impossible de repartir le lendemain. On songe à ces personnages du Tasse, devant les yeux hallucinés de qui s'évanouissent aussi promptement qu'ils apparurent, palais, cités, jardins

d'Armide; qu'arrêtent à chaque pas, venant des pierres ou des arbres du chemin, menaces, supplications, gémissements. Or, pour un haïdouc selon l'Esprit, désespérer, c'est prier. Et prier, c'est réussir à sortir, miraculeusement, de gouffres tels que le visage en demeure assombri à jamais et que le vainqueur juge préférable, pour d'abruptes raisons, de faire le silence sur le plus noir de ses souffrances. C'est un Génie plein de mutisme que le Génie de vos douleurs, ô Haïdoucs! Il ne cesse de sourire, de ce sourire des infirmes qui voudraient nous faire croire qu'ils ont entendu et compris, et qui en effet, n'ont nul besoin de voir ou d'entendre. La tristesse des grands optimistes n'a jamais été, ne sera jamais exprimée. Du moins elle communique à leurs œuvres un frémissement à quoi quelques-uns ne se trompent point. Qui donc le saurait mieux que toi, ô Rolland? Grande nef solitaire, haut chargée de toiles, entrevue dans les brouillards, où le vieil espoir humain attend tristement, pour s'envoler comme jadis la colombe, qu'apparaissent au dessus des eaux déchaînées les amers promontoires de la Cité de Dieu!

F. J. Bonjean

JEAN BONNEROT

A ROMAIN ROLLAND

POUR SON SOIXANTIEME ANNIVERSAIRE

En ce siècle aveuli de mensonge et de haine,
Parmi tant d'égoïsme et d'âpre lâcheté,
Lorsque tout se taisait, seul, vous avez été
 La grande voix humaine
Qui la première au monde ait dit la vérité.

Vous avez proclamé votre foi dans la vie
Quand les peuples béants aspiraient à mourir,
Et vous avez dessus les temps fait refleurir,
 Par l'Europe asservie,
L'immarcescible espoir des âges à venir.

Ils sont de votre race et de votre lignée
Michel-Ange, Vauban, Beethoven, Tolstoï,
Ces purs héros d'hier dont l'appel vous conduit,
 Et dont la destinée
Est pour chacun de nous un flambeau dans la nuit.

C'est dans leur amitié que vous puisez vos forces,
Comme une sève neuve à l'éternel printemps,
Et que l'arbre géant de vos jours croît, s'étend,
 Elargit son écorce
Et protège à son ombre un peuple haletant.

Qu'importent pour rançon l'injure et les huées,
Si vous avez sauvé des âmes du sommeil,
Et si votre parole, un jour, fut le soleil
  Qui chasse les nuées
Et fait éclore en nous l'espoir d'un autre éveil.

Votre œuvre magnifique et sans cesse plus ample,
Depuis trente ans déjà que vous la bâtissez,
Dresse au-dessus du siècle et des flots insensés
  Sa force et son exemple,
Hâvre de bon accueil pour ceux qui sont lassés.

Immense en son dessein comme une symphonie
Dont les motifs iraient rejoindre l'infini,
Echo de tous les deuils d'hier et d'aujourd'hui,
  Pure en son harmonie,
Elle monte, elle monte, elle s'épanouit!

Oeuvre comme un poème où tout s'ordonne en strophes,
Où chacun reconnaît son portrait familier,
Colas Breugnon, Sylvie, Antoinette, Olivier,
  Clérambault, Jean-Christophe,
Frères de nos douleurs sous le même laurier.

Ah! si tous les souffrants vaincus par l'esclavage,
Qui se sont réveillés libres à votre appel,
Si les déshérités perdus sous le grand ciel
  Venaient vous rendre hommage,
Leur foule semblerait un long cortège, tel,

Par les chemins sans fin de l'un à l'autre monde,
Que vous ne pourriez plus dénombrer vos amis:

Il en est de tout âge et de tous les pays,
Famille vagabonde
Dont le cœur prend son rythme à votre cœur meurtri.

Puissiez-vous dans le siècle être longtemps encore
La ferme conscience, orgueil des hommes purs,
Orientant nos pas parmi le doute obscur,
Et l'âpre voix d'aurore
Préparant pour demain l'ère des temps futurs!

Jean Bonnerot

THE UNVOICED LIFE

On earth peace, goodwill towards men! This message has been echoing through centuries, yet man has in the delirium of feverish conflict, turned a deaf ear to that message. It is the thoughtlessness of children, and not intentional cruelty that is the natural characteristic of man. Of this an incident of my childhood is still before my mind. Intent on catching a pair of beautiful wood pigeons, I felt a gentle touch and turning round saw my uncle. I saw in his eyes no reproach but a look of great compassion. "Are they not happy?" is all that he said. I felt that in making the birds captive I would be taking away their happiness. A child is a born savage, but these words of love and sympathy for all that breathes made a vague but a strong appeal and I desisted.

Love and sympathy for all living things! How few realize it, for the living creation appears to be enmeshed in an endless struggle. In the caves of Ajanta there can still be seen an ancient fresco depicting the cosmic drama of the struggle of Light and Darkness. Out of Chaos are rising vapours which form themselves into two apparitions in deadly conflict. One of these is the Spirit of Light, and the other of Darkness. As the Sun-god rises on his chariot above the horizon, Light prevails and Darkness is vanquished. The conflict which that fresco depicted nearly twenty cent-

uries ago, is still raging, the conflict of Truth against Untruth, Knowledge against Ignorance, Righteousness and Unrighteousness, all these being different phases of the cosmic struggle. Even in the realm of science, there has been a feverish activity for exploiting applications of knowledge, not so often for saving as for destruction. In the absence of some power of restraint, civilization is now trembling on the brink of ruin. Some complementary ideal there must be to save man from that which must end in disaster. He has followed the lure and excitement of some insatiable ambition, never pausing for a moment to think of the ultimate object for which success was to serve as a temporary incentive. He forgot that far more potent than competition, was mutual help and co-operation in the scheme of life. Self-renunciation in response to the highest call of humanity is the other and complementary ideal. This is not be mere passivity, but intense dynamic power held in check for noble manifestations. The weakling who has refused the conflict, having acquired nothing has nothing to renounce. He alone who has striven and won can enrich the world by giving away the fruits of his victorious experience. The motive power of this is not to be found in personal ambition but in the effacement of all littleness and uprooting that ignorance which regards anything as gain which is to be purchased at others' loss.

Is Nature a Cosmos in which the human mind is some day to realize the uniform sequence of order and law, and discover in the phenomenal world an underlying unity amidst bewildering diversity. It was only after a long course of patient investigation that the arbitrary boundary lines between organic and inorganic disappeared and points of

contact emerged between the Living and non-Living. Inorganic substance is found to be anything but inert, for it is athrill under the action of multitudinous forces that play on it. Matter had thus within itself the promise and potency of life.

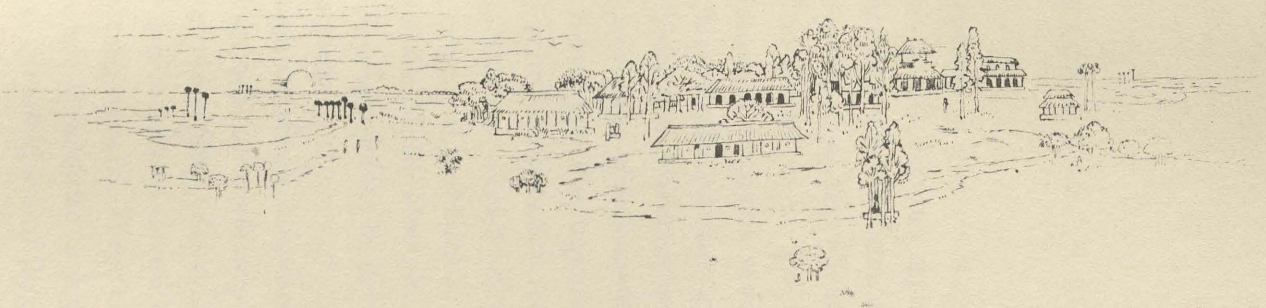
Between inorganic matter at one extreme and animal life at the other is spread the vast expanse of unvoiced life of plants. Is there anything in common between the life-activity of the restless animal with its reflex movements and pulsating organs, and of the plant seemingly passive and irresponsive? This finds answer from the automatic records given by the plant of its own life history. It is thus found that the plant-world, including rigid trees, perceive the eternal changes and respond to them by an unmistakable movement; they thrill under light, and become depressed in darkness. The tree is not a mere collection of unrelated parts, but an organized unity. In our world organism, a shock from the most distant corner reaches all the rest and organizes them anew. In the life of the tree, it has been possible to discover the connecting links of its nervous system by which every leaf, every twig and every branch is put in intimate connection with each other. Any shock to any one of its members is perceived by the tree as a whole. One of the most suggestive results was the effect of external shocks in developing fuller life. The plant becomes decadent when it is kept sheltered from the stimulating blows of the environment; its nerves become atrophied and all its inner activities come to a standstill. But when a succession of blows is rained on the feeble organism, its slumbering powers are re-awakened, and its normal activities are fully restored. It is not parasitism, but struggle and the strength born of the struggle that exalt life to its highest perfection.

The interior of the tree is full of intense activity; there is a heart whose incessant beat maintains the circulation of sap as the circulation of blood is maintained by the pulsation of the animal heart. Shocks and wounds affect the plant as they affect human beings, and common death-throe at the supreme crisis marks the end of life.

The barriers which separated kindred phenoma are thrown down, and plant and animal are seen as a multiform unity in a single ocean of being. In this vision of truth, is the final mystery of things lessened or deepened? Is it less of a miracle that the human mind circumscribed on all sides by the imperfections of the senses, should build itself a raft of thought to make daring adventures in unknown seas? And in this voyage of discovery is caught an occasional glimpse of the ineffable wonder that had hitherto been hidden from his view. That vision crushes out of him all self-sufficiency, all that kept him unconscious of the great pulse that beats through the universe. He then comes to realise oneness with all life. And to him comes that Prayer for the World charged with a new meaning, the prayer that used to be chanted in the ancient Buddhist Viharas:

> In the East, in the West, in the North and in the South, let all creatures, let all that have taken birth, let all women and all men, without enemies, without obstacles, having no sorrow, and attaining cheerfulness, move forward freely each in his own path.

Jagadis C. Bose



NANDA LAL BOSE
Santiniketan

HOMMAGE A ROMAIN ROLLAND

L'HOMME qui pendant la guerre et après la guerre a montré un courage invincible est une espèce de moine à demi païen, à demi chrétien qui vit hors du monde en incarnant les vertus d'ascète et de travailleur. Il a les aspirations et les facultés d'un poète, et ce qui est peut-être le plus essentiel, il embrasse la musique mondiale. En lui vit la musique de tous les peuples civilisés à travers les temps. Il comprend les peuples par leur musique et leur littérature, surtout par leur musique, si inaccessible aux profanes.

Mais il ne se borne pas à comprendre, il sait créer. Ses drames sur la révolution française sont excellents. Ils ont eu peu de succès scénique. Leur valeur même les empêche d'être appréciés comme il le faudrait.

Pour être aimé des foules Romain Rolland devait avoir des qualités qui lui font défaut et devait manquer des qualités qui sont sa gloire.

La grande simplicité réunie à beaucoup de finesse ne plaît qu'à très peu de monde. La vraie impartialité reste toujours incomprise ou au moins inappréciée. Rolland restera estimé des hommes de son métier et de quelques esprits universels (c'est-à-dire pas trop bornés). Il est un délicat.

Il me sera permis d'indiquer la ligne de démarcation où son être se sépare du mien, moins largement doué. Quelque-

fois il est sorti de son domaine comme dans son petit livre sur Michel-Ange. Il ne comprend pas la sculpture comme la musique. J'aime plus son âme riche et pleine que sa forme quelquefois diffuse. Romain Rolland cède à la tentation de mettre trop dans un livre. Les parties inoubliables de *Jean-Christophe* sont interrompues par des parties superflues qui distraient le lecteur. De grands livres comme *Wilhelm Meister* et *Les Misérables* effrayent un peu par leur prolixité. Ils n'ont pas effrayé Rolland.

J'aime le mieux les livres qui perdent beaucoup, s'ils sont traduits. Les livres de Rolland gardent traduits toute leur valeur. Sa critique est presque toujours enthousiaste, et c'est louable. Sa critique de ses propres ouvrages ne perdrait rien à être un peu plus sévère.

Lui-même comme ses amis et ses admirateurs aiment l'exaltation. Dans l'ancien temps nous l'évitions. Mais je dois me rappeler les à peu près vingt-quatre ans que j'ai de plus que Romain Rolland et qui rendent mes opinions sur sa génération suspectes.

Je n'ai voulu lui apporter ni mes félicitations ni mes condoléances pour son âge qu'il porte avec tant de bravoure. J'ai voulu seulement exprimer une admiration grande, et pour n'être pas trop fade j'ai mis dans l'expression de cette admiration sincère et profonde un grain de sel.

Georges Brandès

VALENTIN BOULGAKOFF

LA RENCONTRE AVEC ROMAIN ROLLAND

Au mois de mai de 1924, Romain Rolland assista au Festival International de Musique à Prague. Malgré l'absence du Président de la République, G. T. Masaryk, il a été considéré comme «l'hôte de Monsieur le Président», occupa au théâtre la loge présidentielle et reçut de la part des tchèques toutes les marques de la plus grande attention.

Ainsi qu'il arrive souvent aux hôtes honoraires, on l'a dans une certaine mesure protégé contre la foule, enthousiaste bien entendu. L'écrivain était un peu souffrant d'ailleurs. C'était par conséquent assez difficile d'obtenir un rendez-vous. Quant à moi personnellement il me semblait presque insupportable de penser que Romain Rolland allait passer dix à quinze jours à Prague et puis rentrerait en Suisse sans que je puisse le voir. J'étais prêt à le regretter d'avance aussi bien pour moi que pour mes amis restés en Russie, à qui je ne pourrais jamais raconter comment m'étant trouvé, grâce au hasard, en Europe Occidentale, j'eus le bonheur de rencontrer Romain Rolland lui-même, le personnage dont l'activité et le travail littéraire présente peut-être le plus beau phénomène, et le plus étonnant, de la culture contemporaine de l'Europe.

C'était presque un sentiment d'affection personnelle qui m'attachait à Romain Rolland, bien que je ne l'eusse ja-

mais vu. Ce sentiment au fond n'était pas provoqué par l'Oeuvre littéraire de Romain Rolland. Non, je me souviens de ces années fatales, les premières années de la guerre universelle, lorsque avec une poignée d'amis russes, suivant la voie de Tolstoï, j'avais publié un appel antimilitariste et fus jeté en prison à Toula pour treize mois, avant même de comparaître devant le tribunal. Il semblait que tout l'univers était contre nous et que nous étions contre tout l'univers. Par delà l'ouragan de haine et de destruction qui bouleversa les pays les plus civilisés de l'Europe, aucune voix ne s'est fait entendre en dehors de notre patrie qui nous eût semblé compatissante et pareille à la nôtre. Nous avons cru lutter seuls. Comme nous fûmes heureux et combien profonde fut notre satisfaction, lorsque nous avons appris quelque temps plus tard que plusieurs esprits indépendants et courageux se sont trouvés en différents points du monde, qui, agissant simultanément et sans entente préalable, ont, eux aussi, opposé leur volonté, leur parole indépendante et humaine au jeu effréné des obscures passions sociales et des sentiments chauvins.

Romain Rolland fut un des premiers dont nous avons entendu parler. Nous apprîmes qu'il avait publié *Au-dessus de la Mêlée.* Un journal russe avait traduit la belle lettre d'Arthur Schnitzler publiée par Romain Rolland dans le *Journal de Genève*, parlant de son amour toujours ardent pour les grands coryphées de la littérature des pays «ennemis».

Nous ne sommes donc pas seuls, fut le doux soupir de soulagement échappé de nos poitrines et de nos cœurs. Ce ne sont donc que des calomnies que ces récits de haine et d'hostilité unanime qui se sont emparées des peuples de l'Occident. – Si Romain Rolland s'est décidé à élever sa

puissante voix contre la lutte sanglante et inhumaine c'est que d'autres voix encore pourront se faire entendre au-dessus de la sombre colère des peuples européens – voix protestant contre le retour de ces peuples «chrétiens» du XXe siècle vers les horreurs des XIIe et XIIIe siècles. C'est que la raison humaine n'a pas encore renoncé à elle-même; s'il en est ainsi, tout n'est pas encore perdu – quel bonheur!

Voici quels furent les sentiments provoqués en nous par l'action de Romain Rolland, action qui reçut une importance particulière, grâce à la renommée littéraire de notre ami français. Le nom de Romain Rolland devint dès lors dans nos cœurs le symbole de tout ce qu'il y avait de plus élevé, de plus sacré dans notre vie.

Romain Rolland – c'est la protestation contre la violence,
Romain Rolland – c'est la lutte contre l'hypocrisie universelle,
Romain Rolland – c'est le courage de la parole libre, dénonçant le vice et le crime,
Romain Rolland – c'est la pureté du sacrifice au nom de la fraternité, de l'amour et de la liberté.

Non, je dois voir Romain Rolland. Une entrevue avec lui c'est ce qui m'attendait de meilleur pendant mon séjour forcé en Europe Occidentale.

Personne ne savait où logeait Romain Rolland à Prague. Je me rendis chez le secrétaire de M. le Président, M. le Dr. Skrach, qui eut l'amabilité de me communiquer l'adresse de l'écrivain.

Le 26 mai je me présentai à l'Hôtel Splendid accompagné d'une dame russe en qualité de traductrice, afin de parler avec Romain Rolland.

Après avoir été conduit dans une chambre modestement meublée où je fus aimablement accueilli par Romain Rolland, je lui remis ceux de mes livres que j'avais choisis pour lui avec des inscriptions faites en russe: le premier, qui vient de paraître dans la collection des *Oeuvres Libres*, la traduction française de ma *Tragédie de L. Tolstoi*, le second c'est le I[er] tome de l'histoire de la campagne contre la guerre universelle, menée par un groupe de disciples de Tolstoï. Ce second livre est en russe, mais il porte sur la reliure l'image d'un glaive brisé, et je crois d'ailleurs que Romain Rolland le comprendra, «de toute façon».

Je lui contai quel grand réconfort spirituel fut pour nous autres antimilitaristes russes, sa campagne contre la guerre universelle, comme nous avons apprécié son attitude.

Pourquoi vous trouvez-vous en Tchécoslovaquie? demanda Romain Rolland. Y êtes-vous depuis longtemps? Vous êtes-vous enfui de la Russie?

Non, je n'ai pas fui, je fus exilé de la Russie il y a un an par le Gouvernement Central des Soviets, pour un délai de trois ans.

Et pour quelle raison?

Pour être antimilitariste, selon le motif officiel, qui ne fut donné, il est vrai, que post factum . . .

Mon interlocuteur est étonné. Il m'interroge sur la Russie d'aujourd'hui, sur le mouvement antimilitariste contemporain en Russie, et je lui raconte ce que je sais.

Je parle ensuite de gens qui, en Russie Soviétique, refusent de faire le service militaire à cause de leurs convictions religieuses, et je raconte comme ils sont poursuivis par le Gouvernement.

Pendant la guerre civile 100 personnes qui refusèrent de

faire le service militaire, ont été fusillées par les bolchéviks, tous des hommes convaincus, purs, pieux, des paysans pour la plupart. Ce ne fut que bien plus tard que le Gouvernement a décrété l'exemption du service militaire des personnes dont le refus a pour motif des principes religieux. Ce décret est valable jusqu' à aujourd'hui, mais on l'applique d'une façon irrégulière.

Là-dessus je fais à Romain Rolland le récit d'un épisode, dont la victime fut un jeune paysan – un des épisodes les plus touchants et les plus dramatiques de ce genre:

Dans le Gouvernement de Vladimir, fut condamné à mort un paysan, âgé de 22 ans, Vasile Tarakine, pour refus de faire le service militaire. Lorsque les soldats de l'armée rouge levèrent déjà leurs fusils, il eut le temps de leur crier: «Souvenez-vous, frères, qu'en tuant mon corps, vous tuez votre âme». Ces paroles ont tellement frappé les soldats rouges qu'ils baissèrent leurs armes en refusant de faire feu. C'est alors que le président de la commission extraordinaire locale s'approche de Tarakine et le tue d'un coup de revolver à la tête.

Romain Rolland écoute mon récit avec intérêt et compassion.

Il faut absolument publier tout cela dans la presse européenne, dit-il. Personne n'en sait rien. Nous devons donner au public les martyrologes de ces victimes dans tous les pays. Vous devrez faire cette besogne relativement à la Russie: non seulement vous devez tracer un aperçu général du mouvement antimilitariste en Russie, mais encore donner les caractéristiques particulières de ses disciples – comme par exemple, dans le cas de ce jeune paysan. De telles caractéristiques sont particulièrement précieuses: elles obli-

gent à comprendre la nature du mouvement et produisent une forte impression sur chacun. Ceci est très important.

En ce qui concerne la lutte contre le militarisme Romain Rolland dit:

Il est de grande importance que les dispositions militaristes se soient localisées et ne dépassent pas les limites de certaines classes. Il est nécessaire que cette localisation continue.

Je demandai à Romain Rolland s'il était au courant du travail des organisations antimilitaristes qui existent déjà, comme par exemple: «Fellowship of Reconciliation», «War Resisters International» et d'autres, et quelle est son attitude envers elles.

Oui, oui, je les connais, – me répondit-il, – et je suis en contact avec elles. Mais il faut dire à propos de ces organisations que pour elles-mêmes encore il y a beaucoup de points non éclairés et qu'elles montrent beaucoup d'indécision sous bien des rapports.

Sur ce point l'opinion de Romain Rolland coïncidait parfaitement avec la mienne.

Je me souvins en effet que la question même de l'application de la violence n'était pas résolue par plusieurs de ces organisations, et je me mis à développer à Romain Rolland mon rêve d'une entente générale contre la guerre, à l'image de «l'entente contre l'ivrognerie», créée autrefois par L. Tolstoï.

Ne vous semble-t-il pas que tôt ou tard doit commencer à se réaliser la révolution spirituelle chrétienne? Cela va sans dire, tous les efforts sont bons dans cette lutte contre la guerre, mais, seulement, je pense que le principal c'est l'exemple personnel et la parole, soutenus par le sacrifice de

soi-même. L'importance de ce sacrifice, lorsque l'homme offre à l'idée qu'il sert sa propre personne, est immense. C'est en *cela* seulement que les hommes croient, c'est *cela* seulement, c'est à dire le sacrifice personnel, le renoncement de soi-même qui rend la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds.

Notez quel sens important reçoit le haut fait de Gandhi, quelle sympathie rencontre partout son œuvre, et cela parce que lui-même il est tout sacrifice. Dans son dévouement il ne poursuit aucun but personnel, aucun gain. Il ne peut poursuivre rien de pareil parce qu'il est un ascète et un saint.

Romain Rolland parlait de Gandhi avec enthousiasme, avec ce même enthousiasme qui pénètre son excellent livre *Mahatma Gandhi*, qui fut traduit en peu de temps en plusieurs langues et qui anima dans des milliers de cœurs la sympathie pour le grand mouvement universel libérateur soulevé par le Mahatma en qualité de chef reconnu du peuple hindou.

Entre autres choses, Romain Rolland me conta que la publication de son livre concernant Gandhi lui permit d'établir avec ce dernier et ses amis aux Indes des relations personnelles par correspondance.

Ce qu'il apprit par cette correspondance augmenta encore l'estime qu'il portait à Gandhi. Par exemple, en prison et à l'hôpital, Gandhi aidait et soutenait tout le monde. Après sa mise en liberté, quand on l'envoya faire une cure au bord de la mer, il n'y consentit qu'après avoir obtenu la même chose pour d'autres malades. «En un mot, c'est un homme remarquable, une personnalité du même niveau peut-être que le Christ et d'autres Maîtres de l'Humanité.»

Romain Rolland me conseilla d'engager de même la cor-

respondance avec Gandhi, de lui raconter le mouvement religieux indépendant en Russie, de commencer à collaborer à son journal *Young India.*

«Je tâche d'unir tout le monde», ajouta-t-il avec un sourire et il fit le geste de réunir ses deux mains arrondies en hémisphères.

Puis il me parla du travail de Pierre Cérésole qui tâche d'obtenir pour ceux qui s'y refusent le remplacement du service militaire par des travaux obligatoires – ce que je savais déjà par la lecture de quelques éditions spéciales.

Romain Rolland approuve une pareille solution du problème pour ceux qui n'admettent pas la guerre.

Souvent, la jeunesse désire des sacrifices avec ardeur, me disait-il, elle est héroïque, elle est pleine d'enthousiasme et de forces intactes. Dans la guerre et dans le sacrifice de soi-même pendant la guerre, elle trouve une issue à de telles aspirations, mais le même rôle peut être rempli par le travail obligatoire, la nécessité de donner ses forces, son savoir aux autres . . . Voilà pourquoi un tel remplacement est désirable.

Est-il vrai, me demanda-t-il ensuite, qu'en Russie on a défendu d'imprimer les Oeuvres de Tolstoï? – C'est vrai.

Je lui expliquai le vrai sens du système du «Monopol» des auteurs classiques, établi par le Gouvernement Soviétique, et qui est l'un des principaux obstacles pour l'instruction en Russie.

Je lui contai les efforts infructueux des proches de Tolstoï, qui tâchent d'obtenir l'annulation du «Monopol» envers cet auteur qui légua ses œuvres en propriété commune. Je mentionnai la circulaire de Kroupsky annulée évidemment par la suite, par laquelle beaucoup d'œuvres de nos classiques furent

exclues des bibliothèques publiques et, dans le nombre, *Résurrection* et *Anna Karénina* de Tolstoï.

Tous ces faits parurent monstrueux à Romain Rolland.

Mais comment vous expliquez-vous la persécution d'écrivains tels que Tolstoï?

Le Gouvernement Soviétique est très intolérant. Au surplus il s'efforce d'étouffer dans le peuple toutes les rendances «spirituelles» et religieuses. Et Tolstoï exerce une influence dans ce sens.

Romain Rolland m'interrogea sur mes rapports personnels avec Tolstoï, sur leur durée etc.

Je vous prie de ne pas me prendre pour un «Tolstovets» borné, lui dis-je entre autres. Je voudrais que vous vous comportiez envers moi sans prévention. Comment dire, peut-être sous certains rapports, je me rapproche plus de Romain Rolland, que de Tolstoï.

Ma réplique fut peut-être la cause de ce que nous nous sentîmes plus à l'aise, plus libres dans l'échange d'opinions concernant Tolstoï.

Tolstoï est tellement grand, Tolstoï renferme en lui tant de choses, disait Romain Rolland, que quiconque s'approche de lui peut choisir à son goût. Moi, en particulier, je trouve que la doctrine éthique de Tolstoï et sa vie sont en grande contradiction. Mais non! Pas dans un mauvais sens. Je n'accuse pas Tolstoï «d'inconséquence». Non, mais je veux dire, que sa vie et sa doctrine sont deux éléments différents. Tolstoï, lui-même, se sent comme mal à l'aise dans ses spéculations éthiques . . .

Romain Rolland «ne peut pardonner» à Tolstoï son attitude envers la science.

Comment nier la valeur intrinsèque du savoir, comme le

fait Tolstoï? Il confond toujours, comme par hasard, la science, le savoir proprement dit, avec son application indigne; par exemple pendant la guerre. Il faut lutter contre une telle application de la science. – Mais la science par elle-même, c'est quelque chose de sublime, de sacré . . .

Je ne puis me rappeler les autres détails de cet entretien pendant lequel se dessinait de plus en plus nettement l'image spirituelle de mon illustre interlocuteur.

C'était la sincerité, la noblesse, l'humanité même. Et dire que souvent on tâche d'attribuer à Romain Rolland quelque ambiguïté politique! A un moment donné, les Bolchéviks et, en même temps, leurs ennemis politiques ont fait de Romain Rolland presque un bolchévik ou sympathisant avec le bolchévisme. Tout cela est faux et trop médiocre.

Romain Rolland n'est pas un bolchévik et n'a pas de sympathies pour eux; mais en même temps, il n'est pas leur ennemi et ne sympathise pas avec les antibolchéviks. Il est ami de la Vérité et de l'Humanité et ce n'est qu'avec l'Humanité et la Vérité qu'il sympathise.

Si les bolchéviks se rapprochent en quoi que ce soit de la vérité ou montrent sous quelque rapport de l'Humanité (par exemple dans leur tendance à abolir la différence des classes sociales) Romain Rolland est prêt à les aimer et les estimer; si leurs ennemis politiques font des progrès dans le même sens – il leur portera les mêmes sentiments.

Romain Rolland est toujours du côté de l'Humanité et de la Vérité. Cela m'est devenu clair en observant avec quelle ardeur ce même Romain Rolland, qu'on accuse d'être trop partial à l'égard des bolchéviks, me conjurait de publier les matériaux touchant les cruautés soviétiques envers ceux qui refusent le service militaire par principe religieux . . .

Plus tard il m'écrivit encore à propos de ceci une lettre chaleureuse et persuasive.

Non, cet homme est supérieur à tout ceci, il est plus grand que ne le pensent certaines personnes et la mesure étroitement politique ne lui convient nullement.

A la fin de l'entretien, je m'adressai à lui avec la prière de m'écrire quelques mots dans mon album littéraire. Il tendit la main pour prendre l'album, et, en même temps, me dit en souriant: Vraiment, je n'ai pas le talent d'improviser, je ne suis pas capable de ça. J'ai connu une petite fille de douze ans; elle se mettait parfois à marcher, allant et venant avec un air préoccupé, et ses parents disaient alors: «Taisez-vous, silence, elle est en train de *penser*». Mais moi, je ne puis *penser* de la sorte.

Tout de même Romain Rolland se leva, s'approcha de la table à écrire et traça ces quelques mots sur mon album: «En souvenir affectueux de notre rencontre à Prague. Romain Rolland. 28 mai 24.»

Désirez-vous peut-être que je vous envoie quelques-uns de mes livres? me demanda-t-il après.

Je répondis qu'il me serait très agréable de recevoir de sa part *Au-dessus de la Mêlée.* Je vous l'enverrai certainement.

Il tint sa parole et m'envoya plus tard non seulement le livre demandé, mais encore *Les précurseurs* et *Le temps viendra.* Les trois livres portaient son autographe. Voici, par exemple, une de ces inscriptions:

«A Valentin Boulgakoff, en mémoire pieuse et commun amour de notre grand Tolstoï. Romain Rolland.»

Cette entrevue avec Romain Rolland m'est très chère. Certes, je ne pouvais pas ne pas me réjouir de cette ren-

contre avec un des êtres les plus civilisés, les plus raffinés, les plus doués de l'Europe, mais ce qui me touchait le plus pendant notre entretien, c'est le sentiment même que devant moi se trouve un homme, qui s'est révolté en 1914 avec audace et violence contre l'enivrement militaire général, notre ami inconnu et notre allié d'alors.

Evidemment, j'ai beaucoup enduré à cette époque et c'est pour cela encore que la rencontre avec Romain Rolland, éveillant mes souvenirs, m'avait tout ému.

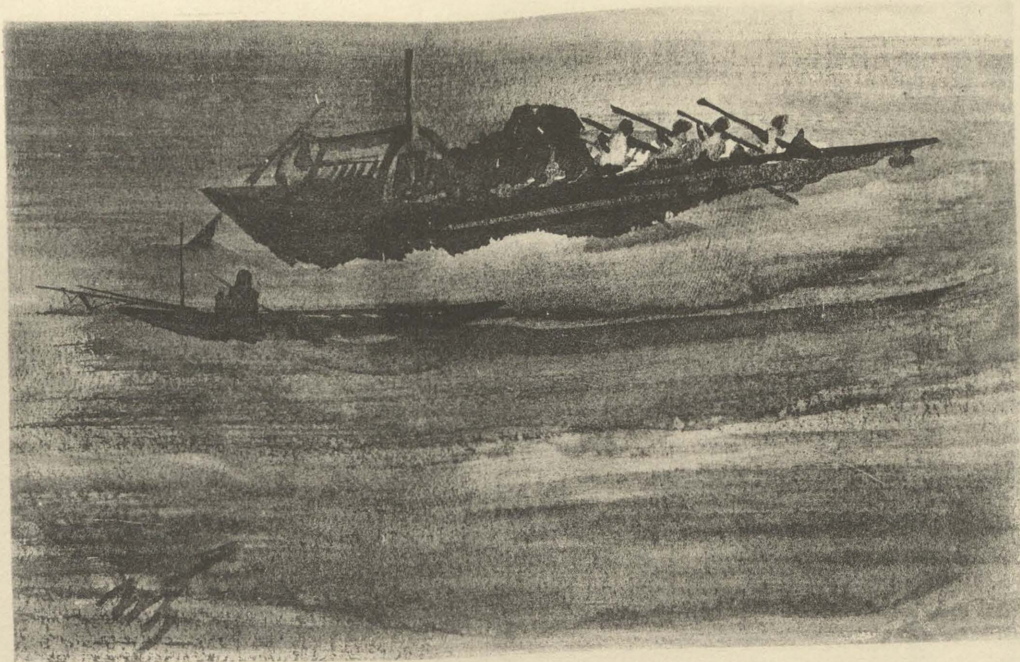
Je me souviens qu'il y eut un moment dans notre entrevue où nous sentîmes, évidemment tous les deux, notre union. Je ne me rappelle plus au juste de quoi nous parlions avant cela, mais à un moment donné nous nous sommes tus et Romain Rolland me regardant au fond des yeux de son regard doux et clair, sourit tout à coup, ému . . . Et je lui souris à mon tour . . .

A ce moment le mur invisible, qui sépare tous les hommes, disparut entre nous. Nous sentîmes tout à coup, comme le chemineau et la paysanne dans le *Par quoi vivent les hommes*, que nous sommes, et que nous nous aimons.

J'ai décrit cette entrevue à un de mes amis habitant Moscou; c'est un homme simple, peut-être assez naïf même. Il s'est beaucoup réjoui pour moi à cause de cette rencontre avec le célèbre écrivain et il s'exclame, entre autre, en terminant sa lettre: «Que Dieu te permette de devenir ami de Romain Rolland».

Je lui répondis:

«Romain Rolland vit perpétuellement en Suisse et n'a visité Prague qu'en passant. Je ne pense pas que nous nous rencontrerons encore une fois et je ne peux dire si j'aurai la chance de devenir son ami, comme tu me le souhaites. Mais,



NANDA LAL BOSE
Barge on the river Padma

au fond, nous sommes déjà amis. Quand nous mourrons, nous emporterons cette amitié avec nous dans le tombeau. C'est une amitié spirituelle, invisible – les relations personnelles ne lui sont pas nécessaires, et vraiment, je ne saurais prétendre à les établir.»

Valentin Boulgakoff

AMIYA CHANDRA CHAKRAVARTY

ROMAIN ROLLAND – WHAT HE MEANS TO US

CIVILISATION is the triumph of mind over the inertness of mere matter, which perpetually strives to submerge consciousness into the primitive placidity of non-being. The secret fascination of this Nirvana of utter selflessness explains man's inertia in rotating round unending cyclic eddies of dead-bound custom, but the undying life-principle of humanity has never endured for long this tyranny of spiritual stupor, and whenever dark days have threatened the moral world, heroic souls have appeared like sudden stars, flinging their shafts of intense light through the twilight veils of a comatic existence. History is but the woven texture of this periodic play of light and shade, and in a right comprehension of its significance abides the ultimate salvation of humanity.

Romain Rolland is one such of Life's restless irresistible forces, instinct with dynamic energy, and looming large and bright amid the gathering mist of an all-pervading materialism, he has made felt, at a crisis-period of human history, a new throb of consciousness throughout the continent of mind, redeeming, as by an inexorable persuasion, the faith of humanity in its own immortal heritage. Firm in his grasp of the unifying principle of Creation, he has dared to defy the terrible suction-force of blind mechanical activity which

insanely accelerated, passes for progress today; and lifting himself radiantly above this dark whirl of contending chaos, he has provided an anchorage for isolated human souls, struggling all the world over against this fury of ruthless machinism. Feebleness, when victimized by its own residuum of power, assumes a feverish flush of reality which is symptomatic of its final dissolution, but while it is there it has its peculiarly compelling importance for the weak willed, and thus gathers round it a kind of congregated magnetism which even stronger individualities find it difficult to resist. Does not the whole world offer today the most bitter example in human history of mankind sacrificing live flesh and blood before the altar-steps of this attenuated ghost of non-being, powerful because of its impalpability, and is it not this dread totem of modernity, myriadly garbing itself under pious or prophetic nomenclature, which provides, day in and out, the most virulent opposition to the freedom of the human soul? Slogans, creeds, mummified national superstitions of prehistoric as well as post-war origin, political alliances and institutions, shibboleths of spiritual sectarianism and religious warfare, what are they but symbols of the innate inanity of the human psychology, mere habit encrusted adumbrations of unformed desire offering shelter to helpless wandering souls in search of oblivion? But the selfpreservative instinct of life, sends up, as we have said, its own corrective, and the indomitable spirit of humanity required its Rabindranath and Rolland and Russell to re-assert itself in these dark days of insidious materialism. And in a series of miracles, which we know as daily events, the modern age has been producing instances innumerable of this spontaneous vindication of the human

soul in evergrowing creative endeavour. We, of distant India, heard the thundering voice of Rolland proclaiming far above the battle-roar the triumphant revolt of the free spirit against the tyranny of conscripted homicide, and this lonely call from Europe has sent, as we know, its reverberating echo throughout the moral world, challenging forerunners from all lands to unfurl the flag of Truth in the brave adventure towards Realization.

We felt that the dawn of a spiritual re-awakening had sent its herald-stars, that the intolerable tension in the atmosphere would break into flowers of morning light, and though the hour has not yet arrived, our prayerful dreams have received the silent benediction of an approaching glory.

Literature is the outcome of the free human spirit, it is a record of the soul's exuberance refracting with the prism of joyous perception the effulgence of eternal light. Whenever, therefore, man's mental horizon widens itself in a new consciousness, his intenser illumination of soul finds its inspired utterance in words of strength and beauty. Rolland's great personality has enriched world-literature doubly, for it has not only made itself felt as a force (as we have already pointed out) throughout the unity of human mind, but found glowing expression in high creative literature. It is too early in the day for any just appraisal of his influence in this direction, but literature which today is everywhere trying to enlarge itself by taking account of life in its fulness, and is daily breaking down the false traditional barriers that had allocated to it narrow fragmentary portions of human activity, has already tackled the wide and fundamental problems of the modern world, and here Rolland's idealistic identification of Art with Life has been as power-



RAMENDRANATH CHAKRAVARTY
Bengal Village

fully effective as the stimulus he has given to unbiassed, open discussion on the deeper issues of current social and political life. Proof of this is evident even in the literature of Bengal, and the Bengali translation of such a difficult and voluminous work as *Jean-Christophe* indicates an immediate recognition of that famous modern classic by a growing Bengali public. Literature is worship at the shrine of Truth, which is Love and Beauty, and we of Bengal send our homage of affectionate admiration to one who has proved himself, in his life as well as in his writings, a fearless disciple of this free spirit, his invincible greatness disdaining to make Truth attractive by adding to it the allure of easy attainment.

Amiya Chandra Chakravarty

SUR UN EVENTAIL JAPONAIS

En juillet 1917, – venu à Kyoto après deux ans passés sur le front, – je me promenais dans la ville exquise, et j'y achetai un éventail.

Kyoto est l'une de ces villes au charme si individuel qu'on dirait qu'elles ont une âme; comme Florence, ou Paris. On les aime comme une personne; on peut les regretter comme une personne après les avoir quittées. – Dans l'une de ses boutiques, j'achetai un éventail, dont la simplicité et la noblesse avaient fixé mon attention: pas d'autre ornement que deux magnifiques caractères chinois se détachant en noir sur un fond d'or. J'ignorais le sens de ces idéogrammes; mais la mystérieuse beauté de leurs lignes enchevêtrées m'avait séduit.

Je voulus demander à un Japonais cultivé la signification de ces deux caractères chinois. Je montrai ma trouvaille au secrétaire de mon hôtel, qui parlait l'anglais. Il prit, en face de l'éventail, une attitude recueillie, et me dit: «*It has a deep meaning* ... cela a une signification profonde; mais je ne suis pas assez instruit pour vous l'expliquer. Il faudrait poser la question, par exemple, à notre directeur.»

Je m'obstinai. J'allai trouver le directeur, qui satisfit ma curiosité: «Ces deux caractères expriment, dit-il, la devise de nos anciens chevaliers, de nos *samouraïs*. Ils veulent dire:

Héroïsme et Bienveillance. Il faut, – pensaient nos chevaliers, – faire un vaillant effort pour abattre l'adversaire; mais, quand l'ennemi est à terre, il ne faut pas l'écraser . . .»

⋆ ⋆ ⋆

Le souvenir de mon éventail japonais m'est revenu à l'esprit quand un ami m'a fait l'honneur de me convier à participer au *Liber amicorum Romain Rolland.*

La devise des guerriers japonais me paraît symboliser l'œuvre du grand pacifique européen, – du moins en l'un de ses aspects, le plus profond, peut-être.

Romain Rolland a toujours été attiré par l'héroïsme et par la bienveillance, ou plutôt par l'union de ces deux vertus, par l'héroïsme bienveillant, par la bienveillance héroïque.

Ses *Vies des Hommes illustres* célèbrent «les Amis héroïques, les grandes âmes qui souffrirent pour le bien». Et il définit *héros* «ceux qui furent grands par le cœur». Tel le cher Beethoven, résistant aux pires souffrances, surdité, misère, solitude sentimentale, et, du fond de l'abîme, célébrant la Joie; heureux, quand même, de vouer son art «à l'humanité future», de le consacrer «au bien des pauvres».

Ce n'est pas seulement dans le passé, c'est aussi dans le présent que Romain Rolland cherche les héros bienveillants. Et il rencontre Jean Jaurès, «un homme complet, harmonieux et libre», unissant l'énergie dans l'action à la plus vaste sympathie pour l'humanité et pour tous le aspects de la Vie Universelle.

Dans ses œuvres d'imagination, c'est le même idéal d'héroïsme bienveillant que Romain Rolland exprime, avec un merveilleux pouvoir de suggestion. Il crée *Jean-Christophe* «l'ami fort et fidèle qui souffle la joie de vivre et d'aimer –

malgré tout». Héroïque, Jean-Christophe voit dans l'existence une bataille qu'il faut gagner; il lutte sans trêve ni merci contre toutes les injustices, contre toutes les petitesses, contre toutes les laideurs; à travers les pires épreuves il réussit toujours à garder, ou retrouver, la joie. Et il reste bienveillant jusqu'en ses pires violences: «Cœur gonflé d'amour», rêvant d'être «un foyer de joie, un soleil de vie»; bienfaisant par son action, par son exemple, par le don magnifique des créations de son art libérateur: «Je veux aimer les hommes, je veux vous aimer tous. Oh! comme je voudrais vous faire du bien à tous! ... La plus belle des musiques de l'âme, c'est la bonté.»

* * *

Un jour vint où Romain Rolland dut s'élever à la hauteur des grands modèles exaltés ou créés par lui. Un jour vint où il dut défendre la cause de la bienveillance, héroïquement.

La guerre éclate: dans tous les pays belligérants, et jusque dans les pays neutres, se répand la folie du meurtre; personne, ou presque personne, n'y résiste. Tous célèbrent, glorifient la guerre; surtout ceux qui ne la font point. Contre l'opinion égarée, il faut qu'un homme maintienne la valeur universelle, l'éternelle vérité du fraternel amour. Romain Rolland est cet homme.

Il refuse de s'incliner devant les meurtrières idoles; il dénonce la stupidité de l'effort pour détruire, le caractère sacrilège du mutuel égorgement. Aux frères de France, d'Angleterre, d'Allemagne, aux frères du monde entier, il rappelle le devoir de résister à la haine: *inter arma caritas.*

On lui répond par des clameurs, on le couvre d'opprobres. Tous hurlent contre lui, les embusqués, les profiteurs de la

mort, les journalistes, les académiciens, les gouvernants, les parlementaires, tous les lâches. – Qu'il est grand lorsque, résistant au courant de la monstrueuse folie, il sauvegarde pour tout l'avenir, la foi de l'homme en l'humanité; lorsque, – tel Saint-Christophe portant le petit Jésus, – il élève le précieux trésor au-dessus des flots sanglants! ....

En Romain Rolland nous admirons le noble artiste, créateur d'une œuvre géniale, mais c'est surtout le héros de la bienveillance que nous respectons et que nous aimons.

Félicien Challaye

A ROMAIN ROLLAND

C'EST avec joie, mon cher Romain Rolland, que je vous apporte aujourd'hui mon hommage le plus pur, mes vœux les plus affectueux, le nouveau témoignage d'un respect et d'une amitié qui ne datent pas d'hier, mais remontent au jour lointain où, lisant pour la première fois votre préface à la *Vie de Beethoven*, j'ai senti descendre un grand réconfort sur ma jeunesse déjà blessée par l'expérience de la vie.

De tous mes aînés, c'est vous que je chéris le plus, parce que vous êtes le seul qui, à l'heure où les écrivains de votre génération se faisaient, par leur silence ou leurs paroles, complices du crime le plus monstrueux qu'on ait commis contre l'Europe et l'humanité, avez songé aux millions d'innocents qui en devaient être victimes; parce que vous êtes le seul qui, dans un temps où le sort d'une civilisation se jouait dans la boue des tranchées, n'avez pas craint de lancer aux combattants, par-dessus la mêlée, le message qui rendait au moindre d'entre eux, de quelque nation qu'il fût, le droit de croire encore à sa dignité d'homme; le seul enfin qui, depuis la guerre, n'avez cessé de travailler à cette paix véritable que les diplomates ont meurtrie de leurs griffes mensongères.

Les ans passent. Il me souvient des entretiens que nous avons eus ensemble à Paris. Je revois l'escalier sombre, le

vestibule, la chambre qui donnait sur des arbres, votre cabinet de travail, vos livres, votre visage calme et pâle, et j'entends distinctement le son de votre voix. Nous parlions du présent incertain, de l'avenir plus trouble encore, et votre sérénité m'inspirait chaque fois de nouvelles raisons de confiance. Dans une lettre que je viens de relire, vous me rappeliez l'admirable maxime du Taciturne: «Il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer». Je me la répète souvent, par ces temps d'épreuves et de misère fardée, auxquels ne peuvent résister victorieusement que les rares hommes qui ont su garder intactes la noblesse de leur âme et l'indépendance de leur esprit. «Le monde étouffe. Rouvrons les fenêtres!» Elles sont, hélas! de plus en plus étroites et dures. Il faut compter avec les tempêtes, avec l'hostilité inconsciente d'un troupeau qui a perdu le sens même de son destin, avec la cupidité des marchands sans aveu, et les machinations des politiciens de toute espèce qui trafiquent de leurs clients comme d'une monnaie. Pourtant je persiste à penser qu'il suffit d'une douzaine d'hommes de bonne volonté dans le monde pour faire triompher la meilleure cause. Vous êtes l'un d'eux. Honni par des aveugles, rejeté par des sourds, vous avez l'affection de ceux qui savent voir et entendre: là sont votre force, votre honneur et votre justification. Vous avez dédaigné les charges officielles et les récompenses d'Etat. Vous vous êtes retiré des hommes et nul n'est plus près d'eux que vous. Vous êtes solitaire, et votre lampe éclaire les égarés de tous les pays. Et sa clarté est si belle qu'elle me permet de cueillir, dans la demi-nuit où nous nous débattons avec angoisse, ces fleurs bien simples que j'offre de tout mon coeur à votre soixantième année.

Georges Chennevière

LIEBER ROMAIN ROLLAND

Sie werden sich kaum mehr jenes römischen Frühlingsnachmittags des Jahres 1912 erinnern, an dem unsere erste persönliche Berührung stattfand. Für den jungen Deutschen, der sich damals das Herz faßte, Sie anzureden und der in seiner Erregung nur Verwirrtes stammeln konnte, war es ein denkwürdiger Lebenstag. Er kam aus seiner elsässischen Heimat. Er lebte seit Jahren in der befruchtenden und quälenden Spannung dieser Erde, wo deutsches und französisches Wesen in den ehrwürdigen Denkmälern der Geschichte und im pulsenden Blut gegenwärtigen Lebens sich gegenübertraten, sich verstrickten, sich anzogen und abstießen. Er suchte nach einer Lösung, nach einer Harmonie, nach einem Lebenswort, das diese Spannung ausgleichen und die entzweiten Volksgeister zusammenführen würde. Da fielen ihm die Hefte des *Jean-Christophe* in die Hände. Es war im heißen Sommer 1911, in Manövertagen auf der lothringischen Ebene. Da gab es stille Stunden im Wald, nach beendetem Dienst, das Buch in Händen, in dem sich eine neue Welt auftat. Denn was mit so hinreißender Gewalt ergriff, war die Offenbarung des wirklichen Frankreich, seiner inneren Kräfte, seiner geheimen Menschlichkeit. Es war, so sagte ich mir, das „eigentliche" Frankreich, das wahre und das ganze Frankreich, in dem die Inspiration der

Kreuzzüge und der Revolutionen, die Tiefe Pascals und die Flamme Diderots, die Inbrunst César Francks und die Vergeistigung der symbolistischen Dichtung zusammenklangen. Es war eine authentische Deutung, gegeben von einem Franzosen, in dem die Säfte seiner Muttererde strömten. Aber sein Geist war so weit und sein Herz so groß, daß er auch Deutschland umfaßte. Und darum vermochte er es, Frankreich in einem Geiste zu schildern, der den Deutschen als verwandten Seelenklang berührte. Eine neue Epoche stieg auf: Frankreich und Deutschland würden sich zusammenfinden – «les deux ailes de l'Occident» – in einem neuen Europa . . .

Diese Gedanken hatten mich nach Rom begleitet. Hier fügten sie sich ein in die größere Harmonie von dreitausend Jahren abendländischer Geschichte. Und hier sollte mich der Zufall – aber war es Zufall? – mit dem Schöpfer des *Jean-Christophe* zusammenführen. In den Stanzen des Vatikans wurden Sie mir gezeigt. Ich schlich Ihnen nach in die Sixtinische Kapelle. Sie anreden? Nein! Dazu fehlte mir der Mut. Aber diesen Kopf, diesen Blick in mich aufnehmen, und dies mitnehmen nach Deutschland! Und zum zweitenmal wurde ich vor Sie gestellt, in der Gemäldegalerie des Palazzo Doria. Dasselbe Zagen, derselbe Verzicht! Wer war ich, und wie sollte ich mich getrauen! Aber als ich Sie das dritte Mal traf, da war kein Ausweichen mehr möglich. Sie standen vor mir, wie aus dem Boden gewachsen, auf der Narzissenwiese der Villa Doria Pamphili. Jetzt auszubiegen, wäre feige gewesen. Und so kamen die Worte und die glückliche Erschütterung der Begegnung. Am nächsten Morgen fand ich einen Brief von Ihnen. Sie schrieben: «Ce n'est pas un simple hasard qui nous a fait nous rencontrer à Rome.

Cette ville qui a eu, dites-vous, sur votre vie une action décisive l'a eue aussi sur moi. J'y ai passé des années, j'y ai trouvé mon équilibre moral et la conscience de mon art, j'y ai connu des personnalités comme Malwida de Meysenbug, qui était un dernier reflet de la vieille Allemagne idéaliste de 48, et d'autres qu'enveloppaient les derniers rayons du Risorgimento italien. L'esprit et la lumière de Rome ne sont pas étrangers à la conception et à l'exécution de *Jean-Christophe.* C'est de ces collines romaines qu'on embrasse le mieux le spectacle de notre Occident, et que nos nations divisées se fondent toutes en une harmonie pareille à celle qu'offre Rome, vue, le soir, du haut du Janicule. – C'est à réaliser cette harmonie que nous devons travailler, hommes de toutes races et de toutes nations. Les luttes mêmes de nos peuples ne doivent pas nous en empêcher.»

Solche Worte graben sich ins Herz. Sie haben die Kraft des Glaubens. Sie klangen in mir wieder in den Schreckenstagen des Sommers 1914, in den Herbstwochen des Marsches durch Frankreich, in all den Jahren des Hasses und der Verzweiflung. Sie überdauern alle Verwirrung. Sie sind in mir lebendig, heute und solange ich lebe. Mögen sie in diesem Buch der Zeugnisse stehen, als Unterpfand einer unverlierbaren Gesinnung von Dank und Freundschaft, als Zeichen der Erinnerung, als Ausdruck immerdar verpflichteter Treue. An diesem Tage, wo Ihre Freunde Sie grüßen, schlägt Ihnen der Widerhall aller Herzen entgegen, die Sie berührten; denn jeder Ihrer Freunde spricht nicht nur für sich, sondern für Bekannte und Unbekannte, denen Sie Mut und Kraft, Wahrheit und Güte schenkten.

Ernst Robert Curtius

ALBERT DAUZAT

LE PENSEUR CONTRE LA MEUTE

MENSONGES et calomnies déferlent sur Romain Rolland: mer de boue.

Les menaces alternent avec les flagorneries. Paul-Hyacinthe Loyson, qui n'a même pas le courage de signer son nom, l'adjure de déchirer les magnifiques pages d'*Au-dessus de la mêlée*, qui ont libéré la conscience française: moyennant quoi il se prosternera devant lui et délacera ses souliers! . . . N'est-on point arrivé à circonvenir Anatole France, si sensible à l'encens comme à la contagion mentale?. . . Si celui-ci ne cède pas, il faudra l'abattre, l'homme qui a osé tenir tête à la meute!

Ah! cet article de révolte et de pensée libre, il les gêne terriblement, les fauteurs et les prêcheurs de guerre (il y en a à Paris comme à Berlin). Malgré la dictature, la censure et le mur chinois dressé autour de chaque nation, la vérité filtre et fait son chemin. Si elle allait ouvrir les yeux du peuple? faire tomber le bandeau? Le livre réprouvé a été le triomphe de l'année, tandis que l'officieux *Polybe* n'a obtenu qu'un succès d'estime et que des extraits du *Bulletin des Armées* ont réalisé le «four noir».

Allons! penseur, humilie-toi, tourne comme girouette au vent de la mode. Incline-toi devant le canon-Dieu et la foule moutonnière: elle est le nombre, donc elle a raison.

Rugis la guerre, puisqu'ainsi l'ordonnent S. M. Poincaré Ier et les tribunaux de son inquisition. Galilée, reconnais que la terre est immobile! Rolland, proclame la sainteté de la guerre, la beauté du massacre! Réclame, au nom du droit, la rive gauche du Rhin et ses têtes de ponts! Affirme que les Cosaques apportent la civilisation à l'Allemagne et à l'Autriche barbares, et que les horreurs que nous réprouvons en Belgique sont dignes d'admiration dès qu'elles sont accomplies en Prusse et en Galicie! Allons: raye Kant, Goethe et Wagner de l'histoire et Pascal de la littérature française, Pascal, anarchiste et sans patrie, que la censure de notre troisième République traiterait plus rigoureusement que le Roi Soleil, car elle ne laisserait jamais imprimer ces lignes burinées au fer rouge: «*Pourquoi me tuez-vous?...*»

Aujourd'hui le meurtre est glorifié et le poing de fer veut ployer tous les hommes à genoux devant lui. Mais la pensée libre se révolte. Elle ne pliera point. Elle a brisé ou usé bien d'autres tyrannies, qui avaient parfois le génie pour excuse.. Réfugiée entre les monts de la libre Suisse, elle répond, triste, mais énergique et fière:

– Non, je ne me renierai pas! Je n'adorerai pas les faux dieux. Je n'officierai pas sur l'autel des sacrifices humains.

«Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!»

17 novembre 1915

Albert Dauzat

(Extrait inédit du 2e volume d'*Impressions et Choses vues*, dont la publication, du fait de la censure, fut arrêtée au premier volume.)

LUCIEN DESCAVES

L'OEUVRE considérable de Romain Rolland est parmi les plus belles et les plus pures de ce temps-ci. Nul n'a moins gardé d'entraves que lui. Nul n'a mieux distribué l'ombre et la lumière dans le tableau de sa vie: l'ombre pour lui, la lumière pour sa pensée rayonnante. Je me suis figuré, un jour, que l'Académie Goncourt voudrait s'honorer en appelant à elle Romain Rolland. Mais cette institution, bien que jeune encore, a des somnolences . . . et Mirbeau n'était plus là pour m'aider à vaincre cette résistance que la candidature de Jules Renard avait déjà rencontrée.

Rien ne manque à l'éclat du nom de Romain Rolland; il manque au prestige de toute académie se piquant d'indépendance – et d'exemple.

Lucien Descaves,
de l'Académie Goncourt

Tout ce qui vit doit croître et décroître. Ainsi se renouvelle, par saison, un monde dont, cependant, la substance même vieillit. Comme les individus, les nations, les races connaissent l'apogée puis la décadence. Les maladies elles-mêmes ont une enfance, une maturité, une mort. Les idées, enfin, obéissent au même rythme. Elles s'annoncent, naissent, s'épanouissent, déclinent et entrent en décomposition. Plus intimement elles sont mêlées au jeu de la vie et plus leur règne est véhément, mais bref. Les plus froides, les plus pures tombent en poussière comme les autres. Les concepts mathématiques vivent dix ou quinze siècles et s'épuisent, se transforment, périssent en quelque manière. Les grandes idées morales ou sociales parcourent un cycle plus réduit: elles vivent un ou deux siècles, rarement davantage.

Les hommes, qui s'exténuent dans la recherche de l'absolu, acceptent mal cette désuétude des idées, de ces idées sans lesquelles ils ne savent pas vivre. Ils font, pour les restaurer, des efforts parfois courageux, le plus souvent absurdes, et toujours vains. Seuls les grands esprits acceptent avec une sérénité qui exige la plus haute vaillance, la caducité de toute croyance humaine et même de toute sagesse. Et c'est précisément sur la cendre des idées que ces hautes intelligences établissent leur représentation de l'éternel.

Romain Rolland a, le premier dans notre société occidentale, dénoncé la décrépitude d'une série d'idées auxquelles ce monde misérable vient d'immoler toute une postérité.

Mon cher Romain Rolland, je m'adresse directement à vous pour vous louer et vous remercier. Je ne vous ai pas toujours compris et j'ajoute que je ne vous ai pas toujours approuvé. Cet aveu représente le plus sincère hommage qu'il m'est possible de vous rendre aujourd'hui. Quand la guerre éclata, j'admirais votre œuvre et j'aimais votre caractère. Je vous faisais confiance et, pourtant, vous m'avez tout d'abord étonné, gêné. J'étais alors un jeune homme. L'énorme événement me bouleversait. Plutôt que de briser des valeurs usées et de me reconstruire un monde, j'ai, pendant quelques mois, fait des efforts désespérés pour maintenir en place les pièces de la mécanique infirme. Avec le temps est venue l'expérience. Je me suis résigné, puis résolu. A mon tour, j'ai pris parti dans ce combat qui se passe au-dessus de tous les autres, ainsi que vous l'avez si justement dit. Et chaque fois que, dans ce combat, je cherchais votre regard ou votre main, j'ai rencontré l'un et l'autre.

Mon cher Romain Rolland, je ne suis plus un jeune homme et je ne serai bientôt plus un homme jeune. La tâche que je me suis choisie, je la découvre chaque jour. Elle est pénible, elle est immense. Je sais qu'elle me réserve d'amères surprises. Je sais que je me tromperai sans doute et qu'il me faudra tourner sur moi-même, avancer à tâtons, tomber, me relever, tomber encore. Soit! Je saurai penser à vous dans l'aventure.

Dès aujourd'hui, malgré les cris et les menaces d'un petit nombre, l'assentiment secret ou public du monde entier vous est acquis. Un jour à venir, quand déjà d'autres idées

viendront refouler celles que nous avons aujourd'hui tant de mal à produire, un jour, dis-je, les hommes, qui finissent toujours par trouver naturel que la terre tourne, diront, croyez-le bien, en regardant votre image: «Pourquoi l'a-t-on maudit jadis, puisqu'il disait en somme ce que nous pensons tous?»

Georges Duhamel

EDOUARD DUJARDIN

L'HOMME NE NAIT PAS LIBRE...

L'HOMME ne naît pas libre; il naît chose de la société; hors de la société, il ne serait pas un homme; il doit tout à la société; mais elle est une mère dont on ne secoue pas aisément les bienfaits.

Comprenons que l'homme est entièrement formé, façonné, modelé par la société; il porte dans son sang tout ce que le social depuis des millénaires a brassé dans la chair des hommes; une fois né, il n'a d'autre éducation que l'exemple; il ne peut vivre que comme les autres hommes vivent, il ne peut sentir ni penser ni vouloir différemment. Comment échapper à ces deux contraintes: l'hérédité et le milieu? Penser par soi-même? quelle illusion! . . . ou quel exploit de héros!

L'homme libre n'est pas celui qui choisit entre les différentes résolutions que lui permet la société: aller à la droite ou aller à la gauche, se vêtir de noir ou se vêtir de gris, voter pour Pierre ou voter pour Paul. L'homme libre est celui qui s'affranchit des lois, obligations, jugements, idées, par quoi la société protège mais étreint les siens . . . De toutes ces lois? . . . Il est un homme libre déjà, celui qui s'affranchit de quelques-unes. Et, par là même qu'il s'en affranchit, il brise leur contrainte et prépare l'affranchissement des autres hommes.

Mais cet affranchissement peut s'exercer de deux façons: dans le sens de l'évolution, s'il correspond aux besoins nouveaux de la société, à des besoins dont elle n'avait pas encore pris conscience et qu'il a, lui, reconnus. En dehors de l'évolution, s'il ne s'agit que de fins égoïstes.

En dehors de l'évolution, l'homme qui s'affranchit des lois sociales revient à la bête contre la société.

D'accord avec l'évolution, l'homme affranchi n'a fait, en dernière analyse, qu'accomplir la loi suprême du social; il est l'ouvrier du devenir; il a l'air de combattre le social, il en est le grand ami.

Honneur à vous, Romain Rolland, qui avez montré à votre époque comment on peut être celui-là!

Edouard Dujardin

AMEDEE DUNOIS

ROMAIN ROLLAND est «notre Barrès, ai-je dit dans un vieil article oublié, le Barrès de la tradition révolutionnaire et de l'humanisme européen». Cet article a paru dans *l'Humanité*, fin novembre 1914. Rolland venait de lancer par le monde, en pleine guerre d'extermination, ces deux appels sublimes à l'obstinée, à l'invincible résistance des forces de l'esprit: *Au dessus de la mêlée, Inter arma caritas.*

Sous ma plume de journaliste contraint aux rédactions hâtives, c'est bien incidemment qu'elle était venue, cette assimilation de Rolland à Barrès. Elle fit sourciller, je m'en souviens, quelques camarades: on ne met pas, me dirent-ils, sur un même pied l'idéologue égoïste, langoureux et lâche qui prêche la revanche, mais, ménager de sa personne, sait se préserver de ses coups, et l'annonciateur héroïque qui, sans souci de son repos, debout dans le fracas des imprécations furibondes, travaille, contre toute espérance, à arracher l'humanité à l'abjection et au suicide. Et cependant . . . m'étais-je bien trompé? Est-ce que Barrès et Rolland ne représentent pas les pôles opposés de l'idéologie et de la sensibilité françaises avant, pendant et après la guerre? Est-ce que Barrès n'a pas tiré à lui et façonné à son image toute une partie de la jeunesse, celle qui s'est enfermée, à son exemple, dans un nationalisme de plus en plus étroit, jaloux, tour-

né vers le passé? Est-ce que Rolland n'est pas le maître incontesté de ceux qui, au rebours, de toutes les puissances de leur être, aspirent au rajeunissement du vieux monde et gravissent en chantant la «route qui monte en lacets» – vers l'avenir?

Le maître et l'ami tout ensemble. Rolland n'est pas en effet de ces «auteurs», qui ne sont qu'auteurs et dont on se contente de subir cérébralement l'influence. On s'attache à lui et on l'aime et rien de ce qui est lui ne vous est étranger. Je connais – en France et en Russie – de petits cercles de *rollandistes* qui, sans avoir jamais approché Rolland, se sont unis les uns aux autres, autour de son nom, dans un compagnonnage tout spirituel. Vous souvenez-vous de la célèbre page de Sainte-Beuve sur Molière: «*Aimer Molière, j'entends l'aimer sincèrement et de tout cœur ...?*» Je voudrais qu'un des nôtres essayât de dire tout ce que peuvent contenir de signification esthétique et sociale ces simples mots: «*Aimer Rolland*».

Aimer Rolland, («sincèrement et de tout coeur»), c'est, je crois bien, aimer toutes les grandeurs humaines, toutes les hautes valeurs de l'esprit et du cœur: l'art, la science, la liberté, la justice – et ce qu'il y a dans l'homme de plus incontestablement noble, de plus révolutionnaire aussi: la volonté de se dévouer à un idéal accessible, de défier pour cet idéal (artistique ou scientifique, moral ou social, n'importe) la tyrannie, la pauvreté et la mort. Aimer Rolland, c'est avoir la passion de l'idée, par quoi l'individu chétif s'élève au-dessus de lui-même et de sa condition d'infortune, sinon jusqu'aux sommets de l'héroïsme et de la gloire – du moins jusqu'à la fréquentation spirituelle des héros de tous les temps: «des grandes âmes qui souffrirent pour le bien».

L'art, la science, la liberté, la justice qu'est-ce que tout cela, sinon l'humanité dans ses plus hautes attitudes? Aimer Rolland, c'est révérer le genre humain, moins, il est vrai, dans son passé que dans son présent, moins dans son présent que dans son avenir incomparable; c'est croire, en somme, à ce que nos pères du XVIII[e] siècle ont nommé le progrès. Le progrès n'est ni fatal ni facile. C'est par l'effort viril et la souffrance vaincue que l'humanité se hausse, s'épure et se délivre. Toute l'œuvre de Rolland est un hymne à l'effort et à la souffrance, artisans du progrès humain, régénérateurs du monde . . .

* * *

Militant de la révolution prolétarienne et communiste, c'est en militant que je parle. Je mets sans hésiter Rolland au-dessus de tous les écrivains de cette époque. L'esprit de révolution, l'esprit du peuple laborieux souffle en lui et l'anime: les tenants du conservatisme et de la réaction l'ont nettement compris. Contrairement au préjugé des gens superficiels, Rolland n'a rien d'un «pacifiste», encore moins d'un «modéré». Il n'est pas né pour rien, n'a pas vécu pour rien entre deux guerres impérialistes – Sadowa et la Marne – et deux révolutions ouvrières – la Commune de Paris et la Commune russe. On ne s'étonne donc pas qu'elles soient de lui, ces lignes qui pourraient servir d'épigraphe à son œuvre entière: «Heureuses les époques et les œuvres sereines! Mais quand l'époque est troublée et que la nation combat, c'est le devoir de l'art de combattre à ses côtés, de l'enflammer, de la guider, d'écarter les ténèbres et d'écraser les préjugés qui lui barrent le chemin. J'entends gémir sur les violences auxquelles l'art risquera d'entraîner et sera entraîné dans cette voie. Ces violences ne tiennent point à lui, mais aux iniquités,

auxquelles la conscience de l'humanité se heurte et qu'il faut qu'elle brise.» Nous voici loin, n'est-il pas vrai, d'un art de tout repos, loin de la sérénité gœthéenne? Cet art exalte sans peur les aspirations militantes de l'individu, la haine de l'iniquité, la colère efficace contre tout ce qui est «l'ennemi de la vie». On pourrait lui appliquer le beau vers de Vigny:

Tu pousses par le bras l'homme, il se lève armé.

Que d'autres conçoivent l'art comme un divertissement d'une heure, comme une volupté des sens ou de l'esprit. Rolland en a voulu faire, il en a fait une source d'énergie, de volonté (de «bonne volonté») d'action féconde. Art essentiellement «communiste» que cet art-là. N'entendez pas le mot au sens de la doctrine, au sens de la politique moins encore: Rolland n'a rien, nous le savons, d'un doctrinaire rigide, et plus d'un trait chez lui serait d'un individualiste résolu; par ailleurs, il se défie de la politique, fût-elle communiste, à cause des politiciens, mauvaise graine qui envahit tout. L'art de Rolland est communiste parce qu'il fait naître entre les hommes les communions vivantes de la douleur et de la joie, parce qu'il propage de chacun à tous et de tous à chacun l'enthousiasme et l'amour, ces deux grandes forces collectives. «Mon art, a-t-il pu dire avec Beethoven, doit se consacrer au bien des pauvres.» Ce n'est pas au théâtre seulement que Rolland a tenté de réaliser «l'art du peuple» dont il rêva dès sa jeunesse: dès qu'il écrit, le peuple, est présent à sa pensée. Inutile de rappeler les *Vies des Hommes illustres*, bien qu'elles aient été expressément destinées à ceux qu'oppriment «la pauvreté, les âpres soucis domestiques, les tâches écrasantes et stupides», et qu'il faut arracher, ne fût-ce qu'un jour, une heure, à l'obsession de leur misère et de leur solitude. Quant au prodigieux *Jean-Christophe*,

– image pathétique d'une Europe aujourd'hui à jamais disparue, la vieille Europe d'avant la catastrophe –, j'y vois le premier monument d'un art véritablement «populaire». Un «roman», *Jean-Christophe*? Non, un poème, et mieux qu'un poème, une symphonie – la symphonie héroïque et dolente d'une époque et d'une génération? L'art de Rolland est communiste encore ou, si l'on préfère, social, en ceci qu'il est tout imprégné de musique: or, la musique est le plus social de tous les arts, le plus apte à faire sourdre dans les hommes le sentiment de leur commune destinée et de leur unité profonde à travers l'espace et le temps.

* * *

On oppose parfois au Rolland de *Jean-Christophe*, le Rolland d'*Au dessus de la Mêlée*. Je ne pense pas qu'il y ait en cet homme deux hommes superposés, celui de l'imagination et celui de l'action. *Au dessus de la Mêlée* était déjà préfiguré dans *Jean-Christophe*. En Rolland l'œuvre et l'ouvrier, le penseur et l'agitateur, forment un tout indivisible.

Qu'on autorise ici un souvenir. Le 15 août 1914 – on se battait depuis onze jours, mais que de sang déjà avait été versé! – je me rendis rue Boissonade où je croyais trouver Rolland. Un triste soir de guerre commençante où, sur la ville silencieuse et crispée, planaient les ombres de la mort. Je portais en moi le deuil de Jaurès assassiné, et pis qu'assassiné, trahi, la détresse infinie des défaillances et des abandons de poste que je voyais se produire autour de moi dans le Parti socialiste. Où trouver le réconfort? Où la lumière? Je me sentais, ce triste soir, infiniment seul; et je cherchais, pour la serrer, la main d'un ami. Je n'avais pas revu Rolland depuis plusieurs années, et cependant j'allais à lui avec une

sorte de certitude. Une voix me disait que, lui du moins, dans la tourmente, n'avait ni fléchi ni rompu. Je ne le trouvai pas, rue Boissonade. On me dit qu'il était en vacances, au-dessus de Vevey, en Suisse et qu'il ne rentrerait qu'à l'automne. Six semaines après, un ami m'envoya *Au-dessus de la Mêlée* paru le 15 septembre dans le *Journal de Genève*. Non, mon pressentiment ne m'avait pas trompé: Rolland était resté irréductiblement *lui-même*, inaccessible aux reniements subtils. Tout n'était donc pas perdu puisque, seul contre tous, un juste refusait d'abdiquer, puisqu'une voix indépendante, dominant le tumulte des passions bestiales, appelait au ralliement de la paix les hommes de bonne volonté . . .

J'écrivis à Rolland en Suisse, le priant de me laisser reproduire en brochure, pour la France, deux de ses articles. Il n'a tenu ni à lui ni à moi que cette brochure de 32 petites pages, aujourd'hui rarissime, ne parût dès février 1915. Mise en circulation en juillet seulement, après avoir été cyniquement mutilée par les Massis et les Kistemaekers de la censure, elle s'épuisa avec rapidité.

* * *

Est-ce parce qu'il est un homme en même temps qu'un écrivain et que le caractère, chez lui, est inséparable du talent? Est-ce parce qu'il n'a cessé d'être, plus encore que l'homme de son époque, le «contemporain de l'avenir?» Toujours est-il que la popularité de Rolland est appelée à grandir. Pourquoi faut-il qu'elle se heurte, en son développement, à ces obstacles de misère et d'ignorance que la Révolution seule brisera? Le «peuple» de nos jours n'a guère le loisir de lire; enfermé dans la servitude abrutissante du salariat, il n'en a guère le désir ni le goût. Hélas! trop peu de

«travailleurs» sont à même d'éprouver la vertu magnifiante de cette œuvre si puissante et si riche et je me désole à penser qu'une grande joie et une force infinie sont ainsi perdues pour ces hommes, perdues pour leur combat de classe, pour l'accomplissement de leur «mission historique». Jaurès n'est plus, dont l'éloquence de feu leur apportait l'écho de la pensée des siècles. Mais par bonheur Rolland nous reste. Il n'appartient pas plus que Jaurès à la bourgeoisie; il appartient au peuple – et le peuple n'en sait rien! C'est notre faute sans doute, à nous les *rollandistes*, et non la faute du peuple. N'allons-nous pas songer à la réparer sans retard? Pour l'élite de nos prolétaires, quel compagnon et quel ami pourrait être *Jean-Christophe!* Il porte en lui et il exalte chez les autres les sentiments profonds dont toute révolution est faite: la «foi dans la vie et dans l'homme», l'amour inextinguible de la liberté, l'immortelle espérance.

Pour les luttes qui se préparent, les travailleurs ont tout intérêt, j'imagine, à fortifier en eux les états d'âme avant-coureurs de la victoire.

Amédée Dunois

GUSTAVE DUPIN

Je puis rendre au moins témoignage que pas un seul jour, et pas seulement une heure je n'ai cru à leur «guerre du Droit». Dès les premiers instants, j'ai pressenti l'insondable profondeur des effroyables mensonges qui la rendaient possible. C'est assez dire si, la première année, je fus isolé dans la psychose générale fomentée et entretenue par une grande presse infâme.

Je ne connaissais Romain Rolland que par quelques volumes de son *Jean-Christophe*, mais c'en était assez pour me faire comprendre que c'était un esprit européen. C'est dans ces conditions que, dès la fin de 1914, les injures des grands valets de presse me révélèrent qu'il venait de faire entendre, parmi les hurlements des brutes déchaînées et excitées, la voix de l'humanité.

Je me procurai ses articles du *Journal de Genève*. Ils nous paraissent bien timides aujourd'hui; du moins à ceux d'entre nous qui ont pu mesurer la scélératesse des gouvernements belligérants. Mais il faut se reporter à l'époque de démence obsidionale où ils furent écrits. Nos officieux écumaient d'entendre cette voix solitaire et libre. Le fonctionnaire Aulard la dénonçait dans le *Matin*, comme «une manœuvre allemande s'étendant dans l'Europe entière».

Dès lors je connus que je n'étais pas seul. J'écrivis à Ro-

main Rolland; j'épanchai ma douleur dans ce cœur généreux.

Plus tard j'appris que d'autres esprits également bouleversés et affligés s'étaient aussi tournés vers l'homme qui gardait encore le sens humain. Quelques mois plus tard, à Champel, Romain Rolland me lisait des lettres admirables, émouvantes, déchirantes provenant de tous les points de la malheureuse Europe ensanglantée, et surtout du fond des tranchées de tous les fronts, français aussi bien qu'allemand ou autrichien. Et tant de malheureux, pour la plupart tombés depuis, éprouvaient le besoin et la consolation de se réfugier moralement auprès de la seule conscience qui semblât rester debout. Si Romain Rolland publiait toutes les lettres qu'il a reçues de martyrs de la grande guerre, il ferait le livre le plus pathétique qu'on ait jamais lu, et sans doute aussi le plus efficace contre l'abominable folie.

Aucun homme jouissant de quelque notoriété n'a reçu autant d'effusions épistolaires que Romain Rolland. Qu'il ait été le foyer vers lequel ont convergé tant d'aspirations éperdues et tant d'angoisses suprêmes, cela lui confère un singulier honneur d'élection. Il a été le confident choisi de l'humanité crucifiée.

En juin 1915, je me résignai à braver les humiliantes formalités du passeport pour aller voir Rolland en Suisse, et j'eus enfin la joie de le connaître et de me situer pendant quelques jours en sa compagnie au-dessus de la mêlée. Je voulus renouveler la cure morale l'année suivante, mais, cette fois, le passeport me fut refusé. J'étais dès lors classé pacifiste internationaliste dangereux par les mouchards du pays des droits de l'homme!

C'est que, dans l'intervalle, j'avais publié, à Genève, *La*

Guerre infernale. Mon éditeur fut incontinent couché sur les Listes noires des gouvernements alliés. Le livre est pourtant aussi bénin que candide, mais il est pacifiste éperdument et . . . chrétiennement. Si j'en parle, ce n'est pas pour sa valeur, mais parce qu'il fut l'un des premiers. A cette première visite à notre grand ami, en 1915, je lui lus quelques fragments de mon manuscrit, un soir, dans sa chambre du calme hôtel Bellevue. Quelques temps après, il en fit passer un chapitre dans la revue *Cœnobium* de notre regretté Bignami.

La Suisse Romande était alors empoisonnée par la propagande la plus cynique. Romain Rolland était très surveillé, mais les dilettantes provocateurs «chargés de missions» usèrent leur zèle contre sa haute réserve et sa tenue qui décidément en imposait, – bien qu'un morne pître de lettres tentât presque quotidiennement de l'amener à la polémique et d'exciter contre lui ses lecteurs. Nous étions alors, nous, raillés ou flétris de l'épithète de romainrollandistes. Le présent recueil fera connaître au personnage que les romainrollandistes n'ont pas succombé sous ses lazzis stipendiés.

L'accueil que je reçus de notre grand ami fut cordial et consolant. D'autant plus qu'il me fit le grand honneur de me présenter à sa vénérable mère, qui était bien l'affabilité, la consolation et la spiritualité vivante. De retour à Paris, j'allai souvent, le dimanche au tantôt, visiter cette digne personne et, la guerre continuant – la déshonorante boucherie, selon la si juste expression de Benoît XV – c'était pour moi, chaque fois, comme un apaisement et une purification. Il m'est doux, aujourd'hui, de rattacher cette sainte mémoire à l'hommage que nous rendons à son fils.

J'ai dit que Romain Rolland était l'homme qui avait reçu le plus de lettres. Je dois ajouter que c'est aussi lui qui en a le

plus écrit. Car il répondait, et de sa propre main, à tous ses correspondants. Ah, ses autographes ne sont pas rares! L'avenir dira que Romain Rolland a été comme un ciment moral qui a réuni en une seule famille les hommes de cœur et de bonne volonté. Car, à chacun il dit du bien des autres, jamais de critique. Parfois j'apprends d'un militant obscur qu'il a reçu une lettre de Romain Rolland, dans laquelle mon humble effort est loué et recommandé! Ce sont là de ces délicatesses qui ne sont pas coutumières aux gens célèbres. Pour tous ses confidents, même les inconnus, Romain Rolland a eu des paroles de cordialité et de réconfort. Et je dirais que c'est le meilleur cœur de notre triste époque, si je n'avais connu sa mère.

Gustave Dupin

DEUX SECOURS APPORTES PAR ROMAIN ROLLAND

Romain Rolland ? Beaucoup de consciences engourdies, ou, au contraire, irritées, émues, blessées, ont reçu de lui, les unes, cette inquiétude préférable à l'immobilité, les autres, une paix plus haute que l'inquiétude. Pour moi, puis-je dire que je lui ai dû, en plusieurs moments de ma vie, une aide efficace? ainsi qu'à l'école on doit à un aîné plus instruit que soi, qui vous indique la marche à suivre pour poser et résoudre les problèmes.

Laissez-moi me rappeler ce sombre moment d'août 1914, où les meilleurs, dans les deux camps opposés – ne distinguant encore qu'une seule voie ouverte à la pensée, tant les œillères avaient été appliquées étroitement par les presses et les gouvernements – s'efforçaient avec naïveté de suivre les mêmes voies que tout le monde, avec seulement un peu moins de grossière certitude. J'étais alors dans un coin de Lorraine, en un pays dévasté et isolé où ne nous parvenaient, à longs intervalles, que deux ou trois des sommaires journaux de l'époque. Les absurdes «campagnes» contre un Wagner ou un Gœthe, les risibles invectives adressées à tout ce qui était germanique, s'agît-il de langage, d'art ou de pensée, n' étaient point déjà sans jeter quelque lueur révélatrice sur ces mâchoires sans front qui prétendaient gouverner le monde; et maints indices, çà et là recueillis parmi l'énorme présence de la guerre

qui nous entourait de toutes parts, accusaient le meurtre et la destruction plutôt que l'un des belligérants.

Ce fut alors que je me heurtai, choc véritable, au titre des articles que Romain Rolland venait de publier en Suisse: *Au-dessus de la Mêlée*. Le titre, je le dis bien, car je ne pus me procurer une seule ligne du texte. Ce titre, souligné, bien entendu, par de faciles insultes, me sembla tracer le devoir même de chacune de nos consciences. Je l'entourai de déductions, d'hypothèses, d'exégèses de toute sorte. Il me plaçait une marche sous le pied: il m'ouvrait une voie vers une patrie supérieure, libre et claire. J'écrivais à ce moment, durant les loisirs que laissait à notre ambulance la bataille déplacée vers le Nord et l'Ouest, un drame, la *Maison de Septembre*, que je ne me suis pas encore, jusqu'ici, décidé à publier. Puis-je dire que ce qui m'a le plus aidé à prendre une vision nette de certaines de ses parties, ç'a été ces trois mots de Rolland? Ces mots qu'il apportait à nos âmes, et qui lui ont été jetés alors à la face par tant de poings.

Quatre ans plus tard, je me retrouvais, après la guerre, malade, diminué, écœuré: ayant vu, ou connu par l'intérieur, trop de souffrance, d'injustice et d'absurdité. Les masses opposées de mes scrupules avaient fini par s'écarter, et par me laisser le champ libre. Je distinguais, non loin de mon sentier, les grandes routes percées par un Duhamel, un Barbusse, un Romains: *Vie des Martyrs*, *le Feu*, *Europe*. Cependant, je me sentais encore, je ne sais comment, mal dépêtré, je ne sais de quoi: peut-être de trop d'actes vains et douloureux, qui, sortis de moi, persistaient à m'accompagner.

Ce fut alors que, par les soins de René Arcos, je reçus *Liluli*, dans l'une de ces admirables éditions du *Sablier*, auxquelles Frans Masereel prête sa puissance et son génie constructif.

Parbleu! C'était le rire qui me manquait. Le ressort du rire. D'un rire amer et poignant, certes. Une clarté faite par les dents au bas du visage. *Liluli:* seule synthèse de la guerre qui ait encore été osée! Oeuvre merveilleusement agile et alerte, où se composent les deux majeures traditions françaises: celle de la Renaissance et celle du XVIII[e] siècle... Mon dieu! je crois bien que c'est à dater de cette lecture que je repris, tout à fait, équilibre et élasticité. Tel fut un autre des services que me rendit Romain Rolland.

Mais il en a rendu tant à ses amis, à ses détracteurs même. N'est-il point, pour ces derniers, un peu ce qu'était, au Moyen Age, le moine auprès des guerriers: l'homme qui regarde au loin et qui prie? C'est ainsi que, dans la vision à distance que l'avenir se composera de notre époque, Rolland se trouvera embellir ses adversaires: ils participeront de lui.

Luc Durtain

FREDERIK VAN EEDEN

HOE ZEER was myn hart verheugd, uw uitnoodiging te ontvangen om deel te neemen aan het Liber Amicorum voor Romain Rolland.

Voor veele jaren reeds heb ik hem gewaardeerd en lief gehad. En nu is myn vriendschap niet verzwakt, maar gesteegen – de eenige spytige omstandigheid is de verre afstand die tusschen ons ligt. Hoe gelukkig zou ik zyn als ik in dagelyks verkeer met hem stond, en ten minste in staat was, by bizondere voorvallen, met hem te gaan spreeken en onze gedachten te vergelyken. Maar dat zal my wel niet meer gegund worden. En brieven schryven wordt steeds een moeyelyker taak.

Ik wil beproeven in een paar woorden het meest gewigtige te zeggen wat Rolland kenmerkt booven zyn tydgenooten. Hy behoort, naar myn oordeel, tot wat men de toppen (Gipfel) der menschheid moet noemen, de menschen die het groote, wyde ooverzicht hebben bewaard, en door geen kleiner of geringer strooming uit hun baan worden gerukt.

Wat hem de meeste vyanden heeft bezorgd, dat is juist het bewys van zyn ethische vastheid en kracht.

In *Jean-Christophe* gaf hy ons het moreele Frankryk weer, dat door de volgers van Flaubert was zoek geraakt, en in zyn houding tydens den oorlog verspeelde hy de gunst van al zyn

landgenooten, door vast te houden aan zyn innerlyke overtuiging. Niet uit dweepzucht, maar uit dwingende oprechtheid.

Ziedaar wat ik voldoende zou willen noemen, om hem den heemel te ontsluiten. Hy handhaafde de Christelyke zachtmoedigheid, en toen hy moest kiezen tusschen het Fransche patriotisme en de trouw aan het Heemelsch vaderland, dat niets van Nationaliteiten weet, toen koos hy de zyde waarop Jezus stond. Nog staat Rolland buiten de kerk maar hoe spoedig zouden voor hem de deuren oopengaan, als hy in des Zoon's naam er om bad.

Hoe zeer ik mooge wenschen hem eens tot de kerk zyner vaderen te zien terugkeeren, zoo zal ik my wel wachten daarop aan te dringen. Hy behoort tot de menschen, die niet door invloed van anderen kunnen bekeerd worden, maar alleen door hun eerlyke en oprechte zelf.

Behalve zyn wonderbaar en productief talent is het toch vooral de hoog zeedelyke natuur, die Rolland in gansch Nederland geëerd en geliefd maakt. Hoe meer men hem in Frankryk tracht dood te zwygen en te kleineeren, des te duidelyker wordt zyn beteekenis als mensch.

Hy ziet en voelt de eenheid van ons menschdom en geeft niet toe als men zyn gezichtskring wil verkleinen. En hy behoort tot de grooten, de sterken en betrouwbaren tot de vrienden van het soort wier vriendschap niet verzwakt al liggen veele uuren en veele mylen tusschen ons.

Frederik van Eeden

ALBERT EINSTEIN

VEREHRTER MEISTER

Ein einziges Mal habe ich Sie mit leiblichen Augen gesehen, als Sie noch unter dem frischen Eindruck des Ausbrechens der europäischen Katastrophe standen, ein Einsamer, Sehender, mit den Menschen unsäglich Leidender, bedrückt durch das Bewußtsein, nicht Licht schaffen und erlösen zu können. Nie haben Sie vollen Trost darin finden können, durch Ihre hohe Kunst und Ihr Wort auf die fein Organisierten zu wirken; Sie wollen der menschlichen Kreatur helfen, die in selbstgeschaffenem Elend schmachtet.

Die rohen Massen tun ihr Werk aus dumpfen Leidenschaften heraus, denen sie und die sie verkörpernden Staaten völlig untertan sind. Sie rasen gegen einander in ihrem Wahn und treiben einander ins Unglück; aber sie vollbringen im großen ganzen ihre Greuel ohne inneren Zwiespalt. Die wenigen jedoch, die an dem rohen Fühlen der Massen nicht teilnehmen, sondern unbeeinflußt von Leidenschaften am Ideal der Menschenliebe hängen, tragen weit schwereres Los. Sie werden aus ihrer Gesellschaft ausgestoßen und wie Aussätzige behandelt, wenn sie nicht Taten begehen, gegen die ihr Gewissen sich aufbäumt, und feige verschweigen, was sie sehen und fühlen. Sie, verehrter Meister, haben nicht geschwiegen, sondern gelitten, gekämpft und getröstet wie eine große Seele.

In dieser für uns Europäer so beschämenden Zeit hat es sich gezeigt, daß Athletik des Geistes nicht schützt gegen Kleinheit der Seele und barbarisches Empfinden. Ich glaube, daß edle, menschliche Gesinnung in den Universitäten und Akademien nicht besser gedeiht als in den Arbeitsstätten des ungekannten stummen Mannes aus dem Volke.

Heute grüßt Sie die Gemeinde derer, die in Ihnen ein leuchtendes Vorbild sehen. Es ist die Gemeinschaft der einsamen Menschen, die immun sind gegen die Epidemien des Hasses, die in der Abschaffung des Krieges ein erstes Ziel der moralischen Gesundung der Menschheit erstreben, das ihnen unvergleichlich wichtiger erscheint, als das Sonderinteresse der eigenen Nation oder des eigenen Staates.

Albert Einstein

RAYMOND D'ETIVEAUD

J'ai eu le rare bonheur de connaître Romain Rolland et de découvrir son œuvre à l'heure où la guerre venait d'apporter à ma génération, parmi les déceptions les plus brutales dans l'ordre de la pensée et du sentiment, la preuve douloureuse que les froides sympathies et les directions purement intellectuelles sont d'un piètre secours, lorsque tout ce qu'on croyait acquis et définitif se trouve soudain remis en question.

«On ne juge bien de l'art (et du reste) que par le malheur. Le malheur est la pierre de touche. Alors, seulement, on connaît ceux qui traversent les siècles, ceux qui sont plus forts que la mort.» (*Le Buisson Ardent.*)

Combien peuvent supporter pareille épreuve! Romain Rolland en est sorti infiniment grandi et son œuvre enrichie d'une signification nouvelle; car l'homme était assez grand pour avoir pris le parti des faibles, seul contre tous, et l'œuvre proclamait qu'à l'injustice il n'est point de justification.

Une revanche et un baume, déjà, pour ceux qu'avait foulés la Bête: cette voix vengeresse, perçant le silence coupable et les hurrahs criminels, dénonçait les mensonges, maudissait les bourreaux, et, surtout, apportait aux martyrs méconnus ou exploités le tribut de pitié ardente du cœur le plus humain, de la pensée la plus haute – leur criait qu'ils n'étaient plus seuls.

Quelle grande voix pouvait s'élever, lorsque les ténèbres couvraient la terre, sinon celle qui fut toujours au service d'une conscience si souverainement honnête qu'elle ne laissa jamais une peine obscure sans réconfort, au milieu d'immenses travaux et de déchirements continus! Ainsi *Beethoven* qui soulève la tempête et conquiert les peuples, vient aussi s'asseoir au foyer.

Cédant à de plus dignes l'honneur de célébrer le génie universel dont le nom sonne le ralliement des esprits libres, je veux porter ici à Romain Rolland l'hommage très ému des humbles – des humbles hommes de bonne volonté à qui il consacra une si large place dans son œuvre rédemptrice, à qui il n'a jamais cessé de témoigner si généreusement sa fraternelle et magnifique amitié.

Raymond d'Etiveaud

OTOKAR FISCHER

Les belles et grandes œuvres du maître aimé dont nous saluons de tout notre cœur le soixantième anniversaire me semblent être caractérisées par les mots qu'il a donnés comme titre à ses essais de guerre, *Au-dessus de la Mêlée.* Qui a pris cette position sera livré aux attaques et à la méfiance de ses contemporains, pour lesquels il n'est ni assez à droite ou assez à gauche ni assez froid ou assez chaud. Mais c'est à lui qu'appartient l'avenir, cet avenir qu'il désire de toute la profondeur de son âme. Quelle tragédie pour l'humanité tragique s'il n'y avait pas d'hommes qui savent, comme le sait Romain Rolland, être au-dessus des partis, au-dessus du temps et, par conséquent, au-dessus d'eux-mêmes! *Au-dessus de la Mêlée* ne veut pas dire être sans racines, sans amour de son temps et de son pays, sans critique radicale et sans le don d'une inimitié créatrice: mais c'est avoir le fanatisme de la vérité, c'est être supérieur à toutes les espèces de «loups», c'est être rempli d'amour, de cet amour d'un lendemain pour lequel Romain Rolland combat, pour lequel il est prêt à souffrir et à renoncer aux petites passions de l'heure. Voir qu'il y a des hommes qui ont la puissance d'être «au-dessus» des choses, c'est croire à l'immortalité du genre humain.

Otokar Fischer

AUGUSTE FOREL

CHER AMI

Nous apprenons que vous fêterez votre 60ième anniversaire le 29 janvier 1926. Je sais et je sens que vous détestez comme moi et avec beaucoup plus de conséquence que moi tous les hommages personnels. Aussi n'est-ce pas un hommage, mais un chaleureux «merci» que nous venons, ma chère épouse et moi, vous adresser du plus profond de notre cœur à l'occasion de vos soixante ans révolus.

C'est déjà par votre exemple personnel de vérité, d'austérité, de réelle modestie et de travail que je vous dois beaucoup. Vous me faites l'office de conscience morale paradigmatique, si je puis m'exprimer ainsi. Je ne parle pas même ici de l'aide si efficace que vous m'avez prêtée dans mes derniers travaux.

Mais c'est l'humanité toute entière qui devrait vous crier un cordial «merci», si chacun de ses membres savait penser et réfléchir au lieu d'imiter dans leur grande majorité bourrée de préjugés les célèbres moutons de Panurge.

Je ne parle pas de l'artiste passionné et passionnant, Jean-Christophe, décrit dans l'un de vos livres. Ce dernier a certainement dépassé sa centième édition, car j'ai sous les yeux la 97ième qui date de plusieurs années déjà passées. – Non! Je parle au Romain Rolland qui écrivit *Au-dessus de la mêlée*, *Clérambault*, *Mahatma Gandhi*, à vous qui souffrez des

douleurs passées et actuelles de notre pauvre humanité aujourd'hui désemparée.

Mais, comme Jean-Christophe, en partant pour la France, pensait: «Paris, sauve-moi!», vous criez au «Dieu» qui est en chacun de nous, au vrai Dieu de Socrate: «*Sauve l'humanité*»!

Oui, malgré nos tristes et incohérentes passions humaines, vous pensez à l'exemple du poète romain Térence: *Homo sum et nihil humani me alienum esse puto.*

Gardons, dites-vous, notre foi en un meilleur avenir vraiment social de l'humanité! Cette foi, c'est votre force, c'est notre force. Ne nous lassons jamais, quoi qu'il arrive, d'agir en son nom jusqu'à notre dernier soupir. Ainsi puisse-t-il advenir au nom de la religion humaine universelle!

Auguste Forel

ROMAIN ROLLAND, my beloved Master, you are too close to me for me to be able to express my knowledge of you. I have tried. What I have written about you, I have kept to myself. You are too close, you are too much, you are too deep within me.

Years ago, at the crisis of my intellectual life, your direct word saved me. What did we have in common? Race, past, land, environment – – separated us. And my problem was indissoluble from these. Yet you, to whom I was a stranger, you alone sent the words across the sea to me, that heartened, that nourished, that inspired. This is your life. You are an embodiment of that Spirit which informs all striving, which underlies all forms: you *are*, indeed, that Spirit. And this is why, whatever one's land or one's particular condition, you are close to us all – Oh closer than our carnal brothers! – if only there dwell in our confusion a real desire for Truth.

Romain Rolland, I have a love for you different from that I bear for other men. A love not yet ripe, and that will not ripen until I am ripe. I have other literary admirations: about them I can write. I do not think of you in such terms. I feel, rather, your life – at once ubiquitous and sharply personal. And I accept it.

I am still accepting it, perhaps somewhat as an organism accepts the sun. I shall analyze you, when I need you less.

For this love of mine for you is intricate. Europe is of it – and America. I feel in my relation to you and in the words which you have given me a subtle epitome of what must prove the configuration of my entire sense of the spiritual drama which is being played between America and Europe. You have given us much. But there will be a return! If my country is to achieve a soul worth its splendid body, you will have been repaid by America, perhaps more deeply than Europe ever can repay you. For you will have become a part of the young American Spirit.

May you have long years, my friend, among us. May you continue, with ever more essential power, to radiate the peace and purity – the almost atomic dynamism of your Truth, among us. May you enjoy for many years that happiness which surely you have won out of the victory of your spiritual struggle.

And when you go from us, my friend, you will still be with our children (they who love truth with courage). For you are of the lineage of the Prophets and Saints. You are a man who has taught us that God still speaks on earth . . .

Waldo Frank

SIGMUND FREUD

AN ROMAIN ROLLAND

UNVERGESSLICHER, durch welche Mühen und Leiden haben Sie sich wohl zu solcher Höhe der Menschlichkeit emporgerungen!

Lange Jahre, ehe ich Sie sah, hatte ich Sie als Künstler und als Apostel der Menschenliebe geehrt. Der Menschenliebe hing ich selbst an, nicht aus Motiven der Sentimentalität oder der Idealforderung, sondern aus nüchternen ökonomischen Gründen, weil ich sie, bei der Gegebenheit unserer Triebanlagen und unserer Umwelt, für die Erhaltung der Menschenart für ebenso unerläßlich erklären mußte wie etwa die Technik.

Als ich Sie dann endlich persönlich kennen lernte, war ich überrascht zu finden, daß Sie Stärke und Energie so hoch einzuschätzen wissen, und daß in Ihnen selbst so viel Willenskraft verkörpert ist.

Möge Ihnen das nächste Jahrzehnt nur Erfüllungen bringen.

Herzlichst Ihr

Sigm. Freud

aetat. 70

MANUEL GALVEZ

LA lecture de *Jean-Christophe* a été un fait transcendental dans ma vie. J'aime d'un profond amour ce grand livre, dont on peut dire qu'il est une bible des temps modernes. Et je l'aime, non seulement pour sa valeur littéraire, qui est pourtant exceptionnelle, mais aussi pour sa bonté, par l'esprit de tolérance répandu dans ses pages, par son sens de l'amitié, de l'amour, de la vie, de l'art, du travail, de la famille, de la société. Presque rien ne manque dans cette somme, dans cette synthèse admirable de la vie contemporaine. C'est un livre plein de cordialité et d'humanité. Il est vivant au plus haut degré et conçu avec un profond amour de la vie et de tout ce qui vit. C'est ce qui fait son ardent dynamisme, et c'est pourquoi il semble influencé par la philosophie vitaliste. Je regarde Romain Rolland comme une incarnation de la bonté. Son attitude pendant la guerre, si mal comprise des malins et des stupides, nous a prouvé sa tendresse pour tous les hommes et son respect pour la vie. Il fut exécré parce qu'il ne voulait pas le massacre injuste et inutile, non seulement quant à ses concitoyens mais quant à tous les hommes des nations en guerre. Avoir lu Romain Rolland c'est l'aimer. Ses livres nous donnent une leçon de la vie à chaque page, soit dans les scènes de ses romans, soit dans ses mots à lui, pleins de confiance, d'espérance, d'encouragement. Quelque-

fois, dans Clérambault, par exemple, il a montré les côtés les plus laids de l'humanité. Dans ce beau livre, qui n'a pas eu le grand succès qu'il méritait, la lâcheté des hommes, leur manque de sincérité et d'amour, lui donnent quelque pessimisme. Mais la confiance de Romain Rolland ne tombe jamais, et ainsi son œuvre ne nous décourage pas et même nous donne de l'espérance et de la foi. Il n'a pas l'optimisme pernicieux de Rousseau, avec lequel il a quelque ressemblance, et si dans son fond philosophique nous trouvons du vague et du renanisme – lire, par exemple, sa lettre à Ellen Key – ces tendances sont corrigées par son respect pour la vérité psychologique et pour les faits de la réalité. Romain Rolland, peut-être mieux que tout autre auteur contemporain, nous fait penser, rêver, vivre et aimer. Par son œuvre d'écrivain, par sa lutte contre le crime et la violence, Romain Rolland, un des plus grands cœurs du monde actuel, est un vrai héros carlylien. Dans ces livres on trouve cette chose, si rare dans ces temps-ci et dans tous les temps : un homme. Il appartient à la famille spirituelle des Goethe et des Tolstoï.

Manuel Galvez

M. K. GANDHI

I have purposely refrained from acknowledging your letter all these long weeks, not because there was any unwillingness on my part to contribute my humble quota to the tribute that will be paid by many persons all the world over to the humanitarian work of Romain Rolland. My difficulty was my unfitness to find myself among those men of letters whose contributions you have invited. This is no mock modesty, but my inmost feeling. I am unfit, also, because, I confess, I knew practically nothing about our great and good friend before he imposed upon himself the task of becoming my self-chosen advertizer. And you will be perhaps amazed to know that now, too, my acquaintance with him is confined to a very cursory glance at that booklet regarding myself. The work before me leaves me no time to read the things I would like to. I have, therefore, even now, not been able to read any of his great works. All, therefore, I know about Romain Rolland is what I have learnt from those who have come into personal contact with him. Perhaps it is better that I know him through the living touch of mutual friends. They have enabled me to understand and appreciate the deep humanity of all his acts in every sphere of life. The world is the richer for his life and work. May he be long spared to continue the noble mission of spreading peace among mankind. *M. K. Gandhi*

FIRMIN GEMIER

ROMAIN ROLLAND n'a pas d'âge. C'est un esprit, une flamme vivante, ardente, bienfaisante. C'est une lueur mondiale qui ne s'éteindra jamais.

J'ai monté le *Quatorze Juillet.* Je vais donner l'année prochaine à l'Odéon *Le jeu de l'Amour et de la Mort.* Mais en fondant le Théâtre Populaire, en célébrant dans les fêtes civiles des hommes comme Saint-Simon, Renan, Jean Jaurès, le Président Wilson, Anatole France, j'estime avoir servi l'idéal de Romain Rolland, et c'est l'honneur de ma vie d'avoir collaboré en disciple et en ami fervent avec Romain Rolland, Anatole France et Jaurès.

Firmin Gémier

CHARLES GENIAUX

A ROMAIN ROLLAND

Ce sera l'honneur de ma vie d'écrivain, mon cher Romain Rolland, de vous avoir connu, car votre connaissance ne pouvait qu'ajouter à mon goût pour les nobles consciences.

A chacun de mes séjours à Paris, lorsque la fréquentation de mes confrères, «mercantis» de plume, si célèbres fussent-ils, ou, peut-être même à cause de leur célébrité? – m'avait attristé, j'allais vous voir. Le dimanche matin, en votre humble appartement du boulevard Montparnasse, vous accueilliez avec bonté, les écrivains et les étudiants étrangers qui rêvaient de ces Etats-Unis d'Europe où les nations enfin délivrées des guerres imbéciles et monstrueuses, pourraient donner tout leur effort pour le bien.

Je vous quittais guéri, pour quelques jours, de ma mélancolie, parce que j'avais enfin trouvé le Juste parmi tant de lamentables pécheurs. Pas un seul instant, en près de quarante années de labeur, votre généreux esprit n'a fléchi, et votre exemple, en m'obligeant à regarder très haut, aura peut-être élevé ma pensée vers ces cimes où il importe seulement de vivre.

Et dans un temps où la haine, comme un ignoble déluge, recouvre presque toutes les terres, votre œuvre m'apparaît comme une arche d'amour où vous avez conservé un couple de toutes les espèces d'hommes de bonne volonté. Mainte-

nant, votre nef enfin reposée trouve son Ararat, et ceux qui furent vos matelots fidèles vous entourent fraternellement. Avec vous, ils constatent le trop lent reflux des vases immondes qui empuantissent encore les esprits. Cependant, combien il serait facile aux nations de vivre heureuses dans l'entente, – car elle est féconde et crée la joie. On ne vit pas de la mort des autres; on en meurt soi-même! L'avenir l'affirmera, vous avez vu juste contre les utopistes des guerres qui ne résolvent les problèmes sociaux qu'en ajoutant au trouble, au déséquilibre et à la misère. Vous serez tenu comme l'un des plus perspicaces parmi les penseurs, parce que votre vaste cœur vivifia toujours votre pensée. Si je doute quelquefois de l'intelligence, je crois que l'amour ne se trompe jamais.

D'ailleurs, mieux vaudrait la disparition d'une humanité de meurtre que de renoncer à l'espoir de paix. Mais ce désir de paix n'est pas un renoncement. Vous l'avez proclamé: «la foi est un combat»! Et si jamais le royaume de Dieu s'instaurait sur la terre, il resterait encore assez de détresse dans les cœurs qui aiment et rêvent l'éternité de ceux qu'ils aiment, pour les voir jamais se détremper! La mort, ce forgeron inévitable, nous reste. Ah! qu'au moins un peu de tendresse et de pitié rende supportable notre passage sur l'enclume!

Et voilà la splendeur de votre affirmation, cher grand Romain Rolland!

Charles Géniaux

CLAIRE GENIAUX

A ROMAIN ROLLAND

Je ne vous connais que par vos œuvres, le récit de ceux qui vous ont approché et les lettres dont vous m'honorez.

Votre vie résonne dans mon âme comme un accord parfait. Musicien, vous vous deviez de réaliser l'harmonie entre le caractère de l'homme et l'écrivain. Non seulement votre œuvre est un enseignement, mais votre vie un exemple. Vous avez été pour tous ceux de votre génération l'idéal que tant d'autres se sont contentés de rêver. Alors qu'au plus fort de la tourmente les jeunes gens se détournaient de vous, vous avez été pour les «Clérambault» momentanément aveuglés par la foi «en une patrie au-dessus des patries» le phare qui dirigea leur marche tâtonnante. Devant votre attitude ceux qui doutaient crurent à nouveau et, en combattant pour la vérité, vous avez redressé les consciences. Si quelques-uns de vos anciens amis se sont lâchement détournés de vous et ont refusé de vous suivre au Jardin des Oliviers, nous sommes de ceux qui vous demeurent enthousiastes et fidèles.

Vous êtes un des rares Justes qui militent pour l'humanité coupable et parce que votre esprit religieux a proclamé que «le chemin de la paix est le sacrifice de soi», ceux qui se réclament de vous seront fiers d'y marcher dans la trace de vos pas.

Claire Géniaux

HENRI GUILBEAUX

HOMMAGE A ROMAIN ROLLAND

Voici dix ans qu'au-dessus des fronts de l'impérialisme retentissait le cri de protestation de Romain Rolland. Avec violence et sans honte tous les pacifistes professionnels hurlaient. Saluant par des hourrahs la prolongation de la guerre les social-patriotes accordaient aux gouvernements hommes et argents.

Ecrivain bourgeois, individualiste et idéaliste, Romain Rolland fut le premier des intellectuels français à faire entendre une voix anti-belliciste et à résumer l'indignation collective des peuples assassinés. Lorsqu'on relit à présent les pages qui constituent son ouvrage demeuré fameux *Au-dessus de la Mêlée* on s'aperçoit qu'il était inspiré par un patriotisme clairvoyant. Car à la différence d'un Lénine et d'un Liebknecht Romain Rolland ne fut jamais un «défaitiste». Non pas qu'il craignît le mot, mais il s'affirmait avant tout Français. S'il collabora presque sans interruption et fidèlement en dépit de toutes les intrigues, à la revue *demain*, organe zimmerwaldien, puis bolchévik, il eut soin de préciser sa pensée, et de sa part comme de la part du fondateur de cette revue, il n'y eut jamais d'équivoque, ni de tendance annexionniste, ni de coquetterie littéraire et déloyale.

Pourtant nous fûmes quelques internationalistes impénitents et marxistes révolutionnaires défaitistes qui plus tard

adhérâmes au zimmerwaldisme, puis au bolchévisme, à prendre la défense de Rolland et à propager ses écrits. Le rigoureux matérialiste et marxiste conséquent Lénine lui-même accordait une grande importance à l'attitude de l'auteur de *Jean-Christophe.*

Depuis ces temps tumultueux les divergences entre romain-rollandistes et bolchéviks se sont accentuées, souvent très nettes et toujours inconciliables. Nous pensons que la liberté, au nom de laquelle Romain Rolland a parfois critiqué le régime des Soviets, ne peut être qu'une conséquence de la suppression des classes, cette suppression des classes ne pouvant être elle-même que l'aboutissement de la chute du capitalisme par la révolution et la libération de tous les peuples arriérés et opprimés.

Mais Romain Rolland qui déclara ouvertement son point de vue individualiste et répudia tout parti fut le premier en France qui affirma la décadence de la civilisation européenne et annonça la fin de l'Europe. Pendant la guerre encore, il prévut l'extraordinaire réveil des peuples orientaux et l'influence future de l'Asie. Plus récemment il a été l'un des premiers à dénoncer le brigandage marocain et à souligner l'hypocrisie des prétendus pacifistes, démocrates et adversaires de la guerre qui de chiffons démagogiques enveloppent l'œuvre honteuse entreprise pour le plus grand profit des barons de l'Industrie et de la Banque.

Alors que tant d'écrivains qui se réclament de lui célèbrent éperdument l'Europe, ne voient que l'Europe, rêvent béatement d'Etats-Unis d'Europe, Romain Rolland sait que ce sont là des conceptions d'avant-guerre. Un accord franco-allemand, une union de deux pays qui ont joué un grand rôle dans l'histoire de la culture? C'est là une thèse ressortis-

sant à une époque périmée. Le «bon Européen» qu'on trouve exalté dans les dix volumes du Jean-Christophe, les obus et la mitraille l'ont tué!

D'autre part l'impérialisme a fait un bond vertigineux et pour la première fois dans l'univers s'est constitué un Etat prolétarien (dont aussi bien Romain Rolland salua l'avènement et stigmatisa plus tard l'encerclement tenté par les puissances capitalistes).

Aujourd'hui, il existe en Françe, comme en Allemagne, bien des gens qui veulent un accord franco-allemand, mais comme instrument de guerre contre la Russie Soviétique, contre le grand mouvement d'émancipation des peuples d'Orient, contre les prolétaires et la petite paysannerie d'Europe, contre les millions de jaunes et de noirs qu'exploitent quelques milliers d'Européens dominateurs et rapaces.

Si dans la «libre» Angleterre, où l'opposition à la guerre se développait avec moins d'entraves qu'en France, un Morel révélateur des atrocités congolaises et impitoyable censeur de la diplomatie secrète croupit six mois dans un cachot, que serait-il advenu de Rolland s'il fût demeuré dans son pays! A n'en pas douter Clémenceau qui appartient à la pire espèce des impérialistes sadiques et des prostitués au capitalisme britannique l'eût fait arrêter et condammer par les brutes militaires à sa dévotion.

Je regrette que Romain Rolland n'ait point donné son appui inconditionné à la Révolution bolchévique et que son idéalisme ait été rebuté par certaines formes de la dictature du prolétariat. Mais l'on n'oubliera jamais sa protestation solitaire et retentissante contre la guerre, contre l'intervention en Russie, contre le brigandage colonial. Comme Verhaeren, Romain Rolland est un des écrivains de la période

de transition attachés à la vieille Europe, à la démocratie, mais découvrant par delà les horizons opaques, le monde nouveau que fonde et frappe le prolétariat déchaîné.

Henri Guilbeaux

PIERRE HAMP

ROMAIN ROLLAND a eu l'intelligent courage de résister à l'affolement du monde. Il a été le grand prêtre de la paix alors que tant croyaient bien faire en ne résistant pas momentanément à la guerre. Elle devait être la dernière, celle qui détruirait toutes les volontés agressives. Nous l'avons d'abord cru. Romain Rolland a tout de suite vu qu'il ne peut pas y avoir de guerre à intention pacifique, qu'on ne tue pas pour empêcher qu'on tue, que le désir de ne plus massacrer ne peut pas sortir logiquement du massacre même. Il est resté lucide dans la folie des nations. Tout lui a donné raison. La guerre est devenue une habitude. On l'a tant exercée que les peuples s'y sont accoutumés, divisant fort bien leur population en combattants et abrités. Il ne leur a manqué que les révoltés.

On s'est tellement habitué à la guerre qu'on n'en peut plus sortir. On y est toujours. On ne parle que d'elle dans le monde. Chacun s'y prépare. On prend toutes les précautions pour que le voisin ne puisse commencer, mais on se réserve des armements suffisants contre ses intentions. Il en fait autant. C'est à qui sera par surprise le plus fort.

Mais l'exemple de Romain Rolland a maintenant donné à nos esprits la difficile sagesse. Nous savons qu'il ne peut y avoir envers la guerre qu'un seul sentiment digne d'estime:

le mépris. Elle a son dieu à qui l'humanité a rendu un de ses plus vieux cultes. Nous devons créer la divinité de la paix. Il est plus facile de faire un dieu que de faire la paix.

Notre erreur d'avoir compris trop tard ce que Romain Rolland a tout de suite vu, nous est une raison de ne plus cesser de frapper à la tête l'idée de la guerre. La fédération européenne existe dans beaucoup d'esprits. Augmentons chaque jour leur nombre. Elle n'est pas encore vivante dans la politique des peuples. Il faut une longue éducation pour enlever une toute petite vieille idée de la tête des hommes. Les médecins ne sont pas encore parvenus à persuader les paysans que l'encre ne guérit pas les brûlures et que les toiles poussiéreuses d'araignées ne sont pas la meilleure charpie sur les coupures.

Les écrivains ont encore de la besogne pour enseigner que la guerre n'est pas nécessaire au bonheur des hommes.

Mais leur meilleur enseignement est l'exemple. C'est par l'exemple que Romain Rolland a fondé l'esprit européen. Il a été insulté, accusé de trahison morale. Aujourd'hui il faut bien voir qu'il est un précurseur de la philosophie, de la politique que l'Europe doit adopter si elle ne veut point périr de la façon la plus dégoûtante, non seulement dans la misère, mais dans la honte et la bêtise, montrant au monde son incapacité à fonder un droit des peuples et un état social juste.

La France devrait faire pour la paix ce qu'elle fait pour au moins une de ses grandes institutions nationales, par exemple : l'Apéritif.

Que de belles images on pose sur les murs pour engager les gens à boire des saletés de diverses couleurs.

Si on couvrait les pignons des villes et les panneaux des campagnes d'illustrations pour la paix, on parviendrait peut-

être à éviter par cet enseignement énergique la grande tuerie qui est au moins aussi importante que la grande beuverie.

Quand de braves gens comme les Français diront chaque jour autant de fois *Paix*, qu'ils disent *Apéro*, une vie nouvelle sera commencée dans le monde.

«Qu'est-ce que tu prends?» est une formule importante de la vie sociale.

Une autre formule de quelque importance mais beaucoup moins répétée est:

«Paix sur la terre.»

Paix à tous les hommes, même à ceux qui ne sont pas de bonne volonté.

Cette prétendue civilisation que nous voulons imposer à l'Afrique et à l'Asie, qu'est-elle chez nous? Injustice du salaire, ruine par les armements, férocité de la guerre. Aucun poète même nationaliste n'ose plus chanter le combat. On se donne des coups comme on va à l'usine, non par plaisir, mais par nécessité.

Quelle nécessité? Notre idiotie.

L'intelligence européenne est paralytique. Nos plans de reconstruction économique, nos expertises de réparation nous sont fournis par les Américains. La musique de nos bals est composée par les nègres. Tout cela parce que nous nous sommes trop tués. Abrutis par notre triste passion de la guerre nous n'y avons plus ni joie ni gloire mais tristesse et honte et nous persistons à fondre les canons, à brandir les drapeaux, à sonner les fanfares.

Nous vomissons sur nos idées souillées le sang de millions de cadavres.

Nous sommes les plus grands, les plus savants massacreurs de l'histoire et les plus idiots hommes de tous les temps.

Aussi quand une intelligence comme celle de Romain Rolland s'élève au-dessus de la mêlée, il est outragé par les Académies et les corps constitués, les fournisseurs et les bistrots, les dames des œuvres patriotiques qui chantent à la grand'-messe et les grues de dancing qui gueulent au bar.

Mais il a fondé un peu de l'esprit européen. Cette Europe divisée en quartiers militaires, ornée de forts et de flottes, a su créer l'âge de la ferraille après l'âge du fer.

Les hommes qui ont trouvé le fer n'en étaient pas opprimés mais outillés. Ils tenaient une matière capable d'abattre l'arbre et aussi de fendre le crâne. Mais ils n'en avaient chacun qu'un morceau en main.

Nous en remuons le poids d'un monde. Nous frappons la terre d'un obus par mètre carré grâce au tir en éventail de droite à gauche et nous recommençons de gauche à droite, pendant quatre ans.

Aussi là où il y avait une ville nous faisons une mine de ferraille, un enfouissement de tessons d'obus, un terrain vague de la stupidité humaine, selon toutes les règles de l'intelligence, car le tir est réglé par l'école polytechnique.

Pendant ce temps Romain Rolland dit qu'il y a une fraternité humaine.

La fraternité est morte. Romain Rolland peut-il la ressusciter?

Un obus, après la première opération de forge s'appelle le pot à fleurs à cause de sa forme de vase. Nous nous sommes envoyés sur la figure de quoi mettre au frais beaucoup de bouquets, toutes les fleurs d'un printemps du monde et cela a servi à ensevelir beaucoup d'hommes dans la terre. Ils auraient pu la labourer, la jardiner, en tirer le pain et la rose, s'aimer sous le soleil qui fait pourrir les morts sucés par les mouches.

Il n'y a point d'Europe. Une géographie politique de frontières et de plates-formes d'artillerie n'est pas une Europe. C'est une anti-Europe.

Mais il y a un esprit européen dont Romain Rolland est un des grands fondateurs. Tout est esprit. Peut-être un jour y aura-t-il une Europe. Espérons.

Pierre Hamp

HAYA DE LA TORRE

ROMAIN ROLLAND Y LA AMERICA LATINA

PARA EL LIBER AMICORUM DEL NOBLE
AMIGO Y GRAN MAESTROE

Romain Rolland es el primer gran hombre de la Europa que ha comprendido en toda su grandeza el vasto movimiento de rebeldía y de union que realizan las juventudes de la América Latina. Con mirada de vidente, ha descubierto que una nueva lucha por la justicia, un nuevo sacrificio por la unión y la libertad amenazada de veinte pueblos está ya en gesta heroica. De la Europa, casi siempre indiferente a los clamores lejanos, ha surgido para nosotros una voz de saludo y de aliento en aquellas palabras fervorosas e incitadoras de Romain Rolland: «Creo en la misión de vuestros pueblos. La presiento y la invoco. Federaos: No hay que perder un solo día. Jóvenes de la América Latina os envidio; tenéis que sacrificaros, por ella, la causa mas bella y mas heroica.»

Hace mas de veinte años Tolstoy había sentido la atracción de nuestros problemas americanos: «El estudio del desenvolvimiento politico, social y religioso de las agrupaciones latinas del continente americano, – escribía el célebre artista ruso –, ha tenido para mi irresistibles fascinaciones; su lado trágico principalmente ha sido y es motivo para mi de cavilaciones incesantes.» Pero Tolstoy no alcanzó a ver la verdadera tragedia de nuestros pueblos. Presentía nuestra derrota y profetizaba que: «mientras nuestras dolencias morales no fueran eliminadas, las agrupaciones latinas estaban

destinadas a desaparecer del Nuevo Mundo, absorvidas por la colosal homogenidad anglosajona».

Entre aquellas palabras lejanas, perdidas ya en la muerte, y el grito alentador y optimista de Romain Rolland hay una época. Tolstoy habló para las viejas generaciones de la América Latina (del siglo XIX), generaciones culpables quizá, por lo menos, generaciones sin grandeza y sin videncia que habían traicionado el pensamiento revolucionario de Bolivar, por el culto de nacionalismos locales e imposibles. Romain Rolland ha hablado ya a una nueva América Latina, a la América Latina de la juventud, a la América de la rebelión, y quizá a la América de la epopeya.

Despues de 1918, de un lado al otro del continente latino americano surge una nueva conciencia en la juventud. De la vieja universidad de Córdoba se lanza el primer grito: «Las Universidades han sido hasta aquí, el refugio secular de los mediocres, la renta de los ignorantes, la hospitalización segura de los inválidos, y - lo que es peor aun -, el lugar donde todas las formas de tiranizar y de insensibilizar hallaron cátedra que las dictara. Las Universidades han llegado a ser así fiel reflejo de estas sociedades decadentes que se empeñan en ofrecer el triste espectaculo de una inmovilidad senil. Por eso que la Ciencia frente a esas casas mudas y cerradas, pasa silenciosa o entra mutilada y grotesca al servicio burocrático. Si en nombre del orden se nos quiere seguir burlando y embruteciendo, proclamamos bien alto el derecho sagrado de la insurrección. Entonces, la única puerta que nos queda abierta a la esperanza es el destino heroico de la juventud. El sacrificio es nuestro mejor estímulo; la redención espiritual de las juventudes americanas nuestra única recompensa, pues sabemos que nuestros males son males de todo el Con-

tinente.» Y el «derecho sagrado de la insurrección» fué ejercitado. En Córdoba, en Buenos Aires, en La Plata, en Lima, en Montevideo, en Santiago de Chile, en La Habana, en Bogotá y en Méjico, los estudiantes de las viejas universidades alzaron la rebelión contra el pasado. En aquel movimiento tumultuoso y lírico contra los viejos sistemas educacionales se estremecía el nuevo espíritu de la juventud que quería libertarse de todo lo que le cerrara el paso al porvenir. Desde entonces, ya no hay una sola América Latina: en sus anchas tierras fecundas ha surgido una lucha que será definitiva. De un lado el espíritu del pasado, reaccionario y empequeñecido; del otro, el empuje revolucionario de la juventud que mira luminosamente su destino. De 1918 a 1925 la conciencia juvenil ha desarrollado y ha ido precisandose. Entonces aspiraba a una renovación de sistemas educacionales, a una confederación espiritual de nuestra América. Hoy busca una transformación mas honda; lucha por la renovación de los sistemas sociales y aspira a una confederación politica de nuestras veinte repúblicas, separadas por nacionalismos artificiales y comunmente amenazadas por el imperialismo conquistador de los Estados Unidos del Norte.

El espíritu de la juventud latino, americana avanza siempre hacia el porvenir. Incomprendido por las generaciones viejas de nuestras burguesías, de nuestras burocracias, de nuestras oligarquías, tiene en ellas el enemigo mas próximo y mas implacable. Sangre joven, sangre de los nuevos libertadores de América, ha regado ya nuestro suelo; tumbas para nuestros caídos se han abierto tambien en nuestra tierra, cada vez que la juventud ha proclamado «el derecho sagrado de la insurrección». Pero nuestra lucha ha comenzado apenas.

Nuestros enemigos son poderosos y son inexorables: ellos forman la alianza de nuestro feudalismo americano, rezago lamentable de la brutalidad conquistadora de España y el formidable imperialismo yanqui, animador de nuestras burguesías jóvenes, exaltador de nuestros localismos, incitador de nuestras tiranías, acreedor de nuestros gobiernos, cómplice de nuestras bastardas luchas interiores.

La juventud de la América Latina tiene ante si el gran *destino heroico* que invocaban los precursores del levantamiento de la Universidad de Córdoba hace siete años. Unir a los pueblos de América para defenderse del imperialismo sajón, derrotar a sus aliados dentro de cada uno de nuestros pueblos y libertar a millones de oprimidos que son sus víctimas seculares, he ahí nuestro gran anhelo común, he ahí nuestro credo revolucionario de justicia, he ahí la causa «bella y heroica», la mas bella y heroica para el sacrificio de la juventud, que ha saludado Romain Rolland, uno de los mas grandes hombres de nuestros tiempos, cuyo espíritu estremecido por las grandes inquietudes de la Humanidad comprende y siente la inmensa tragedia de este fecundo instante de la Historia de luchas terribles y desesperadas pero redentoras.

Haya de la Torre

Hatet ljuger. Kärteken är sanningen.

Verner von Heidenstam

IN SCHWEREN TAGEN

FÜR ROMAIN ROLLAND

Auch in diesen dunklern Stunden,
Liebe Freunde, laßt mich gelten!
Ob ichs hell, ob trüb gefunden,
Nie will ich das Leben schelten.

Sonnenschein und Ungewitter
Sind des selben Himmels Mienen;
Schicksal soll, ob süß ob bitter,
Mir als liebe Speise dienen.

Seele geht verschlungene Pfade,
Lernet ihre Sprache lesen!
Morgen preist sie schon als Gnade,
Was ihr heute Qual gewesen.

Sterben können nur die Rohen.
Andre will die Gottheit lehren,
Aus dem Niedern, aus dem Hohen
Seelenhaften Sinn zu nähren.

Erst auf jenen letzten Stufen
Darf uns eine Rast erfrischen,
Wo wir leicht und ungerufen
Uns in Gottes Atem mischen.

Hermann Hesse

TETSUO HIRASAWA

FELICITATIONS D'EXTREME-ORIENT POUR LE SOIXANTIEME ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE ROMAIN ROLLAND

Le présent est une page nouvelle et le commencement de la création de l'avenir.

Notre ami Romain Rolland a vécu véritablement l'aphorisme de Beethoven: „Durch Leiden Freude", – la foi de cette révélation qu'il a entendue du Dieu de Jean-Christophe «Va, meurs! toi qui devais mourir! Souffre! toi qui devais souffrir! Tu n'es pas né pour recevoir le bonheur! Tu es né pour remplir mes lois! Souffre! meurs! et sois un homme véritable!» Mon ami vient d'arriver à son soixantième anniversaire, en triomphant maintenant dans le combat pour la vérité, ayant traversé le creuset de la douleur profonde, en chemin vers la création d'un avenir clair et pur.

Qu'est-ce que c'est que ce jour mémorable pour lui, sinon la somme de ses expériences passées, un moment d'ample plénitude et une aurore d'un avenir brillant!

Vieillir c'est revivre sa jeunesse en lui donnant plus de valeur. J'envoie à mon ami du plus profond d'un cœur qui déborde d'émotion, mes félicitations auxquelles se joignent celles de tous ses admirateurs qui habitent cette île isolée de l'Orient où l'on aime tant l'art. Je me sens privilégié d'avoir pu mettre mon âme en contact direct avec celle de Romain Rolland, pleine de pitié pour les hommes et d'enthousiasme pour la vérité. Car c'est un bonheur pour une

âme jeune et faible de s'approcher d'une âme forte, sage et resplendissante de lumière. C'est un soutien pour celui qui cherche la vérité de rencontrer un héros inébranlable, qui peut lui servir d'exemple, dont le courage, à toute épreuve, est supérieur à celui d'un conquérant triomphant, car il a triomphé non d'un ennemi national, mais des luttes plus terribles que lui a livrées la vie, et il a gardé pourtant une pitié grave et douce, couvrant le monde des ailes de son amour.

Je crois que la part de bonheur que j'ai reçue d'une si haute amitié me suffira pour nourrir toute mon existence.

Que tout aujourd'hui paraît sombre! Quelle inertie! Quelle crainte! Quelle incertitude pour la vie! La haine, l'envie, la misanthropie ont plongé le monde dans une misère indicible. L'ennui de la vie a produit la plénitude de la souffrance.

Le sentiment moral, la volonté, le courage, le respect du devoir ont été bafoués incessamment par l'esprit de la décadence. Mais les ténèbres font d'autant plus resplendir la lumière, leur contraste. Et la noble figure de notre grand ami se détache d'autant plus clairement sur ce fond ténébreux. Ayant eu le bonheur de la contempler, je sens l'espoir et le courage renaître en moi. Marchons vers n'importe quelle douleur que la vie nous réserve! L'exemple de mon unique ami me guidera vers ma récompense: le contentement intérieur et le service de Dieu.

La sagesse de la vie est enfantée dans la souffrance et le bonheur ne vient que lorsque la sagesse s'est complètement développée. Contemplons l'histoire. Nous verrons que dans les moments du trouble le plus douloureux apparaît parfois l'homme qui accomplit l'union de la sagesse éternelle avec

la vie illusoire et surpasse le temps. Car les fautes de l'humanité, qui semblent la séparer de Dieu, lui servent d'expériences douloureuses et finissent par la ramener vers Lui. Mais pour faciliter ce retour, Dieu, – source du bonheur logique auquel tend la vie, – envoie de son éternelle et paisible nirvana un génie sauveur qui plonge dans le chaos de douleur de l'humanité. Le génie est en cela l'image de Dieu. Je puis donc dire que mon ami, qui est un génie, est aussi une image divine dans ce monde de douleur. Qu'il est l'apôtre de Dieu au milieu de ce chaos, qu'il verse sans tarir sa lumière au monde entier jusqu'aux îles lointaines de cet Extrême-Orient où j'habite à présent.

La pensée de Romain Rolland a touché l'âme japonaise. Car elle n'appartient pas seulement à l'Europe, mais au monde entier par son équité, sa vertu et sa sagesse. Elle est très proche de la conception japonaise qui considère la mort comme une partie intégrale de la vie, conception qui remplit le cœur de clarté et de bravoure. C'est pourquoi le Japonais l'écoute comme une voix qui viendrait d'un génie japonais et non comme celle d'un étranger. Il n'y a pas de limites de pays pour le génie. Maintenant Romain Rolland est devenu le génie tutélaire du Japon pendant l'époque de notre seconde réforme. Ainsi, par la douleur et le travail d'un développement difficile, nous sommes parvenus à une nouvelle lumière, à la joie de nous mettre en contact avec la vie universelle, ayant pris Romain Rolland pour guide de notre pensée. Je crois que son influence prépare pour nous plus de bonheur et des horizons plus larges dans l'avenir.

Mais la semence est le don de Dieu et le travail est le devoir du cultivateur. Maintenant, nos îles isolées ont reçu la semence des idées de Romain Rolland. Notre devoir sera de

les cultiver, afin qu'elles portent le fruit de la gloire sur cette terre.

Tetsuo Hirasawa

L'AUTEUR de ces lignes envoie ses félicitations sincères. Pendant qu'il écrivait cet article il est tombé gravement malade et a été obligé, ne pouvant exprimer facilement ses pensées en français, de prier son ami, le poète T. Mayeda, de traduire ce qu'il avait écrit. Ce dernier se joint de tout cœur aux bons vœux pour l'anniversaire prochain.

T. Mayeda

JOHN HAYNES HOLMES

TO ROMAIN ROLLAND

SALUTATIONS to you, great artist, great prophet, friend and inspirer of free spirits, on this your sixtieth birthday!

In the present age, by millions throughout the world, you are known, admired and loved as the incomparable author of immortal works. Already you have won immortality as the creator of *Jean-Christophe*, *Colas Breugnon*, and *Clerambault*.

In future ages, by numbered millions yet unborn, through all the time that men remember their heroic saviors, you will be known, admired and loved as the exemplar of international goodwill, the martyr of human brotherhood, the witness to God's law of love. In the darkest period that our race has ever known, you held aloft the light of truth. When men went mad, you remained sane. When hatred swept the earth with storm, you preserved within your heart an abode of peace to which as a refuge the free spirits of the world repaired. If our civilization, the world itself, is saved, it will be because men have learned to put by the sins which you have denounced, and to practice the principles of thought and life which you have taught. Great as are your achievements in the realm of art, greater still are your achievements in the realm of the spirit.

Exiled from your native land, you are at home in the

hearts of all men who reverence courage, sacrifice, idealism, purity of heart. As one of the least of a great company of your contemporaries, forerunners of posterity, I subscribe myself in admiration and love

John Haynes Holmes

Maître! J'ai lutté pour la liberté de l'esprit, et j'ai trouvé tout mon appui dans votre œuvre; elle m'a donné le courage pour le combat et la force pour la victoire.

Vous êtes l'âme de mon école. Votre portrait est sur notre autel, vos idées dans les cœurs que nous ouvrons à présent pour vous dire merci.

Ferenc Hugai

Que soient bénis l'Homme, le Maître et l'Artiste créateur en qui l'humanité a trouvé la colonne de feu qui montre le vrai chemin à ce monde plein de souffrance et de luttes contradictoires.

Dóra Káplány

L'un des membres de votre grande famille vous envoie son cœur plein de gratitude pour lui avoir fait sentir que nous ne sommes pas seuls et que nous avons des frères attachés l'un à l'autre par les liens des idées, de la bonté et de l'amour.

Ida Hofmann

Une femme salue le Maître!

Nous autres femmes sommes infiniment obligées au grand apôtre de la paix et de l'amour, parce qu'il a une tendre et parfaite compréhension de notre vocation et de nos problèmes, qu'il traite si souvent dans ses œuvres.

Mme. I. Polgár

Maître! Gratitude, Amour et Hommage, voici les trois grands sentiments qui me donnent la force de lever mes yeux vers vous! Mon âme regarde avec vénération l'Ame qui nous envoie, comme le soleil, ses rayons – l'Idée que nous garderons pour toujours et qui nous rendra capables de suivre les pas du Maître.

Au nom des élèves de l'Ecole Hugai
Laszló Kovtás

PANAÏT ISTRATI

LES TROIS PHASES DE MON ROMAIN ROLLAND

PIERRE-JEAN JOUVE, dans son «Romain Rolland vivant», affirme qu'*on éprouve quelque pudeur à dire à un ami combien on l'aime.* C'est une vérité d'Occident. Elle ne m'a pas empêché de dire à Jouve, ainsi qu'à d'autres amis d'aujourd'hui, combien je les aime. Et je sais qu'ils ont été bien heureux de l'entendre, et aussi, à leur tour, de me le dire ... autant que l'esprit de la civilisation occidentale le leur permit. C'est que, pour aimer avec force un homme et ne pas avoir peur de le lui dire et de le lui prouver, il faudrait, d'abord, être simple d'esprit, ensuite, très pauvre, très heureux et très malheureux, tout à la fois, ce qui n'est pas le cas de l'Occident, en général.

Ce fut toujours mon cas et celui des hommes que j'aimai. On comprendra donc, – et je ne demande pas à être excusé, – pourquoi j'ai toujours aimé passionnément: cela me rendait heureux; pourquoi je l'ai toujours avoué sincèrement: cela rendait heureux l'autre; et pourquoi, dans notre amour, nous cherchions à nous le prouver au prix du sacrifice même: cela nous faisait espérer que seulement de cette façon l'humanité arriverait un jour à se débarrasser de sa plus ignoble laideur: l'égoïsme brutal.

Et qui devait me donner raison d'avoir agi ainsi? Qui devait me ramasser comme une épave de l'ignominie sociale,

me panser les blessures, me réchauffer le cœur et me combler de tendresse? Mais, précisément des hommes d'esprit de la civilisation occidentale – en premier lieu, Romain Rolland, et aussitôt après lui, tous ses amis!

C'est donc bien vrai que, d'un bout à l'autre de la terre, l'homme est le même; qu'il peut être humain; que l'esprit ne l'empêche pas d'avoir du cœur et d'être juste. Qu'est-ce qui nous retient alors d'avouer notre amour et de le propager avec flamme? La «civilisation»? Abattons-là donc, et soyons «barbares»!

Avant d'aimer Romain Rolland, j'ai aimé des hommes de ce monde, et avec la même force. Nous nous sommes rendus heureux et malheureux, toujours en nous aimant, car l'amour n'est pas un obstacle au malheur.

Et je ne me serais jamais plaint de mon existence, – tout en maudissant et en luttant contre l'injustice sociale, qui me créait des douleurs stupides, – si la mort et le massacre mondial ne m'avaient séparé de toutes mes affections.

C'est ainsi que, – seul et trop malheureux dans le plus beau pays du monde, entre les années sombres de 1916 à 1918, – je fus près d'être vaincu par l'isolement. C'est terrible quand on n'a plus d'ami à qui dire combien on est joyeux et combien triste! Et cependant, l'ami auquel j'aurais pu dire cela, était tout près de moi: il était à Sierre, travaillait pour la paix, se promenait, s'attendrissait et souffrait en compagnie de Jouve, de Desprès et d'autres, et entendait peut-être le bruit formidable de mon tracteur Case, qui défrichait et faisait retentir la vallée du Rhône entre Sion et Villeneuve. Et moi, je ne me doutais pas de son existence. A un pas de lui, le frôlant peut-être dans mes courses rageuses en «bécane» sur les routes du Canton du Valais, pendant toute

l'année 1918, – et, quand même, la destinée ne voulut m'offrir le moindre signe qui m'eut permis de le découvrir!

Penché sur les visages des classiques français, je ne soupçonnais pas que le visage le plus rayonnant de bonté, le plus empreint de pitié humaine, était là, prêt à me secourir.

Une main anonyme devait venir peu après, soulever le coin du voile et me le montrer.

Malade, dans le sanatorium Sylvana-sur-Lausanne, au commencement de 1919, je décourageais le peu d'hommes qui m'adressaient la parole. Un de ceux-ci – que sa vie soit heureuse! – un journaliste suisse-allemand, voisin de table, s'écrie un jour, au milieu d'un tête-à-tête sur la littérature:

– Mais enfin, qu'est-ce qu'il vous faut? Tolstoï ne vous suffit pas?

– Plus . . .

– Vous avez raison: il est rasant avec son Evangile. – Balzac, alors? C'est un colosse de la foi!

– Je le préfère, mais aujourd'hui, c'est encore de la *littérature*, et je voudrais . . . une sorte de chant du cœur, une main brûlante sur ma nuque . . . une sincérité qui vînt *d'en haut*, pour répondre à notre sincérité *d'en bas*: il n'y a plus des hommes, *en haut*?

– Connaissez-vous Romain Rolland?

– Qui est-ce?

– Ah, bon! – Commencez par lire ses trois *Vies des hommes illustres*, puis, son *Jean-Christophe.*

C'était bien le moment. Ma plus grande affection, la seule qui me tenait encore debout, de loin, ma mère, venait de s'éteindre elle aussi, dans la même semaine que la mère de celui qui me parlait, par la bouche de Jean-Christophe, du désespoir filial, qui est le même dans tous les cœurs aimants,

et de la vanité de nos aspirations le jour où nous n'avons plus qui aimer.

Nous n'avons plus qui aimer? Mais si! Romain Rolland; reste toujours de la place pour l'amour des hommes: reste l'Humanité «qui souffre, qui lutte, ou qui ne lutte pas». Debout, ami!

J'essayai de me tenir debout, entre les machines du garage Peugeot, à Genève, mais lorsqu'on souffre, on ne peut pas se tenir debout entre des machines, et alors, j'allai me mettre dans mon lit, baisser les rideaux et penser:

– Ah, me disais-je, en relisant les pages qui m'allaient au cœur, – si je pouvais seulement dire à cet ami combien sa parole m'est salutaire, et avoir de lui un mot, une preuve qu'il croit dans ce qu'il dit, que je sache que *ce n'est pas de la littérature*. Je ne veux rien: qu'il me permette uniquement de baiser *une ligne écrite de sa main, pour moi, pour ma douleur!*

(Aujourd'hui, quand, à mon tour, je reçois journellement de mon pays aux maîtres étrangleurs, de navrantes demandes de pansement, – «pour moi»! «pour ma douleur»! «et de ta main»! – auxquelles j'aimerais mieux mourir que de ne pas répondre, – aujourd'hui je comprends qu'il est plus commode d'être littérateur «sceptique», «fin» et «raffiné».)

Ami Rolland . . . Je bénis ce jour qui me permet, – de votre vivant et à la face du grand monde à l'âme assoiffée de sincérité, – de parler de cette première phase de votre influence sur la vie d'un homme. Elle est la plus importante de toutes. Elle fut décisive pour ma vie. Je devais être mort dès le 3 janvier 1921, *par suite d'une erreur*: l'erreur de n'avoir pas laissé d'adresse à l'hôtel où vous étiez «descendu *pour un long séjour*», disait la Tribune de Genève, pour douze heures, en réalité.

Depuis 1919, – quand ma lettre me fut retournée avec la

mention *«parti sans laisser d'adresse»*, – et jusqu'en 1921, j'ai vécu deux années en vous lisant et en me demandant sans cesse: «Est-il possible que cet homme n'ait pas voulu recevoir ma lettre? Est-elle, vraiment, si laide, l'existence»?

Et un jour de triste janvier, d'autres peines y aidant, je me suis répondu: «Oui, elle est laide, finissons-en»!

O, artistes de cœur! – Ecrivains à la parole brûlante! Veuillez laisser vos adresses partout où vous descendez *publiquement malgré vous*. Dites, en quittant une pension:

– Madame l'hôtesse! Je suis un homme bien dangereux . . . Voici vingt sous pour le facteur et priez ce brave homme de faire suivre ma correspondance. S'il ne le fait pas, des êtres humains pourraient tomber morts, dans quelque coin du monde, – des êtres bons et innocents, que j'empoisonne tous les jours invisiblement.

Prenez cette précaution, ô amis qui écrivez des choses inouïes, et si vous ne le voulez pas, n'écrivez plus, laissez les hommes à leurs amours bêtes, à leurs haines encore plus bêtes, et à leurs littérateurs «fins» et «sceptiques»!

La seconde phase de l'influence de Romain Rolland sur moi, commence le jour où, – en sortant, vidé de vie, de l'hôpital de Nice je me suis rempli d'une nouvelle vie que j'ai puisée dans sa première lettre. Cette lettre m'attendait déjà à la maison: une enveloppe bleue à «d'écriture fine, ailée», et qu'on ne pourrait confondre avec nulle autre écriture, – la première de ces enveloppes qui devaient me suivre, après, partout, et m'apporter la nourriture de l'âme, alors que je cherchais celle du corps, dans les villages des Alpes Maritimes, la main droite estropiée, l'appareil photographique sur le dos, battant les foires et les fêtes, me faisant insulter par les gendarmes et estimer par Romain Rolland.

Je ne parle pas au figuré quand je dis que cette première lettre m'avait *rempli* d'une nouvelle vie. Elle m'a rempli effectivement et avant de l'ouvrir! Quoique défaillant, je me suis tout de suite dit, comme au temps de mes grandes amitiés: «Allons honorer cette réponse avec un bon verre de vin, un bon café et une bonne cigarette! Et réjouis-toi cœur: l'ami est là!»

L'ami était là. Et cet ami réalisait le miracle singulier pour notre temps de confirmer, par lettre particulière adressée à un camelot bousculé par les agents, sa foi bouleversante, professée dans ses livres.

Alors, pour le récompenser de sa générosité, je me suis mis à l'écraser avec enthousiasme: je lui écrivis, pendant cette année 1921, au moins deux cents pages de lettres, et il dut me répondre tous les huit ou quinze jours, en se plaignant du manque de temps et de santé, du nombreux courrier, et en ne cessant pas de me prier d'écrire autre chose que des lettres.

– «Mais non, pensais-je, c'est très bien comme cela: maintenant, que j'ai plus *d'une ligne écrite de sa main*, je veux le bras même!»

C'est ainsi, une parole roumaine le dit bien: «*Celui que tu as sauvé de la mort, t'empêchera plus tard de vivre*».

Et cependant, ce ne fut pas tout à fait ainsi. Je compris qu'il devait vivre lui aussi. Je le lui permis. Et je me suis mis à écrire autre chose, pendant tout l'été 1922.

Puis, je suis allé le voir, l'automne de cette année même.

Il m'est arrivé, comme chef de délégation ouvrière, de perdre devant un préfet ma contenance et mon esprit. Dans la Villa Olga, je suis entré tranquillement, le cœur ferme, l'esprit présent, comme on est lorsqu'on pénètre dans une

cathédrale à l'heure où le curé joue au «Jass» et mange de la «fondue», pour parler suisse.

Je ne craignais qu'une chose: c'est de tomber sur un homme trop poli. Il n'en fut rien: le Romain Rolland de *Jean-Christophe* et celui de ses lettres, était bien l'ami.

Après huit jours de visites, en nous séparant pour ne plus nous revoir jusqu'au moment où j'écris ces lignes, je lui avouai mon appréhension:

– J'avais peur de vous, avant de vous voir . . . Maintenant, je n'en ai plus.

– Moi aussi, j'avais peur de vous, – (il avait bien de quoi!) – mais, maintenant, nous sommes amis.

Et il m'appela: «*flamme inextinguible*».

– Cette «flamme», continue à brûler, alimentée par l'huile sainte qu'il envoie par-dessus monts et vallées et mers, à tous ceux qui en éprouvent l'ardent besoin. Il est en ce moment avec moi, comme il est avec tout son monde invisible: dans le calme agissant. C'est la troisième phase de mon Romain Rolland et la définitive.

– «*Je ne sais pas*», me disait-il dans sa première lettre, (je cite de mémoire), – «*je ne sais pas ce qu'il adviendra de cette force qui est en vous, mais je la sens, elle existe, et brûle en des passions*».

La voilà, mon ami: elle brûle aujourd'hui en d'autres passions, les passions que vous avez bien voulu lui jeter en pâture. J'ai perdu mon bon sommeil et mon appétit, je me lève à quatre heures du matin, et je pense. Je ne vois plus la belle montagne, les champs et la mer, je n'entends plus le bruissement du feuillage et l'hymne des oiseaux comme autrefois. Mes jambes, engourdies sous la table, ne connaissent presque plus le bonheur de la marche sur la route qui traverse la forêt: je reste et écris.

Et des hommes de mon pays aux maîtres étrangleurs me demandent :

– «Que feras-tu, *maintenant*»?

Je leur réponds, publiquement et en particulier :

– Maintenant ? – *Maintenant je crois, je crois toujours, je lutte et j'espère*, avec la minorité qui croit, qui lutte et qui espère, mais si vous ne voulez pas vous unir à cette foi, à cette lutte, et à cet espoir, alors, bientôt, je pourrais faire un homme repu, encore un homme repu sur cette terre où des artistes et des littérateurs deviennent aussi allègrement repus que ce brave fabricant de gaz asphyxiants qui les admire et leur fait place à sa table. Voilà ce que je pourrais faire bientôt, et ce que je ne ferai jamais, parce que cela se fait depuis trop longtemps, et parce qu'il m'a été donné dans ma vie de devenir ami de Romain Rolland, qui aurait pu le faire lui aussi, qui ne l'a pas fait, et qui mourrait de chagrin s'il me voyait le faire, à ses soixante ans !

Panaït Istrati

DAS EWIG-MENSCHLICHE

Der Name Romain Rolland scheint mir ein lebendiges Symbol des Unendlich-Menschlichen zu sein. Seit sieben oder acht Jahren habe ich stets mit diesem Namen gelebt. Schon der Klang dieses Namens bringt mir Ermunterung, Licht und Tröstung. Pathetisch, warm, ernst, heiter, kräftig, scharf, unendlich süß und immer allmenschlich klingt mir dieser Name: Romain Rolland.

Der wahre und große Romain Rolland! Ihm verdanke ich den größten Sinn meiner inneren Tage. Sein Dasein strahlt in mir wie ein Leuchtturm. Die Musik seiner Seele fließt wie die Stimme des Lebens selber in die Tiefe meines Wesens herein; sie ist heldenhaft, universell und mütterlich. Täglich lebe ich in diesem ungeheuren Meer der lebendig-allmenschlichen Kräfte, daß ich täglich in mir Erweiterung und Erhebung meiner selbst fühlen kann.

Sein Geist und sein Beispiel sind die Quellen der Überzeugung, die Menschheit könne noch heute den Glauben an die Brüderlichkeit erhalten. Der Kern des Brüderlichkeitsbedürfnisses ist die mystische Kraft der menschlichen Seele. Was ist denn die Seele? „Die Seele . . .“, so sagt Annette in der *Verzauberten Seele*, „Es ist lächerlich, von seiner Seele zu reden! Was versteht man darunter? . . . Ich kann nicht ausdrücken, was ich damit bezeichne. Aber es ist. Denn ich

bin ja auch, Roger. Das eigentlich Wahre, die letzte Wesenstiefe."

Romain Rolland versteht und kennt das Wesentliche unserer Seele – der Seele des jungen Japans. Das wahrhaft lebende Japan ist nicht das politische, das militärische, sondern es ist das innerliche. Das innerlich-universelle Japan muß erwachen und es fängt an zu erwachen. Der religiöse und freie Romain Rolland ist der Wegweiser und der große Freund des jungen Japans. Ich hoffe und glaube von Herzen, daß der Same seines Geistes sich unter unseren kommenden Kindern immer weiter zu Blüten und Früchten entfalten werde und daß immer sein Beispiel und seine Worte ihnen Licht und Glauben schenken, wenn sie in Zweifeln oder Prüfungen sich befinden. Er ist wirklich „ein Zeitgenosse derer, die da kommen werden".

Er kämpft stets leidenschaftlich mit allem Unwahren, um in der Zukunft das größere Wahre leben zu lassen. Das Ernste, das menschlich Freie, das die Grundlage seines Daseins gestaltet, führt ihn durch die schmerzhaften Kämpfe zu der erhabenen Schönheit, deren reinen göttlichen Anblick nichts mehr auf der Erde stört. Bei ihm ist das Gewissen die Mutter der Schönheit. Mein verehrter Freund Hyakuzo Kurata schrieb mir: „Rollands Seele scheint mit den Flügeln schlagend sich immer mehr dem gestirnten Himmel zu nähern." Sein ganzes Leben ist die Erfüllung der schönen Worte Goethes, die die „edle Idealistin" Malwida von Meysenbug so herzlich liebte: „Nehmet den Ernst, den heiligen, mit hinaus, denn der allein machet das Leben zur Ewigkeit."

Die Wahrheit gegen sich selber ist sein einziges Gesetz. Und dieses Ich trägt in sich ein inneres Meer allumfassender

Erlebnisse. Romain Rolland ist die Verkörperung des alles-lebendig-machenden Wirkens. Man findet darin Leiden, Freude, Zweifel, Enttäuschung, Entzückung, Träume und alle anderen menschlichen Kräfte, die auch wir alle in uns selbst lebend fühlen. Seine Vernunft aber schenkt ihm die Kraft, immer in Stürmen frei und unbefangen fest zu stehen. Sie überschaut und erkennt ohne Täuschung das Drama des Lebens, das die Wechselwirkung von Liebe und Haß ist. Und sein Wille läßt ihn immer vorwärts zum Größeren des Lebens schreiten. Und sein Herz, jenes große Herz, dessen brennende Reinheit eine Krone seines Daseins und auch der ganzen Menschheit ist, gibt ihm eine Höhe, wo die Träume und der Glaube an göttliche Harmonie und Ewigkeit herrschen. Und der treue Begleiter seiner Lebensreise ist seine absolute Aufrichtigkeit. „Quoi qu'il advienne maintenant, on sait que là est la terre ferme. Et là-haut, la lumière!"

Als meine liebe Mutter im Frühling 1924 starb, war ich traurig. Ich suchte in Romain Rollands Werken einen Trunk des Trostes. Ich las den *Saint Louis*, den *Jean-Christophe* und den *Clerambault*. Die süß tröstende brüderliche Musik war immer da. Saint Louis, Christophe, Olivier, Antoinette, Clerambault und Froment waren die Freunde meiner Traurigkeit und hinter diesen Gestalten sah ich die treuen Augen und das zartfühlende Lächeln des großen Freundes. Franz Werfel sagt: „Alles Überall ist mütterlich". Und es ist dies tröstliche Überall, das ich immer in Romain Rollands Wesen finde. Er ist für uns der Überwinder der Grenzen von Zeit und Raum. Uns Morgenländer lehrte er das wahre Europa als unsern Bruder zu lieben und zu bewundern. Welche Ironie, daß derjenige, aus dem gewisse Franzosen engherzig einen unfranzösischen Franzosen machen wollten, uns tat-

sächlich das in seiner allmenschlichen Größe edelste Frankreich offenbart!

Der 29. Januar 1926 ist der Tag unserer großen Freude; für diesen Tag will ich von Herzen unserm sechzigjährigen heroischen Freund und freien Apostel der Menschheit einen Blumenstrauß des Dankes und des freundlichen Grußes aus dem fernen Osten schenken. Gesegnet seien die zukünftigen Tage seines guten langen Lebens, dessen innere Sonne die heilig-menschliche Liebe ist!

Toshihiko Katayama

ELLEN KEY

CHER AMI

VOTRE vie de jeunesse a été «un jeu» de l'amour et de la mort; elle vous a apporté des déceptions profondes et de vives douleurs!

Que la partie que vous venez d'inaugurer soit remplie de victoires dignes de vous! Que les chagrins se rarifient et que les joies se multiplient dans votre vie privée!

Que les idées élevées pour lesquelles vous avez lutté et souffert, les victoires dont vous avez rêvé se réalisent. Voici mon vœu le plus chaleureux pour vos jours à venir!

Ellen Key

JEAN-BAPTISTE KIN YN YU

MA PREMIERE VISITE A ROMAIN ROLLAND

Je descends à Villeneuve. Maintenant que s'éloignent les toptops du train et les derniers voyageurs qu'il emporte, j'entre tout d'un coup dans une solitude et un silence surprenants. Le lac, que j'entrevoyais un peu à travers un rideau de branches, m'apparaît dans toute sa splendeur calme et pure. Sur la face unie plane la sérénité bouddhique, le sentiment heureux de la grandeur et de la liberté. La chaîne majestueuse des Alpes de Savoie, couronnée de brume mauve, se mire dans le bleu du lac, et coupe l'azur des cieux. On sent au-dessous de soi les vilaines passions de la bête humaine. Comme on est loin de Changhaï agité par la terreur anglaise, loin des plaines de l'Asie et de l'Afrique morcelées par les griffes des conquérants, loin de l'Océan déferlant, loin des grandes Puissances européennes meurtries par leur propre fureur! . . . Ceux qui ont lu *Au-dessus de la Mêlée* et *La nouvelle Journée* de *Jean-Christophe* trouveront certainement que le beau paysage du lac s'harmonise merveilleusement avec l'esprit de son «hôte sage et lucide», Romain Rolland. Les touristes s'arrêtent à Montreux. Ce coin retiré du Léman, semblable au «Pays de la Source et des Pêchers», n'est guère visité que par les hommes libres de toutes les nations, amis et admirateurs du grand homme libre entre tous. Je crois que c'est pour la première fois que, du my-

蕾芒湖畔

我到了新村下車。脫卜脫卜的車声載着最后的搭客馳去既遠，忽然是一片寂靜和曠闊。剛才隔着樹籬窺見的一線湖光，竟全現了牠的壯觀。平湖面上飄着佛氏的陰清，偉大和自由底感覺。莊嚴的亞尔白山脈被翠烟籠罩，下边照在碧湖裏，上边剪斷蒼天。覺得人性底私慾都壓在脚下了。如今竟遠離了被英人震動的上海，遠離了亞洲非洲被猛瓜分裂的大陸，遠離了駭波怒浪的汪洋，和戰后殘

JEAN-BAPTISTE KIN YN YU
Shanghai (Chine)

stérieux Extrême Orient, de la Chine surannée, est arrivé un jeune pélerin . . .

Quand, pour la première fois, mon attention fut frappée par les pensées de Romain Rolland, en lisant un Essai de critique des grands penseurs modernes, j'étais envahi par un pessimisme intense. En face du chaos de l'époque je succombais. Je brûlais de lire ses œuvres, espérant que cette nouvelle force me sauverait. Après les avoir vainement cherchées dans toutes les librairies, plus profondément encore je retombai dans le désespoir. Cette épreuve est connue par la majorité de notre jeunesse contemporaine, déconcertée par d'énormes changements. En moins de vingt ans, elle vit renverser l'Empire Céleste, tomber l'idole de Confucius qui pendant des milliers d'années momifia le peuple en défendant l'autorité abusive des Fils du Ciel; elle vit déchirer le voile de ses superstitions, succéder à ses rêves nonchalants l'activité positiviste européenne. La lionne réveillée secoue la torpeur de sa civilisation surannée. Elle s'enrage dans la destruction de son passé (son idéalisme, ses sentiments poétiques, ses naïves croyances, ses mystères, ses vices et ses vertus). Elle poursuit ravie l'évolution européenne. Qu'a-t-on construit sur ces ruines? Un matérialisme démoralisant, le droit de la force, la tyrannie et la corruption du capitalisme étranger, et l'«auri sacra fames», qui fomentent de toutes parts des guerres. Détrompé de mes douces illusions d'enfant, je fus placé brusquement en face de la réalité terrible. Suivre les contemporains dans la voie de cette civilisation dégradante? Rentrer sous le joug du Confucianisme ou du Christianisme dont on a eu tant de peine à s'affranchir? Se réfugier dans le néant? C'est en me débattant parmi ces crises sinistres que, par hasard, je rencontrai Jean-Christo-

phe. Nous ne tardâmes pas à devenir de bons amis. Avec admiration je partageai ses souffrances, ses luttes, ses amours, ses dépits et ses victoires. Je reconnus en lui le héros de mon idéal, dont j'avais jugé impossible l'existence dans notre triste actualité. Je découvris enfin ce type de l'homme nouveau: idéaliste fort, expérimentateur sceptique et enthousiaste fervent – «des yeux qui luisent à travers le chaos» – ayant comme tous ses faiblesses, ses troubles et ses enlisements, mais revenant toujours plus courageusement dans la lutte, arrivant à triompher des passions, des préjugés du monde et des souffrances de la vie, jouissant enfin de la paix et de la liberté complète de son âme. Le monde, et surtout notre jeunesse hésitante a besoin de lui. Elle lui fera assurément un chaleureux accueil, car il ne sera pas pour elle une nouvelle idole froide et inaccessible, mais un guide sympathique et gracieux. Sa force de style, sa puissance de création, son lyrisme oriental, sa grandeur de pensée, sa divine musique, le son animé de ses cloches, son cher fleuve, tout en lui vous grise et vous emporte irrésistiblement. Irrésistiblement, j'ai été poussé à le traduire. J'avais déjà terminé le premier livre, *L'Aube*, quand j'appris par une biographie de l'auteur qu'à l'exemple de Tolstoï il répondait aimablement à tous ses admirateurs. J'eus la hardiesse de lui écrire, et reçus de lui des lettres intimes. J'ai été toujours enthousiasmé des grands hommes, je les ai toujours adorés de loin: quelle ne fut ma surprise de découvrir parmi eux un vivant, un homme simple, un ami! J'y crus à peine. – Maintenant encore j'en crois à peine mes yeux. Aussi est-ce avec une sensation de somnambule qu'ayant gravi la montée ombragée, j'aperçois sur une pente douce et verte la belle et modeste villa Olga, dans le calme imposant du soleil couchant.

Une haie rustique, un petit jardin, une porte latérale entr' ouverte . . . la villa silencieuse, perdue dans les montagnes, au bout du lac, donnant l'impression d'un des plus gracieux paysages de nos poésies ou peintures anciennes. Une jeune servante m'introduit dans un petit salon, avec un piano au fond, une table au milieu encombrée de livres. Bientôt, sans bruit et souriant, entre le poète un peu voûté, maigre, énergique. Il paraît âgé de plus de quarante ans. Sous les sourcils mystérieux, les yeux étincellent à travers les lunettes. Tantôt ils reflètent avec vivacité les mouvements de son âme, tantôt ils deviennent mélancoliques et songeurs. Parfois, un sourire, comme une brise légère, traverse le visage placide. Une bouche éloquente par elle-même, mais hésitant à parler, révèle une puissante possession de lui-même. Il s'exprime lentement, d'une voix douce et pure. Il marque sa satisfaction de rencontrer un ami chinois. De la Chine il admire, dans le passé, la maîtrise sur soi-même, et la profonde sagesse. La plupart de nos grands moralistes, Confucius, Laotse et leurs disciples portèrent au plus haut degré l'ataraxie. Ils la posèrent comme principe de la politique et du bonheur individuel. Malheureusement le peuple dégénéra dans l'ignorance et l'apathie. Son antidote serait les qualités des Européens modernes: la curiosité active, la passion du savoir allant jusqu'au développement de ce qui leur est même nuisible. De ces dissonances Romain Rolland fait sa plus belle harmonie. Il excelle à accorder une activité intense, une connaissance vaste et approfondie, qui sont celles des ingénieurs d'aujourd'hui, avec une vie paisible et douce de nos poètes d'autrefois, ne participant ni à la spéculation vilaine des uns, ni à l'indifférence égoïste des autres. Voilà trois ans qu'il réside, avec son

père, sa sœur et une servante, dans cette retraite pittoresque du lac, environnée des hautes montagnes. Sa sœur, affable, bonne et très instruite, vient parfois en aide à son frère dans sa rude tâche. La maison, élégante et simple, sans luxe ni misère affectée, rappelle le Juste Milieu de Confucius. Elle semble tout à la fois solitaire et pleine de monde. Dans sa petite chambre, pend au mur une photographie de Gandhi, au-dessus du lit, il y a un portrait de Tolstoï et un tableau de la résurrection du Christ. D'une fenêtre on découvre le lac et les Alpes moirés délicieusement par la lune naissante. C'est là qu'il dépense, qu'il oublie, qu'il immortalise son temps, en méditant, créant, en répandant la liberté et la civilisation...

La nuit. Je rentre à Villeneuve en longeant le lac désert, traversé seulement de temps en temps par des bruissements d'automne. – Quand j'habitais Si Fou (le lac de Hang-tcheou) maintes fois, sous le clair de lune, une légère barque me ramenait, à travers les flots argentés, aux environs du Tombeau du général Jo-Hei. Je regardais en passant, non sans émotion, les habitants et les touristes, paysans ignorants, condottieri nouveaux, le beau parc central devenu la propriété sacrée d'un millionnaire juif, les tombeaux moussus de nos anciens héros patriotes malheureuses victimes des Fils du Ciel ... Mais les pagodes bouddhiques avec leurs cloches rouillées, leurs beaux monuments d'arts poussiéreux, en imposaient. La plupart de ces grands artistes inconnus, dont le génie fleurit grâce à l'esprit bouddhique, libre, sublime et égoïste, emportèrent dans le tombeau les secrets de leur art. J'ai acheté, près du pont Silen, les vieilles estampes dues à leurs pinceaux, et je les ai conservées ...

Le lendemain matin, en allant de nouveau visiter le grand apôtre des arts, je les lui offre. Les arts n'étaient, jadis, sous nos rois, qu'une distraction de l'élite intellectuelle. Le temps est venu de leur donner l'importance qui leur est due. Ils sont la grandeur et la consolation de l'homme. Ils donnent des ailes à la créature terrestre. Ils transforment la monotonie et la tristesse de la vie en un rêve enchanté, en une extase spirituelle. Ils brisent les chaînes des passions, rompent les prisons étroites de l'espace et du temps. Confucius érigea en base de son système la musique et les rites. La fleur des champs, déplacée par l'embuscade de l'impérialisme, la musique, fut vite étouffée par l'oppression des rites. En raison de ces abus, les illustres penseurs Me-tseu, Tchoang-tseu s'avisèrent de rejeter les arts qui leur paraissaient inutiles et, par conséquent, nuisibles. Sueng-tse, Ly-se (ministre du premier roi des Tsing), encore plus rigoureux, s'obstinèrent à détruire tout ce qui était étranger à leurs doctrines, ce qui amena l'incendie des livres et le massacre des lettrés. Les sciences modernes qui avaient germé dans les hypothèses des disciples de Me-tseu, les pensées humanitaires du maître, dignes d'un Romain Rolland: „Tout désordre social vient de ce qu'on ne s'entr'aim pas... les voleurs aiment leur famille, mais ils n'aiment pas celle de leurs prochains, aussi volent-ils cette dernière au profit de la leur . . ., les peuples aiment leur patrie, mais ils n'aiment pas celle de leurs voisins, aussi conquièrent-ils cette dernière, pour agrandir la leur . . .» tout cela sombra, et n'eut plus d'écho pendant plus de deux mille ans. Romain Rolland souffre de ces crises retardant la civilisation. Il souffre surtout de la cruelle oppression ou de la destruction d'une race avancée en progrès par une autre grossière. Les Grecs avaient atteint leur âge

d'or, quand les Romains guerriers et beaucoup plus ignorants les subjuguèrent. Et la civilisation recula. L'invasion des Barbares en acheva l'effondrement. Le «maître des harmonies qui ne connaît pas de barrières égoïstes de races», a souvent exprimé sa protestation contre la civilisation matérialiste européenne imposée de force à l'Orient, qui a cependant la sienne; ces raffinements de machines meurtrières, cette cupidité démesurée ne dureront pas toujours; ils conduiront peut-être à une interruption subite de la civilisation moderne. Aux Orientaux de se défendre! C'est à la volonté constante que la victoire appartiendra. Des deux grands conducteurs des peuples contemporains, Lénine et Gandhi, il préfère le dernier. La non-violence prêchée jadis par le Christ, Me-tseu, Bouddha, Tolstoï . . . est la résistance la plus puissante, la seule digne de la nouvelle humanité. Elle triomphera de toutes violences, comme le Christianisme naissant toujours persécuté, mais de plus en plus encouragé par ses sacrifices, réussit enfin à triompher du pouvoir temporaire des Césars . . . L'histoire de Gandhi est une plaidoirie et un enseignement pour l'Orient . .

Bel après-midi. Un ciel nuancé d'opale et d'or. Les plantes fraîches des flancs des montagnes sentent le printemps, tandis que les sommets sont déjà couverts d'un voile de première neige. Du bout de sa canne Romain Rolland me montre l'hôtel Byron, où, enfant, il visita Victor Hugo; au-dessous, le Château de Chillon se mirant dans le saphir du lac; plus loin, entre Montreux et Vevey, un tertre vert que choisit J. J. Rousseau pour la mise en scène de sa *Nouvelle Héloïse*, et au-delà du lac, au pied des Alpes toujours enveloppées de crêpe mauve, un petit village moitié suisse et moitié français, où, pendant la Grande Guerre, les siens vin-

rent voir Romain Rolland de l'autre côté du pont suffisant à séparer deux mondes; enfin, à l'horizon lointain, la ligne verdoyante du Jura, perdue dans la brume dorée qui confond le ciel et la terre . . .

J.-B. Kin Yn Yu

CHARLES KOECHLIN

EN HOMMAGE A ROMAIN ROLLAND

Il y a certaines discussions où, malgré mes efforts, je ne puis rester calme: par exemple, sur les livres et l'attitude de Romain Rolland. Depuis longtemps je renonce à convaincre ceux qui ne l'ont pas compris; je ne ferais que me fâcher. L'inhumaine injustice de ses adversaires m'irrite douloureusement. N'eussé-je même pas l'honneur de compter parmi ses amis, ses écrits seuls et particulièrement l'acte d'exceptionnel courage que représente *Au-dessus de la Mêlée*, m'eussent donné pour lui une affectueuse et respectueuse admiration.

Deux sortes d'hommes: ceux qui font comme tout le monde, – et ceux qui, *voulant rester eux-mêmes*, ont le courage de penser, *d'agir* contrairement aux dogmes de l'opinion publique. Les premiers, n'est-ce pas, sont «honnêtes» autant qu' «honorables». Respectés, ils acquièrent la fortune, parfois la gloire. Ils meurent avec, pour laissez-passer au ciel, la considération de leurs semblables. Mais leur vie n'est qu'une misérable suite de concessions, qu'un refus constant d'obéir à la voix de leur conscience intime, qu'un incessant déni à l'humaine sensibilité; en un mot, disons-le: qu'une perpétuelle lâcheté. Tout cela pour s'offrir, avec le bien-être matériel, le réconfort «moral» de marcher en troupeau. Vers quel but? Ils ne savent, – ils ne cherchent à le savoir. Il leur

a suffi de vivre confortablement, rivés à leur niche par les chaînes qu'ils se sont forgées . . . Les Chiens de la fable!

Mais les autres, les Loups, les libres fauves, n'échangeront pas leur austère liberté contre la grasse nourriture et la prison luxueuse. Une fois pour toutes, ils ont décidé: «qu'importe ce qu'on dira! je ferai ce que je veux, je ferai ce que je dois.»

Les Loups sont un éternel scandale aux yeux des Chiens. Je ne sais s'il est utile – pour l'ordre – qu'il y ait dans l'humanité un si grand nombre d'esprits enchaînés par l'usage et le «qu'en dira-t-on». Je doute, surtout, que les nécessités de la vie sur notre planète obligent les «Chiens» à tant de méfiance et d'incompréhension vis-à-vis des «Loups». Mais ce dont je suis sûr, c'est que les Loups ont fait la vertu, la grandeur, le progrès de l'humanité.

De tous les pays, de tous les temps, cette scission entre les êtres libres et les machines humaines. Même dans la cité de l'intelligence et de l'équilibre, à l'époque du miracle grec, Socrate fut condamné. Et notre *société* se prétend chrétienne, elle qui repose sur les conventions, l'hypocrisie, le cabotinage! elle qui respecte tout ce que le Christ flagellait, elle qui honnit tout ce qu'aimait Jésus!

Une conscience très nette – quoi qu'on en ait dit – nous fait pressentir ce qui est bien, ce qui est mal. Et c'est nous qui par de misérables sophismes, d'un «bon sens» calculé mais trompeur, essayons d'étouffer cette voix *personnelle* sous la clameur de *l'Opinion*. Aussi ajouterais-je sans hésiter: les esprits libres, seuls réellement intelligents, sont encore les seuls qui aient la force de vouloir le bien et d'obéir à la vraie morale. Parce qu'ils demeurent eux-mêmes, seuls ils se montrent *des hommes*, seuls ils vivent.

Et par delà les siècles, en définitive, eux seuls conquièrent la multitude des âmes.

Paradoxe, et chose mystérieuse (explicable pourtant à qui réfléchit), – apparente contradiction, qu'en art les génies les plus personnels, les plus fièrement individuels, les moins asservis à l'ambiante sensibilité, soient sacrés par l'avenir les plus grands, les plus universels, ceux dont l'influence s'étendra le plus loin. Mais ce n'est pas discutable; et – justice immanente – ce sont les lâchetés de l'artiste indigne qui le vieillissent et le démodent.

Pareillement, les poètes, les moralistes, les philosophes, les fondateurs de religions, – et tous les persécutés par les gouvernements, les gens en place et l'opinion publique, ont eu des revanches éclatantes.

Celle de Romain Rolland, l'aube en est levée. Et si combattu qu'il ait été par certains, pas un instant (malgré son indépendance) il ne fut isolé. Les sympathies des malheureux l'entourent. Qui cherche conseil, aide, réconfort, se tourne vers lui . . . De toutes les attaques, chaque fois il sort plus grand et plus universellement aimé. Dans le dur combat contre Llôp'ih, la déesse monstrueuse, chaque blessure le fait plus fort et plus victorieux: il a pour lui l'avenir, et l'humanité.

Charles Koechlin

ANNETTE KOLB

WILSON UND ROMAIN ROLLAND

WILSON, der vielleicht am eigenen Versagen und der Enttäuschung, die er der Welt bereitete, gebrochenen Herzens gestorben ist – laßt ihn uns daher nicht schmähen! – Wilson fehlte es an eben jener Festigkeit des Charakters und der Haltung, welche in diesem Krieg und diesem Frieden Romain Rolland auf ein so hohes Piedestal stellte, daß er gleichsam wie ein lebendes Standbild erscheint. Er wäre der Berufene gewesen, gerechte Schiedssprüche zu fällen. An ihm hätten wir nicht das betrübliche Schauspiel erlebt, ihn am Konferenztisch umgarnt und überlistet zu sehen. Sein Scharfblick, seine Kenntnis der Welt und ach! der Menschen, hätten ihn davor bewahrt „weiser auszusehen, wenn er saß", wie Keynes, einer der Zeugen in Versailles, den unglückseligen Wilson charakterisierte.

Auch in unseren Tagen hat es Männer von Überblick, von europäischem Wollen und auch von Gesinnung unter den europäischen Staatsmännern gegeben.

Aber es gab keinen, der so ohne Spur jeglichen Ehrgeizes und mit einer solchen Geringschätzung der Macht die Macht übernommen hätte wie Romain Rolland. Vergleichbar nur jener Gestalt des Weisen, der in Mozarts unsterblicher Zauberflöte als der Lenker der Geschicke eingreift. Für einen solchen Richter freilich ist die Welt noch lange nicht reif. Die

Tatsache allein jedoch, daß ein so großer Vorläufer besserer Zeiten in unserer Mitte lebt, läßt der Hoffnung Raum, daß jene höhere Menschlichkeit, die Rollands Person uns versinnbildlicht, sich auch für diesen Planeten eines Tages verwirklichen wird.

Annette Kolb

SALUT A ROMAIN ROLLAND

Hommage à Celui qui voit ce monde tel qu'il est et qui l'aime quand-même; au poète du XXe siècle qui est triste et pessimiste; à l'artiste pour qui la voix humaine se confond avec la musique . . .

Hommage à Celui qui veut voir ce monde tout autrement qu'il ne l'est; qui déteste tout ce qui est sombre et barbare; à l'homme du XXe siècle qui est gai et optimiste; au croyant pour qui l'esprit signifie aussi la bonté . . .

Didier Kosztolányi

HYAKUZO KURATA

ROMAIN ROLLAND ALS VERTEIDIGER DER WAHRHEIT

SEINE bis jetzt vollendeten Werke stempeln Romain Rolland zweifellos zu einem der größten Künstler der gegenwärtigen Welt. Er ist unvergleichlich in der Fülle und der Größe des Entwurfs und in seinem erhabenen Stil, der sein edles, leidenschaftliches Gemüt und seinen alles durchschauenden Scharfsinn in eine große, an musikalisch-rhythmischen zarten Nuancen reiche Einheit zusammenfaßt.

Seit zehn Jahren werden seine Werke in Japan weit und breit gelesen. Es wird schwer halten, im japanischen Literaturpublikum jemand zu finden, der seinen *Johann-Christof* nicht kennt. Nach und nach wurden viele seiner Romane und Dramen ins Japanische übersetzt und das Drama *Die Wölfe* wurde auch aufgeführt. Doch sind es vor allem seine schönen Biographien, jene heroischen Lebensbilder, deren freudespendende Wirkung die japanischen Leser eindringlich empfunden haben. Darum will ich hier namentlich von Romain Rolland als dem größten Biographen sprechen und von meiner tiefen Bewunderung für seine Verteidigung von Güte und Wahrheit, wie sie in seinen biographischen Werken besonders ergreifend zum Ausdruck kommt. Und ich hoffe, daß man aus meinen Worten auch die Stimme der Dankbarkeit der japanischen Bewunderer Romain Rollands vernehmen wird, die vor allem unter der „jungen Generation" zahlreich sind.

Sein *Tolstoi*, sein *Beethoven*, sein *Millet* und sein *Gandhi* haben bei den jungen japanischen Lesern eine tiefe Begeisterung ausgelöst und einen bleibenden Eindruck hinterlassen. Ihr beglückender Einfluß bewirkte Erhebung und Ermunterung. Die jungen Japaner – und ich bin deren einer – wurden durch diese Biographien in ihrer Bewunderung für Menschlichkeit und Großherzigkeit, in ihrem Kampf ums Gute, in ihrer Sehnsucht nach Verklärung durch Leiden gestärkt. Diese Werke haben sie dahin gefördert, daß sie bei ihrem unermüdlichen Suchen nach dem besten Lebensweg den Pfad der Wahrheit und Aufrichtigkeit allen andern vorziehen. Man wird zugeben, daß die Jugend Japans eines seltenen Glückes teilhaftig geworden, wenn die Humanität Tolstois, der Stolz der einsamen, reinen Seele Beethovens und das religiöse Gefühl Millets die leidenschaftlichen Antriebe ihres geistigen Lebens geworden. Ich hoffe, daß unsere europäischen Freunde bei dieser Gelegenheit verstehen lernen, wie sehr das in Europa wenig bekannte Innenleben der jungen Japaner nach solcher Geistesnahrung aufnahmebereites, stärkstes Verlangen trägt. Ihre edlen Anlagen machen sie sehr empfänglich für eine derartige geistige Atmosphäre. Ihr starker Mut ist nicht mehr barbarische Kühnheit und weicht doch im Kampf nie feige zurück, sondern setzt seinen Stolz darein, die Güter des Geistes zu schützen. Die Jugend Japans sieht das Symbol dieser Gesinnung in der Gestalt des Berges Fuji, der hoch in den blauen Himmel ragt, und sie singt auch als dieser Gesinnung Gleichnis von den Kirschblüten, die schön und rein zur Erde sinken.

Es war sehr natürlich, daß Rollands *Tolstoi*, sein *Beethoven* oder sein *Millet* unter den jungen Japanern begeisterte,

echte Freunde und Bewunderer finden mußten. Sie waren wie Samen, die in das durch die Wechselfälle der Geschichte gut und lange angebaute Land ausgestreut worden. Romain Rollands unvergleichliche Leidenschaft zum Guten und seine große Einfühlungskraft in die ihm sympathischen Persönlichkeiten verleihen seinen Biographien die ideale Innerlichkeit. Ausführlichkeit des Tatsachenberichtes, Genauigkeit der philologischen Methode und Reichtum des Stoffes sind noch nicht alle Bedingungen zur Schaffung einer wahrhaft wertvollen Biographie. Etwas Wichtigeres gibt es da: es ist die tief innerliche Einswerdung des Verfassers mit dem Dargestellten. Ferner ist es wichtig, daß der Biograph einen kräftigen, instinktiven Drang zur Verherrlichung des menschlich Guten in sich fühlt. Und in diesem Punkt hat niemand eine Biographie geschrieben, die die Rollands übertrifft. In Romain Rolland lebt die feurige Forderung, immer das Gute auf Erden zu verteidigen. Diese Forderung, so glaube ich, ist die letzte, wesentlichste Kraft, die ihn die innerlich größten Biographien schaffen ließ. Dies fühlte ich auch innig, als ich seinen *Gandhi* las. Freilich haben wir Menschen keine Berechtigung zu endgültiger Entscheidung. „Er" ist allein Der, der entscheiden kann. Doch müssen wir die tapferen Seelen verherrlichen, die in Leiden und Schmerzen dieser Welt um das Gute gekämpft haben – dieser Welt, wo wir die Verflechtung von Gutem und Bösem sehen, wo wir nicht selten die Niederlage des Guten und den Triumph des Bösen erleben. Neigung zur Verherrlichung des Guten ist an sich gut und überpersönlich und stammt allein aus allmenschlichem Herzen. Sie ist ein Verlangen, das mit dem Willen des Göttlichen harmoniert. Bei diesem Verlangen fühlen wir in uns selbst mystische Wärme und inneres Licht

und innige Tränen und den Drang, ihm Ausdruck zu geben. Romain Rollands Beredsamkeit wird glühend und überzeugend und tränenheiß, wenn er die Güte der Helden der Seele bewundert, ihre Leiden mitfühlt und ihnen zum Dank für ihre schmerzlichen Kämpfe seine herzliche Liebe entgegenbringt. Dabei brennen seine Worte wie die Flammen des Geistes. In solchem Augenblick ist er in seinem leuchtendsten „Element". Bei seinem *Gandhi* oder *Beethoven* fühlte ich oft, wie diese Flammen geisterfüllter Beredsamkeit mich umwehten. „Ich kenne keine anderen Vorzüge des Menschen als diejenigen, welche ihn zu den besseren Menschen zählen machen", also zitiert er im Vorwort seiner Beethoven-Biographie das Wort des großen Musikers selbst, und danach fügt Rolland hinzu: „Wo der Charakter nicht groß ist, kann es der Mensch, kann es der Künstler nicht sein, auch nicht der Mann der Tat. Da erstehen wohl hohle Götzenbilder für die niedrige Menge, aber sie alle zusammen zerstört die Zeit." Ihm bedeutet Genie ein Mensch, der in seiner Güte groß ist. Wir sehen manchmal, daß talentvolle, gelehrte Biographen nur den Helden materieller und intellektueller Leistungen Anbetungsaltäre bauen. Sogar Carlyle ist zuweilen so. In diesem Punkte verehre ich Romain Rolland tief für seine reine Haltung. Wenn man die Güte vor dem Talent betont, wird man oft als ein künstlerisch Mittelmäßiger verachtet, der für das Schöne keinen Sinn besitzt. Und solch eine Verwerfung ist dem modernen Menschen, vor allem dem Künstler, eine der empfindlichsten. Aber eines großen und wahren Kritikers Aufgabe ist es, die Ungerechtigkeit dieser Verwerfung darzutun. Tolstoi wird, namentlich von französischen Künstlern und Kritikern, oft verworfen als ein Mensch, der die Schönheit der Kunst nicht versteht. Daß ich unter

den Franzosen die Persönlichkeit Jean-Jacques Rousseaus, Victor Hugos und Romain Rollands fand, setzte meiner allgemeinen Unzufriedenheit mit den Franzosen ein Ende, in der ich sonst noch länger verharrt wäre. Romain Rolland steht mir innig-freundlich nahe. Sein allmenschliches Mitleid mit allen Gedrückten und sein edelmütiges Eintreten für die, die ungerecht verworfen sind, geben seiner Leidenschaft als Menschenerfasser einen pathetisch schönen Ton. „Nicht an den Hochmut der Ehrgeizigen", so schreibt er, „wendet sich meine Schrift: sie ist jenen gewidmet, die unglücklich sind. Und wer ist denn nicht unglücklich? So laßt uns den Leidenden den Balsam der geheiligten Leiden darbringen". Große Märtyrer, die in schwerem Leiden lebten, klagten nicht über ihr schmerzliches Schicksal, dem sie sich geduldig ergaben. Ihr Beispiel bedeute uns Ermutigung. Und darum sollen die Leiden der zeitgenössischen und kommenden geistigen Brüder der ganzen Menschheit gezeigt und verherrlicht werden. Darin liegt die wichtigste Mission des Biographen. Und ich weiß keinen, der diese Mission so glänzend verwirklicht hat wie Romain Rolland. Aber er hat als Biograph sich nie einfach in pathetischem Begeisterungsgefühl für den moralischen Wert und die Märtyrerstellung seiner Helden verloren. „Herz und Kopf" sind bei ihm als einem modernen Menschen hoch entwickelt. Das zeigt sein *Tolstoi* am deutlichsten. Für die vielfachen gedanklichen Zweifel, für die Verführung durch die tierischen Instinkte, für die Versuchung durch das zauberhaft Schöne der teuflischen Zivilisation, für all diese komplizierten Kräfte hat er ein mitfühlendes Verständnis. Daher seine Vielfältigkeit in der kalten intellektuellen Analysierung und der scharfen Durchschauung der menschlichen Seele. Vielleicht muß er

auch, wie Tolstoi, durch die dunkeln, vielfach verschlungenen Labyrinthe der innern Erlebnisse hindurchwandern.

Nicht nur mit seiner Feder, sondern auch mit seinem eigenen Beispiel hat er bewiesen, daß er ein Verteidiger des Guten ist. Namentlich können wir uns nicht ohne tiefe Rührung an seine mutige Haltung und sein edles Märtyrertum während des Weltkrieges erinnern. Er hat dadurch fast all seine alten französischen Freunde verloren. Auch seine Haltung im Klassenkonflikt von heute ist für uns diejenige, mit der wir am besten übereinstimmen. Als ich ihm von meinem innern Schmerz sprach, daß sich die von Gewalt begleitete soziale Gerechtigkeit von dem Gesetz des Gewissens trennt, antwortete er mir mit folgenden Worten: „Der Weg, den ich wählen soll, ist mir schon vorgezeichnet. Ich werde immer dabei bleiben; das Gesetz des Gewissens ist nämlich das einzige, das ich anerkennen kann. Ich habe es schon gegen den Staat verteidigt und werde es gegen die Revolution verteidigen." Diese kräftig überzeugenden Worte, die aus der Quelle seines eigenen Beispiels herausströmen, klingen voll Würde und förderten mich zu festem Entschluß. Nicht nur ich, sondern auch meine wenigen Freunde unter den edelgesinnten Japanern sind alle tief davon ergriffen. Auf unserem einsamen Weg geben uns Rollands Worte unendlich große Ermunterung.

Nun feiert er seinen sechzigsten Geburtstag auf dem Wege seines guten Lebens, das von unverdrossenen Taten und Werken voll ist. Ich will ihn herzlich grüßen mit unsäglich verehrungsvollem, dankendem Gefühl, das ich für sein glänzendes Werk empfinde und für sein sittlich hochstehendes Leben, das die Triebkraft seines Werkes ist. Und er glaube an die gleiche Gesinnung bei allen seinen vielen Bewunde-

rern in Japan! Wir danken ihm dafür, daß er sich in seinem hohen Alter immer lebendiger für seine heilige Mission einsetzt und sich unendliche Mühe gibt, das Herz des Okzidents mit dem des Orients zu verbinden. Ich danke ihm dafür, daß er auch der von andern noch so wenig verstandenen Seele Japans warme Sympathie entgegenbringt und jede Gelegenheit benutzt, um sie von innen heraus verstehen zu lernen. Am tiefsten wurde ich davon gerührt, daß er auf einen ratsuchenden Brief meines ihm noch unbekannten Freundes mit einem langen Schreiben voll seiner schönen Anteilnahme und Freundlichkeit antwortete. Daß der sechzigjährige im allmenschlichen Ruhm stehende Meister einem unbekannten jungen Bruder im Ausland mit so tiefer und wahrer Herzlichkeit entgegenkommt, ist wirklich bewunderungswürdig. Und aus diesem Brief hörte ich dazu noch sein ewig-junges, immer frisches Gemüt heraus. Es war eine große Tröstung für mich, daß ich darin die Fülle seiner geistigen Energie fand, die sich dem unbegrenzten Horizont der Zukunft öffnet. Sein gutes Leben währe noch länger und länger! Sein hohes Alter, das die heiligste Zeit des menschlichen Lebens sein soll, sei noch göttlicher gesegnet! Und sein ganzes Leben werde ein erhabenes Vorbild für die kommenden Brüder, zu denen wir gehören! Herzlich wollen wir seinen sechzigsten Geburtstag feiern und diesem ergrauten, frommen Genius unsere Achtung und Zuneigung darbringen wie die treuesten Kinder!

Hyakuzo Kurata

SELMA LAGERLÖF

LE héros qui n'a jamais cherché la faveur de ses contemporains gagnera l'admiration reconnaissante de la postérité.

Selma Lagerlöf

L. M. LARREGUY DE CIVRIEUX

JEAN-CHRISTOPHE EN ARGONNE A LA FIN DE 1915 AVANT DE DESCENDRE AUX ENFERS PUIS DE MONTER AU CIEL

VOICI comment mon fils le tout jeune poète de la *Muse de Sang*, eut l'occasion de lire les dix volumes de *Jean-Christophe* et peu après *Au-dessus de la Mêlée*, ce qui lui permit de connaître assez Romain Rolland et de ressentir à son égard une admiration enthousiaste et même un amour filial. Ce fut pendant la Dernière Guerre du Droit, de la Justice et de la Civilisation.

Mon fils était sur le front, en Argonne, en qualité de mitrailleur au «quatrième régiment d'Infanterie». Il était parti pour cette guerre, sur mes instances, par ma faute, ma très grande faute ainsi que je l'ai avoué dans les pages qui servent d'épilogue à sa *Muse de Sang*. Cette *Muse de Sang* est le recueil des poésies que mon fils a écrites au front, sur un genou dans la tranchée ou la cagna, qu'il m'envoyait au fur et à mesure et que j'ai publiées après avoir obtenu de Romain Rolland la préface qu'il a bien voulu écrire pour cette petite œuvre de franchise.

Un de ses camarades de section, nommé Robert Lazurick (je pense qu'il ne sera pas fâché de se voir ainsi appelé par son nom) avait apporté sur le front les dix volumes de *Jean-Christophe*. Mais comme il ne pouvait pas les transporter à lui tout seul dans sa musette, ou dans son sac, il avait confié la garde de la plupart des volumes à quelques-uns de ses

camarades, c'est ainsi qu'il avait remis à mon fils *La Foire sur la Place.* Il s'amusait à donner à chacun des porteurs d'un volume le titre de ce volume, et avait donc pris l'habitude d'appeler chacun d'eux par le titre . . . eh l'Aube, eh le Matin, eh Antoinette, eh La Foire sur la Place, eh le Buisson Ardent.

Mon fils ne se contenta pas de lire le livre qui lui était confié, mais il demanda à chacun des porteurs de lui prêter le volume qu'il portait. Il put lire ainsi les dix volumes de *Jean-Christophe.*

Comme il m'écrivait presque chaque jour il me fit partager son enthousiasme au sujet de cet ouvrage dont je ne connaissais encore que peu de parties, et je me rendis aussitôt chez Ollendorff faire l'emplette, «à bon compte à cette époque», des dix volumes de *Jean-Christophe.* Je lus donc cette somme d'études de caractères et de mœurs, de descriptions, d'observations et de considérations due au génie de Romain Rolland.

Peu après parut *Au-dessus de la Mêlée.* Je m'empressai d'en acquérir un exemplaire et je l'envoyai, aussitôt aprés l'avoir lu, à mon fils. – Ce livre le transporta, comme moi-même, d'allégresse admirative, il exprimait si bien nos idées et nos sentiments qu'il nous semblait avoir été écrit pour nous deux. – Après sa mort on trouva dans sa musette *Au-dessus de la Mêlée*, qu'il transportait pieusement, lisait et relisait sans doute et qui me fut renvoyé comme singulière fiche de consolation avec quelques autres objets lui appartenant.

* * *

Je vais me permettre en terminant d'adresser une prière ou un vœu à Romain Rolland:

Si l'immense majorité des hommes était convaincue et persuadée de l'absurdité autant que de l'abomination de la guerre elle refuserait de se battre pour les gouvernants et les profiteurs. Si ceux-ci voulaient encore la guerre ils en seraient réduits à se battre entre eux et la guerre ne se renouvellerait plus faute de combattants.

Je m'adresse donc ici à Romain Rolland et le supplie, confiant en son génie, de bien vouloir écrire un petit Evangile de la Foi Nouvelle, que ne serait au fond, qu'une redite des bonnes paroles de Bouddha et de Jésus-Christ, mais mises au point, exprimées avec beaucoup plus de justesse et de précision, capable enfin de réaliser les faits rêvés depuis tant de siècles par les meilleurs des hommes : la suppression de la guerre.

L. M. Larreguy de Civrieux

ANDREAS LATZKO

DANK AN ROMAIN ROLLAND

Drei Jahre, drei schwere Jahre, bevor ich Romain Rolland zum erstenmal in die entschlossenen blauen Augen blicken durfte, trat er aus der Ferne erlösend in mein Leben. Ich saß damals, Winter 1914, in meiner Münchener Wohnung, von Tag zu Tag, Monate lang, in stündlicher Erwartung des Telegrammes, das mir die Einrückung zu meinem Truppenkörper befahl. Es war ein Leben, wie auf gepackten Koffern sitzend, in der ausgeräumten Stube, wenige Stunden vor Abfahrt des Zuges. Die innere Rastlosigkeit dieses schwebenden Zustandes wurde noch verschärft durch den Krieg, nicht den wirklichen an den Fronten, sondern jenen tausendmal schlimmeren, der im Hinterlande wütete, in jedem Trambahnwagen, an jedem Kaffeehaustisch, unter dem eigenen Dache sogar. Mit niemandem konnte man sprechen, die harmlosesten Menschen wollten um jeden Preis blutrünstig sein. Ein alter Freund, vor kurzem noch lächelnder Europäer im besten Sinn, erzählte an meinem Tische vergnügt die neueste Front-Anekdote, von dreißig englischen Gefangenen, die bayrische Landstürmer eskortieren und bei ihrem höheren Kommando abliefern sollten. Sie brachten aber bloß sieben Mann nach Hinten, und auf die Frage, wo sie die anderen dreiundzwanzig gelassen hätten, sollten sie stramm die Meldung erstattet haben: „Melde gehorsamst, Herr Ma-

jor, die anderen sind unterwegs verstorben." Der Erzähler, der diese Pointe mit lautem Lachen servierte, das anstecken sollte, hatte selbst zwei Söhne an der Front. Als ich ihm vorhielt, wie furchtbar es für ihn wäre, würden auch diese als wehrlose Gefangene mit Gewehrkolben zu Tode gequält, verstummte er und – kam nie wieder! Bekannte hinterbrachten sein Urteil, mit mir könne man nicht sprechen, ich sei wohl „nicht normal", ich verteidigte die Engländer gegen „uns".

In dieser Atmosphäre sollte man atmen, sollte Freude heucheln, wenn 100 000 russischer Mütter Söhne Tage durchbrüllend elend in Sümpfen ersoffen, sollte von den belgischen Freischärlern wie von schädlichem Ungeziefer sprechen, weil sie ihren Heimatboden mit der gleichen unerschrockenen Erbitterung verteidigten, die jede Geschichte des deutschen Freiheitskrieges gegen Napoleon als höchsten Ruhmestitel erwähnt. Die elementarsten Bedürfnisse des Kulturmenschen hießen „Verrat". Mitleid mit Gefangenen galt für „würdelos". Jeder Versuch, sinnlos gehässige Urteile zu widerlegen, billige Selbstgerechtigkeit zu dämpfen, wurde unterdrückt. Wer sein Gewissen nicht niederwürgen, Vernunft und Rechtsgefühl nicht vollkommen ausschalten konnte, ging umher, als wäre er nüchtern in eine Welt von berauschten Menschen geraten, und die Angst verließ ihn nicht, durch eine Gebärde oder ein Mienenspiel sich zu verraten, als Andersdenkender entlarvt, verfemt oder gar mißhandelt zu werden.

Die Totenstille der Einzelzelle kann nicht grausamer auf dem Verurteilten lasten, als diese Unmöglichkeit, sein eigenes Antlitz zeigen, seine Meinung offen aussprechen zu können, was gerade den Mann des Wortes, den Schriftsteller, vor sich selbst entwürdigen mußte. Wer sich den Beruf er-

wählt hat, seine Anschauungen vor der Öffentlichkeit zu verfechten, für den ist Schweigen allein schon Lüge und Heuchelei! Nie war ich dem Selbstmorde näher, als in jener Zeit des Wahnsinns, da ungleiches Maß Ehrensache, Habsucht vaterländische Tugend, blinder Haß Pflicht, und gerechtes Abwägen das verächtlichste aller Laster war.

In diese Verzweiflung hinein fiel eines Tages die Nachricht von dem Manne, der sich «au-dessus de la Mêlée» gestellt, unbefangen und unbekümmert um das Toben der Verbohrten ringsum, seine Stimme erhoben hatte. Gerade als das Einberufungstelegramm auf meinen Schreibtisch flog, erreichte mich auch das schwer erjagte Buch, – die ganze Nacht stand ich unter der Korridorlampe im ratternden Zug und las beglückt meine wortgewordene Sehnsucht, verschlang das dünne Heft, das Genugtuung, Trost, Hoffnung, und – endlich! – *Gerechtigkeit* war ... Welche Wollust, diese kühlen, festen Sätze einzuatmen, wie frische Luft, die in den aufgeschraubten Skaphander des betäubten Tauchers strömt. *Einer* hielt also doch mit offenen Augen die Wage und forderte das Recht, das unvergängliche Menschenrecht für sich, auszusprechen, was nicht zu verschweigen er für seine Pflicht erkannt hatte. Nach einem Jahr des Erstickens und geduckt Umherschleichens sah ich voll Stolz all meinen heimlichen Aufruhr bestätigt in den Worten eines Auserwählten! So fuhr ich gekräftigt in den Krieg, quer durch die ganze, fiebernde Monarchie, taub für das verbohrte Geschwätz der Mitreisenden, das dünne Heft zärtlich ans Herz gedrückt zu traulichem Gespräch.

Es begleitete mich, als einziges Buch, tief im Rucksack verborgen an die Front, zog mit mir von einem Kriegsspital zum andern, lag besudelt und zerlesen neben meinem Bett,

bis die hermetisch verlötete Glocke über mir sich endlich hob, und mich hinausschlüpfen ließ in – die Schweiz! – – –

Ich habe nicht lange geschwiegen, als der Maulkorb gefallen war. Mein Buch *Menschen im Krieg* erschien, zunächst anonym, und die *erste* Stimme, die mir Antwort gab, war wieder dieselbe, die mich vor Verzweiflung beschützt, mir die Kraft gegeben hatte so lange auszuhalten – *Romain Rolland* war der erste, der mein Buch mit warmer Zustimmung begrüßte. Er konnte ja damals noch nicht wissen, daß er eine bescheidene Frucht seiner eigenen Aussaat willkommen hieß mit einem Lob, das ihm selbst gebührte.

Monate später habe ich es ihm erst sagen können, als er in Montreux an mein Krankenbett trat, still-gütig und doch stahlhart, genau so, wie ich mir ihn geträumt hatte, in den zerspaltenen, zerschnitzelten, bombenumsurrten Wäldern bei Görz. Es war schön, die Hand wirklich zu halten, nach der man aus der Ferne so oft gegriffen hatte. Und schön ist es, daß mir hier die Gelegenheit wurde, ihm den stillen Dank jener Stunde noch einmal, öffentlich, zu wiederholen.

Andreas Latzko

. . . "little by little, as one goes from *livraison* to *livraison* one begins to suspect that the art of M. Romain Rolland is the greatest possible art and that it is, moreover, the art of the future. And the later volumes (of *Jean-Christophe*) bring home to one, at least to those of us who know France a little and love her much, that M. Romain Rolland . . . is the earliest spokesman perhaps of a new France; or rather of all that is oldest, most vital, most enduring in the most intellectually advanced and yet the most ancient and conservative of modern civilizations; the spokesman of the great misunderstood, misrepresented people."

I wrote the above lines in 1907 or 1908 about *La Foire sur la Place*. I am proud to copy them after so many years and such terrible changes in the world and in mankind. And I want to add that the time will come when *Clerambault* will be recognised as the crowning part of *Jean-Christophe*, and the expression of the real and immortal part of France.

Vernon Lee

CLAUDE LE MAGUET

On a observé comme en notre ami les éléments sont divers et bien combinés. On a dit les nuances, le rythme et les accords, la belle orchestration de sa nature. Mais une chose en lui surtout m'émeut qui me le rend accessible : la bonté. C'est par là qu'il tient à nous, les humbles ; c'est par là que, les humbles, nous tenons à lui. Parce qu'il est bon, il nous est mieux donné de savoir qu'il est grand.

Devant Romain Rolland, vous voilà saisi d'émotion. Sans doute n'avez-vous point d'abord l'aisance de vos mouvements, et la grave affaire si la langue vient à vous fourcher. Il se pourrait d'ailleurs que, vous voyant gêné, le grand ami lui-même ne fût pas tout à fait à l'aise.

Il vous parle, et tout aussitôt s'en va le sentiment que vous aviez de votre petitesse. Car il n'est rien dans son ton ni son attitude qui soit pour trahir la condescendance. Il est toujours familier, ne pouvant guère, devant quelqu'un, se défendre la sympathie. On sait que cela ne va pas sans curiosité. Donc, en face de vous, un homme curieux d'un autre homme, si infime que vous soyez. Il est en somme avec chacun ce que chacun doit être. Et à vous de le saisir, puisqu'il s'abandonne. Diable ! il a beau ne pas se dérober. Ce qui oppose un être à lui-même, on peut encore le comprendre, mais comment en un homme les contraires s'abolissent, c'est pour beaucoup de nous un secret.

Il vous parle et vous ne voudriez que l'écouter. Pourtant, il sait vous convier à dire votre mot. Allez sans crainte, il sera attentif et ne fera que relever gentiment vos erreurs d'appréciation. Chose qu'il ne laissera jamais passer. Un jour, chez lui, me trompant sur la valeur de mon jeu, ce fut avec beaucoup d'assurance que j'étalai mes arguments, et ce fut triomphant que je posai ma conclusion: Atout! Alors, il sourit et doucement me dit: «Oui, mon ami, vous avez peut-être raison, mais il y a ceci à quoi vous n'avez pas pensé». Ce à quoi je n'avais pas pensé, c'était l'essentiel de la question qui, derechef, demandait à être élucidée.

C'est aussi de la bonhomie, de l'enjouement, et cet art – devenu rare – de la fine saillie.

Mais que je n'omette surtout pas de dire combien le cœur de Romain Rolland aime et trouve à se dépenser. S'il m'était permis de parler là-dessus, on saurait avec quelle constance il pratique l'amour du prochain.

On aime qu'à la rectitude du caractère répondent les courbes de la sensibilité. C'est merveille d'assister à la rencontre du cœur et de l'esprit. Et le compte est avantageux si, en celui qu'on admire, on trouve encore de quoi s'émouvoir.

* * *

Cet homme de cœur n'en a pas pour lui. Romain Rolland est dur à Romain Rolland. Mes amis Masereel et Schiff se rappelleront. Nous étions dans le jardin qui entoure sa maison et je ne sais plus de quoi il nous entretenait. Mais je me souviens de cette phrase prononcée calmement, sans le moindre accent de plainte: «J'ai perdu la plupart de mes amis d'avant la guerre». Un petit coup sec de la canne qui fit voler quelques graviers de l'allée, un brusque redressement du corps qui

rendit à l'homme toute sa taille. Puis il fut question d'autre chose. Le mal que ça nous a fait! Lui qui célébra l'amitié dont il a le culte fervent.

Et comme il libère hardiment sa conscience! Etre juste. Etre vrai. Etre digne. Et puis, tant pis! Romain Rolland, esprit libre, est l'esclave de sa propre règle. Si vous ne voulez pas d'une loi et d'une morale toutes faites, ayez comme lui une morale et une loi qui soient vôtres, auxquelles vous ne puissiez vous dérober. Entendez-le: «Ma tâche est de dire ce que je crois juste et humain. Que cela plaise ou irrite, cela ne me regarde plus.» On évoque le: «Je ne peux plus me taire», de Tolstoï. Vous voyez bien que l'injure n'est pas pour l'ébranler, et ce n'est pas lui que vous ferez médire de la vie pour les bassesses qu'on y trouve.

Il a écrit, concluant la préface à son *Michel-Ange*: «Il n'y a qu'un héroïsme au monde: c'est de voir le monde tel qu'il est, et de l'aimer.»

Cet héroïsme qui est le sien, il lui est donné de le répandre. Bien des soirs, en lisant les pages les plus déchirantes de son œuvre, le cœur m'a battu fort. Pourtant, le livre fermé, loin de me trouver affalé, j'ai toujours senti ce courant chaud affluant au cœur: de l'exaltation. Et le jour qu'à Villeneuve il me confia sa terrible vision d'un proche avenir, il ne me pas laissa pas déprimé. Au retour, j'emportai comme viatique un peu de la force du maître.

Tel est le miracle qu'il réalise: par la dure, la désolante vérité, dégager quelque ferveur de dessous l'amas de nos dégoûts et de nos tristesses.

Il est le grand frère. Il nous donne assurance. Et, grâce à lui dont on ne veut point démériter, l'on va plus bravement son chemin.

Claude Le Maguet

A.-F. LUGNE-POE

MERCI, Monsieur, de m'offrir l'occasion de dire mon profond respect et mon admiration pour le caractère et l'esprit de Romain Rolland. Dans l'affreux métier où je m'évertue on a peu de chance de rencontrer «un homme»; jai eu l'honneur de monter trois des premières pièces de Romain Rolland. – Aux répétitions je le vis alors souvent – point assez – j'en souffre aujourd'hui. –

Je m'en aperçois souvent: je n'ai pas assez profité de sa Parole, de son Cœur.

Mais la vie m'a ouvert les yeux et je l'aime avec humilité, . . . «Un homme!» . . .

Lugné-Poe

On dit qu'il n'y a pas encore très longtemps, l'acteur qui jouait les traîtres dans un théâtre de la banlieue parisienne devait rentrer chez lui en sortant du théâtre par une porte dérobée. Le bon populo l'attendait pour lui faire un mauvais coup et se venger sur lui des infamies qu'il avait commises sur la scène, pour ainsi dire, par procuration. Les gens de meilleur naturel étaient, bien entendu, les plus féroces. Telle, et aussi ingénue, m'a semblé toujours l'attitude indignée, fermée, méprisante, négative, que prend trop souvent chaque nationalité lorsqu'elle observe les autres.

En face de ce travers s'élève le travers contraire. Nous n'irons pas au théâtre. Détruisons la nationalité. Détruisons-la, bien entendu, comme seules peuvent être «détruites» les choses naturelles, en fermant les yeux devant elles. C'est là une méthode par trop ingénue aussi.

Avec Romain Rolland, nous sommes dans le raisonnable. Nous regardons l'histoire humaine, la vaste tragédie aux cent actes divers. Nous ne nous indignons pas. Nous nous disons parfois comme Othello «*The pity of it, Yago, the pity of it!*» mais nous sentons jusqu'au fond de notre être toute la richesse d'esprit et de destinée, de beauté et de force que renferme la variété de l'unité humaine. Nous comprenons.

Salvador de Madariaga

Vous m'embarrassez fort, mon cher Duhamel, en me proposant de m'associer à la démonstration de sympathie que les amis de Romain Rolland organisent pour fêter son soixantième anniversaire. Les termes de l'appel que vous avez consenti à signer après Stefan Zweig et Gorki, m'ont paru si démesurés, si tendancieux, que je n'ai pu me défendre d'un premier mouvement de retrait. Comment affirmerais-je que Romain Rolland représente «l'expression *la plus pure* et *la plus complète* de la *pensée* européenne?» Et qu'est-ce que cette humanité «*nouvelle*» dont il traduit les aspirations? N'est-ce pas justement une des gloires de *l'humanité* tout court, que cette incessante protestation de la conscience contre les despotismes de la force?

Ne vous méprenez pas sur ces réserves. Il me serait odieux de paraître sous-estimer la noblesse, l'exceptionnel héroïsme dont Romain Rolland a fait preuve au début de la guerre. Vous vous souvenez à coup sûr, Duhamel, de ce clair matin du premier hiver, où le hasard des mouvements militaires nous a mis quelques secondes en présence, sur les bords de l'Oise, près du pont détruit de Compiègne? Une double hésitation, un double élan, cette poignée de mains, un hochement de tête, et ce long regard avant de nous quitter de nouveau . . Vous l'ai-je jamais dit? Ce regard, mon ami, où s'est un in-

stant reflété la souffrance universelle, ce regard qui a été pour moi comme la préface de votre *Vie des Martyrs*, je l'ai emporté avec moi, et lourdement porté d'étape en étape; je n'ai pas encore pu l'oublier. Eh bien, c'est à ces regards-là que Romain Rolland a été le seul à répondre. Cela non plus, il ne faudra jamais l'oublier. A l'heure où notre désespoir n'avait plus de mesure humaine, parce que nous avions vu le monde entier s'entendre pour saper, pour piétiner presqu'allègrement ce à quoi notre conscience tenait le plus, une voix s'est élevée, – vous souvenez-vous? – une voix, soudain, dans l'oppressant silence, une voix qui délivrait enfin nos cœurs, qui rendait enfin possible la patience!

Voilà pourquoi, si je ne puis souscrire d'emblée à la formule de votre circulaire, je puis moins encore me tenir à l'écart d'une manifestation qui trouve en moi tant de résonance, – ni taire aujourd'hui cette sorte de tendresse diffuse que, sans l'avoir jamais rencontré personnellement, je porte, depuis plus de vingt années, à Romain Rolland. Vingt années...

Je me rappelle, – et ces souvenirs sont parmi les plus capiteux d'une adolescence trop sevrée d'actes, trop nourrie de vie intérieure, de lectures, – je me rappelle le trouble où me plongeait chaque «cahier» de *Jean-Christophe*. Et sans doute ces adhésions passionnées ont-elles fortifié en moi une prédilection, qui remonte à mon enfance, pour les œuvres de vaste envergure, celles qui promettent au lecteur, non plus l'épisodique contact que peut procurer la vision d'un tableau ou le récit d'une aventure, mais le dépaysement d'un interminable voyage à la découverte, le vertige, l'envoûtement de tout un monde nouveau qui s'ouvre à la possession. Aujourd'hui encore, s'il m'arrive de rouvrir mon *Jean-Christophe*, au long des marges où pâlissent mes notes de jeune

homme, je retrouve, intactes, la plupart de mes jubilations passées; impossible d'y porter un regard neuf. Je ne saurai donc jamais si j'ai tout-à-fait raison de croire, et de répéter à nos cadets, qu'il y a dans *Jean-Christophe*, parmi bien du lyrisme, parmi beaucoup d'idéologie et d'intentions – (*l'intention*, ce champignon vénéneux qui entraîne si vite à la décomposition tant de livres de riche apparence) – des chapitres, des suites de chapitres, des épisodes entiers, qui offrent au vrai romancier un incomparable enseignement, un modèle de ce que peut être le *roman* à l'état pur.

Des amitiés par-dessus tout précieuses, les circonstances, et mes goûts, m'ont définitivement apparenté à une famille littéraire où souvent, à mon vif regret, Romain Rolland fut méjugé. Je vous suis d'autant plus reconnaissant, mon cher ami, de m'avoir fourni l'occasion de faire tenir à celui que nous admirons ensemble, ce message, trop brièvement improvisé, mais qui lui marquera, je le souhaite, l'ancienneté de mon attachement et la fidélité de mon estime.

Roger Martin du Gard

Automne de 1914! Notre délivrance lorsque, dans le tumulte des mensonges officiels et des trahisons, et dans le silence qui plus lourdement encore que ce vacarme de tuerie écrasait le monde des âmes, notre délivrance lorsque nous parvinrent les premières phrases *d'Au-dessus de la Mêlée!* Lointaines, affaiblies, tronquées, déformées dans des articles d'insulteurs, il n'importait: nous les entendîmes ce qu'elles étaient, jeunes et sonores comme le chant des sources éternelles, le chant de l'humanité retrouvée. Tout n'était donc pas fini! Nous réentendions les sources de la vie, le tumulte et le silence étaient couverts, ce tumulte et ce silence universels, par cette voix d'un seul.

Rappelons-nous ce temps. Nous qui cependant observons avec épouvante, autour de nous, la tragique puissance de l'oubli, l'oubli dont les pauvres hommes ont tant besoin pour continuer à vivre, et qui prépare toutes les abdications et toutes les servitudes, nous aussi nous avons oublié. Ce passé est trop grand, trop dur. Comment avons-nous pu être dignes de lui, alors? Justement parce qu'il contient l'honneur de nos vies, nous voici petits et faibles devant lui. Nous ne nous retournons vers lui qu'avec une sorte de honte, nous savons qu'il est nôtre et nous ne le sentons plus. Eh bien, cette humilité est hypocrite et elle est criminelle. Souvenons-

nous passionnément. Notre force est là. Sans elle, quelle résistance opposerons-nous à demain, qui sera plus dur et plus difficile qu'hier?

Souvenons-nous. Chacun de nous, isolés, perdus, nous ne pouvions pas mentir à nos cœurs déchirés, à nos pensées révoltées, – mais nous nous demandions si nous n'étions pas fous. Nous n'osions pas être sûrs d'avoir raison contre l'unanimité qui hurlait. Nous ne nous connaissions pas de compagnon . . . Et alors s'est élevée la grande voix rassembleuse.

Automne de 1914! *Au-dessus de la Mêlée!* Le cauchemar allait se prolonger quatre années, mais maintenant nous étions forts, nous étions certains. Les routes du monde n'étaient plus à jamais fermées. Dans la nuit, nous savions que le jour renaîtrait. Et nous le savions pour toujours. Le découragement peut encore nous saisir, il ne nous abattra plus. Nous ramenions de l'épreuve une espérance invulnérable et nous avions atteint, pour l'abriter, une cime inaccessible.

Un homme seul avait fait cela.

Pour nous, et pour ceux qui viendront. De telles paroles se répercutent et se renouvellent d'âge en âge. Ceux qu'elles gênent, ceux d'alors, ceux d'aujourd'hui, ceux de tous temps, ne les ont pas pardonnées à Romain Rolland, ils ne les lui pardonneront jamais. C'est juste. Elles sont impardonnables parce qu'elles ne peuvent pas mourir. De notre côté au moins, nous non plus, ne les oublions pas.

Ce qu'elle eut pour nous de plus beau, de plus poignant, de plus plein, cette voix qui rouvrait la vie, c'est qu'elle ne nous surprenait pas. Certes, devant le nombre et l'épaisseur des défaillances, on pouvait s'étonner qu'un seul eût ce courage, cette quantité et cette qualité de courage. Mais il nous

parut absolument naturel et simple que ce fût celui-là. Il accomplissait cette œuvre parce qu'il était cet homme, et nous le savions.

Nous le savions. Quelques semaines avant la guerre, Jean-Richard Bloch songeait à consacrer à Rolland, dans son *Effort libre*, un cahier de témoignages. Numéro d'hommages comme tant de revues en ont confectionnés pour tant d'écrivains? Dès cette époque, Dieu merci, l'existence nous semblait un peu trop courte pour en perdre une pincée à ce genre de distraction. Mais nous avions trouvé devant nous un homme et une œuvre tels, que nous, qui étions nés vingt ans plus tard, nous reconnaissions là quelque chose de nous, quelque chose que nous cherchions devant nous et en nous, et qui était unique, et que nous sentions le besoin de nous expliquer et de ne pas laisser perdre en nous. Le grand compagnon que nous avions reconnu, c'était exactement l'homme seul qui écrirait, qui devrait écrire *Au-dessus de la Mêlée.*

Cette *fidélité* qui rayonne de Romain Rolland, il n'est pas question, on le comprend bien, de la travestir en un entêtement immobile, non plus que de réduire ce grand camarade en je ne sais quel directeur de conscience, chargé de fournir la solution toute mâchée de tous nos problèmes.

Fidèle, jamais arrêté. Libre, voulant ses amis libres, libres contre lui s'il le faut. Le monde contemporain, si traversé de précipices, de contradictions, d'énigmes, de déserts apparents où se rassemblent des tempêtes, n'est pas trop vaste pour lui. Eclairé par l'histoire, il le scrute avec cette audace – l'acuité de son regard impérieux et tendre – et cette modestie inlassables qui sont la double marque de la grandeur. Et de cette étude ardente il rapporte les matériaux complexes et sans cesse contrôlés de son œuvre, où sa pitié n'ou-

blie pas qu'il écrit pour les hommes, mais où il ne peut pas ne pas dire ce qu'il croit vrai.

D'où les deux aspects: pitié, bonté mâle qui, le mêlant aux masses des hommes, nourrit l'œuvre d'une sève assimilable pour tous, – soumission à l'incorruptible vérité qui fait, de l'ami fraternel, un solitaire, un séparé.

Se gardant, c'est pour se mieux donner. Seule la retraite lui permet de découvrir et de jeter dans nos agitations ces paroles pour tous qu'il prononce quand tous se taisent ou parlent une langue esclave, ces paroles qui semblent hérétiques et qui sont créatrices, et qui germent et se propagent, et sont entendues et comprises quand, lui, il est déjà plus loin. Mais c'est une retraite et dont il nous faut accepter, avec les bénéfices, les privations momentanées qu'elle nous inflige. Séparé avant, séparé durant la guerre, séparé depuis. La «route qui monte en lacets», cette route de montagne que Rolland a chantée dans une page admirablement tempérée et tonique, cette route des hommes est celle de son esprit. Il monte, notre pensée ne le suit pas toujours, il monte, le voilà entièrement caché à notre vue, il monte, nous le retrouverons.

Nous, – ou ceux qui viendront après nous: peu importe. Ainsi que, dans son œuvre d'artiste dont je n'ai pas voulu parler en quelques lignes, plusieurs parties et des plus hautes (comme l'étonnant *Théâtre*, qui est le théâtre même que les bateleurs d'aujourd'hui font semblant de réclamer, et qui les effraie et dont ils se détournent avec des pudeurs de Tartuffe) se révèleront vingt ou trente ans après leur publication – et, en France, plus tard que partout ailleurs! – pareillement bien des aspects de sa pensée nous sont aujourd'hui fermés, à nous-mêmes ses compagnons. Semblable aux

héros dont il nous a donné les *Vies*, il a en lui de quoi réchauffer d'autres âmes que celles de son temps, de quoi consoler des cœurs différents des nôtres, éveiller d'autres esprits, être aimé pour des bienfaits que nous ne discernons pas encore. Bien des aspects nous sont fermés, que nos successeurs découvriront et où ils reconnaîtront une flamme qui nous reste obscure. Ils entendront mieux divers motifs de la symphonie, peut-être ils interprèteront mieux l'ensemble... Mais en aucun temps il ne se trouvera d'hommes pour être autant soutenus par lui et pour l'aimer autant qu'il aura réconforté certains d'entre nous et que ceux-là l'auront aimé.

Marcel Martinet

T. G. MASARYK

Es freut mich, daß mir im Liber Amicorum Romain Rolland ein Platz angeboten wird. Ich habe Romain Rolland als Autor schon vor dem Kriege gekannt; sein Europäismus war mir sympathisch und sein Weckruf zum Heroismus an die Intellektuellen Europas hat mir gefallen.

Als der Krieg ausbrach und ich mich gerade in Genf, dem Aufenthaltsorte Rollands, endgültig entschieden hatte, an ihm teilzunehmen, habe ich mich mit Rollands und Tolstois Ideen gegen den Krieg nochmals auseinandergesetzt. Die kämpfenden Völker alle – so schien es mir – haben dem Rufe Rollands nach Heroismus gefolgt; Heroismus stand gegen Heroismus, Verstand gegen Verstand, Herz gegen Herz – darin ist ja das Tragische des Weltkrieges.

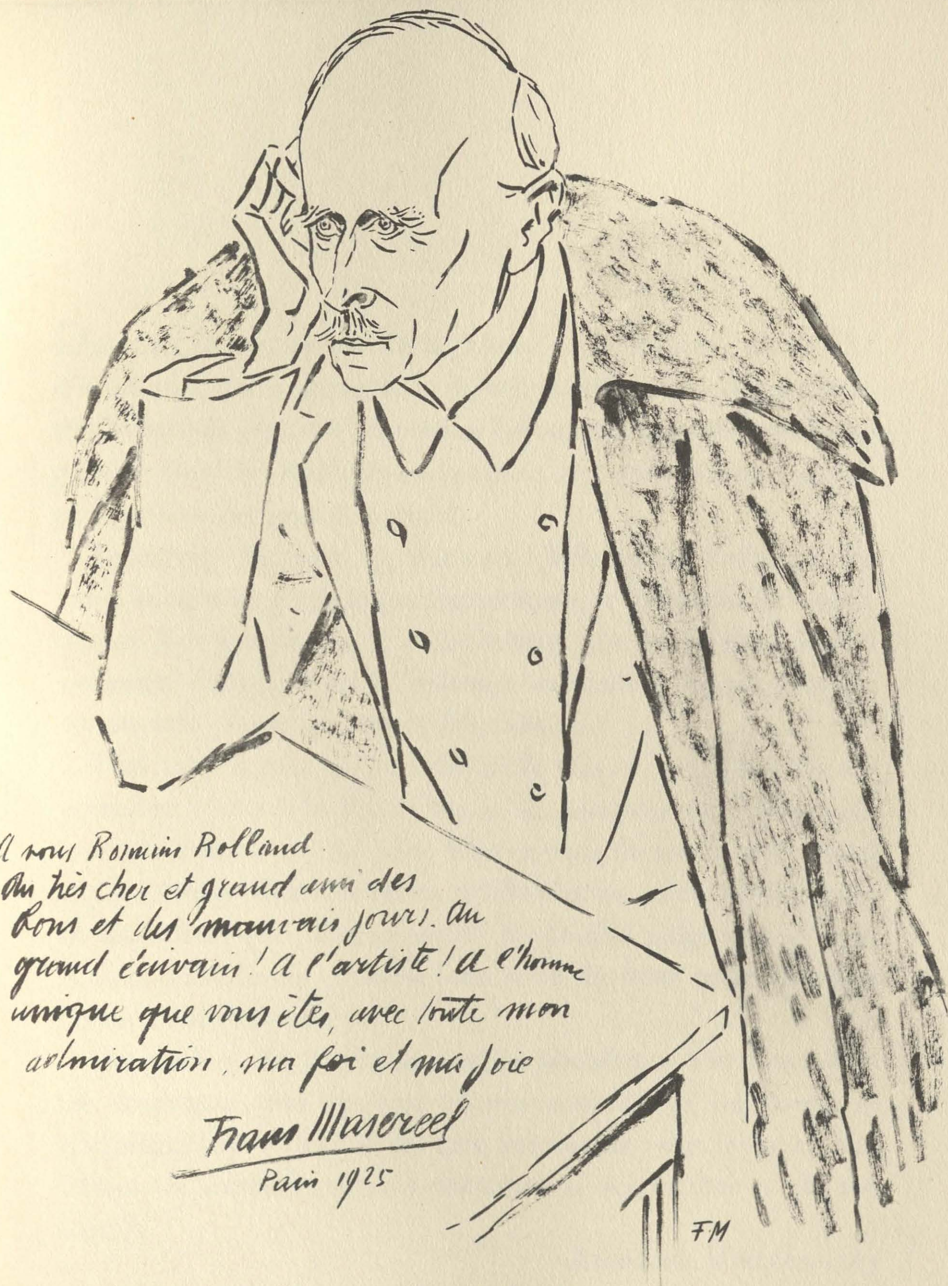
Es war mir erst nach dem Kriege vergönnt, Rolland persönlich kennenzulernen; in der Schweiz weilend, habe ich den Einsiedler von Villeneuve aufgesucht.

Jeder gebildete Mensch hat wohl eine Anzahl von Geistern aus der Weltliteratur, mit denen er inneren Umgang pflegt; Romain Rolland ist einer von meinen Autoren und Autoritäten, mit denen ich geistig verkehre. Ich glaube darum, daß ich im Liber Amicorum ein Plätzchen beanspruchen darf.

T. G. Masaryk

On dirait que nous vivons dans un monde fait de paradoxes. Surtout dans le domaine moral. Plus on est généreux et bon, plus on éprouve les méfaits de la mesquinerie et de la méchanceté d'autrui. Plus on lutte pour rendre meilleur le prochain, plus le prochain est dur et cruel. Cela explique les martyrs. Il en est de même dans le domaine intellectuel. Plus on est libre et sincère, plus on souffre de la tyrannie des idées fausses et des préjugés. Plus on met de clarté et de vérité dans sa propre pensée, plus les faussaires de la parole et les malabaristes de la plume sont unanimes à etouffer le monde de leurs mensonges. Cela explique les apôtres. Ce double paradoxe explique, par conséquent, l'œuvre et la vie de Romain Rolland, martyr à son heure, apôtre toujours.

Alfons Maseras



FRANS MASEREEL
Portrait de Romain Rolland

ELISABETH MATTYASOVSKY

DURANT la longue nuit de la guerre, dans combien de taudis d'étudiants de la Hongrie la *Vie de Beethoven* et *Jean-Christophe* ont-ils réussi à rasséréner les esprits tenaillés par l'angoisse! Que de souffrances intimes ont été apaisées grâce aux paroles du grand Maître!

Enfin vint la paix. Quelle paix! Elle arrêta l'effusion du sang, mais n'engendra que l'amertume et la haine. Et ce fut encore Lui qui devint le consolateur, une étoile dans le ciel orageux – étoile dont la présence suffisait pour que l'espoir ressuscitât dans des cœurs désabusés.

Plus tard il m'a été accordé de le voir. Le souvenir de ma première visite à la Villa Olga m'est inoubliable. C'était une journée lumineuse de juin. Des rayons de soleil caressaient le pâle visage dont les traits reflétaient un calme olympique; et les roses que Mademoiselle Madeleine soigne avec tendresse, semblaient exhaler leur âmes de fleur pour charmer l'ermite de Villeneuve.

On parlait de littérature et de problèmes touchant à la vie humaine: ses paroles étaient empreintes de bonté et d'abnégation. Aurait-il pu dire autrement: «on ne peut rien édifier de durable sans le cimenter de ses larmes et de son sang?»

Elisabeth Mattyasovsky

B. C. MAZUMDAR

MY IMPRESSIONS OF JEAN CHRISTOPHE

SECURE in my position of insignificance, I am not afraid of any literary reputation to lose if I say that until the announcement in papers some years ago that Romain Rolland was the winner of the Nobel Prize that year, the distinguished name of this great man was unknown to me. I am also not ashamed to disclose that my curiosity in respect of the author of *Jean-Christophe* was not much awakened at the time of the above announcement, for in the first place the mere winning of such a prize though of high value does not necessarily indicate to me the undoubted genuine worth of the winner and in the second place at the time of the announcement in question I had developed a strong dislike for modern fiction.

A short later while when this notable work *Jean-Christophe* was brought into my house, I asked my amanuensis to read the book to me, for having then lost my eyesight irretrievably I was not in a position to glance through the pages at will just to test the character of the book which runs into 4 volumes. The whole work from start to finish was read to me without omitting a single word and for days together I listened to the narrative with ever-increasing interest and admiration laying aside my usual favourite study of Anthropology and History.

Despite the literary form of the book I could not regard it as a Novel; I held it as a new genre in the field of literature and pronounced unhesitatingly to my friends that it was a great epic of the twentieth century of very high educational value. By painting the principal characters in their entirety, that is to say – by not allowing the characters to appear with some striking characteristics only, the author has presented with his supreme literary skill a whole world as it were, teeming with real beings who are all bound to be creatures of circumstance. As if all the notes of a musical organ have been struck at one and the same time to produce a hitherto unthought of sort of charming music. This is why I call the book an epic of a new class which is world-disclosing in character.

Those time-honoured saints who have nothing but purity about them, appear mostly as unreal beings to us to-day, and for a saint of our modern conception we can unhesitatingly accept a Jean-Christophe with all his failings. He was branded a criminal and could be shown up as a sinner for his many aberrations and yet we are ready to bow our heads to him to do honour to a saint.

I do not go the length of writing an essay in full criticism of the book, but to record my impressions I cannot omit to mention that I got enough real material in the book relating to our social conditions which should engage the attention of the sociologists. Many complex social problems have been skillfully dealt with by the immortal author by merely narrating some interesting events and not by philosophizing over them. I regret I could not write more and could not write with effect what I have written, to pay a tribute to him whom I hold to-day in high honour and admiration.

B. C. Mazumdar

JACQUES MESNIL

Je ne puis penser à Romain Rolland sans penser en même temps à un ami très cher, disparu prématurément comme disparaissent souvent les meilleurs et les plus exquis d'entre les hommes: le peintre Gaston Thiesson.

Ce fut pendant la guerre que je fis sa connaissance: une même affection profonde et passionnée pour Romain Rolland, une même volonté de réagir contre les insultes de ceux qui l'attaquaient, contre le silence complice de ceux qui le laissaient insulter sans mot dire, nous rapprochèrent et nous unirent.

L'heure était sombre: il n'en fut peut-être pas de plus triste, moralement parlant, pendant la guerre. Pour s'en rendre pleinement compte il faut avoir vécu dans l'atmosphère étouffante de compression sociale, de renoncement, de lâcheté, dans l'atmosphère hypocrite et sournoise de l'arrière sous le règne de l'union sacrée: tous les porte-parole de l'opinion publique, tous les représentants connus des partis avancés, tous les prédicateurs célèbres d'avenir meilleur, tous les défenseurs attitrés d'idéologies nouvelles, et même les plus élégants sceptiques qui faisaient profession de passer impitoyablement sentiments et idées au crible de leur critique, tous avaient abdiqué leur raison, tous avaient sacrifié plus ou moins ouvertement sur l'autel du Moloch de

la guerre, du dieu monstrueux du nationalisme et de l'impérialisme, les idées et les principes qu'ils avaient toujours défendus, l'idéal dont ils se réclamaient, ou le droit à l'éternelle critique qui semblait être, pour certains d'entre eux, le signe de la supériorité de l'esprit. Chacun y était allé de sa petite ou de sa grande lâcheté, de son reniement bruyant ou silencieux.

Seul Romain Rolland resta fidèle à sa conscience, à son passé, à son œuvre, à ce qu'il avait apporté aux hommes de bonne volonté, à ce que ceux qui l'aimaient attendaient de lui: il parla, non seulement au-dessus de la mêlée des combattants, aveuglés matériellement et maintenus de force dans la fournaise, mais aussi au-dessus de la ruée des guerriers de l'arrière qui cherchaient leur profit dans la misère commune, au-dessus de la masse des soumis, des faux repentants et des faux convertis, des rampants et des peureux. Il parla «pour soulager sa conscience», et il savait qu'en même temps il soulagerait celle de milliers d'autres qui, dans tous les pays, ne pouvaient ou n'osaient parler.

Il dit tout haut la vérité sur cette guerre, conflit d'impérialismes rivaux préparé de longue main, où ni le Droit, ni la Justice ne jouaient de rôle, et que l'on cherchait en vain à faire passer dans chaque pays pour une guerre sainte, une guerre défensive, une guerre pour la civilisation.

Et c'est parce que Rolland seul osa parler, que ses paroles devinrent des mots de ralliement pour tous ceux qui ne voulaient pas renoncer à l'usage de leur raison, pour tous ceux qui ne s'étaient pas convertis au culte de la guerre parce que la guerre était devenue un fait, pour tous ceux dont les idées faisaient corps avec eux-mêmes et n'étaient pas de simples thèmes à déclamation ou à réclame.

Romain Rolland aida les hommes sincères et véridiques, les hommes doués de courage moral, à se reconnaître et à se retrouver. En ce moment où il était dangereux de se proclamer ami de Romain Rolland, tous ceux qui l'étaient vraiment au fond de l'âme fraternisaient spontanément. Le seul fait d'être ami de Romain Rolland suffisait alors à attester de la qualité morale de l'homme.

Aussi les amitiés qui se sont scellées sous ses auspices sont-elles solides et durables et la mort même est-elle impuissante à les rompre. Qui a aimé un Gaston Thiesson ou un Jean de Saint-Prix leur reste attaché à jamais.

Est-il une gloire plus pure que celle de Romain Rolland? De combien d'auteurs peut-on dire qu'ils ont créé, par leur œuvre et par leur action, par une œuvre qui est elle-même une action, des liens indissolubles entre les hommes?

Jacques Mesnil

MARCEL MILLET

SALUT A ROMAIN ROLLAND

à notre grand Rolland, notre maître et notre ami; notre gratitude fervente et nos vœux, en affection profonde! Aux plus sombres jours, la voix de Rolland nous a permis d'espérer et d'aimer encore. De tout mon cœur, salut au père de Jean-Christophe. De toutes mes forces, je dédie au penseur, au dramaturge, au romancier, à l'Homme, ce que j'ai de plus sincère, de meilleur.

En admiration, en reconnaissance!

En amitié vraie.

Marcel Millet

EDOUARD MONOD-HERZEN

Romain Rolland est la plus noble illustration de la belle parole de Léonard: «Non si volta chi a stella è fisso.» Et lui-même, pour nous, est *La Lumière . . .*

Edouard Monod-Herzen

DR. GEORGE MONTANDON

LA MARCHE DE JEAN-CHRISTOPHE

Au bout de la Riviera suisse clinquante, Villeneuve, à l'extrémité du lac, est un bourg tranquille; à l'écart du bourg, une maisonnette paisible abrite le père de *Jean-Christophe*.

Celui qui, en France, dans le tumulte littéraire du jour, ne pense plus à *Jean-Christophe*, se doute-t-il de son voyage à travers le Monde? Une curiosité nous a pris. Nous avons ouvert un atlas et, traduction après traduction, nous l'avons suivi à la piste – il ne s'est pas encore arrêté . . .

De la *France*, avec la Belgique, le Canada, leurs domaines d'au-delà les mers, il a franchi les Pyrénées pour parcourir *l'Espagne* et les anciennes colonies espagnoles du Sud-Amérique. Il a traversé la Manche, et, avec *l'Angleterre*, se sont ouverts les Etats-Unis et l'immense domaine anglo-saxon. Passant d'autre part le Rhin, il a pris contact avec la *Hollande* et les multiples Indes néerlandaises, il a sillonné *l'Allemagne* et tous pays de langue allemande, le *Danemark-Norvège*, poussant ainsi jusqu'en Islande et au Groenland, la *Suède*, puis a pénétré l'immense territoire *russe*, de Leningrad à Vladivostok. De là, marchant au Sud, il a lié amitié avec ces entités restreintes, mais distinctes, qui ont nom: *Pologne*, *Tchécoslovaquie*, *Hongrie*, *Croatie*, et, contournant l'Adriatique, il a connu *l'Italie*. Arrivé ainsi en terre romaine, d'où il rayonnait sur les plages sinueuses de la Méditerranée,

il avait derrière lui l'Europe compacte et toutes ses ramifications. Etait-ce la fin de la course?

De l'Atlantique au Pacifique, à travers l'Ancien-Monde, se tend obliquement une bande sableuse: Sahara, déserts de Syrie, d'Arabie, de l'Iran, du Turkestan, plateaux froids du Thibet, désert de Gobi. Le sol aride a-t-il rendu les esprits réfractaires? Des langues littéraires se parlent pourtant tout au long des déserts: arabe, turc, persan, thibétain, mongol. Ce sont langues de groupements repliés sur eux-mêmes, fermés encore à l'étranger. Mais audelà, *Jean-Christophe*, avec d'autres de ses frères, s'est frayé une nouvelle et large voie. Il connaît les populations immenses de ces pays de rizières et de jardins que sont le *Japon* et la *Chine*. Il vient enfin de pénétrer dans la Babel des Indes, et de s'en assimiler les trois principaux idiomes: *l'Hindoustani*, la langue commune du Nord, le *Bengali*, de la province de Calcutta à l'Est, le *Tamyl*, le plus notable des parlers des Indous à teint foncé du Sud.

Que dire? Un milliard et quart d'humains – les trois quarts de l'humanité – peuvent «entendre» Romain Rolland. De la petite maison au bord de l'eau s'est ébranlée une vague qui caresse tous les rivages.

Dr. George Montandon



FRANS MASEREEL
Portrait de Romain Rolland

MATHIAS MORHARDT

JE salue en Romain Rolland celui qui, seul, parmi les Intellectuels de notre pays, a fait preuve du plus fier courage moral en répondant «non» aux appels des politiciens malfaisants qui jetaient les nations les unes contre les autres et qui entraînaient le massacre de tant de millions d'hommes. Romain Rolland a été un moment de la conscience humaine. Puissent les générations futures se rappeler son grand exemple et se dresser contre les desseins misérables de quiconque à l'avenir tentera de mettre au service de ses ambitions le sang des foules absurdement crédules et dociles!

Mathias Morhardt

KĀLIDĀS NĀG

ROMAIN ROLLAND AND THE ORIENT

HOMAGE of India and the New Orient to Romain Rolland is unique, spontaneous and profound.

I know that my statement would be challenged by interested Politics and diplomatic scholarship. But it is a *truth* to which I bear personal testimony. In my own country and in China and Japan – wherever I had the occasion to discuss intimately with the representatives of the struggling, thinking, creating youths of the land – I was struck by their common veneration for Rolland, the first star of the Occident to bless their souls, partly asleep, partly awakening. Very few of them can appreciate as yet, the depth of Rolland's thoughts, his vast erudition, and the polyphonic music of his great soul. But they *love* Rolland more than any other genius of Modern Europe.

This is a historical fact and we have got to explain and accept it in historical spirit. The Occident have ever been playing, – now unconsciously, then consciously, the rôles of a sanctimonious schoolmaster, a patronizing missionary-philanthropist, a subtle exploiter, or an openly vindictive enemy, with regard to the Orient. Here, the lack of genuine respect and sympathy on the part of the West, clung like the original sin to all its activities in the East. Hence there was much tall talk but little achievement, many promises and

few fulfilments. The right of conquest and occupation flouted the Rights of Man. The right of colonial and dominion exploitation snatched the bread from the mouths of starving millions and the right of arrogant superiority robbed the soul of the Orient of all self-respect and self-confidence. Thus we find today in the East, that degradation, despair and darkness are permanent legacies of the perpetual guardianship of the West.

Romain Rolland appeared as the awakened conscience of the Occident. The muffled groans of the millions reached his heart which became surcharged with sympathy for the Orient. That sympathy was a far surer guide to him in his discovery of the buried soul of the East than the so-called infallible statistics of political economy or the pretentious insight of academic studies. He may be wrong in minor details; he is right in substance and spirit. Orientalism, as we all know, was never a special study with Rolland; but he could reveal the soul of the Orient better than many professional orientalists. He came to justify the East and to expiate the wrongs of the West. He had not only the vision but the courage of a true Pioneer. And if ever this inhuman drama of mutual antagonism between man and man reaches the consummation of a humane and amicable epilogue, then for that supreme transfiguration of History, Rolland's name would be immortalized in the heart of Humanity.

This brings to our mind the high place which Rolland will occupy not simply in the history of the interaction of the East and the West, but in the general history of man. His heroic protests against the organized militarisms of the world, his grasping hands with Mahatma Gandhi, his communion with the spirit of Rabindranath Tagore – are but

different phases of the revindication of the spirit of Humanity in this age of inhuman hatred and selfishness. The war of disintegration that is now threatening to crumble the edifice of civilization would have appeared as a night-mare and a blasting curse had it not been redeemed by the appearance of such soldiers of Peace and Amity. Rolland the artist and thinker had already found his place amongst the world-classics. Rolland the man and champion of human fellowship will also ever live as the builder of international understanding and cooperation.

The future is dark and the present no less discouraging. Men listen and chuckle with complacency when the sacred principles of "non-violence" and "universal love" are ridiculed and rejected. Yet we muster courage and hope when we salute you o Master-Harmonizer in this age of elemental discord! Music is a passion with you; hence you strive incessantly to weave the thousand jarring notes of history into a supreme Harmony which emerges from age to age, through our Buddhas and Christs, as the all-conquering principle of fraternity.

If India of today, poor and weak, has nothing but our love to offer you, the Eternal India blesses you with her immortal legacy of *Maitri*!

Kâlidâs Nâg

FRIDTJOF NANSEN

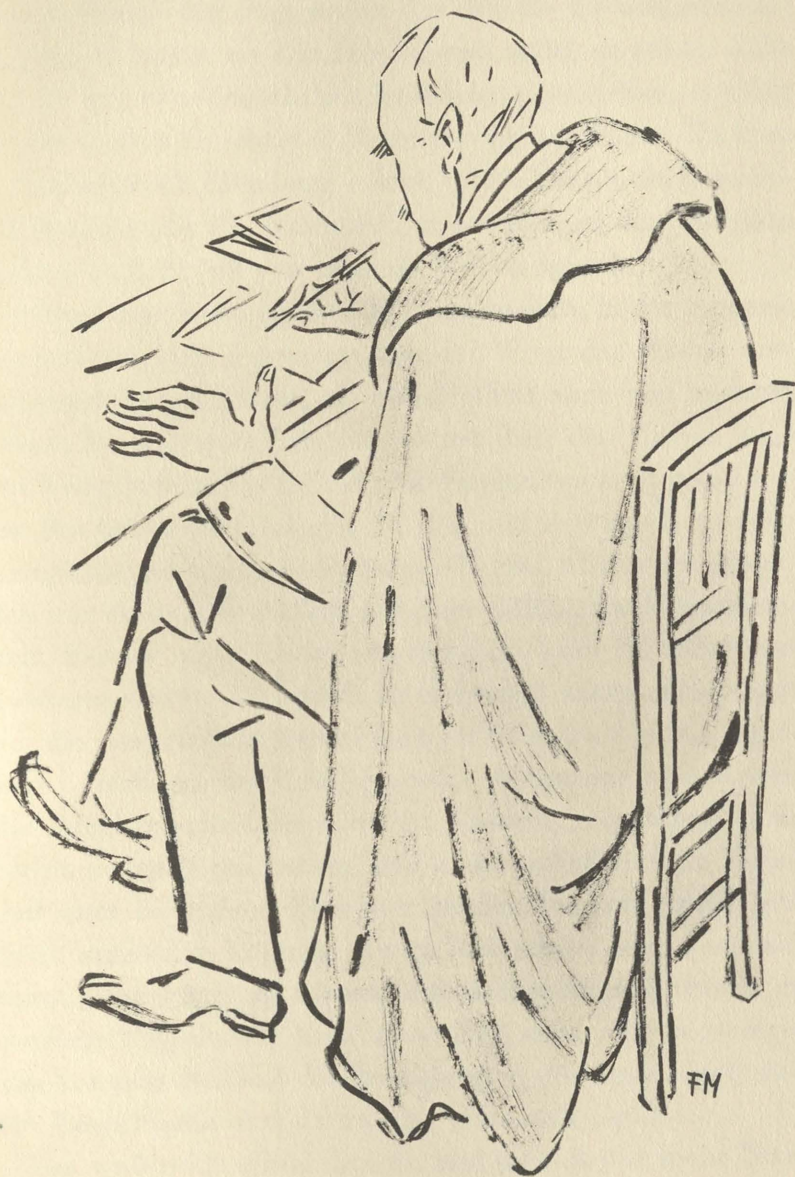
Der Name Romain Rolland klingt durch unsere trübe, zerrissene Zeit wie eine schöne Harmonie, die zur Arbeit für die kranke, leidende Menschheit mahnt, und in dem Dunkel das Vertrauen stärkt, daß trotz der scheinbaren Verrohung der Menschen ein neuer Tag kommen werde. Er ist die leidenschaftlichste Verkörperung des Geistes der Völkerharmonie, der Nächstenliebe, wodurch unsere unglückliche, irrende Welt allein gerettet werden kann. Darf ich ihm zu seinem sechzigsten Geburtstag auch meine ehrerbietige Huldigung bringen, mit einem innigen Dank für alles, was er für die Menschheit getan und gelitten hat? Ich beuge mich in tiefer Bewunderung vor dem edlen, genialen Dichter, dem großen Menschen, dem einsamen, unerschütterlichen Kämpfer für Menschenrechte und Menschenwürde.

Fridtjof Nansen

GEORG FR. NICOLAI

HEUTE zum sechzigsten Geburtstag werden Berufene aus der großen Schar seiner internationalen Freunde den Denker und Dichter, den Kämpfer und Politiker feiern, da genügt es, dem lieben und verehrten *Menschen* nur leise die Hand aus der Ferne zu drücken. Außerdem glaube ich, unter denen, die Romain Rolland nahetreten durften, wird es nur wenige geben, die den Versuch wagen dürften, ihn zu beurteilen. Sie würden doch nicht gerecht sein, denn sie stehen im Banne seiner gütig einfachen, an ihm so selbstverständlich scheinenden Menschlichkeit, die für jeden Strebenden nicht nur ein aufmunterndes Wort, sondern fast immer auch eine freundliche Tat hatte. Es sind unzählige, denen in schwerer Zeit sein Wort der einzige Trost war, und sicher gibt es viele, die wie ich ihm die tiefste Freude ihres Lebens danken!

Es war in den Jahren des großen Krieges: ich hatte ein Buch über und gegen ihn geschrieben, aber es war halbvollendet schon eingestampft worden. Unverbürgte Nachricht meldete, es sei in der Schweiz gedruckt; aber abgeschnitten und so gut wie eingekerkert in einer kleinen Garnisonstadt Sachsens, hörte ich kaum etwas von dem, was mir die Welt bedeutete. Alles um mich war Kaserne und Drill, Feindschaft und höhnisches Lachen oder Lächeln. Meine Welt schien einfach nicht zu existieren. Es ist schwer allein zu sein



FRANS MASEREEL
Portrait de Romain Rolland

und unverzagt der Suggestion des Milieus zu widerstehen; ich glaubte kaum an den Druck, und sollte es schon wahr sein, so war es offensichtlich unbeachtet geblieben, erstickt von der anders gerichteten Begeisterung des Tages. Da kam ein Freund nach Eilenburg – denn Briefe behielt die Zensur – und brachte mir die Nummer des *Demain*, in dem Romain Rolland so liebevoll von meinem Wollen sprach.

Schon lange hatte ich die Mär vernommen, in der Schweiz lebe jemand, der es gewagt, sich der Woge des Hasses entgegenzustemmen. Nicht, als ob ich nicht auch von anderen gehört. Es gab manchen, der in der Zeit des Hasses auch den Krieg haßte, aus Politik, aus Eitelkeit, aus Oppositionslust ihn bekämpfte, oft mit Mitteln, die sich von denen der Kriegsführenden nur wenig unterschieden. Aber es gab eigentlich nur einen, der einfach aus dem Gefühl der Menschlichkeit heraus mit Naturnotwendigkeit zum Handeln gezwungen wurde. Und noch eines kommt hinzu, das jedem, der die menschliche Natur kennt, nicht unwichtig erscheinen wird: die Masse der Kriegsgegner – wenigstens unter denen, die darüber schrieben – waren Knaben oder Männer, die nichts zu verlieren hatten, und es ist sicherlich kein Zufall, daß man diejenigen Europäer an den Fingern einer Hand hätte aufzählen können, die um der reinen Idee der künftigen Menschheit zu dienen, unbekümmert ihre bereits erworbene Popularität hinwarfen. Und unter diesen wenigen war Romain Rolland der Berühmteste, der Entschlossenste, der Bewußteste und darum der moralisch Größte.

Das wußte ich schon damals, und damals war mein Urteil wohl noch objektiv. Nun war dieser mystische Märchenheld aus Villeneuve zu mir herabgestiegen und hatte mir mit freundlichen Worten die Bruderhand gereicht. Der, den ich

als den Größten der Zeit verehrte, hatte mich gehört und damit durfte ich mich irgendwie mit dem Besten verbunden fühlen, was im Anfang des 20. Jahrhunderts in Europa wirksam war.

Das Gefühl intensivster Dankbarkeit gegen ihn ist geblieben und machte jeden Versuch Kritik zu üben, von vornherein unmöglich. Wenn ich über irgend etwas intellektuell anders urteile als er (z. B. über Gandhi und die Inder), so ist mir die Tatsache, daß er abweichender Meinung ist, gefühlsmäßig ein *Beweis*, daß mein Denken, das sich als solches nicht fügen kann, irgendwie falsch orientiert sein muß; mir ist, als müßte es möglich sein, meine Schlüsse so zu variieren, daß sie den wesentlichen Inhalt seiner Gedankengänge auch enthielten.

Es ist das ein Beispiel von dem untilgbaren Einfluß, den die Persönlichkeit Romain Rollands auf mich, und wie ich glaube auf jeden ehrlich denkenden Menschen, ausübt. Auch er hat natürlich eine Entwicklung durchgemacht, auch er wird wohl über manches anders denken, als mit vierzig oder zwanzig Jahren, aber durch sein Wollen und Wirken zieht sich der rote Faden seiner nie wankenden, gütigen und verstehenden Menschlichkeit. – Wer z. B. hat die Begeisterung der kriegslustigen Jugend schöner und reiner gewürdigt als er, der Kriegsgegner! – Wie auch der Einzelne über sein intellektuelles, artistisches, politisches und kulturelles Schaffen urteilen mag, niemand, der auch nur das Mindeste von ihm weiß und andererseits Persönlichkeit von ihrem griechischen Ursprungswort: *πνόδωπον* das Menschenantlitz ableitet, wird leugnen können, daß er *vielleicht die einzige, aber sicher die zwingendste Persönlichkeit unserer daran so armen Zeit ist.*

Wozu ich von meinem Standpunkt aus nur noch hinzufügen möchte: – diejenige Persönlichkeit, die am erkennbarsten und am reinsten den Zukunftskeim in sich schließt, den kommende Generationen einmal erblühen lassen werden.

Romain Rolland ist Pfadfinder und Wegweiser der Zukunft, er verkörpert uns Lebenden das Ideal der reinen *Humanität* und muß deshalb allen, die an sie und ihre mögliche Verwirklichung glauben, ohne sie doch in der Realität des Tages sonst zu erleben, Trost und Rettungsanker bedeuten. Er ist im Grunde der einzig wirkliche „Précurseur" und konnte darum auch nicht dauernd populär bleiben, weil er seinem Jahrhundert um viele, viele Weglängen voraus war. Freuen wir uns in stolzer Dankbarkeit, dem Vorläufer die Hand reichen zu dürfen, oder anders ausgedrückt „dem Genie" – in dem das bereits lebt, was in den Massen erst in ferner Zeit Allgemeingut sein kann.

Georg Fr. Nicolai

A ROMAIN ROLLAND, CITOYEN DU MONDE

On vous appelle «d'Européen», Romain Rolland. Et certes, aujourd'hui, personne plus que vous n'est digne de ce titre. Autrefois, il y a moins de deux siècles encore, vous n'eussiez peut-être pas eu un si grand mérite à être un «Européen». Mais de nos jours où les nationalismes aveugles, les haines mesquines et les chauvinismes exaspérés ont obscurci jusqu'aux intelligences les plus éclairées, il faut une liberté d'esprit et un courage peu communs pour oser s'élever au-dessus des sentiments et des préjugés de ses concitoyens et proclamer, au-dessus des petites patries particulières, la nécessité d'une patrie commune à tous les habitants d'un même continent.

Etre un «Européen» c'est déjà beaucoup, mais ce n'est pas assez. Et vous l'avez compris. Quand un esprit assez indépendant et assez puissant a réussi à s'élever au-dessus de son clan, de son village et de son pays, pourquoi n'ambitionnerait-il pas de s'élever aussi au-dessus de sa race? L'Europe n'est qu'une petite portion du globe. Un homme vraiment libre d'aujourd'hui peut-il accepter de s'enfermer dans ses limites, si vastes fussent-elles? Ce serait, aux yeux des autres races et des autres continents, n'avoir fait que changer une patrie contre une autre, plus grande. Et l'homme qu'on représenterait – un peu maladroitement – comme étant le plus

pur champion de l'Europe, ne risquerait-il pas d'être considéré par ces autres races, mal averties, comme une sorte de «nationaliste européen», de porte-étendard de la mentalité occidentale, hostile à tout ce qui n'est pas le peuple élu?

Mais vous-même vous avez saisi tout cela. Votre mission n'est pas plus de défendre l'Europe – qui d'ailleurs se défend fort bien toute seule – qu'elle n'a été de défendre telle ou telle portion de son territoire contre telle ou telle autre. Vous luttez pour certaines idées larges, nobles, généreuses, qui n'ont pas de patrie, sinon l'humanité, qui ne peuvent être enfermées dans des frontières, sinon celles de la Terre. C'est pourquoi, après avoir fait la conquête spirituelle de l'Occident, vous voilà lancé à celle de l'Orient. Vous avez d'abord porté vos yeux sur l'Inde où vous avez déjà remué bien des cœurs. Mais dans le reste de l'Orient, particulièrement *en Islam*, il y a aussi des observateurs attentifs qui vous regardent avec sympathie. Parmi les nations musulmanes qui ont entrepris leur jonction spirituelle avec l'Europe, la Perse, quoique tard venue, est actuellement l'une des plus zélées et je dirai des mieux douées pour la réussite. Nous sommes un certain nombre de mes jeunes compatriotes qui espérons ardemment la fusion des deux esprits oriental et occidental, et y travaillons de notre mieux. Or depuis quelques années, en Europe, on parle beaucoup, sinon de cette fusion, du moins d'un rapprochement entre les deux mondes. Nous pensons que des esprits tels que le vôtre sont tout désignés pour servir à pareille tâche. Les Orientaux ont été trop souvent trompés par les promesses fallacieuses des Européens, pour ne pas se méfier d'eux. Mais chaque fois qu'ils ont entendu une voix sincère et désintéressée, ils l'ont écoutée avec confiance et enthousiasme. Si l'on veut donc réellement obtenir le rapprochement in-

tellectuel et moral désiré, ce sera par l'intermédiaire d'hommes libres et désintéressés tels que vous qu'on y parviendra, et non au moyen de politiciens et de financiers.

L'œuvre que vous avez entreprise avec une partie de l'Asie, étendez-la aussi au monde musulman, puis à tout l'Orient. Il faut faire naître parmi l'élite et les masses occidentales la sympathie pour l'Orient, base indispensable de tout rapprochement et de toute entente. Nous, de notre côté, nous ne négligeons pas notre tâche de maintenir ou de créer dans l'Islam les courants de sympathie pour l'Occident. Aujourd'hui, malheureusement, cette tâche est devenue fort malaisée, et par la faute même des Occidentaux. Mais nous n'en continuerons pas moins à y persévérer de toutes nos forces, car nous y voyons à la fois un bienfait et pour l'Orient et pour l'Occident.

Si dans cette grande œuvre de rapprochement – qu'il faudrait d'ailleurs étendre à toute la Terre – vous apportez tout l'élan de votre esprit généreux et toute l'efficacité de votre force persuasive, je ne doute pas que l'autorité de votre renommée ne fasse faire un grand pas au succès de l'entreprise. Nous aurons alors le droit de saluer en vous non pas «l'Européen», mais Romain Rolland, Citoyen du Monde.

Ali Nô-Rouze

KIHACHI OZAKI

THE EYES ALWAYS TURN TOWARDS THE FUTURE

„C'est toujours vers demain – vers l'aurore qui vient – que mes yeux sont tournés. Les aurores d'hier, les Dieux passés, continuent de dorer de leurs reflets l'horizon de ma mémoire. Ainsi dans mon ciel sans nuit, Dieu s'allume, d'étoile en étoile; et je tâche de suivre, en son vol, la lumière . . ." (Letter of Romain Rolland)

HE who will celebrate his sixtieth birthday on the beautiful day of the 29th of January 1926, for the Japanese young generation like us, is the purest and the strongest light which shines upon our adolescence, works and faith.

This light suddenly reached our country from the sky of France soon after the setting of the other light – Tolstoy – on the desolate horizon of the old Russia at the end of autumn 1910.

It was a gospel of universal fraternity freer than its predecessor. It was a noble and happy harmony of strength and beauty. It was a message incomparably touching and profoundly human in the fertile region where thoughts and arts blend together. And it was the appearance of a man who was great enough, wise and good enough, with his dauntless faith and noble example, to wake up the robust, healthy and juvenescent Future falling soundly asleep in each race. It was an art not merely belonging to the gorgeous garden of France, but rather to the larger family of Humanity.

The European war. The moral cataclysm all over the world. The creator of *Jean-Christophe* performed his proper duty, the duty not towards the patrie, but towards Humanity, towards his own Truth. This Son of Man fought the fight of L'Un contre tous. Romain Rolland has never betrayed those who have confidence in him. Thereafter, in our sky without stars, he has become the most trusty and estimable star of solace and hope, perhaps, the sole sun.

I express to him my heartfelt congratulation and thanks at the feast where will be celebrated the old, peaceful and eternal source of his soul by the family of free spirits of the world.

The head of our family, this Colas Breugnon of sixty years old, takes his seat at the table of his St. Nicolas day. May God bless him, bless our old, faithful and lovable "grand buveur" of Life! We know his half century abundant in battles and struggles against mediocrities and evils of the world and his time. He has breathed amply the breath of the Ocean of Life where night and day, the tides of ebb and flow combat restlessly. Now his head is grizzly, his back bending and his noble face full of lines chiselled by his incessant passionate works and sufferings, both mental and physical. Here, by the side of him, are the most beautiful of his works: the souls he has sculptured. Stay with us, O veteran, beloved father! Smile on us, who only answer you a word of "love" with faces clothed in humility! O beautiful sun and blue sky, adorn this graceful and religious festival as you did once in those merry Mediterranean days of Empedocle d'Agrigente!

⋆ ⋆ ⋆

I will never forget those days when I knew his name and his works for the first time. In 1913 when my old friend

Kôtarô Takamura translated the first pages of *La Révolte.* I was just in my twenties. What a splendid work this *Jean-Christophe* was! I hurried to a foreign book-seller's. And to my inexpressible delight I found four volumes of its English translation. (At that time I was still ignorant of the French language.) I shared joys and sorrows with its hero and other characters. Fighting their fights, struggling their struggles, dying and living their deaths and lives, I could not part from them. I was unwilling to reach the end of the book. As if fearful to see the very last moment of Christophe, I prolonged intentionally the reading. Again and again from *Dawn* to *Burning Bush,* I could scarcely reach the end. Soon after I read *Millet* and *Les Vies.* – At last, I had a master and friend. There was no more reason to be alone.

I felt my unknown future was suddenly lighted up. I felt my personality commenced to expand freely. I thought I recognized the true meaning of life. I thought I understood mankind. I thought I had the independence of my mind. And at last, I reached the conclusion that the precondition of every true calling must be, not love for art, but love for mankind. This conclusion became my faith. I took my own part. I doubted it never.

1914. The great war began. At that time I had many excellent friends. It was a daybreak of Japanese literature: the early spring of Humanism and Neo-Romanticism after a long winter of Naturalism. – Many young birds had been trying their soft wings. Some of them were already able to fly fairly far. I was the youngest of all, and had been singing my own childish songs in the nest: the songs very like those of my great teacher.

In the second year of the war, the translation of *Lettre*

ouverte à Gerhart Hauptmann appeared in a newspaper in Tokyo. The article was a strong moral shock to the Japanese young elite who were comparatively indifferent to the war. (They were living so far away from the European Purgatory. While on the other side of the earth the millions were in great misery, here reached the occasional echoes of the guns of the sham battle at Tsingtao.) For the first time since Tolstoy, they heard a brave and passionate cry of conscience. Then several voices against war started. The first complete translation of *Jean-Christophe* appeared. *Tolstoy* and *Le Théâtre du Peuple* followed it. *Michel-Ange* and *Au-dessus de la Mêlée* were translated by my friends, and *Musiciens d'aujourd'hui* by myself. (*Beethoven* and *Millet* had been published before the war.) It seemed to be the spring of Romain Rolland blooming all at once.

Peace came at last. Barriers fell and frontiers were reopened. The European – especially the French – literature and fine arts rushed into the soil of Japan. So-called new schools were influential. The name of Romain Rolland seemed to be submerged under this flood. On the other hand, the current of thought of racial self-consciousness and self-resolution washed the shore of Japan. Every kind of reactionary advocacy appeared anew: the great union of the Oriental races in the Oriental spirit, the great Asianism, the artistic nationalism, traditionalism, individualism . . . There was a trace of the exaggerated self-respect. There were the proud anti-foreign ideas. And in this racial self-confidence was the danger of racial isolation. And consciously or unconsciously, many European writers and thinkers fostered the growth of this danger. It was an age of rival creeds in arts and thoughts in Japan. It was the time of a split between old intimate

comrades: those who throw aside easily their ancient faith, in the name of independence of personality and the pride of Japanese spirit; and those who search for the kindred souls in Orient as well as Occident, and want to unite themselves by finding out the elite of each race. By this split I became almost alone. I retired to the country, and was weaving the cloth of my own destiny. Romain Rolland was my sole invisible sun of solace and encouragement.

Several years passed. Good friends came to me. Hiroatsu Takata and Toshihiko Katayama became the most intimate ones. In the spring of 1922, I wrote to Romain Rolland my first letter after long hesitation and numerous fair copies. His answer came immediately: "Il y a longtemps que, pour ce qui est moi, mon esprit ne connaît plus de frontières. Sans rien renier de nos personnalités, et en les exaltant plutôt, travaillons à former la grande symphonie humaine!» . . . I was profoundly moved. I felt something sacred penetrated me. Dreamingly I wandered about my neighbouring fields and farms during several days. I could not write poems nor articles on account of extreme excitement. To keep my diary was the most I could do. When he read this, Romain Rolland's letter on his sick-bed, my friend Hiroatzu Takata got up and cried «travaillons, nous!» Toshihiko Katayama was impressed deeply by this same letter published in a review, at a town 200 miles distant from Tokyo. Since then I have been acquainted with Romain Rolland. And since then my friends and I have been connected more closely in our arts and faith, through the soul of our faraway great friend.

Thus he enters into relations of friendship with numerous elites of the free spirit of all races and all lands. How he

loved those friends and wrote about them in his articles and letters! Through Romain Rolland we know them. (Here I do not give their names. Among them, I have the names of two dear ones who are dead, the eldest, Carl Spitteler, the youngest, Jean de Saint-Prix) – And they are defenders of the pure and faithful little church of Humanity against the monstrous church of states and nations, of compromise and alliance. Whether their names are famous or not, and whether they are personally acquainted or not, they equally defend the treasures of Humanity and hand them over to the future generation. We dislike alliance in every meaning. We want the freedom of our spirits at any price. But at the present moment when the racial uneasiness which is deprecated but seems to be inevitable, is fermenting gradually between the races of Orient and Occident, we must construct the fraternal Sacred City solid enough against the storm of follies and oppressions of the states and peoples. We want to see the spiritual connection of the elite of all races whose faith is in the welfare of mankind and in the defence of truth, and whose mind is dauntless and free. If such a spiritual union, Church of Fraternity, be brought into action, we – free and pan-humanistic spirits of the true Japan will run to our role, to carve the pillars and to roof with tiles! Let us forge this fraternal theme into a thousand brilliant and delightful variations! May this music be a boundless ocean of harmonies!

For our Romain Rolland said in one of the most beautiful and prophetic pages of his book: «Empédocle fait entendre son chant d'espoir et de paix, la splendide symphonie de la Vie universelle, dont les dissonances cruelles périodiquement se résolvent en des accords de lumière. – Evoquons de nouveau cette symphonie disparue. Ranimons ce beau chant.

Le monde en a besoin . . . La patrie n'est pas assez vaste, pas assez profondément bâtie: elle ne suffisait pas. Il fallait une patrie éternelle: la divine Cité . . .»

Kihachi Ozaki

GEORGES PIOCH

HOMMAGE A ROMAIN ROLLAND

Qui donc à écrit: «Romain Rolland, c'est notre Gœthe»?

Mais Gœthe aimait un peu trop son fils Méphistophélès. Et son olympienne lucidité s'est excessivement défendue d'être cordiale.

La lucidité de Romain Rolland: cette lucidité que nous aurons vue s'accroître de toutes les saisons de l'homme et de l'intelligence, est émue d'une incorruptible cordialité.

Dans sa parfaite liberté spirituelle, qui le fait aujourd'hui exemplaire pour tous les hommes libres, Romain Rolland n'est pas inégal à Gœthe. Mais le cœur de Beethoven est en lui. Et c'est par ce cœur unique, qui battit les plus nobles rythmes de l'amour, qu'il est gardé du cri désespéré que Gœthe prête à Faust, dans le Vième acte de la deuxième partie de sa tragédie: «O nature, je voudrais être un homme devant toi, et n'être qu'un homme. Cela vaudrait alors la peine d'être un homme.»

L'œuvre de Romain Rolland, c'est l'homme accompli à la ressemblance de ses plus beaux rêves; c'est l'émotion de pensée prodiguée à tous les cœurs de bonne volonté; c'est la paix dans l'esprit, et par lui.

Voilà quelque vingt ans, ceux qui – tel le signataire de ces lignes – étaient réunis à lui dans la rédaction de la *Revue d'Art dramatique*, avaient surnommé Romain Rolland: «Le

volcan sous la neige». Ainsi reconnaissaient-ils déjà l'ardente passion qui ne cesse pas de brûler sous la sagesse affectueuse, mélancoliquement hautaine, où nous séduisent également son œuvre et sa vie.

Personnellement, je n'épuiserai point ce que je dois à cet œuvre: *Le Théâtre de la Révolution*, les vies de *Beethoven*, de *Haendel*, de *Tolstoï*, de *Gandhi*, les dix livres de *Jean-Christophe* . . . – à cette fraternelle chaleur où les effusions de la flamme atteignent à la paix même de la lumière.

Et je n'oublie pas que Romain Rolland m'a, un jour, sauvé de l'ennemi le plus dangereux, le plus acharné et le mieux ingénié à m'obscurcir, puis à me perdre: et cet ennemi, c'est moi-même.

En ce temps-là, c'était, et depuis quatre mois déjà, ce que certains qui n'en sont pas morts osent appeler encore, parfois, «la guerre du Droit, de la Justice, de la Civilisation, etc., etc.»

Le pauvre bougre – je parle de moi, mon pire ennemi – ressemblait alors à tous les hommes . . . quelques très rares *élus* exceptés . . .

Monstrueusement «bourré» dans son crâne, il s'était pipé au sophisme de «la guerre qui tuera la guerre». Il s'imposait de réprimer les révoltes de son être et de sa raison afin de ne pas trop dissonner dans l'Union Sacrée, dans l'ignoble délire où la guerre avilissait tout le monde autour de lui, et de pouvoir faire, comme les autres, de la graine de héros!

Novembre 1914. Un article de Romain Rolland, publié dans un journal suisse, venait d'être reproduit à Paris. Il y faisait scandale. Quand j'eus achevé de le lire, j'étais déjà par l'esprit, sinon au-dessus, du moins à côté de la mêlée. J'étais ressuscité au pacifisme de toute ma vie. J'étais sauvé.

Quand je finirai de vivre une vie dont je puis dire, comme

il est dit vulgairement de l'enfer, qu'elle est pavée de bonnes intentions, s'il me restait assez de présomption encore pour faire d'elle un rien de vanité, ce serait pour un souvenir de l'honneur auquel Romain Rolland m'a élevé en inscrivant mon nom sur cette page d'*Au-dessus de la Mêlée* cù sont désignés les huit Français qui se réunirent à lui les premiers afin de livrer, pendant la guerre, ce combat pour la paix dont Jaurès a dit justement qu'il est de tous les combats le plus difficile.

Georges Pioch

RARELY in the worlds history can a single voice have been raised amid the din and clamour of a war among nations and yet have been audible. That the majority ignored it at the time goes without saying. The voice of a lover of reason, of truth, of sanity and of peace, even though it be raised by a prominent intellectual Frenchman, is not a voice that is welcome to those misled by falsehood, inflamed by passion and engaged in slaughter. Yet Romain Rolland spoke not as a literary genius nor as a Frenchman, but as a human being. He expressed the inmost thoughts of millions who, now that they have awoken from the night mare of war, cannot but recognise him as the champion of eternal truth.

I desire respectfully to pay my tribute after my congratulations and express my gratitude to the inspiring genius of human fellowship.

Arthur Ponsonby

A L'AMITIE

Quel âge avions-nous l'un et l'autre, quand je vous rencontrai pour la première fois? Plus de trente ans doivent avoir laissé couler sur nous leurs joies et leurs misères depuis cette année-là. Qu'importe? Ce souvenir m'est frais comme s'il datait d'hier.

Nous avions un ami commun, qui nous était à tous deux comme un frère, d'une espèce rare, d'une famille à la fois proche et lointaine: un ami, singulier pour la plupart de ses contemporains, en qui nous admirions déjà un des cerveaux les plus riches de son temps et le cœur d'artiste le plus passionné, bien avant qu'un rayon de gloire n'éclairât sa triste, pauvre et fière solitude.

André Suarès – c'est lui, vous le savez, de qui je parle – m'avait souvent parlé de vous. Dans l'instinctif recul qui nous écartait tous trois de «la foire sur la place», du grand marché littéraire, lui, le plus farouche, ne fréquentait guère que ces deux amis. Je savais que vous aviez été son compagnon d'Ecole. La musique, autant que la poésie, vous tenait alors étroitement liés. J'ai retenu ceci: que souvent, vous vous enfermiez tous deux devant un piano, à l'heure où la cour s'emplissait du bruit des conversations et des plaisanteries scolaires. Et sans doute vous sentiez, avec cette fierté qui se raidit pour ne pas trop céder à la mélancolie,

peser sur vous l'ironie un peu défiante de ces camarades dont vous fuyiez le contact, pour vous réfugier dans l'ivresse orageuse de Beethoven, ou dans la magique révélation wagnérienne.

Mais, – d'autres, depuis, m'ont rapporté ce détail, qu'il faut retenir en leur faveur, – parfois ces compagnons désertés et qu'offusquait peut-être votre prétendue sauvagerie, comme vous leur apparente vulgarité, arrêtaient leur promenade circulaire de captifs et leurs propos de rhétoriciens déchaînés, pour venir sans bruit, derrière votre porte, écouter ce chant qui sortait de vos doigts. – Un simple détail, ceci, sans doute. Mais le Destin, si nous prêtons à ses cloches lointaines une oreille attentive, nous laisse y recueillir, à chaque son, des vibrations prophétiques. Dès ce temps déjà il marquait que pour ceux-là mêmes qui semblaient, de nature, incrédules ou indifférents à vos accords, votre musique portait en elle cette force mystérieuse qui contraint les hommes à l'écouter.

Un jour, je me décidai à frapper le premier à votre porte. Autant que fut délicat l'accueil, prompte et durable naquit l'amitié. Le regard des yeux bleus me saisit, sous le haut front de cire: l'énergie de l'âme cristalline me pénétra, en même temps que la fragilité puissante de ce grand corps pliant et penché. Et peut-être plus que tout, aimé-je cette *froideur brûlante* qui émanait de la parole discrète au timbre sourd, du geste retenu, et aussi, – comment l'oublier? – de ce sourire qui par moment éclairait la gravité pensive du visage ascétique, presque immatériel.

Nous nous sommes revus souvent, au cours d'entretiens où se cherchait, avec mille tâtonnements, l'inquiétude ardente et gauche de notre jeunesse: dans votre logis où tout

semblait discret et choisi comme vous-même; dans le mien, plus bruyant, où des voix d'enfants se mêlaient à la voix d'hôtes tumultueux et parfois échauffés. Puis sous les sapins de la Lorraine où vous me visitiez, et sur un sommet de cette Suisse qui déjà attirait vos pas avant qu'elle ne devînt l'asile d'où votre pensée domina notre affreuse tourmente, le refuge où s'arrêtent aujourd'hui les visiteurs venus de tous les coins de l'univers.

Puis, puis . . . des années d'éloignement, coupées par quelques lettres rares, suffisant à nous faire savoir que nos sentiments sont toujours fidèles et nos idées proches les unes des autres, dans les épreuves que la compassion de l'amitié pouvait seule adoucir, dans la commune anxiété de ce chaos universel qui nous étreint encore et nous ébranle, corps et âme, dans cette furieuse obstination aussi à vouloir que le dernier mot, ici-bas, ne soit pas à l'horreur et à la haine, – à le vouloir, oui, et à l'affirmer malgré tout.

O Romain Rolland, sage au cœur sans repos et sans défaillance, où est-elle, cette jeunesse qui nous faisait courir d'un désir ferme et d'un pied vacillant à la poursuite d'une Beauté destinée à nous survivre à nous-mêmes et dont le voile aux plis scintillants ne cachât pas un visage de mort, maquillé de couleurs menteuses? Je regarde en arrière les pas faits par chacun de nous, la divergence fatale de nos chemins, qui pourtant nous conduisent vers un but commun. Notre compagnon d'autrefois continue son œuvre multiple de penseur, de critique et d'artiste passionné, toujours à demi solitaire, dans une ombre qu'entretiennent à la fois sa jalouse indépendance et la défiance de la critique officielle. Moi, j'ai poursuivi avec une obstination dont je me rends seulement aujourd'hui compte, une tâche lointaine et assez

exceptionnelle, dont les débuts vous avaient eu pour témoin et pour juge bienveillant.

Et vous, dont le *Jean-Christophe* révéla en une brusque illumination la pensée sérieuse et la sensibilité frémissante, touchant aussitôt le cœur et l'esprit d'une génération troublée, vous qui, ensuite, bravant l'opinion et vous exposant aux injures, avez réussi à faire entendre sur le chaos haineux du monde, la voix de la raison, l'appel de la fraternité, vous voilà aujourd'hui solidement établi dans la sérénité un peu triste d'un esprit devenu maître du doute et de la douleur, dans l'estime aussi et l'admiration des hommes de toute race, joints par les seuls liens d'un idéal de paix. Banni volontaire, vous vous êtes retiré, non pas du monde au centre duquel cet exil ne vous situe que mieux, mais de la cohue parisienne, où la gloire ne peut se cueillir qu'au prix de trop d'abdications.

Votre visage réel, dans cet éloignement, prend au sortir de l'épreuve morale des traits plus apaisés; votre figure idéale s'y impose et s'y amplifie. Elle est celle même de l'homme dont nous rêvions autrefois l'avènement et que nous espérons toujours, du grand Européen qui, sans renier sa patrie, l'étend dans la connaissance de l'humanité présente et dans le pressentiment de l'humanité future. Elle est conseil et exemple à quiconque porte en soi la même aspiration et le même vouloir constructeur.

Et c'est parce que ce lucide esprit, nourri à la fois de la civilisation antique, imprégné de la culture française et ouvert à toutes les formes, à toutes les espérances de la pensée universelle, est comme enveloppé et baigné dans une atmosphère de sensibilité généreuse, que votre art et votre personne exercent une influence si forte sur tous les cerveaux

jeunes, aspirant à se libérer des terribles contraintes où le vieux monde se débat, en un cauchemar obscur.

Ah! je sais bien que pour la froide critique, l'ironie est facile, qui reproche au penseur de n'être point assez impassible devant l'objet de son observation; qui accuse l'artiste de mêler à son art des préoccupations sociales et de manifester trop ouvertement les préférences ou les parti-pris de sa sensibilité; qui dénonce la naïveté, les emportements et les erreurs d'une âme trop humaine, confrontant sans cesse le monde réel dont elle subit douloureusement les violences et l'ignorance barbares, avec l'idéal de paix, de sagesse et de fraternelle harmonie, auquel elle ne peut ni ne veut renoncer. Mais qui assure aux œuvres l'emprise qu'elles ont sur les esprits, sinon cette vibrante sympathie humaine dont le retentissement a d'abord fait frémir les cœurs? Le respect intègre de la vérité et son expression vigoureuse sont sans doute les premières conditions de l'art; mais c'est la bonté qui complète le véritable génie. Sans elle, sa froide lumière manque de rayonnement: la beauté qui refuse de s'indigner ou qui ne sait pas sourire, qui ferme délibérément l'oreille aux réclamations de la foule tourmentée, a, si olympiens que ses traits nous apparaissent, quelque chose d'inhumain.

D'autres diront les aspects divers de votre talent constructeur, dans l'unité rigoureuse de votre effort d'architecte: ils pourront en signaler la souplesse, qui va de la grave et magistrale peinture des êtres et des actes héroïques à la fine analyse des âmes juvéniles et féminines et jusqu'à la joviale gaîté de l'ancienne province, incarnée en votre *Colas Breugnon*. Ils insisteront sur le haut exemple d'indépendance donné par votre caractère, manifesté dans votre vie, au prix de plus d'un sacrifice et de plus d'une douleur.

Ce serait chose aisée, il me semble, de rattacher votre art à la musique dont l'amour est si fort en vous et qu'il faut aimer aussi, sans doute, pour bien vous comprendre. De même, ne pourrait-on pas, sans jeu de rhétorique, vous rapprocher des grands révolutionnaires dont vous avez étudié, en historien, les mobiles et les actions, et exalté, en poète, la geste dramatique? Car le même idéalisme avec ses ardeurs, ses indignations, ses défaillances inévitables, s'allie en eux comme en vous à ce réalisme national, à cette raison ordonnée et abstraite, dont le contraste étonne ceux-là seulement qui sont incapables de retrouver l'harmonie totale de l'homme au milieu de ses contradictions.

Ici, j'ai voulu uniquement, en évoquant quelques souvenirs communs, esquisser un des traits de votre figure humaine, qui rend compte de votre œuvre d'écrivain en ce qu'elles ont l'une et l'autre de profondément sincère. C'est l'ami dont je me suis surtout souvenu, l'ami à l'affection fidèle et discrète que j'ai voulu louer, parmi tous ceux qui pourraient vous rendre le même témoignage.

Et c'est à l'amitié que vous m'approuverez de dédier ces lignes, vous dont l'œuvre tout entière atteste et glorifie cette divine création humaine, aussi riche en sa virile tendresse, aussi rare en sa perfection que le véritable amour.

Maurice Pottecher

JAMES H. POWERS

MY DEAR ROMAIN ROLLAND

YOUTH, as you of all men know well, is ever hungry for high loyalties. It is eager for friends in whose spirit it may find strength and support, friends who are serenely unashamed in a world where negation, greed, and spiritual atrophy hold powerful sway, to bear testimony on behalf of a faith in mankind, in beauty, and in creative labor.

The tragedy of life begins to unroll its script for most of us when it is first borne in upon us that this hunger, begotten of a generous love and enthusiasm, nursed by fine sensitiveness to the splendors of nature, and ripened by gradual perceptions of the possibilities of the human spirit, is opposed by almost the entire organization of our society and those who dominate it. One day in our youth we realize the truth that stares forth at us from the phrase of the Galilean. Seeking beauty we are proffered its betrayal. Asking for generosity we are bidden accept selfishness. Praying for honest education which will liberate the powers of the intellect, we find ourselves enmeshed in debasing propaganda that aims to standardize and enthrone thoughtless opinion and fortify esteem for institutions of denial. To aspiration for a patriotism which will represent life's affirmatives, and make among men and nations a noble fellowship of effort against ignorance and against the misunderstandings that

divide, and the perils that threaten men, to this aspiration the dominant forces in our society and the social order itself make response by rearing banners of insensate and destructive nationalisms, by fomenting race distrusts, by uprooting populations and driving them into exile in the name of expediency, by drenching the files of public information with abominable poisons, and by spreading over all humanity a net of politicalistic division. These things we are bidden fall down and adore. Youth asks for the bread of a vibrant and affirmative life. Society hands it the stone of living death.

But there are some who refuse to despair. They continue to go their quest for the Grail, knowing now that it shall never be found among the majority of their fellows, but rather among those who are the few, who resist. Their faith rests with the minority whose allegiance is to that eternal, innate, necessity of life, which eludes all formulae and yet perpetually demands them if the spirit is to be given identity and freedom. All thinkers, all poets, all dreamers, all artists, all genuine lovers of beauty and life have ever been, in their own times, members of that minority, all men and women who toil to reveal man to himself, who are artificers of those patterns, and spokesmen of those realities which guide and strengthen society, even though society denies them. The glory of a people is always created by this brotherhood of the opposing minority within its ranks. For these are they who tend the lamps of the soul and hold high the light even in the midst of darkness.

My friend, it is because I found in yourself one of these heroes of the soul, as I stood at the threshold of deliberate thought, a dozen years ago, that I dare now add my humble

thanks and speak my gratitude and affection for your efforts on this your sixtieth birthday.

You are twice as old as I, and immensely wiser than most of us who are your friends. Yet it is for those very years I am grateful. They have given us all courage. For me, standing bewildered and discouraged, you unlocked again the gates of confidence. You bade me be unabashed, and certain that this "everlasting no", which society dinned in my ears and elevated as an idol, was false. And it was because of *Jean-Christophe* that I became aware that the glory and loveliness and truth I had found before in life, and in the dreams of the poets and thinkers and artists in whose creative labors I had revelled, were things imperishable and constant, as well with age as with youth.

Jean-Christophe, my dear friend, I read in an army barracks in the United States and in France and Italy volume by volume, off and on, through months whenever I could obtain one of the books. Thus I journeyed gradually through the entire ten volumes of the French edition.

I had volunteered for the war, after going through the greatest spiritual crisis in all my youth. I believed my decision to be right; and as I look back now, I know that it was honest and inevitable, according to the knowledge I possessed at the time.

It did not take long, under the autocracy, the stupidities, the brutalities, and the regime of spiritual death which followed, to destroy my confidence in the choice I had made. Here I was, in company with fellow soldiers who were simple, brave-hearted, ingenuous, friendly brothers. And I had awakened to the fact that we were engaged in an enterprise of murder which defied all sanction of truth and life and intelligence. Where was I? What to do?

Upon this bewilderment, the final volumes of *Jean-Christophe* broke like organ music. They were voices from ideals under eclipse of mistake and emotion – voices which rang in my ears. One by one they pushed back the clouds, crumbled an idol now here and now there, and restored vision. Most fortunate of all, they recoordinated faith with beauty and peace and friendship. They gave me courage again, and strength with which to rebuild my thought – broader based, clearer in outline, and finer than before. I was now fortified by my experience, and confirmed in my decisions by your pregnant *clear* wisdom.

How gloriously, my dear friend, you instituted this liaison of sympathy and spiritual help between youth and age in the dedication of *L'Aube*. How magnificently you strengthened it in each successive volume of that poem of the clash of experience with spiritual striving and hunger. How triumphantly you reiterated it in the gay exuberance of *Colas*. And equally in the mists and shadows of *Clerambault*. Splendidly you fought for it through the hideous tumult of the war, glorifying life, in Goethe's phrase, "by creating super excellence". And now you are affirming once more, in *L'Ame Enchantée*, as you did in the biography of Gandhi, this philosophy of faith in reason, in love, in spiritual valor, in untiring, undismayed search for affirmatives.

Is it then remarkable that we of the world's youth who know you, to whose aid you have come, to whose lives you have brought light, whose hearts you have filled with confidence and affection, should acknowledge all this now, and gladly? Or that I, as one, should tell you so today, as you stand at the threshold of another year?

* * *

Once, when you were young in years, dear Romain Rolland, you recall that you wrote to Tolstoi who was then old. And that brave thinker, who had guarded the torch of the spirit throughout years of twilight in the grim Russia of the Czars, fortified your strength and urged you ahead, undismayed and undaunted.

For a generation, now, you have been generously giving of your heart and intellect to the later youth who have followed, battling with and for them against the hosts of denial, ignoble drift, brutal cynicism, and against all who are busy sustaining idols or devising slogans to delude the multitude. And I believe that the light you have nurtured will shine for those who shall follow us, too. I have faith that the seed you have sown will germinate into leaf and blossom and seed and leaf and flower again, as long as disciplined enthusiasm and courage and thought and love and beauty and friendship shall dwell in men's hearts.

It is not praise I offer you, my friend, for what you have done and still continue to do, it is affectionate and abiding gratitude.

James H. Powers

LUCIEN PRICE

SCULPTOR OF SOULS

Voilà mon plus beau travail:
les âmes que j'ai sculptées . . .
Colas Breugnon

It must be fourteen years since the morning I read, in a New York newspaper, a review of the first volume in English translation of *Jean-Christophe.* "The life of a musical genius", it said, "written with genius". I laid down the paper in disgust. (The American people, obsessed with their cult of size, habitually misuse the word genius, supposing it to mean "bigness") "What?" thought I wearily, "more 'genius'?" By what happy chance I began, after such an initial disrelish, to read the book I do not now remember; but well I do remember my feelings. The English translation is published in three sizeable volumes. My only complaint was that there were not nine. I read like one starved. It was with terror that I found myself coming to the end. I cut myself down to fifty pages a day, to forty, to thirty . . . then began at the beginning to re-read. I bought two sets of the work, one to read myself and one to lend. It ended by my lending both. *Jean Christophe* came, in America, at a moment mercifully opportune. It was what *Zarathustra* might perhaps have been but for the sour flavour of egoism and death which nullifies its splendour. *Jean-Christophe* came as the Communist Manifesto of idealism. It brought the glad evangel that this squal-

id capitalist materialism is no more than an ugly mirage; that men were never meant to live in such fogs; and that there is a higher, purer air which may be breathed for the effort of climbing the Holy Hill. Here in these pages was a world ideal yet real. And in them in very truth I did come to know genius, to feel its fiery breath on my cheek, and to know that when the voice of the spirit speaks, all is beyond and above the feeble accents of human praise.

On and on went the march of that epic. With each successive volume the power and purpose of the thinking deepened in the consciousness of the reader; and the word became flesh, informing daily speech and conduct. No longer was it fiction. It was a reality that one set about patiently building into his own life and the life around him.

There was a longish wait for the appearance of the third volume in English. Week after week I went to the bookstore to inquire if it had come. One noon they telephoned that it was there. Jubilation! I dropped everything and went. Never had money seemed so worthless or so precious as the money I paid for the volume containing *The Burning Bush.* I carried it to a secluded table of a little restaurant. The waitress brought my luncheon. She carried it away again all but untouched. One could eat some other time. Every one of these pages meant liberation in some direction. Intellectual elevation and spiritual grandeur brooded over the work like the spirit over the waters on creation's day. And, as life went on, and I came to know suffering, I knew the suffering which had gone into the creating of that epic and thought of the man who had wrought for me out of his suffering with gratitude and tenderness.

Even had you created nothing but *Jean-Christophe*, you

would have earned my lasting love and gratitude for the way of life you affirmed: a life of heroic endeavor lived in voluntary and idyllic poverty, – a life of few pleasures and many pains but the accomplishment of something ideal. That was the life you arose to tell us was still possible to live, the only life worth living. I had hoped it, and believed it; but you, sculptor of souls, let me see it being lived, in all its power and passion, its suffering and joy, its defeat and triumph. From that moment I belonged to you. A life of one room, with a writing-table, a chair, and a bed (yes: and perhaps also a small framed portrait of Romain Rolland) no longer seemed poverty to me, but riches.

The war came. How you stood your ground! So long as you lived the whole world had not gone mad. Simply to know that you were alive, meagre as were the messages from you that could pass the censor, made burdens easier to bear. Did we strain the sinews of our minds to grapple with its issues? You were there to help us with *Above the Battle* and *The Forerunners.* Did we mourn? There was *Pierre et Luce.* Did we grope? There was *Clerambault.* Did we need to laugh a shattering peal at our bitter disenchantments? There was *Liluli.* And when the war was ended but not the wounds, did we need a gale of genial and tolerant Gallic wit to balm our hurt minds? All miraculously came *Colas.* And meanwhile, the heroic biographies had made *Michaelangelo, Beethoven* and *Tolstoy* companions of daily life. Then, as medicine to an age of hate, came the new testament of non-violence, your *Life of Gandhi.* Physician to your age you assuredly have been, and physician in the most advanced and modern sense, – a practitioner of preventive medicine, able to foresee the patient's need long before he himself feels it.

I write this message with an odd sense of the unreality of our merely physical beings. You, the man who have set afloat in the world all this faith and leading, are still living in the flesh. In the flesh I have never seen you and perhaps never shall. Times and again I have been prompted to drop everything and cross the ocean if only to speak half a dozen words with you while one still may. Then something says: "Your love and loyalty will be better shown by staying where you are and doing your work in the same spirit as Romain Rolland". And I see how little the merely physical being signifies and how much the life of the spirit. Excepting the letters I have had written by your hand, you have, for me, no more physical existence than Goethe, Tolstoy, Wagner, Whitman, Emerson, or any other of the great figures whom we are enabled to know through a tolerable wealth of biographical material. The essence of your life is in your works; and that it can do for your fellow-mortals in your lifetime what it has done is presage and promise of what it will continue to do.

So I no longer think of you as distant or as a stranger. You have long since become a part of my involuntary thought and action. Here, three thousand miles oversea, you have one among many younger brothers – or should I say sons? – who have never seen you and whom you have never seen, but who are none the less bound to you by a tie far stronger than mere physical kinship. The parents of our bodies are two, but the parents of our souls are many. To none of the many parents of my soul am I more beholden than to you, whom I count among my dearest and my bestbeloved.

Lucien Price

HENRY PRUNIERES

SOUVENIRS

C'EST en 1905 que je connus Romain Rolland. Je venais d'être renvoyé dans mes foyers après une grave maladie à l'Hôpital Militaire. Un de mes amis m'avait apporté les deux premiers volumes de *Jean-Christophe* et je les avais lus en proie à une sorte de fièvre. Mon admiration n'était pas d'ordre littéraire, mais plutôt mystique. J'ai, je l'avoue, quelque peine aujourd'hui encore à la raisonner. Il n'y a aucun autre livre qui m'ait produit une telle impression. J'ai lu chaque volume aussitôt paru, d'une seule haleine, y passant parfois la nuit. Non plus que le chrétien ne cherche dans l'Evangile des beautés de style, je n'ai jamais songé à critiquer cet ouvrage comme j'eusse fait d'un autre roman, fût-il de Tolstoï.

Après avoir, durant les longues journées d'hôpital, relu dix fois *L'Aube* et *Le Matin*, je découvris la *Vie de Beethoven* qui fut pour moi une foudroyante révélation. J'adorais la Musique et j'aimais l'Histoire au point de vouloir y consacrer ma vie, mais j'ignorais l'Histoire de la Musique. En ce temps-là, les livres de vulgarisation sur ce sujet étaient rares. Les Collections Alcan et Laurens débutaient à peine. Je n'avais guère lu sur la Musique que des manuels indigestes ou primaires et quelques ouvrages de littérature wagnérienne. Le désir de connaître tout ce qu'avait écrit Romain Rolland m'engagea à lire avec l'ardeur d'un néophyte son ouvrage

monumental *L'Opéra en Europe avant Lully et Scarlatti*, ses articles de la *Revue de Paris* et de cette *Revue d'Histoire et de Critique Musicales* où je découvrais des études vivantes sur les maîtres anciens et les musiciens d'avant-garde; tout un monde qui jusqu'alors m'avait été fermé.

Romain Rolland parlait des grands artistes du passé comme s'il avait reçu leurs confidences. Il éclairait leurs œuvres par des traits de leurs vies. En quelques mots, il faisait apparaître la silhouette d'un Monteverdi, d'un Bach, d'un Lully, d'un Beethoven. La musique ancienne cessait instantanément d'être un objet de musée, une vénérable antiquaille pour reprendre sa vie et sa jeunesse.

Dès lors mon amour de la Musique fut inséparable de l'admiration que je vouais à Romain Rolland. Je voulus connaître tout ce dont il parlait. C'était le temps où Charles Bordes et Vincent d'Indy faisaient entendre à la Schola Cantorum les grandes œuvres oubliées et révélaient le *Dardanus* de Rameau et le *Couronnement de Poppée* de Monteverdi. Cette dernière œuvre m'apparaissait (je n'ai d'ailleurs pas changé d'avis) comme l'un des hauts sommets du drame lyrique avec *Don Giovanni*, *Orphée*, *Tristan*, *Pelléas*.

Je venais de l'entendre la veille, lorsque je rencontrai un matin Paul Géraldy qui, en ce temps-là, servait de secrétaire à Lavignac pour son *Encyclopédie musicale*. Il me dit qu'il allait porter des épreuves à Romain Rolland et, connaissant mon admiration passionnée pour *Jean-Christophe*, m'offrit de me présenter. Fort ému, je gravis les cinq étages de la modeste maison du Boulevard Montparnasse. Géraldy sonna et Romain Rolland vint nous ouvrir. Nous nous assîmes sur un étroit canapé dans une petite pièce encombrée de livres et de brochures qui montaient en piles jusqu'au plafond bas,

et dont les fenêtres donnaient sur de vastes jardins. Je vois encore la haute silhouette de Romain Rolland se découper à contre-jour, les épaules voûtées frileusement enveloppées d'une houppelande grise. Je fus frappé de l'expression étrange de sa physionomie, empreinte d'une tristesse profonde. Des traits fins aux lignes nettes, d'une pâleur maladive. Assis sur un charmant fauteuil Louis XV qui détonnait au milieu des meubles de bois blanc de cette cellule de bénédictin, il fixait sur nous un regard bleu glacial qui nous fouillait jusqu'à l'âme, tandis que Géraldy s'excusait de la liberté qu'il avait prise d'amener avec lui un étudiant de ses amis, grand amateur de musique et admirateur de *Jean-Christophe*. Les phrases tombaient dans le vide, Rolland ne desserrait pas les dents, mécontent peut-être d'être dérangé le matin dans son travail. Jamais je n'ai été aussi intimidé. Je souffrais physiquement et j'eusse donné tout au monde pour pouvoir disparaître instantanément. Enfin Rolland m'adressa la parole, me demandant si je m'intéressais à la musique ancienne. Je balbutiai quelques mots et dis la joie que j'avais éprouvée à entendre le *Couronnement de Poppée*. – Rolland rapprocha son siège et de sa voix un peu sourde me demanda ce que j'avais le plus aimé. Ma timidité fondit instantanément et je me mis à parler avec enthousiasme de la partition. Lorsque j'eus fini, je pris conscience de ma hardiesse et fus terrorisé à l'idée d'avoir lâché quelque sottise; je levai les yeux sur Romain Rolland. Son visage avait complètement changé d'expression. Son regard n'avait plus cette fixité qui m'avait d'abord déconcerté. Il me regardait avec une infinie bienveillance. Il se mit alors à parler, évoquant la grande figure de Monteverdi et la vie italienne du XVIIième siècle, me dévoilant un monde de sentiments, de passions, d'images

que j'avais vaguement pressenti dans la musique sans en prendre jusque-là conscience.

Je sortis de mon extase en entendant Rolland me demander ce que je voulais faire: Mon intention était de préparer l'agrégation d'histoire. Je le lui dis et j'ajoutai une chose à laquelle je n'avais jamais songé avant cette heure: que j'aimerais me consacrer à l'Histoire Musicale. Là-dessus Rolland me parla du mouvement musicologique, des travaux de Michel Brenet, André Pirro, Henri Quittard, Ecorcheville, La Laurencie, Wyzewa et Saint-Foix etc. . . . me donnant le conseil auquel je me suis rigoureusement conformé, de m'occuper du XVIIième siècle si riche et si injustement dédaigné... La conversation se prolongea, Géraldy me faisait des signes désespérés, mais j'écoutais parler Romain Rolland en proie à une sorte d'ivresse avec la conscience confuse que la destinée de ma vie était en train de se décider. A la fin Rolland se leva et nous reconduisit en m'engageant à revenir le voir le dimanche matin qui était son jour de réception.

Je fus dès lors assidu à ces petites réunions du dimanche; les musiciens y étaient rares et pourtant on parlait surtout de musique. Les discussions étaient chaudes. Les partisans de la jeune école française étaient en minorité. Spontanément Romain Rolland n'était pas attiré par Debussy et les impressionnistes auxquels il reprochait des tendances trop aristocratiques, mais à côté du jugement porté par l'esthéticien et le moraliste il y avait place pour l'impression du musicien et je me souviens de l'enthousiasme avec lequel un jour Romain Rolland me parla du *Martyr de St. Sébastien*, de la chaleur avec laquelle il défendait Ravel (ne donna-t-il pas sa démission de la Société des *Amis de la Musique* parce que Ravel avait été exclu du programme de concerts donnés

par la société à Munich!). En 1913 il fut aussi un des plus ardents à applaudir le *Sacre du Printemps*, ceci pour indiquer en passant que Romain Rolland est bien loin d'être fermé à la musique moderne comme certains l'ont prétendu. Ce qui est vrai et ce dont il ne songe pas d'ailleurs à se défendre, c'est que ses jugements critiques sont rarement d'ordre exclusivement musical. La conception de l'Art pour l'Art lui est étrangère et le plus beau métier du monde ne l'intéresse point lorsqu'il n'est pas mis au service d'une grande pensée ou d'un sentiment profond.

De 1905 à 1914, j'ai vécu dans l'atmosphère intellectuelle et morale de Romain Rolland. Je ne partageais pas tous ses goûts, surtout en ce qui concernait l'art moderne, mais j'avais fait mienne sa conception de l'histoire musicale, et si mes travaux ne sont pas de sèches compilations de pièces d'archives, tout l'honneur en doit être à celui qui fut mon seul maître et sans doute l'homme que j'ai le plus aimé en ma vie.

Indépendamment de l'admiration sans réserve que je porte à l'historien et au critique, j'éprouve pour l'homme une sympathie et un respect profonds. Je ne connais pas de nature plus noble, d'âme plus haute, plus étrangère à toutes les petitesses de la vie, de cœur plus généreux. Je me souviens qu'en 1913 je le rencontrai à Rome. J'achevais mon ouvrage sur *l'Opéra italien en France* et j'explorais méthodiquement les archives Barberini au Vatican. Disposant de peu de temps, j'arrivais à 8 h $^1/_2$ à la Bibliothèque et n'en sortais qu'à la fermeture à 4 heures, la vue brouillée par le déchiffrage des manuscrits et l'estomac tiraillé par la faim. Il était trop tard pour visiter des musées et l'état de mes yeux ne me l'aurait pas permis. J'allais me reposer sous les ombrages

des villas romaines. Rolland me demanda si je connaissais la Villa Mattei. Hélas les cartes n'étaient délivrées que de 11 à 2 heures et je ne pouvais me les procurer puisqu'à cette heure je peinais sur les manuscrits. Le lendemain en rentrant à l'Hôtel je trouvai sous enveloppe la carte que Rolland avait été chercher pour moi à l'autre bout de Rome.

La guerre éclata et me sépara de Romain Rolland en ce sens qu'elle le détacha complètement de la musique. La postérité jugera si ce fut un malheur ou non. Pour moi, la musique a fait une perte irréparable en se voyant privée de cet incomparable propagandiste. Cinq cents personnes s'étouffaient chaque jeudi au cours de Romain Rolland à la Sorbonne pour l'entendre parler de Haendel, de Hasse, de Jomelli, il n'y en a pas cinquante aujourd'hui au cours pourtant d'une érudition incomparable de son successeur. Pour que le mouvement déclanché par Romain Rolland et Charles Bordes portât tous ses fruits, il eût fallu que ces apôtres eussent pu exercer leur prosélytisme dix ans encore. La grande voix de Romain Rolland nous fait cruellement défaut et nous voyons avec tristesse le grand public plus que jamais fermé à tout ce qui le sort un peu de ses habitudes.

Quant à Romain Rolland je suis de ceux qui considèrent que ses écrits sur la Musique et ceux dont l'inspiration est toute musicale (comme *Jean-Christophe*) resteront la partie la plus vivante et la plus durable de son œuvre. Puisse-t-il un jour revenir à la Musique qui lui a inspiré tant de pages admirables et dont on chercherait vainement l'équivalent sous la plume d'un autre écrivain.

Henry Prunières

EUGENE RAKOSI

SALUT A ROMAIN ROLLAND

. . . Nous sommes sur deux rives opposées: entre nous le Temps, ce grand fleuve, tourbillonne et coule sans s'arrêter, vers on ne sait quels buts mystérieux. De cette eau qui glisse en silence ou précipite son cours en mugissant, l'homme ne puise qu'un verre pour apaiser sa soif ou une cuillerée peut-être, pour y noyer son ennui. Le reste s'écoule irrévocablement vers une éternité sans bornes; et celui-même qui le regarde couler d'une hauteur telle que celle de Romain Rolland ne peut le suivre qu'à une certaine distance et dans une certaine direction . . .

Nous sommes donc sur deux rives opposées: il regarde les vagues qui se pressent et moi je ne regarde que lui – lui qui ignore jusqu'à mon existence tandis que je me sens ému à la vue de sa gravité profonde, de ses dons reçus du Créateur et qu'il emploie résolument au service de toute l'humanité. Et, chose admirable, cette époque de corsaires qui ne paraît estimer que deux choses: la proie et la volupté – écoute, toute fascinée, Romain Rolland qui parle clairement, simplement, comme la voix de la nature.

Et voici qu'en guise d'hommage j'incline mon drapeau devant lui, – ce pauvre petit drapeau hongrois mais qui est, du moins à mes yeux, la plus belle chose de ce vaste monde. Lui, la sentinelle de l'humanité, agite le blanc étendard de

la Promesse Divine en sa main. Les mots qui y sont inscrits: fraternité, justice, droits de l'homme, paix mondiale et bonheur universel, me font pleurer silencieusement, puisqu'ils me rappellent surtout l'esclavage de mon pays humilié...

Dans son cerveau à lui, cette vie idéale est une réalité. C'est cette sûre et forte conviction qui le porte vers ses sujets favoris et, avant tout, vers deux grands mystères de la vie humaine: l'un, c'est la musique et les musiciens. L'autre c'est la vie des grands hommes, de ceux qui dépassent notre commune mesure. –

Ses romans, en général, n'agitent guère les problèmes de l'histoire ou du destin; ils s'occupent plus volontiers des mystères de l'âme et de la vie, de tout ce qui est aussi divin dans les enfants que dans les adultes, dans les hommes simples que dans les hommes supérieurs. Il descend dans les profondeurs de cette réalité insaisissable, comme un fervent naturaliste dans la création visible, comme le chimiste dans l'analyse des éléments, comme l'anatomiste dans la dissection du corps. Le secret de nos destinées se cache dans les replis de l'âme, qui sont inaccessibles à jamais, car notre âme qui voudrait planer est attachée à notre corps débile. L'âme aspire au ciel, le corps veut rester sur la terre. Romain Rolland est, avant tout, le scrutateur infatigable de notre âme, – c'est elle qu'il sert par sa vie et son œuvre. Cette âme donc, liée à la terre, ne pourra jamais être délivrée, tout au plus pourra-t-elle se renouveler dans les luttes futures de nos enfants. De tous les héros de Romain Rolland, Gandhi est peut-être le plus libre et aussi le plus enchaîné aux nécessités de la terre...

Notre grand poète, Vörösmarty, dit dans son ode à François Liszt: «La patrie des artistes est le monde tout entier...»

Romain Rolland, citoyen français, est le poète ou, si l'on veut, le citoyen de cette plus grande patrie, du monde. C'est pourquoi il est si plein du culte des grands musiciens: la musique fait résonner l'harmonie de notre Cosmos, du même Cosmos qui respire dans l'âme des hommes vraiment supérieurs. C'est ce qui attire Romain Rolland vers Michel-Ange, vers Tolstoï, vers Gandhi, vers Beethoven, vers tous ceux qui, par leur art, leurs idées et leurs sentiments, ont atteint ou presque la divinité. Ce sont eux qui chantent la grand' messe solennelle à la louange du créateur et de la création, – et Romain Rolland, lorsqu'il écrit ses livres, les assiste, en enfant de chœur ... Ces esprits entendent la musique des sphères, l'univers se fait chair en eux; et au milieu, entre eux et entre nous, se tient debout Romain Rolland, le drapeau blanc de la paix en main, fixant ses yeux sur la Justice, et parlant à ceux qui souffrent ici-bas ... Et le Temps, cette eau immense, continue à charrier ses masses, irrévocablement, vers l'Eternité, – emportant tout, ne s'arrêtant nulle part, pour se reposer à la fin aux pieds du Créateur ...

Eugène Rákosi

A ROMAIN ROLLAND, EMISSAIRE DE L'ESPRIT MODERNE. AU SUJET DE LA FOI

La ligne qui se dessine dès la Renaissance et suit brillamment son tracé au cours des siècles postérieurs, se brise en 1914. Les bases mêmes de l'esprit européen, nourries principalement des fruits de la Grèce et de la Renaissance, s'effritent alors brusquement. Dans la berceuse qui avait accompagné notre foi nous avons découvert la responsabilité de l'utopie: la foi illimitée dans la raison, la foi dans l'«infinito vigore» de l'esprit et dans le progrès de l'ensemble que font le savoir et le devoir. La responsabilité de cette utopie devient évidente lorsque nous découvrons avec horreur la faiblesse de notre sentiment du devoir, même dans les groupes les plus choisis, et le fait que le savoir n'est qu'un simple instrument moralement aveugle. Sourdement, sournoisement les chemins souterrains que l'un et l'autre avaient tracés dans notre âme se séparent jusqu'à paraître presque sataniquement opposés.

Le cri d'angoisse de Romain Rolland nous rappela à la méditation et à l'action; sa voix résonna lorsque la flamme de l'idéal était à peine visible; depuis lors la lumière se fit plus brillante, mais les ténèbres aussi plus obscures; la crise où sombre notre esprit est si profonde qu'elle nous porte à nous arrêter comme devant un sphinx, devant ces paroles de Fontenelle, écrites au 17 ième siècle: «le cœur ne change point

et tout l'homme est dans le cœur.» S'il en est ainsi, à quoi bon lutter? Mais voilà notre drame, l'essence de la tragédie humaine; nous ne pouvons pas nous libérer de l'espoir, pas même avec le désespoir, car vouloir se noyer dans le néant n'est qu'une des formes de l'espoir absolu; nous ne pouvons chasser de notre âme le désir de vouloir et même lorsque ce que nous voulons est le passé, nous le voulons sous la forme de l'avenir, nous l'espérons. Fontenelle se trompe peut-être, mais c'est la foi intellectuelle qui est morte, non parcequ'elle a été mordue par le doute, mais parcequ'elle a été dévorée par la certitude; c'est la foi qui a nourri notre jeunesse et qu'ont brûlée les dernières dix années. Renaîtra-t-elle?

L'histoire est périodiquement pressée de donner aux hommes la pomme d'or, le bonheur intégral, la rédemption. Ce sont les symptômes de foi qui créent ces mouvements de crédulité – révolutions des grandeurs historiques – ces désirs sans frein qui veulent rompre les limites du relatif pour déboucher dans l'absolu; la cause en est que la liberté est le foyer métaphysique de l'histoire, car elle renouvelle continuellement dans les masses la flamme de la loi en ce qui concerne les possibilités de la raison. Oui, ce qui aujourd'hui semble presque éteint, renaîtra dans les masses, mais en sera-t-il de même parmi ceux qui remplissent la fonction de guides spirituels, ceux qui surveillent sévèrement tout ce qui concerne la dignité humaine?

Mais même au temps des «eroici furori», dont parlait Giordano Bruno, – exaltations de l'intelligence dans sa marche vers la vérité –, la foi qui nous éclaire devra tenir compte de l'impondérable et de l'irrationnel. A quelle source notre volonté ira-t-elle boire pour éteindre sa soif d'action, dans une claire vision de l'intellect ou dans des instincts obscurs

cachés dans les recoins de l'âme? dans l'atmosphère sentimentale qui enveloppe la vie intérieure ou dans l'idée lumineuse? Mais la foi, qui pourtant absorbe la substance vitale de l'irrationnel, sera-t-elle à nouveau courtisée par la raison pour qu'elle s'y rende . . .?

Rappelons-nous le dernier mot d'Anaxagoras: «ceux qui doivent garder la lumière d'une lampe, devront y verser de l'huile» et c'est à nous, prêtres, non croyants, car cela est peu, mais fervents, qu'il incombe de verser dans la lampe où brûle l'esprit de l'histoire chaque jour le mieux, le plus pur et le plus beau de notre âme; . . . mais voici que nous retournons à la Grèce!

Fernando de los Rios

HENRIETTE ROLAND-HOLST

Nous tous qui avons été conviés à contribuer au *Liber Amicorum Romain Rolland*, nous apportons ici en premier lieu le témoignage de notre affection et de notre admiration personnelles pour le grand poète, l'expression de notre reconnaissance pour la joie que ses œuvres nous ont donnée, pour les lueurs de vie intense et de communion humaine qu'elles ont fait passer en nous.

Mais nous apportons ici autre chose encore. En exprimant nos propres sentiments, nous avons conscience d'exprimer également ceux de milliers d'êtres humains, qui chérissent et qui vénèrent Romain Rolland non moins que nous. Nous avons conscience d'être les porte-voix des hommes et des femmes du monde entier qui désireraient en ce jour exprimer leur reconnaissance à l'auteur de *Jean-Christophe*, des *Musiciens d'aujourd'hui*, de *Danton* ou de *Gandhi*, pour tout le bien qu'il leur a fait, qui voudraient pouvoir lui dire leur gratitude pour toutes les consolations qu'ils ont trouvées dans ses œuvres, pour toutes les forces de vie que celles-ci ont réveillées en eux, mais qui, par une raison ou une autre, n'ont pu s'adresser directement à lui.

Cher grand ami, en lisant les témoignages de ceux qui – si différents que soient leurs vies, leurs opinions et leurs espoirs – sont tous heureux de l'occasion s'offrant à eux de

réunir, en une manifestation collective l'expression de leur affection pour votre personne et de leur admiration de votre œuvre, – vous y trouverez quelque chose de plus émouvant et de plus fort que les sentiments d'un nombre, forcément restreint, d'individus – vous y sentirez battre le cœur d'un très grand nombre d'êtres humains, tous souffrant et luttant contre la souffrance, tous désireux d'un peu de paix, de beauté, de lumière intérieure, à qui vous avez fait du bien et dont vous avez annobli et enrichi la vie. Vous y entendrez monter le flot puissant et doux de cet amour que seules, dans chaque génération quelques oeuvres d'art de caractère largement et fortement *humain* réveillent dans ceux qui les lisent. Et vous percevrez dans nos paroles l'écho de voix innombrables qui montent vers vous, chargées du trésor de leur tendresse et de leur reconnaissance.

Henriette Roland-Holst

DILIP KUMAR ROY

WE Indians can not but feel an indefinable sense of kindredship with the suggestive mysticism of Rolland – so redolent of an other worldliness (vairagya) that is so near to the Aryan mentality and general outlook on life. Rolland wrote once: "For the finer spirits of Europe there are two dwelling-places: our earthly fatherland and the city of God. Of one we are the guests, of the other, the builders." The attitude that we are but temporary guests on earth, that our final destination is beyond life – in the city of God – is typically Indian, as everyone who is conversant with the spirit of India must know.

I have met Rolland a number of times and have always found him the same Rolland – modest, sincere, kind and retiring. The real man appealed to me often enough through many a seemingly trivial incident; I will confine myself to treat of only one for fear of prolixity.

It was on an autumn evening. I was taking ice with friends in a café beside the wonderful blue lake of Lugano. We were laughing and joking and talking loudly. Suddenly I saw Rolland strolling silently by the lake – all alone, not once looking at the brilliantly lighted houses and hotels but gazing out at the sky or at the gathering gloom on the lake that slept silently in the starlight. I remember still how the

heroic loneliness of the man was curiously brought home to me in a flash as it were by the contrast perhaps of our thoughtless cacklings with his drinking in the silence of the evanescent glooming. I suddenly lost all interest in the merrymakings of my Italian and French companions. For a reverent sense of the solitary man outside who fought his battle so worthily resulting in a sort of sad but soothing isolation was borne in upon me. Somehow I had never before realized as I did that evening the full significance of his words: "Un vrai homme doit apprendre à rester seul au milieu de tous, à penser seul pour tous."

True, such seemingly trivial incidents can not mean to others what they have meant to me. But then it has been profoundly said: "Some of our deepest convictions in life spring from data which can convince no one but ourselves."

Among the artists Rolland stands in a class by himself, and the reason is this: An artist of his towering height and profound insight has rarely been so complete a man, and so rich a character. We have had great artists. We have had great men of action and ideals. But rarely have we had the two types of greatness so beautifully harmonized in the same man. In other words, rarely in history has there occurred such a phenomenon where a mighty artist has at the same time been such a great humanitarian, free-thinker, philosopher, and a martyr – Rolland has refreshingly shown in his life how versatility in culture may be harmonized with feeling for the lowly; how the pursuit of art may be wed to a true philosophical outlook; and last – though not least– how life may be constantly informed by idealism in thought and deed.

An idealistic friend of mine, a worthy son of India once

remarked to me in England: "We want a race of supermen – of geniuses without their eccentricities, of artists without their capriciousness, of thinkers without their aloofness". He would perhaps have found something very near his ideal in the personality of Romain Rolland. For he possesses that rare combination of qualities which alone can make for supermanhood, namely, – of mental equipoise with artistic vision; purity of character with sensitiveness to impressions; and above all a rare power of love of mankind together with the capacity for facing public ignominy for the sake of Truth.

Rolland's character in its rich fulness and many-sided activities is an inspiring spectacle of to-day. Truly has Stefan Zweig remarked in the dedication of his biography:

"This book is not merely a delineation of the life-work of a European. It is also a tribute to a personality who has been to me as to many others the most edifying moral phenomenon of our age."

Dilip Kumar Roy

On pourrait disserter sur une *métaphysique* de Romain Rolland, si ce terme ne prêtait, en l'espèce, à de nombreuses équivoques.

L'angle sous lequel l'auteur de *Jean-Christophe* appréhende le double flux de l'activité spirituelle et du mouvement cosmique s'inscrit trop sûrement dans la courbe de la vie, pour qu'on ne soit pas tenté de qualifier *d'historique* la philosophie de Romain Rolland.

Il ne s'agit pas, du reste, de louer uniquement le «sens historique» du seul dramaturge français qui ait ressuscité la Révolution de 89, et de l'auteur *d'Au-dessus de la Mêlée* et des *Précurseurs* qui, seul, a tracé au jour le jour le vrai profil de la guerre.

Nous aimons Romain Rolland pour de plus graves raisons:

Parce qu'il a le pouvoir de résister humainement au torrent des pensées et des faits, de les contempler dans leur nature propre sans les réduire au dénominateur commun de la pensée spéculative, parce qu'il a l'héroïsme de les comprendre sans les accepter, et la grandeur de les aimer sans s'abandonner à l'amour.

Pierre de Saint-Prix

S. X. SALDA

LA FORTUNE DE L'ŒUVRE DE ROMAIN ROLLAND EN TCHECOSLOVAQUIE

Ce fut, je crois, en 1908 qu'un volume du célèbre roman de Romain Rolland tomba entre mes mains; c'était *Antoinette* dans l'édition des *Cahiers de la Quinzaine* de l'inoubliable Péguy. Immédiatement, je fus profondément ému par cet art si sobre, si puissant, si humain qui me faisait penser aux plus grands romanciers modernes: tel Keller, tel Tolstoï. Dans cette idylle tragique quelle richesse dans la peinture de l'humanité, des sentiments les plus forts, de la vie de famille, du sacrifice de tous les jours si simple, si éloigné de toute parade... Le plus vite possible, je me procurai d'autres chants de cette épopée en prose – c'est à dessein que j'emploie ces termes, étant les plus propres à traduire ma pensée esthétique – et bientôt j'étais en état d'en juger l'envergure: le ton, le but, la composition, le style. C'était une sorte de révélation pour moi.

Nous autres jeunes écrivains tchèques d'abord, nous étions aussi aux écoutes de la France qui venait. Péguy, Claudel, Suarès partageaient, à divers titres, notre amour, notre admiration, sans savoir pourtant étancher notre soif d'une nouvelle conception d'un art à la fois plus près de la vie et plus monumental que n'était l'art qui s'en allait. Et voici l'œuvre qui venait de France et ressemblait néanmoins si peu à celles auxquelles nous étions accoutumés: chétives, maigres,

maniérées, subtiles et de courte haleine. Jean-Christophe était d'une toute autre souche: un géant robuste vivant dans les quatre pays les plus intéressés à la civilisation moderne, portant dans son sein, tel un autre Faust, le sort de toute l'humanité d'aujourd'hui, créateur de nouvelles tonalités musicales dans lesquelles j'entendais sangloter et exulter la chanson des siècles à venir ... C'était un roman de vie tel que je le concevais naguère: un fleuve de pensées, d'actes, de sentiments, d'efforts, de sensations, un élément. La nature plutôt qu'une œuvre d'art, conquérant par une poésie de sympathie et d'amour les âmes les plus obstinées et les séduisant par sa musique intérieure ... Je suis devenu un fervent «rollandisant» faisant des prosélytes; j'ai fait une conférence publique sur *Jean-Christophe* pour prôner sa composition si différente des recettes académiques, embrassant la vie humaine dans toute sa largeur et dans toute sa complexité, un style épique nouveau, symbolique et réaliste à la fois, et pour en demander la traduction en tchèque avec beaucoup d'empressement... Elle se fit attendre, mais une fois la tâche accomplie, l'ascendant du roman de Romain Rolland sur le public tchèque est tout à fait considérable et va croissant de jour en jour. Quoique le prix des livres tchèques formant le roman de Romain Rolland soit très haut, on en a néanmoins vendu 8000 exemplaires, somme vraiment considérable pour un contingent de lecteurs faisant le vingtième de celui des lecteurs français. Laissons de côté les manifestations de la critique littéraire tchèque, pour la plupart audessous de sa noble mission, mais des opinions autrement sérieuses parce qu'elles venaient de lecteurs et reflétaient fidèlement la manière d'influence du roman sur leur être le plus intime, sont là pour attester la valeur de l'œuvre de Romain Rolland.

J'ai devant moi des témoignages de simples lecteurs débordant d'enthousiasme pour le roman de Romain Rolland qui leur a apporté dans les jours de détresse et de défaillance morale le secours d'un beau et fier rêve nullement disposé à pactiser avec les bassesses de la vie. En maint occasion, *Jean-Christophe* fut en Tchécoslovaquie le collaborateur le plus efficace, quoique inconnu, de l'œuvre de la renaissance morale pendant les jours déplorables de la guerre mondiale et les temps parfois non moins pitoyables qui les suivirent, car ce livre réenseigna la croyance en l'inviolabilité de la vie intérieure et en sa supériorité invincible.

La brèche une fois ouverte les traductions des autres livres de Romain Rolland suivirent. Mlle. Kalasóvá, la noble propagatrice de l'œuvre de Maurice Maeterlinck, a fait une excellente version des biographies de *Tolstoï*, de *Beethoven* et de *Michel-Ange*, qui ont trouvé souvent leur chemin dans le cœur du peuple même. Le théâtre tchèque de Prague, à l'instigation de son éminent directeur artistique, le régisseur Hilar, a joué le drame de *Danton* en en faisant intégralement valoir le style bouillonnant de vie. Les dernières années nous ont donné la version de deux romans, bien différents l'un de l'autre, *Colas Breugnon* et *Clérambault*, et ont fait connaître aux lecteurs et aux admirateurs de plus en plus nombreux de notre poète d'autres cordes de sa lyre: dans le bonhomme de Clamecy, on entend résonner je ne sais quoi de la gaîté rabelaisienne en même temps que de l'ironie de Voltaire; dans le martyre de la haine et de la bêtise déchaînées aux jours de la guerre mondiale, je sens vibrer un écho des persécutions dirigées contre l'auteur lui-même . . .

Pendant que j'écris ces lignes, on m'annonce la traduction de *Gandhi*, à la fois le portrait d'un héros de l'Esprit et l'évan-

gile de la non-violence, le message de l'âme d'Extrême-Orient à l'Europe accablée par son matérialisme sanglant, le livre d'un poète doublé d'un penseur, pour qui les âmes des nations n'ont plus de secrets; et à ce que je sais, on prépare une version de *L'Ame enchantée* qui prolongera les rythmes de la Révolte morale et sociale, comme déjà dans *Jean-Christophe*, cette fois enflammant l'âme féminine avec des mélodies d'une fierté et d'une beauté tout à fait exceptionelles. Seul *Au-dessus de la Mêlée*, le beau livre de combat en faveur de la nouvelle humanité et de sa plus haute et plus pure morale manque encore parmi les traductions tchèques ... Espérons qu'il ne se fera pas attendre, ce livre qui unit à tant de beauté morale l'intérêt d'un document historique de premier ordre.

Aussi quand Romain Rolland, accompagné de son aimable sœur, visita Prague, au mois de mai de l'année dernière, son nom n'était pas inconnu du grand public. Au contraire: pour tous ceux, même gens du peuple, qui savent lire, ce nom disait qu'on arait affaire non seulement à un homme de grand talent et de grande valeur poétique et littéraire, mais aussi à un homme de caractère inflexible, qui ne saurait abandonner une cause lorsqu'il l'a jugée être au service de la vérité.

En Tchécoslovaquie, petit état de l'Europe centrale qui doit son existence aux résultats diplomatiques de la guerre mondiale, le danger d'une sorte de mauvais nationalisme et même d'impérialisme est naturellement imminent: d'une manière souvent assez grossière, on y prise trop haut la force matérielle et l'on croit assez naïvement au salut par l'Etat. On idolâtre et l'Etat et la nation qui le forme et l'organise; on oublie trop souvent que l'Etat lui-même doit avoir pour

but la libération et non l'asservissement de l'âme humaine Comment ne pas souhaiter, en de telles circonstances, le succès le plus étendu à l'Oeuvre de Romain Rolland?

S. X. Salda

H. SANIELEVICI

L'OPTIMISME DE ROMAIN ROLLAND

Romain Rolland a rompu tous les rapports moraux avec les classes dirigeantes en décadence. Il représente les couches sociales en ascension, leurs aspirations et leur conception de la vie. C'est surtout dans son œuvre que j'ai puisé la croyance que – quoiqu'en dise Spengler – du milieu même des décombres du monde vieilli, s'élève l'édifice sain du monde nouveau – comme une pousse qui surgit à la racine de l'arbre pourri; et cette pousse sera un arbre vigoureux, quand la sève cessera définitivement de nourrir son vieux précurseur.

Un abîme sépare l'auteur de *Jean-Christophe* des naturalistes du siècle passé. Il y a là des âmes de deux siècles, qui diffèrent d'une manière tout aussi tranchante que différait le XIXième siècle du XVIIIième ... Le naturalisme était l'expression de la décomposition, de la maladie; Romain Rolland exprime la santé et l'équilibre.

Pensez à *Sur l'eau* de Maupassant: dégoûté de l'uniformité de la vie humaine, de la répétition sans fin de nos actions journalières, le célèbre écrivain se retire sur la solitude de l'eau et erre seul sur un yacht pendant longtemps ... Si je lisais ce livre à un homme simple, mais plein de bon sens, et si je lui demandais: «mais qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur, pour se plaindre de la vie avec tant de

tristesse?» – il répondrait assurément: «il s'ennuie de trop de bien» (proverbe roumain); et sa réponse serait très profonde . . . Car – faut-il le dire? – un homme qui travaille et est sain d'âme et de corps, s'attache aux choses et *aux habitudes* . . . *L'éternel humain*, l'essence de la littérature classique, inspire du dégoût à Maupassant! . . .

Souvenez-vous de *Fort comme la mort*, de *Notre Cœur*, de *Manette Salomon*, de *Germinie Lacerteux*, de *Sapho*, de *l'Evangéliste*, de *Nantas*, de *Thérèse Raquin*, de *L'Œuvre*, de *La Faute de l'Abbé Mouret*, du *Rêve*, de *L'Assommoir* . . . Le monde décrit dans toutes ces œuvres est celui d'une maison d'aliénés! . . . Chez Zola, pas un personnage n'est sain d'esprit, pas un n'est maître de soi . . . L'un est follement amoureux d'une locomotive, un autre de dentelles et de soieries, un troisième de la terre, jusqu'au crime, etc. Plus sinistre encore nous paraît l'œuvre entière de d'Annunzio. Là une folie froide, élégante et stylisée, agite les âmes et les cerveaux, accumulant les crimes et les passions criminelles.

Quelle est l'origine de cette folie du dernier quart du siècle précédent? Quelle maladie consumait le monde? . . .

L'homme simple l'a dit: «des gens s'ennuyaient de trop de bien.» Si nous remplaçons ce dicton populaire par le terme économique de «surproduction», nous touchons l'abcès monstreueux qui rongeait et empoisonnait la société. Des richesses s'étaient accumulées, qui d'un côté causaient de graves souffrances aux classes laborieuses et aux intellectuels, par les crises de surproduction; et de l'autre, elles détraquaient les classes riches – d'autant plus que la concentration des capitaux par la formation des sociétés anonymes avait retiré à la bourgeoisie son rôle social de directrice de la production industrielle.

Luxe, confort et oisiveté chez ceux d'en haut; chez ceux d'en bas: bien-être, habituellement, mais aussi instabilité, envie et souvent contagion psychique venue de ceux d'en haut . . . Dans les œuvres de Zola, de Maupassant, de d'Annunzio, de Tolstoï, on sent l'atmosphère lourde, étouffante, immobile et terriblement énervante qui précède la tempête . . L'énergie qui ne se dépensait pas en action, se traduisait en tempêtes intérieures: en passions, en psychoses, en folies . . . Feuilletez les revues illustrées de ce temps: vous verrez des visages fins, graves, recueillis, préoccupés . . . le regard tourné en dedans . . . entourés comme d'une atmosphère de roman . . .

Très amusant est le fait que les naturalistes se sont imaginés qu'ils vivaient à l'époque du positivisme scientifique et qu'ils introduisaient dans la littérature l'esprit d'objectivité! . . . En réalité c'était une littérature de nerfs, intolérante et passionnée, subjective, pessimiste et privée d'équilibre, dans laquelle – tant chez l'auteur que chez ses personnages – la pensée était accablée et obscurcie par la multitude des sensations! . . . Une littérature d'hystériques et de somnambules! . . .

L'atmosphère étouffante du siècle passé a produit l'ouragan de 1914; la surproduction, par la concurrence pour les débouchés, a provoqué la guerre mondiale; l'abcès qui rongeait et empoisonnait la société, s'est ouvert et s'est écoulé dans l'hémorragie du gigantesque massacre . . . De la bourgeoisie, une partie change de peau, lentement et en silence; une autre partie périt, alimentant, par ses spasmes d'agonie, de faibles convulsions réactionnaires . . . De nouvelles classes s'élèvent, pas encore assez cultivées, mais saines, et elles donnent sa physionomie au temps où nous vivons. Le représentant de ces classes – qui déjà au XIXième siècle avaient

commencé à affirmer leur personnalité, quoiqu' alors elles s'imposassent moins – est Romain Rolland – un écrivain sobre et clair, simple et équilibré, calme et objectif, tolérant et optimiste. Ces qualités se conditionnent réciproquement: par l'équilibre on arrive au calme, par le calme à l'objectivité, par l'objectivité à la tolérance, par la tolérance à l'optimisme. Pour comprendre l'abîme qui le sépare des naturalistes, il suffit de lire *Colas Breugnon.* Le héros de ce roman a tous les motifs de se sentir malheureux et pourtant par sa bonté et sa douceur, par son humour et sa gaîté, par son intelligence et sa sagesse, il trouve moyen de jouir de la vie et d'accepter son destin ... La vie lui apparaît si belle et si intéressante qu'il l'aime sous toutes ses formes: gaîes, comiques ou tristes ... Les âmes des personnages de Romain Rolland sont aussi secouées par les passions et les tempêtes, mais la raison et l'équilibre de la santé morale ramènent toujours la tranquillité et l'harmonie.

Rappelons-nous l'oncle Gottfried de *Jean-Christophe.* Malingre, maladif, effacé, humble, il gagne son pain à la sueur de son front, portant sur son dos, de village en village, un ballot de pacotille. Il est resté célibataire et n'a pas de logis. Et cependant il est tranquille et calme dans son âme; il est content. Il est celui qui apprend à l'enfant Christophe à comprendre, à admirer, à adorer les beautés de la nature, – mystère sublime, spectacle plein d'harmonie divine ... Heureux les simples d'esprit, car ils entreront dans le royaume des cieux ...

Plus caractéristique m'a semblé encore l'épisode – que certainement Rolland n'a pas narré sans intention – de cette jeune fille de la campagne qui, après avoir été désirée et poursuivie par tous pour sa beauté florissante, arrive à perdre

la vue et finit par se décider à se tuer. L'oncle Gottfried la sauve, en lui prouvant qu'elle a encore assez de raisons de vivre. Il lui apprend à jouir du chant des oiseaux, du cri des grillons, du murmure de l'eau, du frisson des feuilles, de la chaleur du soleil, de la fraîcheur du matin, du souffle de la brise, du parfum des fleurs, de la saveur des fruits, de la voix des amis, de l'amour de la famille. Il la réconcilie avec la vie. Cet épisode est l'un des plus émouvants de l'œuvre de Rolland. C'est l'un de ceux qui reviennent à la mémoire quand on songe au roman de *Jean-Christophe* . . .

La série des plaisirs humains est grande et variée et leurs coéfficients subjectifs – d'abord la quantité d'énergie dont dispose le système nerveux, ensuite les différentes associations d'idées, qu'évoquent les mêmes perceptions chez des êtres différents – sont d'une importance si décisive, que notre bonheur devient à peu près indépendant des circonstances extérieures, et en tout cas, la même quantité de joie est à peu près départie à chaque homme. Il semble même que les natures simples, aux nerfs indemnes, à l'horizon borné, peuvent être plus facilement heureuses, parce que, chez elles, tous les événements de la vie ont cette importance absolue que nous trouvons dans l'épopée, tandis que chez les intellectuels, surtout chez ceux qui ont grandi et qui vivent dans les milieux malsains des grandes villes, la force de se réjouir et les sentiments se sont affaiblis, le sens de la relativité est exagéré et – étant donné que les idéaux sont plus élevés – le choc de la réalité cruelle est plus brutal, plus douloureux . . . Voilà pourquoi Gœthe nous dit: „*In der Genügsamkeit liegt das Glück*".

Mais les natures supérieures ont, elles aussi, leurs satisfactions.

Nature saine et puissante, Jean-Christophe lutte dès l'enfance, sans se décourager, contre tous les maux: contre la pauvreté, contre la sottise des hommes, et surtout contre leur injustice. Sa droiture idéale, qui n'est qu'une forme de son génie (l'esprit qui s'efforce d'imposer ses lois à la matière: la ligne droite est le produit de notre cerveau, – en réalité elle n'existe pas), n'a jamais voulu comprendre que le chemin de la gloire passe par un marécage et que, pour pouvoir en sortir, il faut atteler à son char les intérêts matériels des hommes, et leurs passions élémentaires. Le hasard les attelle au char de Christophe – sans quoi il serait resté brisé en route. Christophe est un cœur profondément aimant; le sort ne lui épargne pas les plus cruelles épreuves. Et cependant, nature saine, physiquement et moralement, d'un optimisme robuste, il trouve sa satisfaction comme Faust, à la fin de ses pérégrinations – dans la lutte même pour un idéal élevé . . .

Romain Rolland est le précurseur d'un classicisme populaire qui donnera au XXième siècle sa physionomie littéraire.

H. Sanielevici

GEORGE SARTON

ROMAIN ROLLAND Européen, bâtisseur de ponts. Parmi tant de bienfaits pour lesquels l'humanité toute entière lui doit de la reconnaissance: l'interprétation de la musique de jadis et d'aujourd'hui, et surtout de l'œuvre de ces deux géants, Haendel et Beethoven, – l'évocation fraternelle de grands hommes, Michel-Ange, Tolstoï, Gandhi, – l'explication dramatique de la Révolution, – il en est un qui me paraît dominer les autres. Lorsqu'il écrivit cette œuvre immortelle, *Jean-Christophe*, il fit bien plus que de créer un nouveau roman et d'ajouter un héros imaginaire à ceux qui peuplent déjà l'imagination des hommes, – il construisit un pont entre la pensée germanique et la pensée française. A l'heure où il était le plus nécessaire que ces deux grands peuples se comprennent et apprennent en dépit de tout à s'aimer, à l'heure où les mésintelligences étaient les plus profondes et où tout tendait encore à les aggraver, à l'heure où l'abîme de la guerre allait s'ouvrir sous leurs pieds et menaçait de les engloutir, à cette heure fatidique Rolland a été un des seuls artistes, le seul grand artiste, qui ait osé les expliquer les uns aux autres et qui se soit consacré tout entier à cette entreprise désespérée. Il fallait pour faire cela et le faire bien, du courage, de l'imagination, de la charité, du génie. Rolland fut à la hauteur de cette tâche sublime et

les gens de France et d'Allemagne lui doivent une reconnaissance toute spéciale. Espérons qu'un jour viendra où leurs haines seront suffisamment apaisées pour qu'ils puissent s'unir dans cette reconnaissance et la lui exprimer dignement, par exemple, en élevant un monument expiatoire en un point de cette frontière qui sépare deux peuples, mais qui ne peut pas plus les diviser qu'elle ne divise la glèbe qui les nourrit.

Romain Rolland, bâtisseur de ponts! Il a bâti un des ponts dont l'humanité avait le plus besoin en ces temps critiques. Il en a bâti un autre, moins monumental mais non moins utile, quand il s'est efforcé d'expliquer à l'Europe les aspirations hindoues. Mais l'œuvre entreprise est à peine ébauchée. Notre petit univers est partagé en beaucoup de provinces qui sont beaucoup plus isolées qu'elles ne le paraissent. Bien entendu, des masses de commerçants, de missionnaires, de touristes ne cessent de passer de l'une à l'autre, et à voir tout ce mouvement on pourrait croire que les relations sont fort nombreuses. Ceux qui trottent ainsi continuellement d'un pays à l'autre ne cessent de répéter: «Le monde est petit». Illusion. Illusion dangereuse. Il est facile de constater que la grande majorité des voyageurs ne se déplacent jamais sans déplacer en même temps, autour d'eux, leurs intérêts et leurs préjugés. Ils semblent traverser le monde, mais en réalité ils ne quittent jamais leur province, si tant est qu'ils puissent s'évader des petits intérêts personnels qui les emprisonnent.

L'œuvre de rapprochement des intelligences et des cœurs est très complexe. Les congrès de savants, les échanges de professeurs et étudiants, les revues internationales la facilitent plus ou moins, mais en dernière analyse cette œuvre

ne peut être accomplie que par de grands artistes capables de découvrir la foncière identité des hommes sous tous les masques que la vie leur colle au visage et sous tous les déguisements qu'imposent des climats et des milieux sociaux différents. De grands artistes, de grands interprètes, les porte-voix de l'humanité. De tels interprètes sont rares. Chaque grand peuple nous en donne deux ou trois au plus au cours d'un siècle. Romain Rolland est l'un de ceux-là. Puisse-t-il continuer longtemps encore son œuvre d'humanité et de paix !

George Sarton

EDOUARD SCHNEIDER

DANS l'avant-propos de votre admirable *Vie de Beethoven* vous nous dites, cher Romain Rolland, quel combat de chaque jour est la vie pour ceux qui ne se résignent pas à la médiocrité de l'âme: «un triste combat le plus souvent, sans grandeur, sans bonheur, livré dans la solitude et le silence». A l'heure où vous écriviez ces paroles, vous ne mesuriez peut-être pas, Cher Grand Ami, avec quelle force la vérité les marquait, car la grande guerre n'était pas venue. Depuis, au cours de ces années affreuses où vous avez subi l'injure parce que vous entendiez ne formuler qu'une pensée libre de préjugés criminels, avec quelle âpreté avons-nous eu licence de les approfondir! Pourtant, j'en sais plus d'un qui, grâce à votre exemple et grâce à votre voix, n'aura pas désespéré des hommes.

Déjà, avant ces années maudites, votre *Beethoven* et votre *Jean-Christophe* étaient devenus les livres de chevet de ceux auxquels vous aviez dessein de venir en aide. Après, comme pendant, ils se sont imposés, plus indispensables encore, et le nombre de leurs amis, et les foyers spirituels qu'ils ont créés en chaque lieu du monde n'ont cessé de s'accroître malgré les aboiements de tels censeurs dont la fureur ne décela jamais d'autre vertu qu'une incurable sécheresse du cœur et du cerveau.

Je compte parmi ces amis. Le contact de votre esprit n'a cessé de me faire du bien, et je suis trop heureux de vous en exprimer ici ma gratitude. Au sein de l'atmosphère qui présentement pèse sur nos fronts, dans la plupart des productions où l'esprit de nos écrivains semble soucieux surtout d'amusements stériles, d'uniques perfections formelles, de psychologies anodines, de récits auxquels ne commande ni une grande idée directrice ni une conception profonde de la vie, comme elle m'apparaît riche de sève humaine votre œuvre où palpite l'éternelle effusion de nos sources sensibles! C'est par là qu'elle prend caractère d'universalité, par là qu'elle trouve la voie des cœurs et crée d'elle à eux autant qu'entre eux ce lien fraternel qui lui confère une si pure valeur morale.

Depuis le temps déjà lointain où je vous approchai pour la première fois dans une salle de l'Ecole Normale de la rue d'Ulm, un soir que, pour je ne sais plus quelle cérémonie, les élèves y répétaient un acte de votre *Danton*, je vous ai retrouvé aux diverses étapes qui forment pour les hommes de mon âge celles mêmes de l'évolution de leur conscience et de leur pensée. De ces étapes l'Affaire Dreyfus et la «grande guerre» demeurent les essentielles. Aujourd'hui que le temps nous en offre une image dépouillée, je vous y aperçois dressé de votre haute et mince silhouette, l'œil azuré derrière le lorgnon, clair de sa pensée droite, la voix un peu sourde et toujours tremblante de l'intérieure palpitation qui y monte. Cette silhouette, qui ne s'est jamais altérée, n'exprime-t-elle pas l'harmonieuse unité où se manifeste l'âme même de votre vie?

Nous vous avons vu constamment penché sur la misère de nos destinées, travaillant à susciter du fond même de la

douleur les forces idéales sans lesquelles un homme digne de ce nom ne pourrait vivre. A ceux qui vous reprochent sottement de n'être pas un homme de doctrine nous répondrions aisément que votre sagesse est d'être attentif aux voix multiples de l'expérience universelle toujours en mouvement. Ainsi nous avez-vous donné sans cesse de salutaires avertissements, ainsi avez-vous persuadé à ceux qui sont de bonne volonté qu'au vieil Ordre entre les ruines duquel se fossilisent tant de faux jeunes hommes et tant d'intellectuels aveugles de notre temps, il convient d'ouvrir la perspective de l'Ordre nouveau, en voie de formation, lequel, dans la mesure où nous nous serons refusés à l'envisager, menace de nous écraser, nous et nos illusions attardées, dans un proche avenir. L'humanité nouvelle, les idées qui l'annoncent en imprimant aux faits plus fortement chaque jour leur contrainte, les intelligences et les audaces qui par des œuvres initiatrices et des gestes précurseurs s'en font l'expression agissante, voilà ce qu'aujourd'hui vous vous appliquez à nous révéler, cédant à l'instinct de recherche et de progrès qui anime votre haute intelligence ainsi que votre grand cœur, en vous incitant toujours à répudier les formes de la violence où ne vous apparaissent avec raison que celles du mal.

A suivre un si généreux effort, à s'instruire d'une si clairvoyante pensée, comment n'éprouverait-on pas une émotion pleine de reconnaissance et de respect?

Vous qui n'avez cessé de vouloir venir en aide aux âmes qui luttent dans la solitude et le silence, combien dur se sera montré votre combat! Vous y aurez perdu certains amis faibles de la première heure qui n'étaient point vraiment vos amis puisqu'ils n'avaient su identifier ni votre pensée ni

votre caractère. Vous y aurez gagné ceux qui, repoussant d'un geste résolu le jeu avilissant des intérêts temporels, ne s'attachent qu'aux âmes capables de livrer, avec le libre accent de leur pensée, les richesses d'une profonde expérience intérieure et la garantie d'une inébranlable dignité spirituelle.

A l'heure où vos fidèles ont le souci de vous renouveler l'expression de leur attachement, il m'est infiniment doux, Cher Romain Rolland, de vous redire ces choses en vous adressant l'hommage de mon admiration et de mon inaltérable amitié.

Edouard Schneider

ARTHUR SCHNITZLER

BEMERKUNGEN

Jeder Weltverbesserungsversuch, der von der Voraussetzung ausgeht, daß die Menschheit im ethischen Sinn überhaupt entwicklungsfähig oder gar ursprünglich gut sei, ist zum Scheitern verurteilt. Die Auffassung von der ursprünglichen Güte des Menschen ist durchaus sentimental, daher unfruchtbar, wenn nicht gar gefährlich; und noch törichter womöglich ist die, daß Leute, die an die Menschheit glauben, an sich schon von edlerer Art seien als solche, die keineswegs an die Menschheit, sondern nur von Fall zu Fall an den Menschen glauben.

Jede in sich geschlossene Menschengruppe stellt eine dumpfe, doch jedem Einfluß zugängliche Masse dar, aus der unter der Einwirkung nicht nur von Ereignissen, sondern auch von Schlagworten das Verschiedenartigste zu machen ist, zum mindesten das scheinbar Verschiedenartigste: Heldenscharen und Horden blutrünstiger Bestien; Patrioten oder Hochverräter; und ganz die gleichen Individuen können es sein, und sind es manchmal, die gestern ihrem Monarchen zugejubelt haben und heute dem Henker zujauchzen, der ihnen das abgeschlagene Haupt des Gerichteten entgegenhält, der gestern ihr König war. Diese Leute wetterwendisch, heuchlerisch, verräterisch zu nennen, bedeutet nicht so sehr eine Ungerechtigkeit als eine Über-

schätzung. Denn verschwindend klein ist die Anzahl der Menschen, die zu irgendeinem Prinzip, zu irgendeiner Sache, zu irgendeinem anderen Menschen – es bestünden denn Bande des Blutes oder Interessengemeinschaften – eine echte, aprioristische, verstandes- oder gefühlsmäßige Beziehung haben.

Fast fühlt man sich versucht, jede in sich geschlossene Menschengruppe nicht als eine Summe von Individuen, sondern als ein Element zu betrachten; – ein Element, wie Feuer, Wasser, Luft und Erde. Und Aufgabe *des* Menschen wird es immer sein, die Menschheit, ebenso wie er es mit anderen Elementen mehr oder weniger erfolgreich immer wieder versucht, den höheren Zwecken der Entwicklung dienstbar zu machen.

* * *

Aus Menschenverachtung in die Einsamkeit flüchten oder sich völlig auf und in sich selbst zurückziehen, ist selten ein Zeichen von Kraft oder Größe, weit öfter von Trägheit oder Hochmut. Menschenliebe predigen – keineswegs immer ein Beweis von Güte oder Weisheit, sondern öfter von Rührseligkeit, wenn nicht gar Geistesschwäche. Würdiger des Einzelnen, als zu verachten, nützlicher für die Gesamtheit, als sie zu lieben, ist es, daß jeder seiner naturgewollten Dazugehörigkeit und der hieraus folgenden Pflichten sich bewußt werde und danach handle.

Arthur Schnitzler

ALBERT SCHWEITZER

ROMAIN ROLLAND ist das beobachtende Gewissen der denkenden Menschheit.

Albert Schweitzer

DANS l'ouvrage qu'avant la guerre j'ai consacré à Romain Rolland, je me suis efforcé de dire ce que je pensais de son œuvre créatrice d'énergies morales, de sa bienfaisante influence, de sa haute et intègre personnalité.

Depuis lors, je n'ai pas toujours été du même avis que lui. Il ne l'eût point souhaité, ayant assez le culte de la liberté pour la respecter chez ses amis.

Mais je n'ai cessé d'admirer et de défendre en lui – comme en Carl Spitteler, ou F. W. Foerster, et en un petit nombre d'autres – un homme qui a accompli ce miracle de conserver intacte son individualité, à une époque de démence, où toutes les consciences individuelles avaient été englouties par l'instinct collectif.

Dans l'avenir, son titre de gloire le plus pur sera d'avoir, à l'âge de la haine, persisté à enseigner l'évangile de l'amour. Puisse-t-il, en cela, avoir été un précurseur pour le salut de l'Europe.

Paul Seippel

ANTOINE SIKABONYI

ROMAIN ROLLAND

DANS LA LITTERATURE HONGROISE

Je songe au tableau monumental d'un grand artiste hongrois; on avait pu l'admirer dans toutes les métropoles du monde; il n'a pu se fixer nulle part. Aujourd'hui il se cache dans une ville de province hongroise, dans cette ville de Debrecen où, en 1849, Louis Kossuth avait proclamé la déchéance de la maison de Habsbourg ... Au fond, l'éclat et la fumée des villes consumées par l'incendie. D'un côté, le tsar qui, la croix en main, excite ses soldats au carnage. De l'autre, deux trônes: sur le premier, l'Empereur avec son épée, en train de percer le cœur de l'ennemi. Sur le second, c'est le Pape, la tiare sur la tête, et les clefs de St. Pierre dans les mains. Partout ailleurs, les images de la guerre: des massacres, du sang, des cadavres, des pillards. Le monde entier y est réuni. Au premier plan, une mère aux yeux hagards, serrant son enfant sur son cœur. A côté d'elle, une autre mère, tendant son enfant vers le père qui, se couvrant les yeux de la main, s'élance à la suite du démon. En haut, parmi des nuages de fumée, le génie ailé de la destruction: les mains étendues, les yeux dilatés, il contemple l'accomplissement de son œuvre. Et, tout au fond, la figure du Sauveur, entourée d'un cercle lumineux ...

Jamais, peut-être, ce tableau n'eût pu exercer plus d'effet que dans les toutes dernières années. Jamais, peut-être, notre

monde n'eût eu un tel besoin de lumière, de bonnes paroles, de Sauveur que de nos jours. Au 60ième anniversaire de Romain Rolland, ce tableau de Michel Zichy m'apparaît comme un vaste symbole: le symbole de ces dernières années, le symbole de l'œuvre de Romain Rolland. De son œuvre, oui, que, dans ces tristes années, il a accomplie, seul, en héros.

Je le répète: en véritable héros. Mais notre époque va-t-elle comprendre le sens le plus noble de ce mot? cette époque qui a vu tant de héros, mais dont si peu furent capables de surmonter l'universel chaos, grâce à un cœur chaleureux, à des yeux clairvoyants, à des paroles de vérité, à une force d'esprit supérieure . . . Le monde, notre monde était tout plein de grands secrets officiels; il n'y avait personne, ou peu s'en faut, qui eût osé révéler ce secret évident dont parle Gœthe et descendre dans le fond mystérieux des âmes et de l'Univers. Un épais brouillard s'est étendu sur cette région de profond silence qui, seul, éclaire les secrets et fait parler les âmes. Et les prophètes de cette époque ne voyaient pas plus loin que leurs ombres. La littérature, sans idéal, ne faisait qu'amuser son public. Comme si, avec ses jeux frivoles, elle eût voulu détourner la foule de tout ce qui se passait au dehors. Et le monde courait à sa perte, tranquillement, sans aucun appel qui eût pu le réveiller à temps. Les poètes chantaient sans rien avoir à dire. Pourtant, le monde était si plein de paroles qui n'étaient pas dites, de pensées qui n'étaient pas conçues! Le temps des missions était tout proche . . .

Spectacle des plus désolants, surtout pour nous autres Hongrois, poussés, pour notre plus grand malheur, au milieu même de l'orage; heureusement, de temps en temps, nous

avons entendu des paroles étrangères, pleines de foi et d'amour et – au-dessus de la Mêlée – toutes vibrantes d'Humanité . . .

Le monde avait soif d'un guide. Il est enfin arrivé. Le monde ne l'a point vu. Il ne l'a point compris. Tout comme le grand Spinoza – tenu pour impie pendant des siècles – et que Novalis avait appelé, plus tard «l'homme ivre de Dieu»! L'ouïe était assourdie par les canons, les yeux aveuglés par les spectacles d'horreur. Les cœurs? ils n'étaient nulle part. Comment, de ce monde de haine, un tel amour a-t-il pu surgir? Comment la littérature, tombée si bas, a-t-elle pu se hausser à une telle hauteur? Ce n'est plus un problème littéraire; on dirait un phénomène de la nature. –

Tolstoï écrit quelque part que les familles heureuses se ressemblent tandis que les malheureuses diffèrent précisément par leurs malheurs. Notre malheur à nous, Hongrois, fut peut-être de tous, le plus sombre. C'est nous qui attendions avec le plus de ferveur la lumière et ces paroles qui sauvent. L'ouragan sévissait encore lorsque les écrits de Romain Rolland, traduits en hongrois, commencèrent a pénétrer parmi nous; peu de gens l'écoutèrent d'abord . . .

Les volumes de *Jean-Christophe* arrivèrent un à un: des mondes s'ouvrirent devant nos yeux. A travers les luttes du héros, nous vîmes approcher le monde nouveau. Luttes de peuples, de religions. «La Patrie qu'on ne peut se passer d'aimer». Et, avant tout, l'homme voué à l'amour. Une puissante chaleur mûrit les tendres moissons des rêves, car la belle joie de vivre ne peut jamais s'épuiser. Et de toutes ces luttes et épreuves, une grande consolation se dégage, non seulement pour les hommes isolés, mais aussi pour un petit peuple qui souffre. Car les luttes sont toujours les mêmes, mais ceux qui souffrent abandonnés, les ressentent plus dou-

loureusement, peut-être. Et nous avons tout ressenti: l'actuel dans le passé, et, à travers le présent et le passé, la vie, la vie éternelle ... «Béni soit le désastre ... La défaite reforge les élites ... Quand on a la victoire, on en est responsable, on contracte une dette envers ceux qu'on a vaincus ... ô hommes, aidez-vous! ...» – «La tragédie d'une génération qui s'éteint» est, cette fois, la nôtre aussi. Et la mer continue à gronder, mais comme si les suprêmes accords du roman s'adressaient particulièrement à notre peuple: «Tu renaîtras à nouveau. L'Univers n'est qu'un grand cœur ...» Certes, l'Univers est en nous-mêmes; mais ce grand cœur, en très peu d'entre nous ... Nous sommes peut-être plus sensibles que quiconque au geste magnifique du poète lorsque, dans les dix volumes de son roman, il étreint pour ainsi dire sur son cœur les vertus et les vices de l'univers, – avec la même ferveur d'amour dont, sur la Pietà de Michel-Ange, Marie embrasse le Christ mort, tandis que ses yeux reflètent la foi de la Résurrection ...

Jean-Christophe fut publié par deux éditeurs hongrois, secondés de nos meilleurs traducteurs. Les premiers volumes de l'œuvre s'épuisèrent rapidement; d'autres éditions suivirent. Les deux derniers volumes du roman furent traduits par Mme. Lola Kosáry-Réz, notre excellente romancière, sur qui, selon son propre aveu, aucun roman n'a encore fait une si forte et si noble impression ...

En Hongrie, ce fut le plus grand succès de roman, depuis ceux de notre Jókai, dont nous venons de célébrer le centenaire. L'idéalisme de Jókai, nos lecteurs le retrouvèrent en *Jean-Christophe*. Notre Jókai n'a jamais été ce qu'on appelle une âme combattive. Cependant, les sujets de ses meilleurs romans, il les avait puisés, pour la plupart,

dans nos luttes séculaires pour la liberté. Il fut même, avec Petoefi – le grand poète de la liberté mondiale – l'un des fervents initiateurs de notre Révolution de 48. Petoefi, acculé à la lutte, mourut à l'âge de 26 ans, percé de la lance d'un soldat russe. Jókai, romancier et publiciste pendant plus d'un demi-siècle, fut le consolateur de son peuple et le porte-parole des opprimés, souvent avec des accents prophétiques ... Romain Rolland écrit de Jean-Christophe ... «il savait aussi que si la France était victorieuse à son tour, elle ne serait pas plus modérée dans la victoire que ne l'avait été l'Allemagne... Ainsi s'éterniserait le conflit tragique ...» Le même amour de l'humanité rayonne dans l'âme de Jókai lorsqu'il écrit, vers 1870, a l'époque de la guerre franco-allemande: «Si, après la victoire, le peuple allemand se montre modéré, il serait fou et criminel même de la part du peuple français, de ne pas faire aussitôt la paix. Mais, si cette même victoire remportée non pas sur le peuple, mais sur les armées de l'Empereur français, le peuple allemand l'exploitait en vue de l'humiliation de la France, il déchaînerait sur notre globe une époque d'horreurs infinies.» Ce que Romain Rolland déclare être l'œuvre de toute sa vie, Jókai l'avait proclamé à Paris, il y a déjà un quart de siècle, au milieu des célébrités de l'époque: «Les poètes d'une nation ont une mission toute autre que l'amusement de leur public». Et la plaquette qu'après ces paroles, et au nom des poètes français, Paul Hervieu lui avait remise, avait la même signification profonde: on pouvait y admirer le génie de la liberté, entouré d'une branche de chêne et d'une branche d'olivier. A qui ces emblèmes conviennent-ils mieux qu'aux grands poètes des nations?

Aucun auteur étranger n'a connu chez nous une telle vogue,

des éditions aussi complètes et des traducteurs plus fidèles que le grand Français Romain Rolland. Après la *Vie de Beethoven*, publiée déjà en 1911, parurent les autres Vies, jusqu'à Gandhi. *Beethoven*, *Tolstoï*, *Michel-Ange*, *Gandhi:* quelle admirable suite de héros! Ils diffèrent totalement de ceux que nous avions connus sous ce nom. Les héros de Carlyle sont des demi-dieux; ceux de Rolland, des hommes de grand cœur. Carlyle parle de ses héros comme s'il prêchait du haut de la chaire. Romain Rolland se penche vers nous et parle tout bas de ses héros, tout en écoutant, en même temps, les battements de notre cœur. Les héros de Carlyle planent au-dessus de nous; ceux de Romain Rolland restent avec nous et, une fois bien connus, de nous, ils nous guident à travers la vie. Il parle aux souffrants, aux malheureux d'une voix musicale plutôt qu'humaine. Quand nous n'avons plus de refuge ni en nous ni en dehors de nous, Rolland nous montre ce monde tel qu'il est et pourtant tel qu'il faut l'aimer, quandmême. C'est alors et c'est de cette sorte qu'il devient notre suprême bienfaiteur. Il nous offre ce qui nous manque le plus: l'amour, dans un monde de haine; de l'air pur, dans une atmosphère étouffante; de la foi, de l'optimisme, un véritable idéal enfin, lorsque nous sommes entourés du froid et de l'ombre des catacombes, sauf la foi et l'idéal des catacombes chrétiennes. Quand, derrière et autour de nous, il n'y a que des ruines, et qu'après tant d'années de destruction nous ne pouvons même plus croire à l'avènement d'une vie nouvelle, –il nous guide vers la lumière, vers cette victime de notre époque, l'harmonie de notre esprit qui est, selon son expression, «notre suprême vérité». Et quand les actions d'aujourd'hui ne sont que de vaines paroles, le courant de ses paroles à lui nous apporte les fières caravelles des véritables actions...

Puis vinrent ses drames en hongrois: *Les Loups (A Farkasok)*, *Le Temps viendra (Eljö majd az idö)*, *Danton*. Ses essais de musique: Berlioz – Paris zenéje – Zenei miniatürök. Et ses autres romans: *Piere et Luce* (Viharvirág) *Colas Breugnon*, *Annette et Sylvie*, dans la série: «Les Livres Immortels», enfin *Clérambault*, dans la série des «Romans Classiques». Ce dernier a déchaîné toute une polémique dans les divers journaux. Pourtant les idées de *Clérambault* ne sont point inconnues dans notre littérature. Le héros de notre *Apôtre* – ce long poème épique de Petoefi – ressemble par plus d'un trait à Clérambault. Ce Sylvestre lutte, lui aussi, seul contre tous; il voit les imperfections, les crimes et les bassesses de ce monde, il s'en va lutter pour l'homme, pour la dignité humaine, pour la liberté mondiale, et, surtout, pour le bonheur universel; et, plus malheureux encore que Clérambault, il finit sur l'échafaud ... – Un autre poète hongrois, l'infortuné Eugène Komjáthy, mort il y a trente ans, tout jeune et presque inconnu, plein d'idées et d'idéalisme – semble avoir quelque parenté non seulement avec Clérambault, mais aussi avec Romain Rolland. Nous lisons dans la préface de *Beethoven*: «Le monde étouffe, ouvrons les fenêtres». La même idée se retrouve dans un poème de Komjáthy qui dit: «Ouvrez les portes de la prison! Le sol est humide, l'air est moisi. Dehors, c'est le soleil qui rayonne, et le ciel et l'atmosphère sont tout empreints de liberté!»

La presse hongroise s'est constamment occupée de Romain Rolland et de son œuvre. Jamais, chez nous, il n'a eu à subir de ces attaques odieuses auxquelles les esprits vraiment libres sont exposés; ceux-mêmes qui n'approuvent guère ses idées, l'écoutent avec cette attention qui convient à son génie et à son caractère exceptionnels. Son influence artistique ne

s'est pas bornée à la littérature; le poète de *Jean-Christophe* a exercé une forte influence sur les meilleurs de nos compositeurs modernes, sur Dohnányi, sur Bartók, sur Kodály ... Quant à la littérature sur Romain Rolland, en dehors d'une importante étude d'Aladár Kuncz, parue, il y a quelques années, dans la revue littéraire *Nyugat* (Occident), nous pouvons citer la traduction du beau portrait de Stefan Zweig ... Ces articles, ces études, ces traductions sont autant de preuves honorables de l'idéalisme et de la soif d'amour de nos lecteurs, qui voient en Romain Rolland l'ami des peuples opprimés et des hommes qui souffrent. Epoque heureuse, malgré tout, puisqu'elle possède un homme qui embrasse la cause des peuples; et peuple heureux, ayant trouvé un homme qui embrasse la cause de la justice! Ce qu'il nous faut, ce sont de vrais hommes, car comme dit notre bon poète, Jean Arany: «Le devoir de l'homme c'est de rester homme, dans la paix comme dans la guerre ...»

Et alors, selon le rêve du poète, le genre humain ne fera qu'une seule famille, tout entourée d'amour ...

Pour arriver à ces hauteurs, il faut lutter d'une âme égale, comme les héros de Romain Rolland, comme Romain Rolland lui-même. Il se peut que, dans cette lutte, le rôle de l'art s'efface quelquefois; mais dans un monde meilleur à venir, ne sera-t-il pas plus méritoire de l'avoir préparé plutôt que d'en être resté là à l'orner? ...

Grâce au livre de Stefan Zweig, et grâce surtout, à ses propres livres, le public hongrois connaît et aime l'homme et l'auteur en Romain Rolland; et, aux yeux d'un grand auteur justement célébré dans l'univers, aucun hommage n'égale, je crois, l'amour que son œuvre éveille, l'écho que ses écrits suscitent, et le sillon de sentiments et d'idées qu'il

trace dans notre vie publique, malgré ou, peut-être, à cause de nos malheurs . . . Je voudrais joindre à cet hommage nos remerciements de ces quelques mots que Romain Rolland a bien voulu nous écrire lors du centenaire de Jókai: «J'ai beaucoup de sympathie pour votre pays héroïque et infortuné . . .»

Antoine Sikabonyi

UPTON SINCLAIR

I am one of those who did not agree entirely with Romain Rolland during the war. I thought the world would be a safer place without the German autocracy. To-day I am not sure but that a drawn battle, a «peace without victory», might have been better for the whole of Europe, including France. But alike whether in those dark days of war, or in these days of dubious peace, I had, and have, a deep regard for the spirit of Rolland. He is one of the truly «good Europeans», a friend of the future, which will know how to appreciate him as one of the glories of French letters. May the time come soon when France will recognize him for what he is, and take once more the leadership in humanity and civilization, rather than in finance and militarism, as to-day!

Upton Sinclair

ANDRE SPIRE

Credo quia verum.
ROMAIN ROLLAND

L'ACTION de Romain Rolland sur les hommes de ma génération fut immense. Il a agi par ses livres, ses actes, par l'exemple d'une âme fière qui n'a jamais cédé. Il a agi d'une manière plus secrète par cette vaste correspondance qui ne refusa jamais ni une consolation, ni une aide; par ses conversations enfin où, sans épargner ni son temps, ni sa fatigue, il dépensa la fleur de sa culture et de son expérience avec ceux, qui dans un moment de trouble, d'hésitation, de doute osèrent venir lui demander un avis, un conseil.

J'aimerais lui rappeler, comment, par son bienveillant accueil, par les sages directions qu'il me donna à un moment décisif de ma vie, il agit non seulement sur ma carrière littéraire, mais sur l'évolution d'un grand mouvement poétique contemporain.

C'était, je pense, en 1904, après la *Vie de Beethoven* et le premier «Cahier» de *Jean Christophe.* J'avais publié, en 1903, un volume plein encore d'influences parnassiennes, mais où, à côté de poèmes de mètre régulier, se trouvaient des poèmes de forme, de son plus libres, et comme la chanson populaire, indifférents à la rime partout où le rythme de l'ensemble ne laisse aucun doute à l'oreille de l'auditeur.

Mais, dans la composition des poèmes que j'écrivais alors, je buttais contre d'incessantes difficultés. Quand on quitte

l'appui des vieilles règles classiques, qui imposent, à toutes les syllabes prononcées ou non, la même valeur numérique, quand on renonce à l'emploi systématique de la rime qui coupe mécaniquement la fin de chaque vers, on se trouve dans la situation du musicien pour qui chaque note, chaque rythme est un problème et une trouvaille. Nous n'avions plus comme guide que les affirmations, les intuitions, parfois géniales, les polémiques, les destructions de nos maîtres symbolistes. Souvent des poèmes délicieux, d'extraordinaires réussites. Mais point de certitudes techniques. Je ne pouvais me résoudre à croire que tant de luttes, d'études, de batailles, de recherches n'aboutissent qu'au culte de l'impair, de l'enjambement qui allonge mais détruit la mesure, au vers de Francis Jammes enfin, qui malgré son charme, n'est la plupart du temps qu'un alexandrin faux-exprès.

De cela je discutais souvent avec Péguy qui n'avait peur de rien ni de personne, et qui, dans sa première *Jeanne d'Arc*, avait choisi, pour exprimer sa foi socialiste et humaine, des rythmes singulièrement libres, dégagés de tout autre soutien que la fougue créatrice de son ardente pensée.

Péguy parla de mes vers à Romain Rolland que je n'avais jamais vu, et me conseilla d'aller le voir.

Du détail de cette première entrevue je ne me souviens plus guère, sinon de l'extraordinaire impression que me fit la personne physique de Romain Rolland. Son teint d'ivoire, sa gravité, sa noblesse, toute la dignité de sa personne et de son langage, et son *logement* aussi, le logement d'un étudiant modeste d'autrefois. Un logement dans une maison sans apparence, en moellons et plâtre, le *logement orné de glaces* comme disaient les pancartes qui – aux temps d'avant guerre – saillaient au-dessus des portes de la plu-

part des immeubles sans style des faubourgs parisiens. Une glace toute simple, dans son cadre d'or terni au-dessus d'une petite cheminée de marbre noir aux lignes toutes droites et, dans la cheminée, un petit feu de bois. Les fenêtres ensoleillées étaient sans rideaux, je crois, ou ouvertes, et devant elles un vaste espace libre, un jardin de couvent, un magnifique jardin français, aux parterres en rectangle, avec des bordures de buis et des arbres fruitiers.

J'étais intimidé. Pour les gens de mon âge, Romain Rolland était déjà un maître. Et je n'avais jamais fait de visite à un maître. Assis entre sa table à écrire et son Pleyel ouvert il me parla de mon livre, me fit des objections, m'entraîna à lui confier mes préoccupations, mes espérances, lui parler de mon rêve, si proche de ses propres efforts, d'un art sans maniérisme et accessible à tous parcequ'il use non d'une langue abstraite et d'une prononciation archaïque, périmée, mais de la langue la plus simple, la plus concrète et de la prononciation de notre temps.

Mais pour cela il fallait renoncer à l'usage continu de la rime, de l'assonnance elle-même, qui n'est trop souvent qu'une mauvaise rime et un jeu trop facile. Car les mots du français qui sont *homophones*, qui riment bien ensemble sont très rares, hormis les mots d'idées, les mots qui, pour exprimer de vastes ensembles, ont été vidés de ce qu'il y a d'intense, d'intensif, de sensuel, de charnel dans notre contact avec les objets et les êtres vivants. Donc rimer c'est se résigner à un vocabulaire restreint, appauvri, misérable, ou entrer, par contrainte, dans un moule logique. C'est, si poète soit-on, être pris par un registre de pensée solennelle, ou badine, ou oratoire. C'est pourquoi, à part quelques chansons populaires qui font fi de la rime où la rime les gêne, ou

bien chez des poètes comme Verlaine, Laforgue, qui se sont inspirés des chansons populaires, la poésie française n'est qu'un joujou aristocratique; c'est pourquoi, dans les milliers de vers qu'elle a produits, il n'y a presque rien qui nous bouleverse, nous atteigne dans nos profondeurs, comme quelques Psaumes, quelques poèmes anglais ou russes, les lieds de Gœthe ou de Henri Heine.

Mais, sans la rime, qui nous indique la fin des vers? le point d'arrêt nécessaire, impératif, sans quoi la poésie n'est qu'une prose cadencée? Est-ce le nombre des syllabes dont notre oreille fait instinctivement le compte? Mais quelles syllabes compte-t-elle puisqu' elle ne les entend pas toutes, que le français, aussi bien que l'anglais, est une langue que le temps a usée, et dont beaucoup de lettres, que conserve l'écriture, et non seulement le fameux «e muet», mais des «i», des «s», des «n», des «t» et tant d'autres, dans la diction la plus sévère, s'évanouissent, s'écrasent?

Est-ce l'accent? Et quel accent français est assez fort pour marquer une coupe, une pose? Et quel est cet accent? Une hauteur musicale, une intensité, une durée?

Toutes ces questions de fait, les musiciens, que vous, Romain Rolland, vous aimez, dont vous nous racontez la vie combattive, les connaissent, les acceptent, ne les discutent plus. C'est que, par-dessous leur art il y a une technique, et dessous cette technique les recherches, les expériences séculaires, les découvertes, les certitudes d'une science.

Nous poètes nous n'avons rien que des polémiques, des discussions de goût, des affirmations, des préférences. Et peut-être est-il impossible que nous trouvions jamais autre chose, parcequ'on ne mesure pas la position d'une bouche, ou le son d'un gosier comme la longueur d'un tuyau ou d'une

corde, parceque toutes les oreilles ne sont pas également délicates, attentives, et que, pour les meilleures, les mille mouvements par lesquels s'émet une parole sont si rapides, fugitifs, qu'elles ne peuvent les fixer, les retenir.

– Mais, dit Romain Rolland, ces mouvements, comme ceux des instruments, un homme a réussi à les lire, à les fixer, à les compter avec ses yeux. C'est le génial Abbé Rousselot, Directeur du Laboratoire de Phonétique Expérimentale au Collège de France.

C'est lui qui a les certitudes, qui est l'arbitre que vous cherchez.

J'allai au Laboratoire de Phonétique. L'Abbé Rousselot me confia à son élève préféré Georges Lote, qui préparait son ouvrage sur l'*Alexandrin Français d'après la Phonétique Expérimentale.* J'y fis la connaissance du poète Robert de Souza, qui depuis longtemps travaillait avec l'Abbé Rousselot et Georges Lote. Nous emmenâmes au Laboratoire d'autres poètes, des critiques, des acteurs. Et de 1905 à 1911 nous nous mîmes à parler dans des Revues, dans le *Mercure de France*, et dans la vaillante *Phalange*, des recherches, des trouvailles de ces savants modestes dont les poètes et les critiques ignoraient l'existence et le nom. Les journalistes éclatèrent de rire, et criblèrent d'épigrammes ces savants et ces artistes qui mettaient la poésie en cylindres. Mais peu à peu les poètes apprirent qu'il existe une science qui commande leur art et qu'il y a des questions dont ils discutaillent qui sont de faux problèmes, ou bien qui sont toutes tranchées par les feuilles de papier enduites de noir de fumée de l'Abbé Rousselot. Et, si les meilleurs d'entre eux ont cessé de croire aux bavardages métriques de Faguet et de Jules Lemaître, à la mystique numérique et syllabique de Sully-Prudhomme

et d'Auguste Dorchain, s'ils savent qu'il n'est pas vrai qu'un vers se compose d'un certain nombre de syllabes, mais de sons, et de groupes rythmiques, séparés des autres vers par un accent de durée plus ample qui les détache des autres vers aussi nettement qu'une bonne cuisson gonfle et sépare un grain de riz d'un autre grain de riz; s'ils savent qu'on ne s'improvise pas poète simplement quand, après une bonne rhétorique, on a bobo à l'âme, et qu'il faut, comme au musicien, au poète des années d'études, d'expériences- et de réflexions techniques, avant de pouvoir exprimer, avec originalité et profondeur, le chant qu'il a tout jeune entendu monter en lui, si leurs fers ont été brisés, s'ils ont pu s'engager dans la voie du travail difficile et libre où la poésie française a trouvé son magnifique renouvellement, c'est à la conscience professionnelle de Romain Rolland qu'ils le doivent. Et c'est l'expression de leur gratitude dont j'apporte aujourd'hui l'hommage à Romain Rolland.

André Spire

Romain Rolland

dem großen Dichter und hochverehrten Freunde,

dem heroischen Kämpfer gegen alle ruchlosen an Europas Untergang arbeitenden Mächte

mit dem Ausdruck treuester Sympathie und aufrichtigster Bewunderung

Richard Strauss.

Zum 29. Januar 1926.

RICHARD STRAUSS

(Aus dem westöstlichen Divan)

Festlich bewegt

Durch aller Schall und Klang der Trans: o: xa: nen er: kühnt sich unser Sang

auf dei: ne Bah: nen! Uns ist für gar nichts bang,

in dir le: ben: dig; Dein Le: ben daure lang,

dein Reich be: stän: dig! Dein Le: ben

fp

mf

dim.

p

mf

daure lang, dein Reich be- stän-

dig.

Garmisch 11. Juni 1925.

SUNITI DEVI

I have been requested to contribute something to the memorial publication which is to celebrate Romain Rolland's sixtieth birthday, and verily I feel significantly insignificant for the task. But in our country tradition says that even the little squirrel tried to help the great Ramchandra out of love and admiration, so I think I can send my simple offering to be put alongside with those which are rich and beautiful.

Among Romain Rolland's literary works the first that I came across was *Jean-Christophe.* I had heard much about it, read the criticisms and announcements – but I found that the real book outreached all favourable comments. It was to me not only the noblest work of fiction of this century, – it was something more, it was a revelation!

How many times through the pages of this book do we not find ourselves and our inmost thoughts depicted in vivid colour of sympathy and understanding!

Even the child is not neglected! Do we not remember our childish hopes and fears, our loves and hates, and do we not live our childhood again with the little *Jean-Christophe?* Yes, again and again we laugh and weep, we rage and fume with him, and wonder how can Rolland bring us back to our long-forgotten childhood!

Jean-Christophe might have had other aspirations and ambitions than ours, but his is the same youth, which vibrates and pulsates through our veins everyday.

He is far above the commonplace, but still he does not lose touch with the world of dust. His strong loving nature, his musical soul, his strivings and failures make him one of our kin.

I need not enlarge on the subtle touches in the book, but the whole thing, I repeat, was a revelation to me.

Only a man who himself is great and has a loving heart to feel for the suffering humanity can write such a book.

I was told at first that it was not possible to study the whole book thoroughly, as there were some technical passages about music and some uninteresting pages too! But to my wonder I found nothing difficult or dull throughout the volumes. On the contrary it was so interesting that I could hardly skip over a single word.

Such books are not to be kept within the limit of time, space or language. So we find *Jean-Christophe* marching fast out of all limits, holding the torch of truth and beauty, and winning the hearts of every nation.

It is true he cannot die, – he is resurrected, – he is born over and over again in the hearts of men, till he reaches the pinnacle of perfection.

One word more about Romain Rolland. I do not know him personally, but in all his writings I have found a glimpse of his great heart, which has wonderful sympathy and understanding for all human beings, and which always holds up the cause of peace and goodwill. Whatever I have read about him from the writings of my Indian friends (who had the

good fortune to know him personally!) has corroborated my views.

My humble wish on his sixtieth birthday is that he may live long to console the weak and the suffering, and uphold the strong in their paths of righteousness.

Suniti Devi

AN APPRECIATION

TO ROMAIN ROLLAND

WHILE in America I had occasion to talk about the rapid and enormous growth of organizations which attain their irresistible efficiency by eliminating the personal man and concentrating the mechanical one in a huge lump of system. I spoke of the spread of callousness and the deadening of the moral sense of responsibility in consequence of the machine representing man in most of his activities. Cruelty and injustice of an appalling kind have to-day been made easily possible, because they can be done through an organized elemental force which ruthlessly takes a direct path towards the fulfilment of its purpose trampling down all other considerations. We have seen how the church can be blood-thirsty, while the religion it represents is humane; how it is possible to cheat on a wholesale scale in the name of business, while the respectability of the sharers of profit remains untouched; how gross falsehoods are deliberately used for poisoning their victims by governments whose members have gentlemanly manners and traditions. When in loyalty to such gigantic institutions men commit terrible wrongs, they feel something like a religious exultation which smothers their conscience. It is the modern form of fetish worship with its numerous rituals of human sacrifice, in the shadow of which all other religions have faded into unreality.



ABANINDRANATH TAGORE
Portrait of Dwijendranath Tagore

One of my hearers who was in sympathy with my thoughts asked me how it could be possible to fight these organizations without setting up others in their place. My answer was that my reliance is on those individuals who have made human ideals living in their personality. They may look small and weak by the side of the power they resist, as does a plant by the side of a huge, frowning boulder. But the plant has the magic power of life. It gradually creates its own soil with its own constant emanations, and its defeat and death are a prelude to a victorious resurrection. I believe that when anti-human forces spread their dominion, individuals with firm faith in humanity are born, who become acutely conscious of the menace to man and fearlessly fulfil their destiny through insult and isolation. We came to know such a man in England in the person of E. D. Morel who is dead now, but who can never die. When we see them, we know that the living spark of human spirit is not yet extinct and that there is hope. Human civilizations have their genesis in individuals, and they also have their protectors in them. One of the few proofs that the present day is not utterly barren of them is the life and work of Romain Rolland. And that the present day needs him most is proved by the scourging he has received from it, which is a true recognition of his greatness by his fellow-beings.

Rabindranath Tagore

HIROATZU TAKATA

I know a recent photograph of Romain Rolland which is hung, as the only ornament, on the wall of the working-room of my friend, poet K. Ozaki. He is standing on the balcony of an appartment in Paris where he was secluded as a majestic monk, to complete his *Jean Christophe.* The picture is in the rigorous black costume, as every one of his portraits. The left side of his face with brutally wild jaw is altogether the reverse of the right one, as P. J. Jouve said. But it is thin . . . He does not seem physically to be healthy at all. The tenacity of his spirit combats with his bodily weakness and supports him. This portrait is graceful, although severe. Wide and eminent forehead. Strong and dignified nose. And the eyes sunken into the eye-sockets. The eyes, which appear to us first when we recollect his figure. The eyes, as if peeping from the land of Future. The eyes now having the affection of Pietà. The mouth sensitive and affable. The tragic appearance as if composed with and barely pared by the soul itself. In this appearance Time is engraved mystically and tells of itself, – the Time measured only by the suffering of Soul. «L'âme est partout visible en ces blessures du temps», as he described the face of Gracia, and now it is the same in his face. He, at the age of sixty with the long journey behind him. There was never a rest

on the way. It was really a journey! Oriental austere exertion, although he has never experienced it himself, still I see in him. – He will also promise it in the near future. Nay, he would let the Eternity contain in it!

I wish to celebrate his sixtieth anniversary as simply, innocently and even familiarly as I celebrate the birthday of my own father or grandfather. But if I were at the festival, and clasped his hands, I could not suppress my tearful emotion. Though we are so far separated, and have never seen each other, still my heart trembles at the thought. "You are, you live – for us – in our times – in our century – as the witness of the Truth which we are seeking for. Thanks for your existence. Thanks for your battles for our sake." I wish to express my profound gratitude, and I pray: "Live longer with us. May you, the nearest star to us among so many stars, be ever the huge burning signal-fire, too!" Let us celebrate his sixtieth anniversary with these wishes. Let us express our sense of gratitude for the sixty years of our friend, of the great soul. Let us crown his grey head with the flowers of our young souls!

We, a small number of Japanese who know him (all of us are very intimate with each other) are always speaking of him and are always thinking of him. And in such a time, our only anxiety is about his health. "Long may he live", we pray always. "May he live until we can travel to Europe and meet him, at least." – So far lies our probability to visit Europe! – "And may he live until we accomplish our own monumental works, and may he look at them!" If he should know such a wish of ours, he would smile. Now we can not look at him with a merely observational attitude. We have a sentiment even to be called private to him. So

closer is our relation. (Let them laugh at us, who consider us as Rollandists! Any how we will given back them such a ridicule with our own deeds.) O., a friend of my boyhood, travelled in Switzerland three years ago, and met with Romain Rolland often. Once I asked him about Rollands health. He answered that he also was anxious about it.

I had become acquainted with this friend ten years ago. I passed one summer with him on the southern shore of Japan. Then I was seventeen years old, and was reading his *Tolstoi* with deep emotion. – It had been *Millet* through which I had made acquaintance with R. Rolland. I then was fifteen years old. Even now I have that small book of English translation. O., too, admired him. Every day we took a boat and talked about him on the sea. "Some day we will see him!" Our wish was the same. – Even then O. was a jurist and a humble lover of Art. He was ten years my senior. Now I have become a sculptor. We were separated by our own lives. – And he attained that wish to my envy. This recollection of bygone days is dear to me!

Why does he touch us so profoundly? Why is he our friend so great? I do not want to explain here his value and his greatness as an artist. No, it is not my role to analyse his contents. Really, he was a perfect artist in depth, and was an artist who was able to make the most of his devotion and endeavour for his own art. And he was a man of deep understanding of the beauty of Art. He knew thouroughly who was Poussin against Michelangelo. He knew well their difference, he knew «le monde de la beauté» of Poussin – «le monde de la beauté de l'art absolu!» Still he understood distinctly that Michelangelo was the highest of artists! Why? Oh, his really human greatness on that point! The great-

ness of human faithfulness. This greatness to construct the foundation of All of the highest art. And the real freedom of the soul, from being faithful and just in the depth of humanity. And the real creative power to be conceived only in this freedom ... These, the heroic spirit and the faith of soul, I see in him.

They support the lofty will of Humanity and devote themselves to its growth. Any earthly oppression could not crush them. This power had continued its invisible existence. Each separate soul which seemed to be solitary, was combined together powerfully. Each soul was a link of chain towards the noble ideal!

„Um uns schlingt sich ein unzerreißbares Band der Gemeinschaft der wahren, unsichtbaren Kirche der Freien, die in stetem Wandel höher und höher steigen, bis dahin, wo sie den Schleier vom Angesicht der Wahrheit lüften und das göttliche Geheimnis der Existenz in voller Klarheit erkennen können.“ He is the bravest apostle of it! ... And how profoundly does he penetrate into those solitary souls, and how does he put trust in them! In *Jean-Christophe*, he spoke through the mouth of Olivier: «Dans les pauvres logements, dans la province muette, les cœurs braves et sincères, attachés pendant toute une vie médiocre à de graves pensées, à une abnégation quotidienne, – la petite Eglise, qui de tout temps a existé en France – petite par le nombre, grande par l'âme, presque inconnue, sans action apparente, et qui est toute la force du pays, la force qui se tait et qui dure, tandis qu'incessamment pourrit et se renouvelle ce qui se dit: L'élite ... Tu t'étonnes de trouver un homme qui ne vit pas pour être heureux, heureux à tout prix, mais pour accomplir ou pour servir sa foi? Il y a des millions de gens

comme moi et plus méritants que moi, plus pieux, plus humbles, qui jusqu'au jour de leur mort, servent sans défaillance un idéal, un Dieu, qui ne leur répond pas». It is stupid to take simply these words as those from his intelligent understanding and sympathy to so-called People. A thing which makes him great and a thing really infinitely human, let him do this utterance. I do not welcome these words only as one of the people. I kneel before this profound and passionate faith. I have a firm belief in this power by which the lofty will and the faith combine good souls. A power which grows infinitely in the work of creation.

I know the beautiful, public and international Friendship brought by this power. In that place solitude is not solitude. Oh, thou "ancienne foi" who penetrated in our sentiment! The hands of his soul stretched infinitely! Though how splendid my results of work may be still in the opposite shadow is always hoisting the sad Signal flag of «La Vie est dure».

There I stand with tears in my eyes. Oh my friend who is able to see the depht of one's soul, who is solitude – the more faithful and free he is, the more solitary he is! Give me your hands. Take me by the hand, – mere understanding and courtesy do not warm us. A real power which combines each of our souls. A dauntless power; he know this power, and he possesses this power, – being himself very solitary too . . . He taught us: «On ne peut pas donner ce qui n'est pas à nous, – mon âme libre. Mon âme libre ne m'appartient pas. C'est moi qui appartiens à mon âme libre. Je ne puis en disposer . . . Sauver sa liberté est beaucoup plus qu'un droit, c'est un devoir religieux . . .» I was impossible to stop my tears of emotion when I read these words in: *L'Ame enchantée* . . . He wrote too in his private letter to my intimate

friend T. Katayama: «D'autres amis sont venus; mais cette instabilité des plus vieilles affections est une grande leçon. Elle rend plus religieux au sens libre et profond du mot. Elle fait s'attacher davantage aux choses éternelles et nous inspire pitié en notre propre faiblesse.» Oh, how often the fidelity of soul had to be rested on its way! – To defend the light of Truth, God reigned in one's soul, and guided him by the hand of solitude. For a disciple of Truth, to have the utmost patience to the lesson of God is to battle most bravely in his own solitude. He accomplished this lesson splendidly. But to accomplish it, unfortunately, he had to encounter that European great war. To be faithful to the truth in himself, the silence was also good. But he was not a dilettante, after all, by reason of being an artist. Facing those oppressions which destroy every thing, he left aside his silence, to cast souls in a strong power of existence, souls who were patient and devoted in their silence, and to create a power able to recognize souls clearly. He adressed, he called, with more tragical patience than patience in silence. (It was not simply his method, but it was the heighest method!) Oh, his prayer and effort will lead him toward Infinity! The zone of souls surrounding him will expand, increase and grow in an invisible sphere. And those powers will subsist themselves apparently. Oh, let us be an organic and harmonious existence, being separated from one another, like stars in the sky!

I wish to call him my "Friend of soul" with sincerity. And I wish to combine with him, not only in sentiment and faith, but in work! (And this is the very reply to those who laugh at us as Rollandists!) He will discern why I am so passionnate to him, while I am a young and in-

complete sculptor. And I promise him, that I will never drown in the ocean of his cordiality! The life-work of my devotion, let it be my tribute to him! Let us positively promise him who expects much from Japan of near future, that we will fulfill our responsibility!

Hiroatzu Takata

ERNST TOLLER

GRUSS AN ROMAIN ROLLAND

Je tiefer man einen Menschen liebt, desto zager und spärlicher werden Worte. Ich will Sie, Romain Rolland, nicht grüßen als den großen europäischen Schriftsteller, auf dessen Werk die Erde hört, und dessen Forderungen für die beste Jugend aller Länder Verpflichtung zum Tun im Geiste dieses Werkes bedeutet. Ich will den Menschen grüßen, der, wo auch immer Bedrückung geschah, wo auch immer Bedrückte mit stummer oder stammelnder Bitte zu ihm kamen, sich unbedingt und ungeteilt einsetzte, nur der Idee der Gerechtigkeit hingegeben, gleichgültig, ob seine Freunde ihn verstanden, gleichgültig, ob sie darum zu seinen Feinden wurden. Ich möchte den Menschen grüßen, der im mechanisierten Europa, in dem einzig Leistung und Erfolg gelten, die Güte des Herzens rettete, dem der Mensch wesentlicher ist als das System, dem Mittel so wichtig sind wie Ziel.

Als ich Sie, der mir in den Tagen meines Prozesses, in den Jahren meiner Haft immer wieder die Hand gegeben hat, im vorigen Jahre besuchte und Ihnen dankte, sagten Sie ein seltsames Wort: «La barbarie rêve en Europe». Dieses Wort läßt mich nicht los, da jede Erfahrung es mir bestätigt. Ich glaube nicht, daß ein Mensch imstande ist, den letzten großen Ausbruch der Barbarei zu beschwören, deren erste Schatten schon über Europa fallen, und die Europa vollends ins Dunkel stürzen muß. Könnte es einer, dann wären Sie dieser Mensch, Romain Rolland. *Ernst Toller*

THANK you for giving me the opportunity of greeting one of the few intellectual leaders in Europe who kept a sane, humane mind during the years of madness.

Hail to a man who did not hate during the years of hatred! Romain Rolland!!

Charles Trevelyan

MIGUEL DE UNAMUNO

«La verdad os hará libres.» Así dijo el Cristo. Y es la mentira y sólo la mentira la que nos hace esclavos. Sobre todo la mentira del patriotismo guerrero y de la razón de Estado.

Por haber proclamado la verdad, por encima de la pelea, ha sido Romain Rolland maldecido por los energúmenos de la acción.

Romain Rolland ha trabajado para crear por encima de las ideas que separan, un pensamiento que una á los pueblos. Pensée européenne? No sabemos ya que es Europa, esta triste y pobre Europa.

El 29 de enero venidero cumplirá Romain Rolland sus sesenta años. Yo los cumplí el 29 de septiembre del año próximo pasado. Y ya que le llevo más de un año, que soy mayor que él, puedo decirle que ahora es cuando se le abre el porvenir. Porque las esperanzas se construyen con recuerdos, y sólo él que de veras vivió vivirá de veras. Otros dirán sus mejores dichos.

Mientras los hombres esclavos de la mentira oficial se esfuerzan por fraguar con diplomacia una hipócrita Sociedad de las Naciones, Romain Rolland ha vivido y pensado y escrito para crear, con poesía una Hermandad de los Pueblos. Y por esto, los servidores de la nación le han maldito y le benedicirán los hijos del pueblo.

A él, que se ha alejado de Francia, de su patria, para tenerla más cerca del corazón, le envío este saludo desde un rincón de Francia, de mi país vasco, y a la vista de mi España que me llama.

Miguel de Unamuno

FRITZ VON UNRUH

AN ROMAIN ROLLAND

In einem seiner schönsten Märchen läßt Andersen einmal in das Straßengedränge einer großen Stadt eine Glocke klingen, tief und seltsam. Jeder horcht auf. Die Wagen der Eile halten. Heimatsahnen weht unsichtbar von Seele zu Seele. Der König, der Konditor machen sich auf, die Glocke zu suchen; auch der Schullehrer und die Konfirmanden – alle wollen sie nicht nur hören, sondern auch sehen, – sie, die ihr Herz so warm und gut berührte. Und der Weg führte sie bis an einen dunklen Wald heran. Die meisten kehrten hier um, fanden es sehr „romantisch" und gingen erbaut in ihre Stadt zurück. Wenige nur wagten den Gang weiter hinein ins Geheimnis. Fürchteten sich nicht vorm klammernden Schlinggewächs und den kreischenden Affen im Geäste, auch nicht vor dem gefährlichen Duft lockender Blumen. Sehnsucht treibt sie mit allen denen vorwärts, die den Glockenton nicht aus dem Ohr verloren, weil er ihnen eine Gewißheit ist. Unermüdlich biegen wir die Dornen vom Wege, schweigen im Gebrüll der Verachtung, widerstehen dem Krallenkampf lüsterner Tiere, bis wir – welche verschiedenen Pfade die Glocke uns auch geführt – immer näher kommen einer dem andern. Schon fühlen wir eine Gemeinde. Und am Ende unserer Pilgerschaft, seht, da schauen wir glücklich in das klare, stille Augenlicht dessen, der über der

Wiege Europas steht wie ein Stern der Verheißung. Sein Atem war es, der alle die Jahre das Geläute einer unsichtbaren Kirche war, wie die alte, heilige Märchenglocke.

Und jetzt nickt er uns zu, der Glöckner, im milden Schein der Vollendung, wir können ihm die Hände drücken und danken dafür, daß er nie müde wurde, unsere Herzen aus dem Dickicht zu rufen zu dem großen Halleluja neuer Menschheitstage.

Fritz von Unruh

JOSE VASCONCELOS

ADHESION A ROMAIN ROLLAND

Dos caminos han sido ideados por el hombre para buscar la salvación. El primero es el camino lento que nos revela la historia y nos explica la ciencia. La humanidad, partiendo de orígenes muy humildes, de orígenes zoológicos, se ha ido superando; la naturaleza ha refinado los órganos de nuestro cuerpo y las razas han ido creando culturas. Día llegará, si la ley de evolución funciona como lo quiere la hipótesis, en que ha de salir de nosotros una manera superior de la vida; un ser que crece hacia lo alto . . . Esto supondría, al mismo tiempo, una manera colectiva de salvación porque las transformaciones progresivas operan sobre toda la especie y a todo la van mejorando.

Frente a esta tesis en realidad muy antigua, pero que podríamos llamar científica por la atención que le ha prestado en los últimos años, la ciencia experimental, subsiste la otra tesis que llamaremos religiosa porque se encuentra formulada, con major o menor precisión en los textos sagrados de todos los grandes pueblos. Según ella, la humanidad, proceda o no de las especies inferiores, es un tipo final, desde el punto, de vista del planeta, y del cual, por lo mismo es menester salir si hemos de conquistar una vida mejor.

La tesis científica se funda en la observación inteligente del mundo sensible; la tesis religiosa se funda en inspira-

ciones fugaces de la conciencia, en la tradición que todas las religiones califican de revelada. Según la revelación, no es menester esperar a que la evolución natural acabe de hacer de nosotros un organismo perfecto y no es – ni siquiera creíble que esta vida, por ley propia, sea capaz de ascender mas allá – de sus lindes dinámicas. La salvación, entonces, se encuentra escapando de aquí, adelantándonos al destino, venciendo y superando los obstáculos que opone nuestro cuerpo como parte de esa naturaleza pesada. Dentro de esta hipótesis, la salvación es individual y no colectiva. Depende del esfuerzo propio y se puede consumar, desde luego, sin tener en cuenta los miles de años que la naturaleza necesitaría para terminar procesos como los que sueñan los evolucionistas . . . No es colectiva en el sentido de que no depende de una evolución natural de los hechos sino de un esfuerzo personal; pero eso no quiere decir que sea limitada, puesto que todos podemos intentar el esfuerzo salvador.

La ciencia, entonces, o por lo menos cierta ciencia, pone nuestra esperanza en el curso de las leyes naturales. La revelación, manifestada en distintas épocas, através de almas iluminadas, nos habla de la posibilidad de un salto a la altura. Pero no todos poseen la virtud y la fé que son necesarias para el vuelo y por eso se ve el absurdo de que pasan cientos y pasan millares de años y las generaciones van y vienen como si no tuviesen otro objeto que impulsar el movimiento que permite escapar a unos cuantos fuera del círculo maldito.

La voluntad de salvación se bifurca de esta suerte entre los hombres de ciencia, que dejan el destino en manos de la naturaleza, y los hombres de revelación, que se sienten capaces de tomar por su cuenta el destino. Desgraciadamente, tambien, la sociedad, gobernada casi siempre por los medio-

cres, no sigue, en sus actividades gregarias, ni uno ni otro de los dos caminos; ni el de la inteligencia pura ni el de la inspiración, sino el de la inercia, la ceguera y el torpor.

La época moderna ha producido muchos hombres de inteligencia, pero pocos hombres de religión. Cuando surgió la guerra, casi todos los hombres de ciencia se sumaron con docilidad carneril a la voluntad ciega que mueve a los pueblos. Esto no debió sorprendernos puesto que esta clase de sabios no se juzga autorizada a opinar; observa la naturaleza y asienta su ley, registra sus modalidades, pero se guardaría muy bien de contrariarla. El hombre de religión, en cambio, siempre ha estado atento a una ley superior, cuyo lenguaje le dá la conciencia. No es que esté contra la naturaleza, al contrario siente que la naturaleza, en cierta manera, lo aguarda, para recibir de el el fiat que ha de orientar, de nuevo su curso . . . Y si es necesario, el hombre de revelación se sentirá una fuerza aún encontra de la naturaleza.

La naturaleza, como mas antigua, es mas sabia que nosotros y puede ser torpe pero no atolondrada, por eso, antes de cada catastrofe, parece que tiembla y vacila y como que se detiene en espera de la voz ordenadora de los sucesos. La voz de salvación que podría encauzar la energía desbordante, produciendo, en vez de la catástrofe, un florecimiento insospechado de vida.

En esta ocasión reciente de la guerra, la naturaleza cumplió su misión confusa de señalar las causas y demorar el choque de los intereses. Se produjo, a pesar de todo, el conflicto, porque los hombres son todavía como ciegos que ni pueden ni quieren ver; pero no faltó, por fortuna para los intereses superiores de la vida, no faltaron las voces de advertencia, de condenación y de revelación.

Al mismo tiempo que los hombres de ciencia legalizaban la guerra y al mismo tiempo que los hombres de sacerdocio dejaron vacías las filas del Cristo para ir a alistarse en las filas del César hubo algunos – e Romain Rolland fué el mas grande de todos «hubo algunos que» tomaron sobre su conciencia la salvación de los valores mas altos del espíritu. Verdaderos hombres de religión, aunque ningún credo dogmático haya ungido sus heroismos inmaculados y solitarios.

Porque en la hora del mas grande conflicto de todos los tiempos Romain Rolland sufrió por todas las victimas, por eso nos reunimos hoy a su lado en espíritu, nosotros, hombres de muy distantes razas y naciones, para rendirle testimonio de que no es estéril el dolor de los redentores; para decirle que es eterna la virtud del Cristo y que en el reconocemos el signo de los que siguen sus pasos!

En el corazon de Rolland, – corazón santificado por las mas nobles penas, – dejaron sus marcas todos los dolores; el dolor de los jóvenes que caían sin ver cumplida una sola de las promesas fascinantes de la vida; el dolor de las madres, que llora desgarradoramente; el dolor de los padres, hecho de remordimiento de no haber ofrendado la vida propia en vez de la tierna; el dolor de los hermanos y el dolor también vivo en Rolland y el mas sagrado de los dolores, – el dolor del enemigo que cae. Porque también el enemigo que desaparece priva al mundo de un claro tesoro y conmueve el alma del justo. Y a todos estos dolores, que otros consolaban con el ardor patriótico que embriaga como tóxico del diablo, él tuvo que agregar el dolor de la imcomprensión y la calumnia y el odio de los que amaba.

Recordemos todo esto y digamos con las palabras del libro

eterno: «Bienaventurados los que padecen persecución por la justicia!» Bienaventurado Rolland ... La gloria de tal ejemplo es el mayor don que Romain Rolland nos ha enviado a la América latina.

Gracias a Romain Rolland, el alma de Francia, mas grande que el conflicto mismo, volvió a resonar y a convencer en nuestras patrias. Si los ejércitos aliados salvaron el territorio de Francia, día llegará en que se comprende que Rolland salvó y levantó en alto el valor moral de una Francia que – en la derrota o en la victoria – ha sabido siempre ser maestra del ideal mas generoso, mas alto y universal.

Pero la personalidad de Rolland no es una de esas de ocasión, que deben a la guerra todo su relieve y su fama; no es Rolland hombre de una sola acción ejemplar y levantada. Si Rolland hubiese muerto, antes de la guerra, ya desde entonces sus libros hubiesen bastado para darnos testimonio de su videncia. De esos libros yo no sabría decir el valor filosófico o el mérito literario, ni me interesan consideraciones tales, porque poseen un valor que los coloca por encima de ellas. Son libros reveladores de maneras nuevas de la vida, son libros de vidente, que no pueden ser juzgados conforme a las normas de la literatura corriente. Son mensajes, y por lo mismo escapan a la catalogación y a la medida. Sus páginas poseen la armonía de las verdades transcendentales y el aliento que nos llama a viver la vida, gozandola sin servilismo y aún negandola a veces, pero sin rancor y procurando siempre trascenderla y superarla. El Jean Christophe demostró a muchos hombres de mi generación como se puede tener abierta la conciencia a todas las voces de arriba, sin estar ligado con un credo particular. Allí volvimos a comprobar la existencia de esa escala libre, escala del amor que se detiene en el de-

eite, sino que se torna virtud dinámica que nos mueve a trascender la existencia.

Después de Jean Cristophe nos empezaron a llegar las generosas biografias de Beethoven, de Tolstoy etc. que se han convertido en breviario de todos los jovenes que sueñan con la gloria. Los lectores pobres de México y de toda la America hispana deben a Romain Rolland el obsequio de sus derechos de autor sobre la edición popular que de las tres Vidas hizo la Universidad Nacional de Mexico, la que se ha repartido gratuitamente por todo el continente. Los amantes de la libertad y de la justicia debemos a Rolland el libro admirable y tierno en que nos cuenta la vida del Ghandi. – Las gentes que se empeñan a extraer su mas recóndito secreto a los misterios del arte – que son muchas en la América – deben a Rolland los raudales de luz que prodiga en sus obras sobre música. Los oprimidos por cualquiera de las formas de la opresión debemos a Rolland el constante estímulo de su sacrificio y de su fe. Nada tiene pues de extraño que al llegar su sesentavo aniversario nos acerquemos para decirle: Cuida de que tu luz no se apague! Muchos hay en el mundo, que antes de obrar piensan en ti, que antes de echarse al camin buscan tu señal!

Pues tal es una de las virtudes mayores del grande: estimular otras vidas y servir de freno y patrón de la conducta. No creo muy sincero al que diga que nunca ha tenido que recurrir a estos cotejos para darse ánimo en los casos dudosos, cuando la dicha del mundo nos canta con su voz de sirena.

Yo sé que hay en la América Latina muchos millares de almas que me agradecerán que yo aproveche esta oportunidad que me ha deparado la invitación generosa de un grupo de amigos y admiradores del Maestro – para decir a nombre

de todos los de allá, cuan grande es el afecto que encierran nuestros pechos para el gran artista que ha sabido hacer de su estilo y de su arte un camín de depuración y de ascención de las almas. Las luchas oscuras del diario vivir dejan una infinidad de nobles vencidos, de gentes vencidas porque fueron demasiado altivas y honradas para prestarse a triunfar en las formas que suele adoptar el triunfo. Todos estes, aún dentro de mas humilde esfera, se sienten emparentados con Rolland y todos ellos gozarán con el homenaje que rendimos al mas ilustre de los vencidos del día. Vencido, solo porque la realidad no ha podido alcanzarlo, pero en verdad, victorioso entre los mas grandes. Los lectores de la América Latina, colocados en tal serena y reveladora distancia, así lo saben. Los vencidos en brega noble, en cualquier parte de la tierra, se consolarán de su pérdida, en pensar en este homenaje y se convencerán de que solo se trata del aplazamiento de sus propósitos. Y no solo los vencidos, tambien los triunfadores y los que han bregado, todos los hombres, en lo íntimo de la conciencia o a voz en cuello, se asociarán a esta celebración, porque todos quisieran que su victoria fuese pura y completa y Rolland nos enseña a concebir y a consumar una victoria pura e completa. – Los que de momento hayan triunfado honradamente y los que estén por triunfar y los que no hemos triunfado: el homenaje asocia a todos los que queremos seguir adelante con la contradicción, la iluminación y la rebeldía!

Y en realidad, estamos muy lejos de ser los vencidos: porque vencido queda el que se deja dominar de los hechos, no el que mira que los sucesos no acertaron a seguir el curso mejor. En consecuencia el éxito importaría bien poco: si no fuese porque la masa lo necesita. Solo por eso hay que esforzarse

en ganar aliados, a fin que alguna vez puedan lograrse las salvaciones colectivas. A causa de lo mismo es menester proclamar la verdad y seguirla. De alli que para ser hombre de revelación, no basta con disentir de los demas; no basta con decir no, cuando todos afirman que si. Es indispensable unir la visión a la acción! Voluntad y videncia son las dos facultades sagradas! Sin ellas, no hay revelación. – La Llama quema, – no solo alumbra. Y el alma ha de arder aunque su fuego lacere las carnes. Pues solo lo que arde ilumina.

Porque en Rolland hallamos claros reflexos del fuego divino llegamos a su alrededor, para vernos los rostros y reconocernos en medio de la noche que pesa en torno. Pensamos en su vida pura, recordamos sus mensajes profundos, sus ejemplos santos; sentimos la vibración melodiosa de su alma, y decimos: He aquí una luz que resplandecerá através de los tiempos!

Jose Vasconcelos

HENRY VAN DE VELDE

ROMAIN ROLLAND

Il est parmi les plus grands de toutes les époques. Et parmi ceux-ci, il n'en est aucun auquel nous vouons nos hommages avec un tel élan de gratitude et de dévotion.

Nous lui devons l'exemple d'un homme qui fut entraîné par la révolte contre la guerre à faire face au déchaînement de la plus rageuse sottise, de la haine la plus féroce et du mensonge infesté des plus violents poisons; – d'un homme qui par la seule force de sa conscience tranquille, pure, haute, *restée a sa place*, défia sans aucune jactance les menaces, déjoua les pièges infernalement habiles de ses ennemis qui eussent savouré sa perte ou son assassinat.

Romain Rolland a dû sentir en lui la *présence réelle* d'un surplus de conscience, ce qui était resté de conscience à l'Humanité pensante, brutalement intimidée, impuissante et débandée, sans quoi je ne m'expliquerais pas le miracle. Le miracle du triomphe d'un contre tous; – d'*un* qui revendiquait le droit de l'indépendance de l'Esprit alors que *tous* se courbaient avec une rage d'avilissement mystique à l'abdication collective; d'un qui par son obstination sublime à se réclamer de l'Esprit osait défier la guerre elle-même!

L'éclat qu'un tel héroisme a fait rejaillir sur lui est tel que la gloire d'avoir conquis une des premières places dans la littérature universelle eût pu être éclipsée si le monde entier

n'avait antérieurement pris un intérêt aussi vif et aussi profond aux péripéties du drame de Jean-Christophe que, dès la fin du 18 ième siècle, à la tragédie du jeune Werther. Ainsi, malgré que nous ayons tout lieu de considérer Romain Rolland comme l'auteur d'une des plus puissantes séries de romans qu'ait produit la littérature universelle, comme l'auteur d'une série de drames révolutionnaires dont la grandeur tragique n'attend pour s'imposer que des exécutions aussi parfaites que celle de *Danton* par Max Reinhardt, lui-même nous ramène, à chaque instant, à le considérer comme le revendicateur le plus attitré des droits les plus sacrés de l'Homme. Ainsi, pour ma part, je ne connais pas de livre où la dignité humaine soit plus exaltée et la controverse à son sujet exposée dans toute son ampleur dans des termes plus élevés que dans son admirable livre sur Gandhi. Ne nous ramène-t-il pas irrésistiblement à l'image que nous nous sommes faites de Celui qui jeta à la face des forcenés de toutes les nations belligérantes son *Au-dessus de la Mêlée* et ses articles contre la guerre?

Il s'ajoute à cela pour moi que j'approchai pour la première fois Romain Rolland pendant la guerre, au moment même où la détresse morale qui s'était emparée de moi depuis le premier jour de la guerre menaçait d'avoir raison de mes forces physiques. Pour la première fois depuis que le coup de foudre m'avait jeté par terre parmi les ruines d'une œuvre dont la création et le développement m'avaient retenu pendant quatorze ans à Weimar, pour la première fois depuis qu'un conflit mettait jour et nuit aux prises mes sentiments et mon esprit, mon intelligence et mon cœur, je revis dans ses yeux l'éclat candide d'une âme sûre d'elle-même, triomphante de contingences qui nous écrasaient tous, éten-

dant son rayonnement jusqu'aux confins les plus extrêmes où la détresse humaine demande à être soulagée. Quel baume sur mes plaies et quel réconfort dans ses simples paroles de consolation et d'encouragement si spontanément fraternelles!

Je vous dois, cher Romain Rolland, d'avoir pu supporter encore pendant des mois et des mois l'exil et la séparation d'avec les miens.

Je vous revis encore une fois après l'armistice. L'heure avait sonné qui permettait à tous les exilés, réfugiés et prisonniers de guerre de rentrer au foyer. A mon tour je reverrais les miens et je pouvais espérer reprendre mon activité après quatre années d'inactivité forcée.

Je vous exposai des plans que je croyais alors pouvoir réaliser. Je songeais à installer à Uttwil, dans une vaste et vieille et avenante maison aux bords du lac de Constance des ateliers pour l'enseignement des métiers d'art et à m'y entourer d'élèves de nationalités diverses qui partageraient ma vie de tous les jours. Mais ce projet d'une installation définitive ne vous plaisait aucunement et tandis que je m'éloignais sur la route poudreuse de Villeneuve, je me redisais les dernières paroles que vous veniez de prononcer: «Vous ne devriez pas vous fixer ni dans quelque lieu ni dans quelque demeure, vous devriez prendre la route et prêcher».

Et voici que malgré cette objurgation je me suis fixé et ai cherché, dans une œuvre qui nécessita de longues études et un labeur considérable, à réaliser cet idéal que j'avais prêché sans relâche avec une ardente ferveur.

Mais combien de fois au cours de ces années n'ai-je pas entendu l'écho de votre voix et vos dernières paroles! Elles me remémoraient que j'avais à me tenir prêt. Le vent secoue

parfois «la Tente» où nous nous sommes réfugiés, les miens et moi, et me donne à penser que l'ouragan pourrait l'emporter d'un instant à l'autre et me laisser une fois de plus – sans rien – sur la route. Au moins, entretemps aurai-je réfléchi et reconnu de nouvelles vérités.

Je me sens toujours prêt à répondre à l'appel du destin, à me vouer tout entier à la mission à laquelle vous me rappeliez.

Quoi qu'il advienne, cher et grand Romain Rolland, c'est votre exemple qui m'aidera le mieux à accomplir ce que la destinée attend encore de moi: – l'exemple de votre stoïque fermeté dans la pureté de la conscience, appuyée sur un courage qui vous eût conduit à la mort plutôt qu'au consentement du reniement du droit en toutes occasions à l'indépendance de l'Esprit. J'en atteste solennellement dans ce «Livre de vos amis».

Henry van de Velde

CHARLES VILDRAC

Il y a des régions sans arbres, sans oiseaux, où la nature est une hostile étrangère, où la solitude est écrasante. Le voyageur n'y chemine pas sans angoisse et il se sent un intrus au milieu des ajoncs épineux et des pierres. Mais, à un tournant de la route, tout change brusquement et l'homme se sent détendu, soulagé: c'est qu'il vient d'apercevoir une maison avec ses fenêtres; avec son cyprès, son figuier, son puits et son carré de verdure.

Ainsi et bien davantage, une figure comme celle de Romain Rolland émergeant de cette aride et sombre époque empêche que nous désespérions de nous-mêmes. Durant la honte et la nuit des années de guerre, l'auteur de *Jean-Christophe* et des *Vies Héroïques* a fait palpiter sur l'horizon un de ces traits de lumière dont Jaurès parlait aux lycéens d'Albi et qui attestent en dépit de tout *la vocation de grandeur de la nature humaine.* Il suffit d'une voix pour tuer le plus vaste silence comme il suffit d'une seule étoile pour opposer la lumière aux ténèbres. Mais il fallait en l'occurence et dans le vacarme de l'orage une voix assez puissante, une voix assez aimée, partie d'un assez *haut promontoire* pour qu'on put l'entendre et la reconnaître ici et là-bas.

Notre cher, notre grand Romain Rolland était l'un des rares hommes d'Europe qui pût efficacement parler, qui pût

libérer le cri étouffé de nos consciences. Il le fit d'accord avec sa foi et d'accord avec toute son œuvre:

„Christophe, sorti du *Buisson ardent*, dit-il, m'enseignait dans la *Nouvelle Journée* l'attitude que j'ai prise depuis à l'heure du grand Fléau: *Au-dessus de la Mêlée*. Un nouveau devoir s'imposait à moi, une voie de salut pour tous qui n'était ni l'acceptation de la violence ni le renoncement à la vie, mais l'affirmation de l'âme libre qui se refuse à transiger avec toute tyrannie et dont la mission propre est de défendre contre les Réactions comme contre les Révolutions, l'idéal sacré de la Liberté de l'Esprit-libre de tous les Pouvoirs, laïques et religieux, libre de toutes les Eglises, libre de toutes les Patries, libre de toutes les Frontières, nationales ou sociales, et fraternel à toutes les âmes du monde entier (Introduction au drame: *Les Vaincus*).

Fraternel à toutes les âmes du monde entier, Romain Rolland, homme par excellence, le demeure. Combien d'âmes incertaines a-t-il guidées, raffermies? Combien d'entre nous lui ont demandé la confirmation de leur attitude?

Fidèle à sa mission, il apparaît aussi comme le témoin vigilant de toute oppression des peuples aussi bien que de toute noblesse humaine. C'est parce qu'il nous a parlé de Gandhi que l'apostolat de ce dernier peut atteindre et féconder des consciences d'Occident.

Romain Rolland est de ceux qu'on ne peut admirer sans les aimer. Je suis bien sûr qu'un grand nombre de ses lecteurs ont désiré le voir, lui parler, sont allés frapper à sa porte ou lui ont écrit.

Ce fut par un ami très cher et disparu, hélas, le peintre Gaston Thiesson, que j'eus la joie de lui être présenté il y a douze ans. Or Thiesson, lui, était devenu l'ami de Rolland

après avoir, quelques années auparavant, fait spontanément un voyage à Schönbrunn-Bad, dans l'unique but de connaître l'auteur de *Jean-Christophe.*

De sa prison de Breslau, en 1917, Rosa Luxembourg proposait à Luise Kautsky d'aller, après la guerre à Paris pour y faire la connaissance de Romain Rolland: «Après tout, écrivait-elle, on ne vit qu'une fois et les hommes de bien de ce calibre sont clairsemés: Pourquoi se refuserait-on le luxe de les connaître personnellement et de rechercher un contact intellectuel avec eux?»

Amis nombreux, Amis connus ou inconnus avec qui nous fraternisons en lui et que nous convions aujourd'hui à célébrer son soixantième anniversaire, réjouissons-nous: sa gloire que ne limitent point les frontières, est plus haute et plus pure que jamais; il ne lui manque rien, pas même la réserve des sots ou l'insulte des pharisiens.

Le même recul qui démontre enfin le néant et l'odieux des tirades bellicistes justifie et magnifie peu à peu, aux yeux de tous, les écrits de guerre de Romain Rolland.

Il est assez plaisant de constater que cette grande figure, reniée par les nationalistes de son pays, est celle qui, aux yeux de l'élite européenne, aura fait pendant la guerre et fait encore aujourd'hui le plus d'honneur à la France.

La meilleure propagande qu'un pays puisse faire à l'étranger, ce n'est pas celle qu'organisent les ministères. (Je pense à cette équipe de petits aventuriers, de plumitifs intrigants et de comédiens indiscrets qu'on envoie ouvrir boutique sur les deux continents.) La meilleure propagande nationale et la seule efficace ne peut être que dans les actes mêmes qui constituent la vie de la Nation. Elle est dans la libre diffusion de ce que la race produit de plus beau, de plus sage,

de plus généreux, de plus conforme à sa tradition et à son génie.

La meilleure propagande française, cher Romain Rolland c'est vous qui la faites, sans préméditation. Mais ce n'est là que le moindre de vos mérites.

Charles Vildrac

H. G. WELLS

MY DEAR ROLLAND

I find difficult to say how proud I am that your group of friends should have asked me to join them in their homage and good wishes on the occasion of your sixtieth birthday. We have differed once or twice in the past in our estimate of current values, but there is scarcely a man in the world I respect more than I do you, not merely because of your great literary achievment but because of your unswerving devotion to the doctrine of human kindliness. I give you all my gratitude for having lived sixty years and spent them so well. I am close upon you in age with an undiminished appetite of life. If you are of my mind may I live to congratulate you on your seventieth and your eightieth birthday! Then perhaps the hopes of the world will be stronger and clearer than they are now and you and I more in tune with the times.

H. G. Wells

LÉON WERTH

C'ÉTAIT à Seicheprey en Woèvre, au commencement de 1915. Un sergent m'apporta un texte dactylographié, qui était la copie d'un article de Romain Rolland, paru dans le *Journal de Genève.* Quelques-uns parmi nous avaient compris déjà le néant de la guerre. La boue, la mort, c'était beaucoup . . . C'était peu: car nous désespérions des hommes. Quelques-uns étaient là qui ne cédaient point à la lâcheté d'accepter, qui ne répétaient pas les Credo des gouvernements et des journaux. Ils se croyaient seuls sous la bêtise et sous la mort. Et les plus clairvoyants sentaient mourir l'Europe civilisée.

C'est à la lueur d'une mèche plantée dans une boîte de graisse que le sergent et moi lûmes ces lignes de Romain Rolland. Il y eut en nous quelques chose de plus fort que la guerre. Nous ne désespérions plus. Et la guerre elle-même venait d'être vaincue. Où nous étions, des millions d'hommes n'avaient d'autre courage que celui de mourir. Loin des obus, des millions d'hommes les félicitaient courtoisement. Nous lisions, le sergent et moi . . . Et il nous sembla que tout n'était pas perdu.

Des années, des années plus tard, au delà des mers, je rencontrai des Extrême – Orientaux qui possédaient la sagesse confucéenne et qui avaient pénétré l'Europe. Ils sa-

vaient lire Pascal. Ils faisaient la différence entre les méthodes critiques de l'Europe et le progrès mécanique. Ils méprisaient parfois l'Europe d'aujourd'hui, qui emploie l'intelligence à justifier la tradition de la sottise et des crimes diplomatiques, l'Europe féroce et cupide, qui méprise l'Esprit. Et nos écrivains ne les étonnaient pas. La décadence chinoise en avait produit de semblables. Mais ils savaient qu'il n'y avait point en Europe que des machines et des écrivains adroits dans les ouvrages de mode. Ils avaient lu Romain Rolland. Le nom de Romain Rolland servait de garant aux Européens qui n'avaient point des âmes de colonisateurs. Dans une tranchée de Woèvre, dans une maison d'Annam, dans la sauvagerie de la guerre, dans la sauvagerie de la colonisation, Romain Rolland fut pour moi, fut pour d'autres l'Europe civilisée.

Je cite deux points dans l'espace et dans le temps. Deux points à moi, où j'ai senti que Romain Rolland incarnait la noblesse de l'Europe. Des milliers d'hommes de tous les pays ont, à propos de Romain Rolland, d'identiques souvenirs. Beaucoup d'hommes à travers le monde. Et c'est ainsi que, si le mot de gloire a un sens encore, c'est à Romain Rolland qu'il s'applique, dans une époque où les hommes notoires ne doivent rien qu'aux lois d'une publicité passagère.

Léon Werth

CONFESSION

PENDANT longtemps j'avais senti que la civilisation matérielle qui m'entourait n'avait pas de valeur pour la vraie vie. Pendant longtemps un sourd mécontentement m'avait tourmenté. Comme je soupirais après un pays où le développement serait spirituel, s'élevant au-dessus des intérêts matériels!

Mais la longue habitude d'une existence traditionnelle me rendait nonchalante, et j'avais peine à m'en libérer malgré mon irritation. Pourtant le feu sacré de la vérité ne pouvait manquer de s'allumer de temps à autre spontanément, quoique souvent refoulé.

La nature nous a éveillés de notre futile aberration, de notre vie superficielle, par la grande secousse du tremblement de terre qui a eu lieu à Tokio et dans ses environs en 1923. Tous les achèvements de nos labeurs passés ont servi de bûcher pour la flamme qui dévorait le monde, et qui semblait vouloir faire place à un avenir plus noble.

Moi surtout, qui habitais dans le centre même où le danger et les dommages avaient été les plus graves, non seulement j'ai été délivrée des désirs mondains et de l'attachement pour les choses extérieures, mais aussi, heureusement, mon cœur a été purifié par les expériences que j'ai éprouvées dans ces moments périlleux. Ces impressions ont été si fortes que mon âme avait besoin de réconfort et de soutien dans ce temps de travail et de réveil spirituel pour pouvoir se développer avec

plus d'intensité. C'est en vue de cette recherche que mon mari et moi nous partîmes pour les pays étrangers.

Pendant ce voyage le sort nous favorisa et à notre étonnement nous eûmes la chance de rencontrer beaucoup de personnalités remarquables dont la connaissance nous fit un grand bien et satisfit la soif spirituelle que nous ressentions si vivement. Dans ce temps où nous étions encore tout troublés par les émotions de la catastrophe qui avait éprouvé notre pays, nous avons trouvé une grande consolation et un grand encouragement dans la pensée humanitaire, profonde et vivifiante de Romain Rolland. Son sentiment sympathique et vibrant m'a touchée plus que la philosophie abstraite du Bouddhisme formaliste. Ce qui me donna une commotion intense de bonheur dès la première rencontre, ce fut l'éclair de vérité, de bonté, de beauté et d'amour qui rayonne directement de son être, avant même qu'il exprime sa pensée et ses convictions. Ses yeux brillants de pitié semblent vouloir comme l'océan envelopper le monde. Sa voix sereine a la puissance de charmer celui qui l'écoute quoi qu'elle ne soit ni haute ni belle; l'attitude de son corps, un peu penché en avant, attire la sympathie de ceux qui le voient.

Le nombre *soixante* a une signification extrêmement importante pour les années de l'âge. Nous, Japonais, comptons une année de plus depuis la naissance que les Européens, donc lorsqu'on a soixante ans, à la manière japonaise on dira: soixante et un an. Cet anniversaire s'appelle «Kanreki» (Retour du Calendrier), c'est à dire que l'homme a passé cinq fois les douze signes du zodiaque représentés par douze figures d'animaux, et qu'il est revenu de nouveau pour la cinquième fois au signe qui a présidé à sa naissance. Alors on célèbre ce jour comme le commencement d'un nouveau

cycle, comme une renaissance, les nombres cinq et douze étant sacrés. C'est pourquoi on fête le jubilé du soixante et unième anniversaire avec une grande solennité. On revêt l'habit rouge du nouveau-né. On reçoit des félicitations.

Ayant atteint cet âge important, je crois que Romain Rolland a fini son existence de simple humain et que maintenant il est né à la vie de l'initié divin pour guider l'avenir vers la clarté. Nous avons senti en le rencontrant que nous étions en présence d'un être qui avait atteint le stage suprême de l'évolution terrestre. – Aussi le devoir d'approfondir les impressions du temps heureux que nous avons passé près de lui s'est-il imposé à nous.

Malheureusement j'ai passé par une grave maladie. La convalescence a été lente et j'étais trop faible pour écrire comme je le voulais. Alors j'ai prié Tetsuo, mon mari, de vous exprimer nos félicitations de cœur. Mais ici encore un autre malheur nous est arrivé. Mon mari est tombé aussi subitement malade, et si dangereusement qu'il n'a pu le faire, et c'est moi qui me suis vue obligée de remplir ce devoir d'affection et d'admiration sincère. Je tâche de m'exprimer de mon mieux. Comme c'est malheureux pour nous que tous deux nous ayons été empêchés par la maladie de vous faire parvenir nos félicitations pour votre anniversaire plus tôt et dans une forme plus correcte et plus digne du respect et du dévouement que nous vous porterons jusqu'à la fin de nos jours.

Mais, ami cher et révéré! croyez-nous, dans la douleur et la maladie, les souffrances que nous supportons ne nous empèchent pas de former en silence des souhaits de bonheur pour Vous, encore plus chaleureux que si nous pouvions les exprimer avec plus d'éloquence.

Seï-ko Yoshimura
(Mme Seï-ko Hirasawa)

HEINRICH ZANGGER

Eine ehrfurchtsvolle Dankbarkeit strömt Ihnen heute in vielen Formen zu, hauptsächlich von allen, denen Sie die Beglaubigung der tiefen Notwendigkeit des Gefühles und inneren Dranges gebracht haben, daß nur ehrlich umfassendes, verstehendes Miterleben in allem Schaffen die feste reuelose Grundlage des Lebens bildet.

Die Wucht der heute durch die Wissenschaft verstehbaren Massen von Tatsachen drängt uns zur Einsicht und zur Verantwortung.

Mir persönlich haben Sie in schwierigsten Momenten aus Ihrem umfassenden Erleben heraus die Wege gezeigt, auf denen die Bekämpfung einer ungeheuer drohenden Giftgefahr durch den Zwang zur Einsicht zum Ziele führte.

Heinrich Zangger

ISRAEL ZANGWILL

It is a sad commentary upon our period that in expressing one's sense of Romain Rolland's achievement, one's thoughts turn less to the masterpieces with which he has enriched literature than to the moral platitudes which he has had to incarnate. For that supreme lord of paradox, the crowd, had made out of the simple maxims of the copybook abominable vices and treasons, and anybody who retained his sanity or the humanity inculcated even in the schoolrooms of the bourgeois became a monster of the blackest dye. To assert that truth is a virtue or that honesty is the best policy required the most heroic courage. "Where there is no man", says the Talmud, "be thou a man". There were almost as few men left in the world after the great war broke, as when the Biblical deluge destroyed mankind, and these, unlike Noah and his family, were gathered in no Ark, but had to bear the full malice of the blind forces. But of those few survivors upon a dehumanised planet Rolland was perhaps the most famous figure, and now upon his sixtieth birthday I feel proud to join in the tribute of admiration and affection to the great "man", the great European, and the great writer.

Israel Zangwill

STEFAN ZWEIG

Ich hatte ihn schon vordem gekannt. Ich hatte ihn schon früher geliebt. Schon damals, in unbesorgten Stunden, verehrte ich sein Werk und freute mich dankbar beschämt seiner Freundschaft wie eines nicht genug verdienten Geschenks. Aber die ganze unvergleichliche Größe seiner geistigen Gegenwart habe ich erst in den dunkelsten Tagen meines Lebens erfahren. Unauslöschliche, entsetzliche Tage im Abgrund der Kriegszeit, ich vergesse euch nicht, Tage, da man meinte, das eigene Herz vor Scham und Ekel erbrechen zu müssen, da man selbst unter dem Einsturz der Welt geduckt, feige und niedrig zu werden drohte, aus Verzweiflung zu jeder Ausflucht bereit, da man in seiner ausgedörrten Lunge die Sprache nicht mehr fand zum Schrei – nein, ich vergesse euch nicht, ihr Tage der Verzweiflung und Seelenschande, wo Alles schon dem Absturz bereit war, hätte Eines nicht den schwankenden Sinn gehalten, dieses einen europäischen Menschen vorbildliche Gegenwart. Er war fern, er war unerreichbar in jenen Tagen der vermauerten Grenzen, nur manche seiner Worte, seiner Briefe kamen herüber: aber wie dem in einem ungeheuren Minengang Verschütteten ein winziges Pünktchen Licht schon das Dasein einer höheren Welt, eines erhellten Himmels befreiend verbürgt, so war sein Klarsein, sein sternhaft hell über dem Tumulte hin-

schauender Blick mir Erhebung des innersten Mutes. Und dieses Pünktchen Licht, dieser zarte Stern Hoffnung leuchtete über vielen solcher verschütteter Menschen, er war Trost und Aufschwung in ungezählten Labyrinthen: und jeder auf seinem Weg, jeder aber von ihm geführt, rang sich langsam empor. Ein solches Zeichen der Zuversicht aber zu entzünden, erforderte eine innere gehäufte Glut von Gläubigkeit, wie sie kein zweiter besaß in jenen Tagen: damals haben wir alle erst dieses lang verborgenen Mannes menschliche Größe erkannt.

Und heute wie damals, immer wieder, ist dies seine tiefste Magie: aus den Menschen ihr Bestes herauszuholen durch das offenbare Beispiel eines rein und doch leidenschaftlich tätigen Lebens. Er ist der bestärkendste Mensch, den ich kenne; wie Magnet das Eisen aus der Schlacke, zieht seine Gegenwart, sein wortloser Zuspruch alles Klingende, alles Glänzende, alles edel Metallene uns aus der Wirrnis der Brust. Was alle Zeiten und Bücher als Wundertat legendarisch verbürgen, daß irgendeiner, der Mann des reinen Willens und des unzerstörbaren Glaubens, dem Hingestürzten sagt „Stehe auf und wandle“ – von dieser Magie des schöpferischen Impulses hat er im Moralischen ein Teil: ich glaube nicht, daß irgendein anderer Künstler unserer Tage eine so reinigende, so stärkende und beseelende Wirkung auf so viele Menschen gehabt habe wie Romain Rolland.

Jedesmal wenn ich ihm begegne, bin ich gleichzeitig beglückt und beschämt. Jedesmal wenn ich in sein tägliches Leben blicke, scheint mir alles darin von neuem unerfaßlich in dem gedrängten Beisammensein einer einzigen Existenz. Die Arbeit vor allem, die unaufhörliche geistige Tätigkeit, die wie ein unausschöpfbarer Brunnen den Eimer des Schöpfens und

den Eimer des Spendens über das Rad von zwanzig wachen Stunden abwechselnd kreisen läßt. Dann die geistige Neugier, die fünf Erdteile, alle Zeiten und Zonen umfaßt, die nie müde wird und mit klarsichtigem hellen Blick bis ins Verborgenste faßt. Dann die Freundschaft, zärtlich aufmerksam jede Gelegenheit spürend, Menschen in unvermutetem Augenblick die rechte Freude zu tun, hellsichtig auch sie, aber weitsichtig die kleinen Mängel der Nächsten überblickend. Dann die unerschütterliche Gerechtigkeit, die immer wieder von Güte gemildert wird, dies andauernde Erkennen aller Schuld, aber ohne Urteilsspruch und Entrüstung. Und über allem und in allem: Leidenschaft, immerwährende Leidenschaft des Anteils an jedem und allem, an den Dingen und den Menschen und an dem Unsichtbaren, das beide bindet und umschwebt, an der Musik.

Niemandem habe ich menschlich mehr zu danken als seiner herrlich humanen Gegenwart und ich weiß mich glücklich, nicht allein zu sein in diesem strömenden Gefühl.

Stefan Zweig

AHMED DEIF

SALUT EGYPTIEN

AU GRAND ECRIVAIN FRANCAIS ROMAIN ROLLAND

Les Orientaux disent que la science est une lumière par laquelle Dieu éclaire le chemin à ses créatures. La science montre le bon chemin aux mauvaises gens, elle enlève l'envie et la haine et elle purifie les âmes de tout mal. Mais la prétendue civilisation occidentale a renversé cette théorie, et au lieu d'enlever la haine des âmes, la science a servie à la fortifier dans les êtres; elle a poussé l'intelligence humaine dans une voie néfaste par un puissant courant qui lui a enlevé la vertu et a jeté l'univers dans un abîme profond. Cet abîme profond est le lieu de l'envie et de la haine, la source de tout ce qui nuit à l'humanité.

La chimie, la physique et les inventions mécaniques ne sont-elles pas des instruments que l'on emploie pour détruire l'homme et l'humanité? Ne sont-elles pas des instruments que l'on emploie pour obliger les âmes à se détester et inciter les peuples à se haïr? Je ne crains pas de dire que l'humanité a ignoré bien des mobiles de mal avant le développement moderne de la science en Occident. Mais au milieu des âmes noires Dieu a créé des âmes pures; celles-ci éclairent par leur puissante lumière le droit chemin à l'univers.

Les Orientaux nomment ces hommes aux âmes pures des prophètes, car ils tiennent leur puissance bienfaitrice de Dieu, et ils ne peuvent donc être que des messagers de

تحية مصري

للكاتب الفرنسي الكبير

رومان رولاند

يقول الشرقيون إن العلم نور يهدي به الله من يشاء، يرشد الضال ويزيل الأطماع والأحقاد ويطهر النفوس مما يعلق بها من الرذائل. ولكن المدنية الأوربية نقضت هذه القضية، وبدلا أن يهدم العلم الأحقاد من النفوس شيد فيها الضغائن على أساس متين، وحوّل الذكاء الإنساني إلى تيار قوي يقذف بكل فضيلة أمامه ويدفع العالم إلى هوة سحيقة هي مقر الأطماع والأحقاد ومنبع لكل ما يمكن أن يعيب الإنسانية. أليست الكيمياء والطبيعة وعلم الميكانيكا الآن آلة من آلات هدم الإنسان والإنسانية؟ أليست الفصاحة والبلاغة أداة من أدوات حمل النفوس على الأحقاد ودعوتها إلى كراهة بعض الشعوب بعضا؟ لقد تحملني الجرأة على أن أقول إن الإنسانية لم تعرف هذه العوامل السيئة كما عرفتها منذ انتشر العلم في أنحاء أوربا. ولكن قد يهب الله وسط هذه النفوس الطاغية نفوسا طاهرة مرشدة تضيء للعالم طريق الهدى، وتفتح أمامه نوافذ الحق فيستضيء بضوئه ويستظل بظله.

يسمي الشرقيون هؤلاء الهداة أنبياء لأنهم ألهموا الهداية من الله فهم رسل السلام

AHMED DEIF
Le Caire (Egypte)

paix! Ces gens sont dans l'estime des savants modernes des grands hommes, car leur être généreux les pousse à réaliser de grandes œuvres et ils ont, grâce à la pureté de leur conscience, la force d'âme de porter la responsabilité de leurs actions devant leur peuple.

Romain Rolland n'est pas seulement un des plus grands bergers des hommes, il aime l'humanité de toute sa force, et s'il a gagné les âmes par l'influence de sa parole et si sa voix a atteint la profondeur des cœurs, ce n'est pas seulement parce qu'il est un grand écrivain, mais parce qu'il est un de ceux qui combattent pour la paix.

Romain Rolland s'est voué à la protection de l'humanité et le son de sa voix a – comme nous disons en Orient – fait trembler les montagnes et effrayé les lions pour arrêter le puissant courant malfaisant, produit par la jalousie réciproque des nations soi-disant civilisées. Savez-vous comment il a décrit cette civilisation, qui fait peser sa main de fer sur l'Orient et sur l'Occident? De cette civilisation, a-t-il dit, émane l'odeur putride des cadavres. Dans un article, du 10 décembre 1924, qu'il a envoyé à un journal de langue française du Caire il dit: La justice est morte en Europe, mais y a-t-elle, au fond, jamais existé ..?.. il se peut qu'elle ait existé dans quelques âmes, mais elle n'a pas eu de traces dans les gouvernements, et ce qui est pire, l'Europe est impuissante à présent ... Elle a enchaîné les peuples musulmans et elle a piétiné leurs croyances les plus intimes. L'Egypte, qui a été une fois le seul point de contact entre l'Orient et l'Occident, est devenue à présent l'ennemie de cette dernière par le joug de violence sous laquelle elle souffre. Qui en oubliera les conséquences et qui peut prédire ce que l'avenir prépare!

Si les Orientaux connaissaient bien Romain Rolland et ses idées contre la colonisation et le despotisme des nations européennes en Orient, s'ils savaient ce qu'il a écrit de livres et d'articles en France et en Suisse – tout spécialement dans la presse genevoise – pendant la guerre mondiale, et ce qu'il vient encore d'écrire sur l'Orient pour la protection des Marocains et des Syriens, et ce qu'il a publié sur l'Inde et sur Gandhi, ainsi que les sentiments humanitaires qu'il a montrés lors des derniers tristes événements qui ont eu lieu en Egypte, j'ajoute que si les Orientaux, et spécialement les Musulmans, savaient bien comment ce grand écrivain les a protégés dans leur malheur, ils graveraient son image dans leur cœur et le révéreraient comme les anciens révéraient leurs prophètes.

C'est pourquoi un des enfants de l'Egypte lui envoie maintenant ses sincères amitiés et ses hommages très respectueux. En faisant cela il croit représenter l'opinion des Orientaux en général, et tout spécialement des Egyptiens, pour payer un tribut à ce fils de la France, de laquelle nous vient un rayonnement continuel de lumière et de science et qui combattit toujours pour la liberté et la justice.

Au grand écrivain français, qui toute sa vie lutta pour l'humanité, j'envoie ce salut à l'occasion de son soixantième anniversaire: «*Que vive la mémoire de cet homme illustre!*»

Ahmed Deif

GIOVANNI AMENDOLA

Il nome di Romain Rolland risveglia nel nostro spirito un grande ricordo ed una grande speranza che si chiamano «Europa».

Al di quà come al di là del grande squarcio che profondamente ha solcato la vita degli uomini sul principio di questo secolo; al di sopra della superstizione nazionalista, angusta e feroce; oltre gli interessi e le passioni che armarono gli uni contro gli altri i popoli di questo vecchio continente carico di gloria e di dolore, – l'Europa visse e vivrà: visse come civiltà spirituale e materiale, e vivrà come organizzazione giuridica della sua solidale ascensione verso le mete che il Tempo, cinto di mistero, riserva alla titanica fatica dell'umana famiglia.

Nessuno saprebbe dire a prezzo di quali sforzi, di quali sacrifici, forse di quali rinnovate prove, l'Europa riuscirà a vivere come un'unità spirituale e politica, nella quale saranno non già cancellate, bensì preservate ed integrate le singole patrie: ma tutti coloro che vissero e soffrirono la tragedia che l'iniziò nel ''14; tutti coloro i quali portano nello spirito o nella carne il segno di un martirio che non può essere stato infecondo, credono nell'Europa che verrà, ed affrettano coi voti, col lavoro e con la speranza il suo avvento – come l'avvento di un regno di luce, di sicurezza e di giustizia.

Chi riconosce e confessa queste verità non può non inclinare oggi dinanzi a Romain Rolland – nella data anniversaria che ricorda a tutti la lunga devozione ed il nobile indefesso travaglio ch'egli ha consacrato alla Bellezza, alla Bontà ed alla Giustizia – il pensiero di gratitudine e di omaggio che si volge alla sua persona come all' opera sua. Nessuno, che abbia elevata coscienza di umanità, vorrà disconoscere la superiore e commovente bellezza di questa ardente fiamma di intelligente amore che ha vibrato con così dolorosa simpatia accanto al tormento dell'umanità in gestazione; oppure la impavida fermezza e la intrepida dirittura di una fede che ha sfidato la prova del deserto: la prova dinanzi alla quale l'anima dell'uomo è fragile e tremebonda come il vagito di un infante.

So, che privo queste righe, fui lontano da Rolland nei giorni di quella prova: perchè impugnavo le mie armi da un lato della barricata. Un giorno la lotta ebbe un termine; ma ci avvedemmo in molti che gli ideali per i quali l'avevamo combattuta erano rimasti ideali. Se volevano incarnarli nella realtà, a tutto era da ricominciare. Ed abbiamo ricominciato. E ricominceremo ancora e sempre: come è il destino di questa nostra umanità, eterna neonata ed eterna moritura.

Intanto a Romain Rolland rivolgiamo oggi l'augurio profondo che sorge dall'intelletto e dal cuore: e con lui comunichiamo, in fraternità di cuore, nella più alta speranza.

Giovanni Amendola

MAXIM GORKI

SUR ROMAIN ROLLAND

IL n'y a pas eu et ne peut avoir d'époque où ne fût détruit quelque chose d'«éternel»; d'époque où la volonté de la raison n'ait tenté de briser les croyances et les superstitions, les théories et les préjugés crées par la volonté de la raison même, par ses efforts douloureux de trouver la suprême vérité, celle qui ne succombera même plus à cette force.

Il n'y a pas eu d'époque me semble-t-il, où les habitants de l'Europe aient vécu dans un état d'incrédulité, d'impuissance et de négation de soi-même aussi tragique qu'à présent, aveuglés par les horreurs de la guerre 1914–1918 et dans l'appréhension des terreurs d'une guerre civile et sociale générale.

Plus que jamais il existe des personnes dont la philosophie se condense en ces paroles: «Après nous le déluge». Jamais encore la débauche spirituelle et sensuelle n'a pris des formes aussi répugnantes que de nos jours. Jamais les hommes ne se sont abandonnés avec un tel manque de volonté et aussi machinalement à l'influence prostituante de l'actualité.

Peut-on trouver dans le passé des années où les hommes aient travaillé avec autant d'approfondissement et avec une pareille tension de la volonté et de la raison à la recherche de moyens de destruction mutuelle? Il n'y a pas eu d'époque

aussi misérablement pauvre en tentatives pour créer une idéologie d'humanité et de charité.

Parler d'humanité en nos jours d'indiscipline est considéré comme du «mauvais ton». Et si par habitude on crie tout de même: «Ayez pitié de ce malheureux», on le crie sans cacher la haine envers les hommes et tout en les menaçant de vengeance.

C'est avec beaucoup d'emportement, d'esprit et même «avec goût» qu'on parle et écrit de la ruine, du «naufrage de l'Europe». Mais on n'entend aucune voix parler de la nécessité d'une renaissance de l'Europe. Jours terrifiants. En tous lieux on entend le bruit sourd de la destruction et partout il y a tant de méchante tristesse. Et lorsque les hommes s'amusent les cris de cette gaieté me rapellent un chant des prisons russes après l'année 1906. Un chant créé par les condamnés à mort et qui est plein d'une gaieté désespérée.

C'est aujourd'hui une dernière fois,
Amis, que je suis avec vous. –

Toujours plus, le monde ouvrier injurié par l'insolence démonstrative du luxe déployé par la classe dirigeante s'organise en une armée européenne et d'une poignée de fer balayera de la vie tout ce qu'il y a de survécu ou de pourrissant. Je salue sincèrement ce travail, car à mon avis il a déjà sauvé la Russie de la décomposition qui la menaçait. Mais je me souviens bien que ce n'est pas l'homme qui est fait pour la révolution, mais la révolution pour l'homme. Et certainement la cruauté absurde des forces élémentaires irritées m'effraye et me repugne. La vie et le travail des hommes qui en nos jours sombres créent sans se lasser des valeurs de culture me sont douloureusement chers.

L'un de ces hommes obstinément infatigables, – serait-ce l'unique? – est Romain Rolland. J'ai le grand honneur de le considérer comme mon ami. Pour cette raison il m'est très difficile d'en parler. Car je ne suis pas du nombre des personnes qui trouvent indispensable de discourir sur leurs amis en soulignant leurs défauts «idéologiques ou autres». En lisant les mémoires ou les opinions de ces personnes sur leurs amis, presque toujours il me semble voir une épigraphe non écrite de l'auteur accompagnant ces souvenirs:

«Je ne suis pas plus mauvais que lui» ou «je suis meilleur que lui». A propos d'amis de ce genre je crois que la malédiction de Dieu sur Adam n'a pas été entièrement reproduite dans la Bible.

Il me semble qu'après les paroles: «Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front», Dieu ajoute: «et je te donnerai un ami pour châtiment». Je suis persuadé que le sort épargnera Romain Rolland d'un pareil ami. N'étant pas critique je ne parlerai pas de lui comme poète, comme auteur des «Tragédies de la Foi», de «Jean Christophe» et de l'éminent poème gaulois en prose «Colas Breugnon». Ce dernier est peut-être le livre le plus surprenant de nos jours. Il faut avoir un cœur capable de faire des miracles pour créer en France, après la tragédie traversée, une œuvre aussi vigoureuse, une œuvre d'une foi inébranlable et virile pour son frère, le français. Je m'incline devant Romain Rolland pour cette foi qui trouve son écho dans tous ses écrits et dans tout ce qu'il fait.

Pour moi Romain Rolland est depuis longtemps Léon Tolstoi de la France, mais Tolstoi sans la haine de la raison, sans cette haine étrange qui pour le rationaliste russe a été l'origine de ses grandes souffrances et qui l'a empêché de rester l'artiste de génie.

Romain Rolland est un «Don Quichotte» dit-on. A mon point de vue c'est ce qu'on peut dire de meilleur d'un homme. Dans le jeu impitoyable des forces historiques avec nous l'homme qui a soif de la justice est également une force et capable de résister à l'arbitraire de ce jeu.

Wladimir Lénine a su prouver que la philosophie de l'histoire de Léon Tolstoi est bien loin de la vérité, ainsi que dans l'histoire le rôle de la personnalité n'est pas exactement tel que l'a jugé Charles Marx.

Romain Rolland est obstiné et hardi, comme véritable français, et un homme vraiment libre. Il faut posséder une foi solide en sa vérité pour dire d'un ton tranquille et bref dans un temps où des milliers de gens arriérés et réjouis de la mort de Lénine jubilaient malicieusement: «Lénine est le plus grand homme de la cause de notre siècle et l'homme le plus désintéressé.» Romain Rolland est le premier des écrivains européens qui ait élevé la voix contre la guerre. Beaucoup l'ont haï pour cette raison. Evidemment: qui est capable d'aimer quelqu'un pour la vérité?
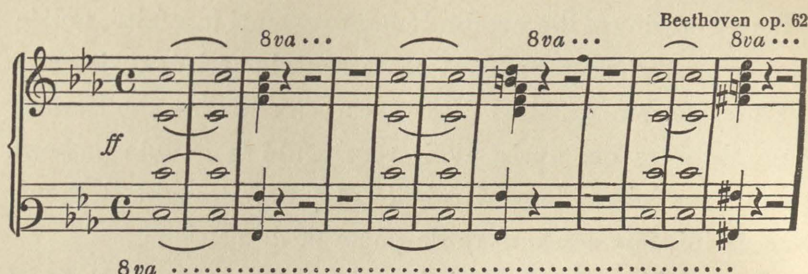
Dans «l'Ame Enchantée» il pressent avec son cœur d'artiste la naissance d'une autre vérité, bonne et indispensable au monde depuis longtemps. Il prévoit la naissance de la femme nouvelle, remplaçant celle qui contribue à détruire ce monde. La femme qui, ayant compris son rôle d'inspiratrice de la culture, veut entrer dans le monde impérieuse et entièrement autorisée, comme maîtresse légitime et mère des hommes créés par elle et responsables devant elle de leurs actes. Je suis émerveillé de l'amour tenace de Romain Rolland pour le monde et pour les hommes. Je l'envie de sa foi solide en la force de l'amour. Je ne le considère pas comme optimiste; il est un stoïcien idéal.

Il est certain qu'il a profondément ressenti la vérité, voilée dans ce proverbe russe : «Tout passe, seule la vérité subsistera.»

Courageusement, sans fermer les yeux sur les souffrances innombrables qui après avoir tourmenté le monde passent pour nous laisser la vérité belle et pure, Romain Rolland, sûr de lui, fait son œuvre de poète et de penseur.

Je ne l'ai jamais vu, mais je pense que les yeux de Rolland sont calmes et tristes et sa voix douce, mais ferme. Et je suis heureux de savoir qu'en France, que j'aime depuis mon enfance, il existe un excellent homme et un artiste de cœur comme Romain Rolland.

M. Gorki



Romain Rolland, dem Führer derer zwischen den Fronten, dem Wächter des Weltgewissens,

Romain Rolland, dem Dolmetsch Jung-Indiens, dem Künder der Gewaltlosigkeit, Dir gilt unser Gruß!

Romain Rolland, dem Schöpfer Jean Christofs, dem Synthetiker französischer und deutscher Wesenheit,

Romain Rolland, dem Symphoniker und Rhythmiker, dem Psychologen der Kunst und Geschichte, dem Leidenschaftlichen in der Tat, Dir gilt unser Gruß.

Romain Rolland, Jahrzehnte einsam in Deinem Schaffen, einsam in Deinem heiligen Zorn für Gerechtigkeit, siehst Du den Samen Deiner Hoffnung heute sprießen, – langsam und noch gehemmt vom Reif harten Hasses. Kommen aber wird der Tag, der höch-

sten Triumph im Schoße trägt: den Sieg der Idee über brutale Gewalt, den Sieg der Güte über Feindschaft und Ächtung. Durchglüht von der Wahrheit dieser Prophetie laß uns Frauen mit Dir Fackelträger dieses Glaubens sein.

Deutscher Zweig der Internationalen Frauenliga
für Frieden und Freiheit:

Gertrud Baer
Anita Augspurg, Magda Hoppstock-Huth, Frida Perlen,
Lida Gustava Heymann, Auguste Kirchhoff, Thea Persius.

LISTE DES COLLABORATEURS

LIST OF CONTRIBUTORS

MITARBEITER-VERZEICHNIS

ADDAMS, JANE, President of the Executive Commettee of the Womens International League for Peace and Freedom, Chicago

ALAIN, Homme de Lettres, Paris

ALEXANDRE, JEANNE et MICHEL, Professeurs au Lycée de Nîmes

AMANN, PAUL, Schriftsteller, Wien

AMAYA, CARLOS AMERICO, Directore del «Sagitario», Revista de Humanidades, La Plata

AMENDOLA, GIOVANNI, Roma

ANDREWS, C. F., Friend and Co-worker of Rabindranath Tagore and Mahatma Gandhi, Santiniketan (India)

ARCOS, RENÉ, Homme de Lettres, Directeur de la Revue «Europe», Paris

AUDOUX, MARGUERITE, Femme de Lettres, Paris

BABITS, MICHEL, Homme de Lettres, Directeur du «Nyugat» Budapest

BAHR, HERMANN, Schriftsteller, München

BAUDOUIN, CHARLES, Homme de Lettres, Genève

BAZALGETTE, LÉON, Homme de Lettres, Paris

BELOT, GABRIEL, Peintre-Graveur, Paris

BENOIT, FERNAND, Professeur, Santiniketan (India)

BERNINI, FERDINANDO, Professore, Parma (Italia)

BIRUKOFF, PAUL, Homme de Lettres, Moscou

BLOCH, ERNEST, Compositeur de Musique et Directeur du Conservatoire de Musique à Cleveland (U. S. A.)

BLOCH, JEAN-RICHARD, Homme de Lettres, Paris

BOJER, JOHAN, Ecrivain, Hvalstadt (Norvège)

BONJEAN, F. J., Homme de Lettres, Paris

BONNEROT, JEAN, Bibliothécaire de la Sorbonne, Paris

BOSE, JAGADIS CHANDER, Director of the Bose Research Institute, Calcutta (India)

BOSE, NANDA LAL, Head of the Art Departement, Santiniketan (India)

BRANDÈS, GEORGES, Copenhague

BULGAKOFF, VALENTIN, Homme de Lettres, ancien Secrétaire de Léon N. Tolstoï, Prague

CHAKRAVARTY, AMYA CHANDRA, Writer, Calcutta (India)

CHALLAYE, FÉLICIEN, Homme de Lettres, Professeur agrégé de l'Université de Paris, Le Vésinet (France)

CHENNEVIÈRE, GEORGES, Homme de Lettres, Paris

CURTIUS, ERNST, Universitätsprofessor, Heidelberg

DAUZAT, ALBERT, Homme de Lettres, Directeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris

DEIF, AHMED, Professeur de Littérature Arabe, Zeitoun près Le Caire (Egypte)

DESCAVES, LUCIEN, Homme de Lettres, Paris

DUHAMEL, GEORGES, Homme de Lettres, Paris

DUJARDIN, EDOUARD, Homme de Lettres, Directeur des «Cahiers Idéalistes», Paris

DUNOIS, AMÉDÉE, Homme de Lettres, ancien Secrétaire général de «L'Humanité», Paris

DUPIN, GUSTAVE, Peintre-verrier, Homme de Lettres, Paris

DURTAIN, LUC, Homme de Lettres, Paris

VAN EEDEN, FREDERIK, Dr., Walden-Bussum (Nederland)

EINSTEIN, ALBERT, Berlin

D'ETIVEAUD, RAYMOND, Limoges (France)

FOREL, AUGUSTE, Dr., ancien Professeur d'Université, Yvorne

FRANK, WALDO, Novelist, New York

FRAUENLIGA, Internationale, für Frieden und Freiheit, Deutscher Zweig, Gertrud Baer

FREUD, SIGMUND, Wien

FISCHER, OTOKAR, Professeur à l'Université de Prague

GALVEZ, MANUEL, Homme de Lettres, Buenos-Aires

GANDHI, M. K., Satyagrah Ashram, Ahmedabad (India)

GÉMIER, FIRMIN, Directeur du Théatre National de l'Odéon, Paris

GÉNIAUX, CHARLES, Homme de Lettres, Milhars (France)

GÉNIAUX, CLAIRE, Femme de Lettres, Milhars (France)

GORKI, MAXIME, Naples

GUILBEAUX, HENRI, Homme de Lettres, ancien Directeur de la Revue «Demain», Berlin

HAMP, PIERRE, Homme de Lettres, Paris

HAYA DE LA TORRE, RAUL VICTOR, Autor, Lima (Peru)

VON HEIDENSTAM, VERNER, Naddö, Vadstena (Sverige)

Hesse, Hermann, Schriftsteller, Montagnola (Tessin)

Hirasawa, Tetsuo, Homme de Lettres, Tokyo (est mort quelques jours après la rédaction de l'article)

Holmes, John Haynes, Minister of the Community Church and Editor of the Review «Unity», New York

Hugai, Ferenc, Directeur de l'Ecole des Beaux Arts de Gyöngyös, (Hongrie)

Istrati, Panait, Homme de Lettres, Braila (Roumanie)

Katayama, Toshihiko, Schriftsteller und Professor der deutschen Sprache, Tokyo

Key, Ellen, Strand, Alvastra (Suède)

Kin yn yu, Jean-Baptiste, Homme de Lettres, Shanghai (Chine)

Koechlin, Charles, Compositeur de Musique, Paris

Kolb, Annette, Schriftstellerin, Badenweiler (Deutschland)

Kosztolanyi, Didier, Homme de Lettres, Budapest (Hongrie)

Kurata, Hyakuzo, Schriftsteller, Tokyo (sein Beitrag wurde von Toshihiko Katayama in die deutsche Sprache übersetzt)

Lagerlöf, Selma, Morbacka, Sunne (Suède)

Larreguy de Civrieux, L. M., Père du jeune Poète tué à Verdun, Viroflay (France)

Latzko, Andreas, Schriftsteller, Salzburg

Lee, Vernon, Writer, Florence (Italy)

Le Maguet, Claude, ancien Directeur de la Revue «Les Tablettes», Genève

Lugné-Poe, A.-F., Directeur du Théatre de l'Oeuvre, Paris

De Madariaga, Salvador, Homme de Lettres, attaché au Secrétariat de la Société des Nations (Chef de la Section du Désarmement), La Corogne (Espagne)-Genève

Martin du Gard, Roger, Homme de Lettres, Paris

Martinet, Marcel, Homme de Lettres, Paris

Masaryk, T. G., Präsident der Tschechoslovakischen Republik, Prag

Maseras, Alfons, Homme de Lettres, Directeur de l'association pour l'Encouragement de la Culture Catalane, Paris

Masereel, Frans, Peintre et Graveur, Paris

Mazumdar, B. C., University Professor, Calcutta

Mattyasovsky, Elisabeth, attachée au Secrétariat Hongrois de la Société des Nations, Budapest-Genève

Mesnil, Jacques, Historien d'Art, Paris

Millet, Marcel, Homme de Lettres, Paris

Monod-Herzen, Edouard, Esthétique Scientifique, Art du Métal, Paris

Montandon, George, Thonon-les-Bains (France)
Morhardt, Mathias, Homme de Lettres, Membre du Comité central de la Ligue des Droits de l'Homme, Paris
Nâg, Kâlidâs, University Professor, Calcutta
Nansen, Fridtjof, Lysaker (Norwegen)
Nicolai, Georg Fr., Universitätsprofessor, Cordoba (Argentinien)
Nô-Rouze Ali, (Hassan Khan Moghaddam) consul de Perse à Alexandrie, Egypte, (est mort peu de temps après la rédaction de son article)
Ozaki, Kihachi, Writer, Tokyo
Pioch, Georges, Homme de Lettres, Paris
Ponsonby, Arthur, Member of the House of Commons, Haslemere (England)
Pottecher, Maurice, Homme de Lettres, Directeur du Théatre du Peuple, Bussang (Vosges)
Powers, James H., Editor of «The Boston Globe», Boston (U. S. A.)
Price, Lucien, «The Boston Globe», Boston (U. S. A.)
Prunières, Henry, Directeur de «La Revue Musicale», Paris
Rakosi, Eugène, Homme de Lettres, ancien Directeur du «Budapesti Hirlap», Membre hon. de l'Académie des Sciences, Budapest (Hongrie)
De Los Rios, Fernando, Professeur à l'Université de Grenade (Espagne)
Roland-Holst, Henriette, Femme de Lettres, Zundert (Noord-Brabant)
Roy, Dilip Kumar, Musician, Calcutta
De Saint Prix, Pierre, Homme de Lettres, Paris
Salda, S. X., Professeur à l'Université Charles de Prague
Sanielevici, H., Professeur à l'université de Bucarest
Sarton, George, Harvard Library, Bruxelles-Cambridge (U. S. A.)
Schneider, Edouard, Homme de Lettres, Paris
Schnitzler, Arthur, Schriftsteller, Wien
Schweitzer, Albert, Dr., Arzt, Lambarene (Afrika)
Seippel, Paul, Professeur au Polytechnicum, Zurich
Sikabonyi, Antoine, Homme de Lettres, Bibliothécaire au Musée National, Budapest
Sinclair, Upton, Writer, Pasadena (California)
Spire, André, Homme de Lettres, Paris
Strauss, Richard, Komponist, Partenkirchen (Bayern)
Suniti Devi, Writer, Calcutta
Tagore, Abanindranath, Artist, Santiniketan (India)
Tagore, Rabindranath, Santiniketan (India)
Takata, Hiroatzu, Sculptor, Tokyo

TOLLER, ERNST, Schriftsteller, Berlin

TREVELYAN, CHARLES, Member of the House of Commons, Westminster (England)

DE UNAMUNO, MIGUEL, Autor, Catedratico de la Universitad de Salamanca

VON UNRUH, FRITZ, Schriftsteller, Oranien bei Dietz

VASCONCELOS, JOSE, antes Ministro de la Instrucción pública, Mexiko

VAN DE VELDE, HENRY, Professeur des Beaux Arts, Wasenaar (Pays-Bas)

VILDRAC, CHARLES, Homme de Lettres, Paris

WELLS, H. G., Easton Glebe, Dunmow (England)

WERTH, LÉON, Homme de Lettres, Paris

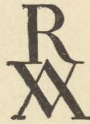
YOSHIMURA, SEI-KO, (Sei-ko Hirasawa), Femme de Lettres, Tokyo

ZANGGER, HEINRICH, Universitätsprofessor, Zürich

ZANGWILL, ISRAEL, Littlehampton (England)

ZWEIG, STEFAN, Salzburg

LIBER AMICORUM
ROMAIN ROLLAND
ERSCHIENEN IM
ROTAPFEL-VERLAG
ZÜRICH



GEDRUCKT
VON POESCHEL & TREPTE
GEBUNDEN VON H. FIKENTSCHER
EINBAND UND AUSSTATTUNG
VON W. CYLIAX

100 EXEMPLARE WURDEN IN HALBLEDER
GEBUNDEN UND MIT I–C BEZEICHNET


LIBER
AMICORVM
ROMAIN
ROLLAND